



HAL
open science

Pour une posture constitutive en géographie (Volume 1)

André-Frédéric Hoyaux

► **To cite this version:**

André-Frédéric Hoyaux. Pour une posture constitutive en géographie (Volume 1). Géographie. Bordeaux Montaigne, 2015. tel-01335163

HAL Id: tel-01335163

<https://shs.hal.science/tel-01335163>

Submitted on 24 Jun 2016

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Géographie,
Science de l'Espace
et du Territoire



UFR Sciences des Territoires et Communications
Laboratoire CNRS ADESS UMR 5185
École Doctorale Montaigne Humanités ED480

Dossier d'Habilitation à Diriger des Recherches (HDR)

André-Frédéric Hoyaux

Sous le parrainage scientifique de Denis Retaillé

Pour une posture constitutive en géographie

Volume 1
Position et projet scientifique

Présenté à Pessac le 24 Novembre 2015, en présence de

William Berthomière, Directeur de Recherches, CNRS MIGRINTER, Université de Poitiers.

Philippe Bourdeau, Professeur, Université Grenoble-Alpes.

Béatrice Collignon, Professeure, Université Bordeaux-Montaigne.

Michel Lussault, Professeur, École Normale Supérieure, Université de Lyon.

Denis Retaillé, Professeur, Université Bordeaux-Montaigne.

Frédéric Tesson, Professeur, Université de Pau et des Pays de l'Adour.

Université Bordeaux Montaigne
UFR Sciences des Territoires et Communications
École Doctorale Bordeaux-Montaigne (ED 480)

Laboratoire CNRS ADESS UMR 5185

André-Frédéric Hoyaux

Dossier HDR

Volume 1
Position et projet scientifique
Pour une posture constitutive en géographie.

William Berthomière, Directeur de Recherches, CNRS MIGRINTER- Université de Poitiers, Rapporteur externe.

Philippe Bourdeau, Professeur, Université Grenoble-Alpes.

Béatrice Collignon, Professeure, Université Bordeaux-Montaigne.

Michel Lussault, Professeur, École Normale Supérieure, Université de Lyon.

Denis Retailé, Professeur, Université Bordeaux-Montaigne, Rapporteur interne.

Frédéric Tesson, Professeur, Université de Pau et des Pays de l'Adour, Rapporteur externe.

SOMMAIRE

Remerciements.	1
Ouverture.	3
Partie 1. Pour une posture constitutiviste en géographie	13
Chapitre 1. Contre une généalogie du constitutivisme. Petite histoire en recomposition.	15
Chapitre 2. Pour la pluralité des démarches méthodologiques.	27
Chapitre 3. De quelques perspectives théoriques et conceptuelles en géographie.	51
Partie 2. De nouveaux dispositifs d'approche de l'habiter	83
Chapitre 4. Habiter : Se placer plaçant et se penser pensant	85
Chapitre 5. Se placer plaçant à travers la mobilité. Essai sur le déplacement.	99
Chapitre 6. Conformer le se penser pensant de l'habiter à travers l'idéal du bien-être. La publicité comme opérateur symbolique territorial.	117
Chapitre 7. Conformer le se penser pensant de l'habiter à travers le détournement publicitaire de la phénoménologie.	129
Chapitre 8. Conformer le se penser pensant des étudiants à travers l'éducation au développement durable.	149
Ouvertures. La géographie au secours de nos souffrances.	157
Bibliographie	177
Table des Illustrations	201
Table des Matières	203

Remerciements

L'écriture de ce volume inédit relève d'une absurdité : nous écrivons trop et nous n'avons plus le temps de nous lire. En effet, il y a pléthore de travaux scientifiques qui sont publiés tous les jours par divers canaux de mise en visibilité, et pourtant ils restent cachés, non parce que les documentalistes font mal leur travail, non parce que les chercheurs et enseignants-chercheurs ne sont plus attirés par la lecture, mais parce qu'il devient impossible de prendre ce temps-là. Plus la capacité d'accès à la lecture est grande, édition sur internet des archives, des revues, publications des nouvelles productions directement en ligne à travers les revues ou des sites de partage scientifiques (HAL SHS par exemple) ou non (des blogs à ne plus en finir), plus la capacité de pouvoir les appréhender est faible. L'accès à la proximité, cette potentialité de mise en rapport aux choses, comme aux autres d'ailleurs, n'implique en effet que trop rarement la relation. Par dépit, par déni, nous continuons pourtant à faire comme si nous avions ce temps.

Mais quand l'administration, c'est-à-dire quand le système, que nous avons-nous-mêmes collectivement mis en place, pour nous-mêmes, est sourd à sa propre réalité, il faut juste reconnaître les éléments de notre propre complaisance pour conserver ce dernier ou le quitter même temporairement, de manière fugace, pour trouver ailleurs les plaisirs qui nous font défaut. Si nous n'écoutons plus les autres à travers ce qu'ils ou elles écrivent, nous nous devons alors de les écouter ou mieux de les entendre dans de trop rares rencontres qui ne devraient appeler à rien d'autre qu'à ce moment, sans avant, sans après, sans texte à préalablement proposer, sans article à écrire par la suite. En revenir à l'oralité de nos pensées dans leur fragilité. Cette fragilité, elle sera là devant nous quand nous nous rencontrerons et elle en dira plus que tout ce que vous retrouverez dans cet écrit formaté et formateur (dans la diabolique de son double sens) débuté il y a maintenant deux ans¹ (de ce fait, certains chapitres écrits pour l'HDR sont déjà publiés dans des revues dans une sorte de service avant-vente). Cette fragilité sera présente en situation. Une situation que j'espère inattendue, pour me préserver de l'idée que son attente était invouable ! Car c'est grâce en grande partie à mon parrain scientifique² que je suis devant vous. Il m'a en effet poussé plus que de raisons pour m'aventurer dans cet exercice sans filet.

Tout cela m'amène au bonheur de remercier tous les membres du jury d'avoir bien voulu, en étant des relecteurs attentionnés de cette Habilitation à Diriger des Recherches, me faire croire qu'ils portaient un minimum d'intérêt (et peut-être depuis plusieurs années) pour ce que j'écrivais, et qu'ils étaient alors dans l'attente de me lire à nouveau. Mais aussi, de m'excuser par avance de ne pas les avoir assez lus, non par manque d'intérêt (car ma dette est trop grande) mais parce qu'en amitié, seule la parole compte !

Cette parole, je continue de l'offrir, au mieux de mes possibilités qui sont certes réduites, quel qu'en soit le prix à payer, car je suis pauvre, à trois de mes collègues, Djemila

¹ De ce fait, certains chapitres écrits pour l'HDR sont déjà publiés dans des revues. C'est le nouveau système de service avant-vente que promeut l'intelligentsia intellectuelo-économique actuel. Les impétrants aux doctorats doivent déjà avoir publié des articles avant même de rentrer en thèse, les impétrants aux postes de MCF doivent déjà avoir publiés plus d'articles et avoir enseigné autant qu'un MCF qui a un peu de bouteille. Le chercheur proposant un programme de recherche doit déjà y écrire les conclusions attendues. Nous sommes dans l'ère de l'anticipation.

² Je voulais d'abord utiliser directeur scientifique mais « on » (je ne vendrai pas qui) m'a dit que cela faisait trop hiérarchique voire *old regim*. Assez sage et conforme dans l'âme, j'ai obtempéré mais je crois qu'il y a une confusion chez elles/eux entre hiérarchie et respect.

Zeneidi, Véronique André-Lamat et Laurent Couderchet, pour qui j'ai un attachement et une reconnaissance particulière. Si j'exprime les sentiments qu'ils m'inspirent, ils ne vont pas me croire et penser que je me moque d'eux, et pourtant je leur voue un profond respect pour ce qu'elles et il sont, tout simplement.

Mais ce travail, celui de ma recherche, pour vous et surtout pour moi, doit énormément à la collégialité intellectuelle avec la personne la plus importante de mon univers scientifique, ma compagne de tous les jours. La complémentarité de nos thématiques et de nos terrains de recherche a offert la possibilité d'affiner méthodes et concepts que nous utilisons chacun dans nos univers respectifs. Ses recherches sur la question de la place à travers l'utilisation d'un appareillage microgéographique (Petit E., 2009 ; 2010 ; 2012) m'ont permis d'approfondir et de réorienter mes propres démarches des enjeux sur l'habiter à ceux de la lutte des places. Ils m'ont également permis de confirmer l'idée selon laquelle un objet dans sa plus simple expression peut apporter les éléments fondateurs, constitutifs de l'habitant quand il l'évoque. En éternel jaloux, j'ai tenté, en vain, de lui subtiliser son terrain, lieu d'expression singulier mais tellement représentatif de la vie dans son ensemble. Se promener dans un cimetière, lire des récits sur des plaques, voir des photos, des dates, et imaginer alors des situations, des trajectoires, des espaces parcourus, des existences à travers leur fragilité, leur labilité, leur contingence.

Ouverture

Ce dossier d'HDR propose un *retour prospectif* sur vingt ans de recherches commencées fin 1993 lors du début de ma Licence 3 avec l'écriture d'une sorte de préambule à un mémoire de maîtrise axé sur une lecture symbolique de la géographie³ et prolongé par une thèse achevée en 2000 proposant une lecture phénoménologique de la relation des habitants/habitantes aux espaces qu'ils ou elles construisent à travers leurs discours et leurs pratiques. *Retour* car cette habilitation s'inscrit dans la filiation de ces travaux plus ou moins anciens sans finalement remettre en cause le cœur même du projet qui s'y dessine depuis le début. *Prospectif* car à travers les travaux des étudiants auprès desquels je travaille, tant au niveau de la recherche que de la pédagogie, des pistes nouvelles ont été et sont lancées qui doivent encore s'affirmer mais qui dessinent les projets futurs, des consolidations possibles.

Ce travail prolonge donc ma volonté de comprendre les habitants⁴ (ou les acteurs habitants) dans les relations qu'ils ont au monde. Un monde non pas fait de certitudes, de faits, de vérités, d'objectivités, de micro ou macrostructures qui peu ou prou détermineraient leurs manières de faire, de penser, de se socialiser avec, dans, ou sur l'espace. Plutôt un monde que ces habitants constituent entre autres à travers l'espace, c'est-à-dire à travers un ensemble d'éléments référentiels qui renvoient au domaine ou au champ spatial. Ces éléments référentiels ne sont pas donnés, c'est-à-dire qu'ils ne sont pas conçus ici comme relevant d'« une catégorie particulière de faits, ceux qui s'imposent à l'homme dans l'expérience sensible » (Labussière O., 2010, 2-3), mais ils sont bien plutôt conçus comme des construits inventés ou perpétuellement remaniés tant dans leur réalité que dans leur fonction.

Insister sur l'idée que ces éléments référentiels ne sont pas donnés, ce n'est pas dire que l'habitant ne parcourt pas des environnements sociaux et naturels qui ne seraient pas réels au sens d'une objectivation habituelle réalisée en surplomb. Une chaise est une chaise et nous savons à peu près tous reconnaître celle-ci et appliquer un nom sur ce qu'elle représente même si c'est à travers divers langages. Mais face à ce prétendu réel qui l'entourerait, l'habitant configure cet environnement en contexte, en situation, en monde, c'est-à-dire qu'il partitionne, vise, éclaire, cache, ignore certains éléments plutôt que d'autres. Et cette chaise, il ne la voit peut-être même pas alors qu'elle est face à lui, dans la mesure où elle ne modifie en rien ses spatialités, elle n'occasionne aucune pratique, ou si c'est le cas, elle ne donne pas sens à celle-ci et à ce qu'il est. À l'inverse, il peut ajouter la présence d'éléments à travers leur absence, et plus globalement inventer, imaginer alors des éléments qui ne sont pas présents apparemment dans cet environnement immédiat. De ce fait, l'objet espéré devient matérialisation d'une chose. Et apparaît cette chaise sur laquelle il aurait tant voulu s'asseoir, et dont le manque le

³ Et je dois beaucoup à Philippe Bourdeau pour avoir eu l'attention nécessaire pour me porter à continuer dans la voie de la recherche. Jean-Jacques Delannoy, pourtant karstologue, prenant rapidement le relais avec le même intérêt, ce qui me permit de réaliser ma démarche en Maîtrise et en DEA dans les meilleures conditions, aidé en cela par les précieux conseils de Jean-Paul Ferrier et Henri Chamussy. L'univers épistémologique de mes divers mentors était donc alors pour le moins diversifié. Ils avaient cependant tous le même intérêt pour comprendre le sens de la place de l'être humain sur Terre et surtout, ils avaient tous le même esprit d'ouverture.

⁴ Même si je sais que la *genrification* est un acte politique fort qui évoque une posture particulière et promeut une contre-production historique des relations entre les êtres humains sur Terre, je me suis permis d'*asexuer* l'habitant. Comme le reste de mon propos, je pense que ce critère est un référent qui permet à celui-ci/elle-ci de se constituer parfois au sein du monde. Je ne m'y référerai pas explicitement dans mon récit scientifique, sans pour autant refuser ou remettre en cause la valeur heuristique des prolongements sémantiques et rhétoriques qui peuvent en découler.

pousse à quitter un endroit ou à ne plus y revenir, provoquant par là-même des spatialités médiates ou futures.

Cette apparition-disparition des objets délimite la dialectique un peu trop structurale chez Michel de Certeau entre « espace » et « lieu ». Mais cet éclairage permet de mettre à jour les intentions de l'habitant face au monde et la labilité de ces intentions dans la contingence non seulement des contextes traversés mais aussi des sources de production pratiques et pragmatiques mises en place dans ces expériences quotidiennes. Ces sources de production sont autant de récits de vie (au sens strict et non au sens de la technique d'enquête) qui constituent pleinement le monde de l'habitant.

« Cette expérience est relation au monde ; dans le rêve et dans la perception, et pour ainsi dire antérieure à leur différenciation, elle exprime “la même structure essentielle de notre être comme être situé en rapport avec un milieu”, un être situé par un désir, indissociable d'une “direction de l'existence” et planté dans l'espace d'un paysage. De ce point de vue, “il y a autant d'espaces que d'expériences spatiales distinctes” (Merleau-Ponty M., 1945, 324-344). La perspective est déterminée par une “phénoménologie” de l'exister au monde.

Dans un examen des pratiques journalières qui articulent cette expérience, l'opposition entre “lieu” et “espace” renverra plutôt, dans les récits, à deux sortes de déterminations : l'une, par des objets qui seraient finalement réductibles à l'être-là d'un mort, loi d'un “lieu” (du caillou au cadavre, un corps inerte semble toujours, en Occident, fonder un lieu et en faire la figure d'un tombeau) ; l'autre, par des opérations qui, affectées à une pierre, à un arbre ou à un être humain, spécifient des “espaces” par les actions de sujets historiques (un mouvement semble toujours conditionner la production d'un espace et l'associer à une histoire). Entre deux déterminations, il y a des passages, tels que la mise à mort (ou mise en paysage) des héros transgresseurs de frontières et qui, coupables d'avoir attenté à la loi du lieu, en fournissent la restauration par leur tombeau ; ou bien, au contraire, le réveil des objets inertes (une table, une forêt, un personnage de l'environnement) qui, sortant de leur stabilité, muent le lieu où ils gisaient en l'étrangeté de leur propre espace.

Les récits effectuent donc un travail qui, incessamment, transforme les lieux en espaces ou des espaces en lieux. Ils organisent aussi les jeux des rapports changeants que les uns entretiennent avec les autres. Ces jeux sont innombrables, dans un éventail qui va de la mise en place d'un ordre immobile et quasi minéralogique (rien n'y bouge, sauf le discours lui-même qui, tel un travelling, parcourt le panoramique) jusqu'à la successivité accélérée des actions multiplicatrices d'espaces (comme dans le policier ou dans certains contes populaires, mais cette frénésie spatialisante n'en reste pas moins circonscrite par le lieu textuel) » (De Certeau M., [1980]1990, 174-175).

L'habitant dispose donc ces éléments présents/absents, visibles/invisibles selon des mises en mesure, notamment de la distance, mais aussi des valeurs, qui lui sont associées ou qu'il lui associe. Ces mises en mesure lui sont propres même si elles ont été plus ou moins acquises selon des échelles intégrées depuis le plus jeune âge sans qu'il ne se pose d'ailleurs la question de leur pertinence. Ce travail invisible de maîtrise de l'espace et de maîtrise des distances (la fameuse *métrise* de J. Lévy) qui accapare son existence quotidienne, qu'il opère parfois sans s'en apercevoir, constitue alors pleinement le monde au sein duquel il agit *réellement* pour donner sens à ce qu'il est. Et s'il semble rationaliser ces actes, cette rationalisation ne se fait pas à l'aune d'un cadre partageable et interprétable par tous de la même manière. En effet, si ce cadre « structure aussi bien la manière dont nous définissons et interprétons une situation que la façon dont nous nous engageons dans un cours d'action », et s'il peut être conçu comme un « dispositif cognitif et pratique d'organisation de l'expérience

sociale qui nous permet de comprendre ce qui nous arrive et d'y prendre part » (Joseph I., [1998]2003, 123), ces définitions, ces interprétations, ces compréhensions sont effectuées à l'aune d'un point de vue et d'un point visé. Ce point de vue et ce point visé sont à penser tant au niveau de leur métaphore spatiale qu'idéologique, c'est-à-dire à l'aune d'une place que l'habitant se donne au sein du Monde à travers la place qu'il croit que les autres habitants lui donne en situation.

Pour appréhender ces dimensions, il faut évidemment s'entendre sur ce que recouvre ici l'habitant. Il sera conçu comme un être humain « pourvu d'une intériorité subjective, d'une intentionnalité, d'une capacité stratégique autonome et d'une compétence énonciative » (Lussault M., in Lévy J. et Lussault M., 2013, 52). Il est donc capable d'aller au-delà des déterminations, non de subir en soi, selon une analyse normative et en survol, des contraintes mais bien plutôt d'exploiter, à son bénéfice ou parfois à son corps défendant, des possibilités physiques, historiques, politiques, économiques, sociologiques pour construire sa propre réalité géographique, notamment par le sens de ses actions et de celles de ceux qui l'entourent. « Les individus, à un temps t , sont donc pourvus de potentiel de réflexivité, de compétences linguistiques, de capacités à agir. Cette attribution n'est pas donnée une fois pour toutes, elle est construite par et pour la socialisation - qui peut s'opérer dans des milieux sociaux variés. Il s'agit d'un capital actualisable dans les interactions inégalement distribué. Ceci pour bien faire comprendre qu'il n'est pas douteux que les sociétés soient stratifiées ; mais, toutefois, s'il existe des dotés et des démunis, les acteurs sont tous mus par le besoin et la volonté d'agir et même les plus faibles possèdent le plus souvent des compétences stratégiques, des marges d'action, des capacités d'arbitrages et peuvent provoquer par leurs actes de puissants effets » (Lussault M., in Lévy J. et Lussault M., 2013, 53). Notre quête sera de débusquer le sens donné à ces différentes actions et de montrer en quoi elles permettent à l'habitant de constituer la réalité de son monde, et au-delà de se placer et de placer les autres au sein de celui-ci.

Il faudra appréhender ce sens au revers de la performativité, de la visibilité, de la significativité et évidemment de la légitimité des différents discours tenus par cet habitant. Le chercheur doit en effet faire abstraction de toute hiérarchie quant à la réception des discours, ne pas rendre justice de ce qui est dit par les uns et les autres à la lueur de son propre savoir situé. En effet, « tout discours est légitime pour celui qui le tient. Tous les acteurs produisent des discours de qualification (il y a..., il faudrait...) ou de justification (moi je suis comme ça parce que...). Chaque discours est une fiction et chaque fiction est légitime : il n'y a que ces fictions qui constituent la réalité de la société et qui permettent de la comprendre » (Lussault M., 2003, 39-42). De fait, quel que soit le statut de ceux qui tiennent ces discours (scientifique, politique ou habitant), et la prétendue véracité ou objectivité qu'ils recouvrent, ils seront appréhendés comme des fictions, une version de la réalité. Cette appréhension s'effectuera à partir de situations de mise en paroles qu'ils soient de l'ordre du récit (conçu comme fiction du passé) ou du projet (comme fiction du futur) évoquant volontairement ou non le « qui je suis ».

Plus globalement, il faudra décrire l'ensemble des actions qui relèvent des manières d'être, de faire et de penser dans, sur et avec l'espace. Dans, sur et avec l'espace délimitant des degrés de relation ontologique qu'opère l'habitant à l'espace. Celui de l'imaginaire de la détermination à celui de la construction. Ces actions sont médiatisées par les mises en scène comme présentation de soi aux autres par les artifices d'extension du corps, ce « d'où je suis » rendu visible par les habits, par les gestuelles ; mais aussi par l'ensemble des pratiques au sens large que réalise l'habitant à travers le temps plus ou moins long de son existence et selon les statuts, rôles et fonctions qu'il a ou qu'il se donne, qu'on lui donne : par exemple, celles des mobilités quotidiennes, résidentielles, touristiques ; de l'aménagement de son espace domestique, comme producteur de bâtiments ou simple résident, etc. L'habitant est donc un

acteur légitime à la hauteur de tous les acteurs institutionnels conçus habituellement comme tel. Nous suivons en cela, même si c'est dans une posture moins sociologique, l'idée d'André Sauvage selon laquelle les habitants sont de nouveaux acteurs sociaux (1992). Ils le sont car à tout moment de leur existence, ils influencent explicitement ou implicitement, directement ou indirectement, peu ou prou l'espace d'expérience au sein duquel ils se trouvent. En cela, ils sont bien des opérateurs spatiaux quels que soient le statut, le rôle ou la fonction qu'on leur a donnés ou qu'ils se sont donnés. D'autant que cet habitant devra également être conçu comme un acteur social possédant plusieurs positions (statut et rôle). En effet, « l'habitant se trouve en même temps père de famille, conducteur de voiture, ténor à la chorale du quartier, etc. [...] et on peut reconnaître que tous les rôles ne sont pas assumés identiquement au même moment, qu'il est possible de revendiquer une sorte d'ubiquité - J.Rémy dirait une capacité "de distance à l'égard de ces rôles permettant de les jouer sans s'y laisser prendre" » (Sauvage A., 1992, 10).

Le travail proposé est en quelque sorte une compréhension du risque que se donnent les habitants à être au monde. Dans cette posture, il n'y a ni aléa ni vulnérabilité en soi, il n'y a que des potentialités, des ressources qui sont plus ou moins activées, actualisées, mises en lumière selon les situations, selon le monde que se configure l'habitant à un moment donné de son existence au sein d'un univers à la fois contingent (car il peut être ou ne pas être) et prévisible (car anticipé). La réflexion menée ici insuffle l'idée que l'existence est une mise en jeu maîtrisée de soi à travers l'utilisation et le sens que l'habitant donne à l'espace pour construire sa place au sein de la société, ou pour le moins, au sein de collectifs sociaux auxquels il se réfère et croit appartenir. Cette idée prolonge les travaux entamés par la sociologie et la géographie traitant de l'acteur selon une visée interactionniste ou phénoménologique (Joseph I., Lussault M., Lajarge R., Stock M.). Elle se trouve également formalisée par la théorie des jeux quand celle-ci « fait de l'individu un acteur - ou, plus précisément, elle le saisit en train d'effectuer un choix, de prendre une décision. Celle-ci dépend non seulement de ses ressources et de ses contraintes, mais aussi de son anticipation (en état d'incertitude) des actions ou des réactions parallèles des autres acteurs. Les comportements individuels ne sont pas mécaniquement déterminés : ils reflètent l'usage que fait chacun de la marge de manœuvre dont il dispose dans une situation donnée, de son univers des possibles » (Rosental P.-A., 1996, 147-148). Cet univers de possibles interpelle alors le concept d'habiter sur lequel se fonde la démarche proposée ci-après. En effet, face à ce possible, face à cette prise de risque qu'il faut pouvoir accepter dans l'inhérence et la contingence de la vie, l'habiter est la possibilité que l'être humain se donne de ménager un espace, son monde, au sein duquel il va se mettre en sûreté. Pour Heidegger, habiter veut dire « rester enclos dans ce qui nous est parent, c'est-à-dire dans ce qui est libre et qui ménage toute chose dans son être. *Le trait fondamental de l'habitation est ce ménagement* » (Heidegger, [1954] 1958, 176).

Habiter, c'est donc tenter de mettre le monde sous son contrôle et à sa mesure pour mieux le maîtriser tant d'un point de vue pratique (niveau de l'action) que d'un point de vue pragmatique (niveau de la pensée). C'est croire surtout à travers cette habitation, à l'illusion que ces mises au monde sont constitutives de la réalité que je mets ainsi sous mon contrôle et à ma mesure. Cette croyance se fonde pour les habitants sur leurs compétences supposées « à garantir par leur spatialité leur capacité à se placer de manière à ce que leurs actes soient suivis des effets désirés et que le contrôle de leur action et de son milieu soit toujours possible » (Lussault M., 2013, 44). Ces compétences sont multiples. Ce sont celles de métrique et d'emplacement telles que définies par Michel Lussault qui m'occuperont plus particulièrement. La première relève du fait que chaque habitant tente de « discriminer le proche et le lointain et d'évaluer la bonne distance à conserver entre soi et les autres réalités sociales - puisque la spatialité des humains se déploie toujours à partir de la personne (et de son corps, référence spatiale première, matricielle) » (Lussault M., 2013, 45). La seconde recourt à l'idée que

« trouver pour soi, les autres, les objets, la bonne place constitue une activité sociale essentielle, qui ne connaît jamais de cesse. Elle est au cœur de la définition de la moindre offense spatiale. [...] L'intrusion se manifeste pour un individu lorsqu'il estime que sa place, légitimement occupée, n'est pas respectée par un opérateur quelconque » (Lussault M., 2013, 45-46).

Sans vouloir approfondir pour l'instant une forme psycho-analytique de la compréhension de l'habiter (voir en cela Volvey A., 2012 ; 2013), la posture constitutive développée ici conduit cependant à l'appréhension possible de ce monde comme d'un objet transitionnel au sens de ma compréhension de D.W.Winnicott. Il y a en effet plus qu'une analogie dans la traduction que ce dernier effectue entre le monde tel que je le conçois comme élément constitutif de l'être et le sein maternel. « L'adaptation de la mère aux besoins du petit enfant, quand la mère est suffisamment bonne, donne à celui-ci l'*illusion* qu'une réalité extérieure existe, qui correspond à sa propre capacité de créer. En d'autres termes, il y a chevauchement entre l'apport de la mère et ce que l'enfant peut percevoir. Pour l'observateur, l'enfant perçoit ce que la mère lui présente effectivement, mais ce n'est pas là toute la vérité. L'enfant perçoit le sein pour autant qu'un sein ait pu être créé exactement ici et maintenant. Il n'y a pas d'échange entre la mère et l'enfant. [...] L'objet transitionnel et les phénomènes transitionnels apportent dès le départ à tout être humain quelque chose qui sera toujours important pour lui, à savoir une aire neutre d'expérience qui ne sera pas contestée. *On peut dire à propos de l'objet transitionnel, qu'il y a là un accord entre nous et le bébé comme quoi nous ne poserons jamais la question : "Cette chose, l'as-tu conçue, ou t'a-t-elle été présentée du dehors ?" L'important est qu'aucune prise de décision n'est attendue sur ce point. La question elle-même n'a pas à être formulée.* [...] En d'autres termes, la question de l'illusion est inhérente à la condition humaine et nul individu ne parviendra jamais à la résoudre bien qu'une compréhension théorique du problème puisse apporter une solution théorique » (Winnicott D.W., [1971]1975, 45-46). De ce fait, si le monde dans lequel l'habitant existe est une illusion, c'est cependant le seul qu'il ait / qu'il est (Fédier F., 1995, 91) et la question n'est pas de savoir qui enchâsse l'un dans l'autre, qui détermine l'un de l'autre, seule sa croyance qu'il existe suffit à donner les conditions de son expression car c'est à partir de cette constitution d'un monde que l'habitant est, fait, pense, et non à partir d'un monde théorique⁵. Ce monde constitué serait ainsi la possibilité que l'enfant a de le substituer à son objet transitionnel initial (le sein). Il serait en quelque sorte *l'aire intermédiaire d'expérience* ou *l'espace potentiel* de jeu dont parle Winnicott ([1971]1975, 47-48 ; 90-107 et 192-202).

Cette tentative de maîtrise du monde relève de projets incessants, plus ou moins combinés d'extériorisation de la pensée et d'intériorisation de l'action. L'extériorisation de la pensée se révèle par les pratiques alors que l'intériorisation de l'action se décèle pour partie dans les discours, ceux délivrés par la parole, mais aussi ceux inscrits parfois implicitement, le plus souvent explicitement, par la façon d'exister, de se tenir auprès du monde social, spatial et temporel. L'action permet de maîtriser le temps et l'espace autant que le contexte social car elle s'élabore dans des lieux et des temporalités qui inscrivent ce contexte comme le champ d'expériences nécessaire et suffisant à l'existence humaine. Nécessaire car sans champ

⁵ De ce fait, par exemple, je ne rentre pas dans la critique deleuzienne de la psychanalyse, bien que je puisse pour moi-même en tant qu'habitant la trouver pertinente (Deleuze et Guattari, 1972). Mais scientifiquement parlant, pour moi, celle-ci n'est autre qu'un système idéologique parmi d'autres (à côté de la religion, de la science, de l'astrologie, du hasard), qui peut être utilisé par les habitants pour constituer le sens qu'ils se donnent à être-au-monde. Quoi que l'on puisse faire pour critiquer un système idéologique par la mise en perspective de ses tenants et de ses aboutissants, s'il est utilisé comme tel par l'habitant, on ne pourra comprendre ses façons d'être, de faire et de penser l'espace sans l'appréhender en situation. Rendre justice scientifiquement est rarement rendre justice pour l'habitant.

d'expériences, cette maîtrise serait impossible, nous flotterions dans un espace sans dimension donc sans repères par lesquels la mise en mesure du monde est possible. Suffisant car ce champ d'expérience fait naître et naît d'un champ d'expression corporel et intellectuel toujours déjà constitué et constitutif en son contenu. Toute interprétation du monde est cerclée par ce champ d'expérience et se cercle en son sein en tout instant. Cela ne veut pas dire qu'il n'y a jamais d'extension ou de repli de ce champ, mais cela veut dire que son effectuation est invisible à l'homme du point de vue des catégories de son jugement. Comme le rappelle avec facétie Coluche, on a toujours l'impression d'être assez intelligent pour interpréter une situation puisque c'est à partir de nos acquis que l'on juge et jamais à travers une intelligence commune !

Ainsi, s'il n'existe pas qu'une seule réalité, il n'existe pas non plus une façon objective de l'appréhender car cette objectivation est liée à une capacité non partagée de son intellection et il est impossible de hiérarchiser la bonne, la meilleure ou la plus juste des façons de l'appréhender sauf à entériner de fait des idéaux qui nous mèneraient à nouveau vers les délires civilisationnels qu'a connus l'histoire (Lefebvre H., [1940]1947). Cela soulève alors les problèmes paradoxaux de l'éthique de l'action. Comment juger de son action autrement qu'en intériorisant le fait que cette action n'a de sens que pour soi-même et donc que tout jugement de l'autre est inhabitable ? Le chercheur ne peut qu'en approcher la subtilité, jamais totalement la cerner, sauf peut-être à ne travailler que sur lui-même et à imaginer que les autres sont, font comme lui. Ce travail est donc une gageure, comme le reconnaissait Merleau-Ponty, mais il en vaut la peine car c'est selon lui le seul moyen d'approcher des éléments de compréhension de l'existence sur Terre et de voir en quoi l'espace et les spatialités jouent et se jouent de cette existence à travers le monde que nous constituons tous ! « Le choix que nous faisons de notre vie a toujours lieu sur la base d'un certain donné. Ma liberté peut détourner ma vie de son sens spontané, mais par une série de glissements, en l'épousant d'abord, et non par aucune création absolue. Toutes les explications de ma conduite par mon passé, mon tempérament, mon milieu sont donc vraies, à condition qu'on les considère non comme des apports séparables, mais comme des moments de mon être total dont il m'est loisible d'explicitier le sens dans différentes directions, sans qu'on puisse jamais dire si c'est moi qui leur donne leur sens ou si je le reçois d'eux. Je suis une structure psychologique et historique. J'ai reçu avec l'existence une manière d'exister, un style. Toutes mes actions et mes pensées sont en rapport avec cette structure, et même la pensée d'un philosophe n'est qu'une manière d'explicitier sa prise sur le monde, cela qu'il est. Et cependant, je suis libre, non pas en dépit ou en deçà de ces motivations, mais par leur moyen. Car cette vie signifiante, cette certaine signification de la nature et de l'histoire que je suis, ne limite pas mon accès au monde, elle est au contraire mon moyen de communiquer avec lui » (Merleau-Ponty M., 1945, 519).

Mais si finalement chaque habitant, et le scientifique lui-même, peuvent détourner le sens à leur guise, à quoi peut bien servir de faire une recherche sur le sujet puisque tout ne serait qu'illusion : illusion de sa propre constitution et illusion dans l'interprétation de la constitution des autres qui sont appréhendés dans la vie quotidienne ou décrits dans la vie scientifique ? Avant tout - et c'est à cela que va s'efforcer ce travail - à reconnaître cette illusion, la plus sensible d'entre toutes car c'est celle qui fonde l'idée de ce que nous sommes ou pensons être (ce qui revient au même en l'occurrence) à partir, à travers ou au sein de ce que nous pensons tout simplement être la réalité ! « De toutes les illusions, la plus périlleuse consiste à penser qu'il n'existe qu'une seule réalité. En fait, ce qui existe, ce ne sont que différentes versions de celle-ci dont certaines peuvent être contradictoires, et qui sont toutes des effets de la communication, non le reflet de vérités objectives et éternelles » (Watzlawick P., [1976]1978, 7). À éclairer donc ces différentes versions et à faire comprendre alors que ce n'est pas tant la mise en retrait du chercheur derrière des formes de relativisme qui est recherchée mais bien plutôt la condition pour que des choses partagées soient potentiellement construites.

Car ce qui est visé est alors la constitution d'*intermondes* partagés capables de répondre au moins pire à l'ensemble des intervenants-participants ou des acteurs-auteurs qui sont partie prenante d'une situation. De constituer en commun et en situation, à travers les différentes versions de la réalité que nous construisons, des intersubjectivités et des interobjectivités, c'est-à-dire des éléments de sens partagés sur des valeurs associées à un savoir sur l'espace et à une pratique au sein de celui-ci qui soient légitimes aux membres auto-désignés (par soi) ou désignés (par les autres) de ces diverses situations.

Cette constitution située, temporaire, mobile, donc labile doit permettre à chaque participant de se sentir propriétaire d'une forme de liberté dans les transactions de mise en sens, de mise en réalité de ce monde partagé. Constitution temporaire car sa mise en situation est à la fois un toujours déjà là et un en train de se faire. Mobile parce que la configuration spatiale (pourrait-on dire territoriale) évolue avec le changement des emplacements et des trajectoires des habitants qui participent à la situation. Labile parce que chaque participant modifie en permanence le sens qu'il se donne et donne aux autres à travers le sens qu'il se donne et donne aux choses qui l'entourent. L'habitant détermine en cela le changement même des propriétés de la situation qu'il configure autour de lui et le drame se joue dans la difficulté de trouver un arrangement dans ce qui est vu et compris par tous. En effet, « la situation a une structure dramatique. Elle rassemble des personnes qui entrent dans le jeu [et en sortent], occupent des places d'énonciation et d'action, se positionnent sur scène, en coulisses ou dans la salle, et jouent des drames [...] les intentions comme les motivations des acteurs se découvrent en cours d'action, et leur annonce n'est qu'un élément de configuration de la situation ; la performance n'est pas l'expression d'une visée subjective, elle est diffuse dans le cours d'action et elle est vulnérable, menacée d'être embarrassante, sinon offensante ou humiliante, ou pire d'être frappée de discrédit face à un public » (Céfaï D., 2007, 15). L'importance de cette définition tient alors aussi dans l'idée que certains acteurs sont en coulisses, c'est-à-dire qu'ils ne sont pas toujours visibles dans un contexte exhaustivement apparent selon une forme de continuité spatiale pourtant territorialement instituée par la situation même. En effet, de plus en plus de situations naissent de la cospatialité des participants plus que de leur coprésence. Les participants ne sont donc pas au voisinage ou au près du contexte sur lequel la réflexion semble porter. Par exemple, des touristes ou d'anciens résidents peuvent être plus préoccupés par un espace que ceux qui le vivent apparemment au quotidien. Dès lors, la prise en compte des sens partagés doit naître également des acteurs que l'on ne voit apparemment pas toujours, soit qu'ils se cachent volontairement soit tout simplement qu'ils ne participent de la situation que sur des temps courts et temporaires, soit qu'ils participent à travers leur imagination (par la signature de pétition pour sauver un territoire où ils n'iront peut-être physiquement jamais).

Cette configuration de la situation permet l'expression tout autant qu'elle exprime l'identité territoriale de cet habitant. C'est à travers cette identité territoriale qu'il délimite spatialement et socialement un espace d'expression fictionnelle relevant de ce qu'il est à la fois en propre et en commun.

Territoriale car chaque situation, chaque monde, chaque configuration contient de manière plus ou moins floue des limites et engendre un placement ou une mise en place de cet habitant au sein de ces configurations. Ces limites sont à la fois mobiles et labiles. Elles changent à travers les configurations qui se succèdent à travers le temps, mais aussi à travers le regard porté par l'habitant lui-même. Regard non pas au sens de la seule perception visuelle ou paysagère mais au sens d'une appréhension que l'habitant effectue de son environnement pour prendre place en son sein, que cet habitant soit en mouvement supposé ou non. Car la possibilité de construire un monde augmenté à travers la technique mais aussi et surtout par notre propre esprit rend possible le mouvement de l'esprit sans mouvement du corps. Ce placement est situé

et situatif car il se construit à travers l'occupation d'un emplacement proprement dit, au sens spatial du terme. Cette occupation rend visible ce qu'est, veut être, croit être l'habitant dans sa construction sociale à travers une position. Celle-ci imprègne et s'imprègne alors de valeurs, de « postures », d'« attitudes » et de « dispositions » « que nous adoptons à l'égard de nous-mêmes et des autres personnes présentes et qui indique[nt] les terrains et les changements de terrains de l'échange » (Joseph I., [1998]2003, 124). Un jeu de modifications des emplacements, que l'habitant prend en situation, s'effectue donc pour réagencer les cadres et espérer potentiellement en modifier si nécessaire les places et le sens que chacun leur attribue.

À toute échelle d'appréhension catégorielle du social (individu, collectif, groupe, communauté, nation), une lutte incessante s'instaure alors pour modifier les termes partagés des arrangements spatiaux, pour conformer et réifier le regard des participants et les enfermer dans une situation type. Denis Retaillé ou Djemila Zeneidi l'expriment avec force dans la sédentarisation des nomades ou des gens du voyage à qui l'on impose des cadres à la mobilité physique et finalement aussi mentale, à la fois à leur corporalité (comme mise en mouvement du corps dans sa relation avec l'environnement spatial, social et temporel présent) et à leur corporéité (comme mise en mouvement de la chair en tant que relation avec l'environnement spatial, social et temporel absent) (Hoyaux A.-F., 2010a, 34-35). Mais chacun d'entre nous est volontairement (car rien ne nous invite totalement à faire entrer une information dans une situation vécue) intoxiqué par ces cadrages et leur évolution à travers le temps. Ainsi, aujourd'hui, l'appréhension de la mobilité par la société contemporaine semble être valorisée (Amar G., 2010). Cela n'a pourtant pas toujours été le cas et sa sur-utilisation par certains habitants a pu être traitée au cours de l'histoire comme une maladie, la dromomanie (Zeneidi D., 2007, 4). De même, l'extensivité des champs d'expérience des habitants évolue en fonction de leur insertion à un collectif mais aussi au sein d'un même collectif à travers l'évolution des droits fonciers que celui-ci s'accapare (évolution explicite ou implicite des frontières) ou qu'on lui offre plus ou moins tacitement. Dans un autre article, Djemila Zeneidi montre que les lieux d'action d'un collectif ayant choisi « un mode de vie calé sur une contre-culture punk centrée sur une valorisation du squat » se sont vu offrir puis retirer un wagon comme lieu d'expression du dit collectif, suite à une décision d'un tribunal administratif. Ce changement a démantelé le collectif alors même que lors d'autres expulsions précédentes, il l'avait ressoudé (Zeneidi D., 2010). De la labilité des espaces d'expression et d'expérimentation peut naître alors la contingence des constitutions du social. Chacun peut ou non se mettre en situation selon l'espace qu'il se configure à partir des éléments du cadre qu'on lui propose.

Identité car l'une des parts essentielles de notre humanité se tient nichée au sein de cette constitution de soi. Et si, comme je le montrerai par la suite, la société tend toujours à cataloguer l'être dans ce qu'il est, et pire peut-être, dans ce qu'il doit être, donc de le repousser vers ce que l'on pourrait métaphoriquement appeler son animalité, c'est-à-dire la mécanicité de ce qu'il est, ses instincts, l'être humain possède, parfois même contre sa propre volonté, une part inaliénable de liberté. Ou plus exactement pour reprendre les termes de Bernard Andrieu, et dans la mesure où « la liberté [est] une notion fondée sur l'interaction avec l'environnement » et donc qu' « il n'y a pas de détermination du contenu intentionnel dont le corps serait la réalisation », l'habitant possède face à lui « un ensemble de possibles dont certains seront actualisés par l'action. Par ensemble de possibles, nous voulons dire des scénarii, des schèmes, des cartes neuronales, des configurations, des habitudes, i.e. un ensemble d'informations qui est déjà pré-opératoire et qui va être opérationnel par la mise en action du corps » (Andrieu B., 2007, 15). Je montrerai que ces informations pré-opératoires sont des anticipations dans un référentiel constitué par l'habitant en fonction de ce qu'il est/veut être selon chaque situation.

L'identité est donc liée à l'emplacement du corps en situation, c'est-à-dire aux mouvements qu'il se donne et aux mouvements qu'il donne à ce/ceux qui l'entoure en se mouvant ou non. Cette identité est alors traduite par sa chair, c'est-à-dire par l'alliance des projets de son corps et de son esprit, explicitement par cette possibilité de se tenir potentiellement ailleurs que là où il se trouve. Cette liberté est inaliénable car s'il a construit la possibilité de la parole et de tous les langages pour partager ce qu'il ressentait des emplacements qu'il parcourt, il ne peut jamais totalement accéder à la totalité du vécu d'un autre habitant. D'autre part cette identité est donc liée à la nécessité de cohabiter, de coconstituer, de coconstruire pour subsister. L'habitant veut donc ressembler à, tout en se distinguant de, pour pouvoir dire qui il est, ce qu'il veut ou désire être. Qu'il dise vouloir ne plus avoir d'identité ou disparaître de soi (Le Breton D., 2015) relève déjà d'une façon d'être et de faire avec l'espace, l'autre, de constituer leur place en s'auto-désignant de la sorte.

De ce jeu identitaire, François Laplantine nous met cependant en garde. « L'identité est devenue aujourd'hui un slogan brandi comme un totem ou répété d'une manière compulsive comme une évidence paraissant avoir résolu ce qui précisément pose problème : son contenu, ses contours, sa possibilité même. Son extension et sa prolifération sont telles qu'elle est susceptible de caractériser aussi bien une affirmation religieuse, ethnique, raciale, sociale, nationale, régionale, familiale, professionnelle, générique (le groupe des hommes, des jeunes, des homosexuels), que ceux qui sont atteints par un handicap physique ("malvoyants", "malentendants"...) ou mental. On fourre donc dans ce sac un amas de choses disparates : le "moi", mais aussi le "nous", le nous comme ci, le nous comme ça, et puis, le "nous autres", le nous autres Français, les nous les Européens... » (Laplantine F., 1999, 17), Puis ajoute, « l'identité [...] dissimule plus qu'elle n'éclaire. Mobilisée chaque fois qu'il s'agit d'éviter de penser l'altérité qui est en nous, le flux du multiple, le caractère changeant et contradictoire du réel ainsi que l'infinité des points de vue possibles sur ce qui est en potentialité ou devenir, elle leste plus qu'elle ne fait avancer. L'identité est bien un énoncé *performatif*. L'affirmation du nom suffit à faire exister la chose comme dans la fameuse preuve dite "ontologique" de l'existence de Dieu : de l'idée de ce dernier, on déduit son existence. Mais c'est un énoncé performatif qui se fait passer pour *constatatif*. C'est une *injonction* (à la disjonction) agissant dans le sens d'une réduction et d'une simplification » (Laplantine F., 1999, 19).

Si, dans une analyse critique des construits identitaires, F. Laplantine peut montrer l'aporie des fictions imaginaires qui sont à l'œuvre derrière la prétendue originarité ou authenticité d'une façon d'être ou de faire, il n'en reste pas moins que comme pour Dieu ou tout autre élément qui serait explicatif de ce que nous sommes sur Terre, l'identité offre un moyen de jouer et de se jouer de la réalité en lui donnant consistance à travers ses référents identitaires, à travers l'invention des origines (Ramos E., 2006). Et c'est justement à travers l'identité spatiale et sociale, comme c'est également le cas à travers la référence à un territoire imaginée, que l'habitant se donne la possibilité de constituer ce qu'il croit être, un monde partagé, de le co-constituer en interaction et de pouvoir ainsi s'y situer parmi les autres. Il guette en cela l'adéquation entre le sens qu'il donne et que les autres donnent à ses pratiques selon l'emplacement où elles se déroulent et avec qui. Sans cette capacité fictionnelle de créer de l'originarité, et de l'authenticité plus ou moins partagée, comment pourrait-il se distinguer de l'autre, des autres, et de toutes les structures collectives qui gravitent selon lui dans son monde. Mais aussi, sans cette performativité, c'est-à-dire sans ce « rôle constitutif que la parole joue dans la vie sociale. » (Lussault, in Lévy et Lussault, 2003, 704), comment l'habitant pourrait-il mettre en visibilité pour les autres et pour lui-même cette construction identitaire et le sens qu'il lui donne ?

Tout cela m'amènera alors à réinterroger, à réaffirmer, à repréciser le concept majeur sur lequel mes travaux se sont structurés, celui d'habiter, que je définissais dans la double opérationnalité de se construire territorialement et de se constituer ontologiquement, c'est-à-dire pour l'habitant de construire des relations de mise à distance et mise à proximité par rapport aux autres habitants et/ou aux éléments de l'espace pour donner sens à ce qu'il pensait être au sein de celui-ci. Pour avancer dans cette démarche et préciser au mieux la posture constitutiviste (Partie 1 Chapitre 1), j'éclairerai ensuite le sens et les reformulations conceptuelles et méthodologiques qu'elle permet en géographie (Partie 1 Chapitre 2 et 3). Je montrerai que cette posture est liée de manière indéfectible à la double dimension de l'habiter tant par la mise au monde de la réalité pratique de l'habitant mais aussi de sa mise en sens. Ensuite, j'aborderai dans deux chapitres, qui utilisent des dispositifs méthodologiques différents de mes travaux doctoraux, des pistes de réflexions que cette posture engage, notamment autour des questions de place ; et en quoi ce concept peut se substituer à celui de territoire dans la mouvance actuelle d'individualisme méthodologique (Partie 2 Chapitre 4 et 5). Enfin, je travaillerai le formatage des esprits à travers trois chapitres qui auront pour vocation d'éclairer les procédures mises en place par les manipulateurs de symboles, que ce soit les publicitaires ou les...enseignants-chercheurs (Partie 2 Chapitre 6, 7 et 8). Car si l'être constitue son monde et le sens qu'il lui donne, cela ne veut pas dire qu'on ne tente pas de lui imposer des manières de le penser, que chaque habitant incorporera comme étant sa propre manière de le penser. Je poserai ainsi quelques jalons sur une analyse des mises en conformation de cette habitation par le monde socio-économico-politique et scientifique qui tend à conformer les regards, les habitudes, mais aussi à faire, derrière cette conformation, du lien, une certaine forme de structuration sociale. Ces différents chapitres instilleront pour chacun d'entre eux des éléments d'appréhension de mes recherches récentes, et qui seront la clé de voûte de mes futurs projets, à travers la mise en exergue de plusieurs pistes entreprises depuis un peu plus d'un an à travers différents colloques (voir HDR Vol.2. Annexes Partie 1 Parcours & CV Détaillé).

Partie 1 : Pour une posture constitutive en géographie

Le choix d'utiliser le terme de « posture » révèle l'orientation voulue de mes démarches scientifiques : s'appliquer à prendre le risque de travailler une thèse, d'en apprécier les tenants et les aboutissants et d'en percevoir les limites, voire peut-être les im-postures, que ne manqueront pas de m'indiquer également mes collègues. La rigidité symbolique que recouvre l'idée de posture n'aura donc pas de sous-entendu genre (qui serait alors ici masculiniste pour reprendre l'hermétique symbolique du postural) et j'espère que je n'aurais pas à répondre de ce type de dénonciation subie notamment par Guy Di Méo sur le territoire dans un article à charge de Claire Hancock⁶. Le postural est bien plutôt une manière de montrer que le colosse dans sa prétendue ossature squelettique rigide et droite est fait de fragilités et repose surtout sur des jambes courbes et possiblement sur des pieds d'argile. Tantôt dur et fissuré, tantôt souple et cohérent, il est malléable de par la labilité de ce qu'il vise.

La posture n'est donc pas définitive, elle s'acclimate à sa charge, celle de proposer tant bien que mal, dans sa propre fiction, une relecture des notions et concepts à l'aune de ce qu'elle croit avoir inventé, une autre version de la réalité scientifique (?). En ce sens, elle se donne tout entière à son imaginaire de la re-description. « En tant que re-descriptions, métaphores et modèles inaugurent la visibilité de mondes de la référence : il s'agit en effet de re-modélisations, de réorganisations des hypothèses théoriques, qui sont en même temps une réinvention de la réalité et une ré-articulation des objets du monde. Dans ce sens, si les modèles sont pensés comme re-descriptions qui interprètent des mondes, on peut parler de qualité herméneutique des modèles. La structure herméneutique des métaphores et des modèles est un processus circulaire : d'une part, les modélisations sont le procédé théorico-linguistique à

⁶ Encore que je me demande quel pourrait bien être l'objet géographique ou le concept que l'homme blanc hétérosexuel de classe moyenne devrait travailler pour contenter une lecture féministe de la géographie. À suivre Claire Hancock, j'ai du mal à en voir la possibilité même, et surtout, j'ai du mal (mais c'est normal puisqu'en ce cas précis on me dénierait sûrement la possibilité d'être autre chose qu'un homme blanc...) à en apprécier la nécessité dialectologique qui en découle. Comment un concept, une thématique, un type d'approche pourrait-il ontologiquement porter une manière sexuée ou genrée de faire de la géographie ? C'est pourtant la posture prise par cette auteure : « En fait, mon analyse de la géographie française rejoint celle que propose Gillian Rose de la géographie de langue anglaise : pour elle, les hétérosexuels blancs de classe moyenne qu'attire la géographie projettent sur leur objet tout ce qu'ils nient chez eux, ce qui relève du physique, de l'émotionnel, de la passivité et de l'irrationnel. Affirmer la neutralité de son regard, c'est se nier comme sujet sexué, et à la fois construire un "Autre" féminin auquel on s'abstient de faire référence tout en prétendant produire une science universelle : ce point de vue est celui de la géographie de l'espace (et renvoie à ce que Gillian Rose appelle "masculinité social-scientifique"). Il existe une autre modalité masculiniste, que Gillian Rose qualifie de "masculinité esthétique" qui privilégie l'expérience sensible du géographe, et féminise l'objet de cette expérience (la nature, la terre, mais aussi le lieu, le territoire). Dans les géographies de langue anglaise, c'est le lieu, "place", qui fait l'objet de cette idéalisation et de cette "extase connaissante" du sujet masculin. On peut en trouver un parallèle français dans le texte classique d'Éric Dardel, *L'homme et la terre. Nature de la réalité géographique*, paru en 1952 : L'homme cherche la Terre, il l'attend et l'appelle de tout son être. Avant même de l'avoir rencontrée, il va au-devant d'elle et la reconnaît. [...] Ce que l'homme cherche ainsi dans la Terre, c'est un "visage", un certain accueil. C'est pourquoi il exprime sa déception quand elle ne lui tend que la pure objectivité d'un existant brut. (p. 60) Dans sa conduite et dans sa vie quotidienne, dans une sagesse laconique toute chargée d'expériences, l'Homme manifeste qu'il croit à la Terre, qu'il se confie en elle ; qu'il compte absolument sur elle. C'est là, dans son horizon concret, qu'une adhérence presque corporelle lui assure son équilibre, sa norme, son repos. (p. 128). Au-delà de l'anthropomorphisme, c'est bien une relation érotisée, la relation d'un sujet masculin à une terre féminisée, qui prend même une figure maternelle, qui se fait jour ; pour ces géographes œdipaux, la terre est une femme qu'on habite » (2004, 172-173). Et donc la femme est une Terre qu'on découvre et il est nécessaire de se demander quel père je dois tuer en son sein. La rhétorique a pour elle d'être constitutive de la place de chaque chercheur. Cette contribution montre qu'il y a encore du travail pour reconfigurer les imaginaires déterministes.

travers lequel le texte scientifique s'attribue des référents, et, d'autre part, les référents ne sont pas à penser comme des données, des dénotations, des valeurs de vérité, mais comme des objets relevant d'une construction textuelle et théorique. En bref, les systèmes symboliques font et refont le monde ; ou [...] le monde de la référence est une "variété de versions" qui peuvent être en conflit - donc un monde en construction. Du point de vue des significations scientifiques, on peut parler d'une théorie "redescriptive" de la référence qui s'oppose aux théories positivistes envisageant la référence comme un élément d'observation neutre et indépendant, et qui souligne par contre l'aspect herméneutique (interprétatif de mondes) de la redescription : la redescription construit la référence en inventant de nouvelles configurations des données » (Borutti, [1991] 2001, 56-57).

Ce qui sera mis en lumière à travers les éléments référentiels censés être démonstratifs d'un phénomène paraîtra donc souvent anecdotique, décalé, mal assuré, ne reposant que sur des surinterprétations ou des mésinterprétations (Olivier de Sardan J.-P., 1996). Mais le constitutiviste admet d'entrée ces limites car il ne conçoit jamais avoir la vérité, l'objectivité. Il propose une version, un regard, un point de vue qui permet une réflexion particulière qui peut aider à un moment ou un autre, peut-être jamais, les autres acteurs, chercheurs ou non, à mieux comprendre le monde et à mieux se comprendre au monde.

Cette partie va donc éclairer les axes de cette redescription à travers : 1° une recomposition théorique de ce que serait le constitutivisme si on pouvait en faire une généalogie (Chapitre 1) ; 2° une relecture des démarches méthodologiques que je me suis données et qu'aujourd'hui je me donne pour assumer au mieux une posture constitutiviste (Chapitre 2) ; 3° une présentation des perspectives que cette redescription engage sur nos schémas et modèles, notre appréhension théorique et pratique de la réalité (Chapitre 3).

Chapitre 1. Contre une généalogie du constitutivisme. Petite histoire en recomposition.

Il est bien peu utile de construire une généalogie de la posture constitutiviste. D'abord, parce qu'il n'y a jamais de père ou de mère fondateur/rice irréfutable. Ensuite, parce qu'il n'y a jamais de filiation claire entre les différents tenants d'une conception de la science. Enfin, parce que les chercheurs convoqués comme porteurs supposés de cette posture n'auraient peut-être pas été ou ne seraient pas forcément d'accord avec les opérations épistémologiques que je développe en leur nom ou avec le « label » du courant auquel je les rattache. Ainsi, celles et ceux que j'intègre « de force » dans l'épistémologie constitutiviste se référeront ou non d'ailleurs à d'autres courants comme le constructivisme, le constructionnisme, le systémisme voire s'inscriront plutôt dans des disciplines sans préciser forcément leur posture épistémologique d'appréhension des phénomènes : sociologie critique, sociolinguistique, philosophie, etc.

Pour autant, l'intérêt est plutôt ici de voir la re-constitution que j'ai réalisée de cette filiation avec cette posture. Comme signalé plus haut, cette conception nourrit les travaux que j'ai menés depuis le début de ma thèse. Certains y ont vu une posture essentialiste ou hermétique, alors même que l'intérêt était de s'affranchir de l'illusion de la capacité des chercheurs à objectiver les liens de causalité entre une réalité spatiale et les pratiques de l'habitant sans que ces liens ne soient éclairés par les habitants eux-mêmes. De proposer une lecture herméneutique pratique et pragmatique à la lumière de la plupart des tournants épistémologiques de l'ensemble des sciences sociales. Mais une lecture qui pousse jusqu'au bout sa démarche d'ouverture du sens et non de détermination de celui-ci derrière des déterminismes plus ou moins cachés.

Je vais donc ci-après, avant de développer les perspectives géographiques que cela engage dans la partie suivante, présenter rapidement quelques définitions qui inscrivent et explicitent des similitudes d'approches et justifient leur utilisation pour ancrer mes propres démarches.

1.1. Une référence à la phénoménologie

Si cette posture dite constitutiviste est loin d'être utilisée voire unifiée, c'est parce qu'elle est pour l'instant essentiellement philosophique, voire même essentiellement phénoménologique. Ses tenants en sont Martin Heidegger, Jan Patočka, Maurice Merleau-Ponty ou Jean-Paul Sartre. Au sujet des travaux de ce dernier, Bernard Sève nous en donne une définition claire qui permet d'ajuster notre lecture géographique de la réalité et de montrer en quoi l'espace du mouvement (le *mundus*) est d'abord l'effet de notre conscience qui toujours se projette auprès de sa préoccupation :

« La conscience toujours est un mouvement : elle est perception d'un arbre ou imagination d'un bâtiment ; mais elle n'existe que dans son rapport à autre chose qu'elle-même ; elle est donc condamnée à être en mouvement, à sortir de soi sans cesse [...] La conscience donc n'est pas (au sens où les choses sont), elle existe (ex signifiant le mouvement de sortie hors de soi-même) ; ex-istence signifie le fait que la conscience "est" toujours au-delà d'elle-même. [...] La conscience qui perçoit l'arbre est l'arbre et n'est pas l'arbre, elle est intentionnalité, mouvement vers l'arbre. C'est pourquoi je ne peux dire "je suis moi", car je suis plus et autre que ce que je suis. Je ne peux pas me réduire à mes déterminations (âge, métier, etc.) car je puis toujours

les dépasser, les transfigurer ou les alourdir par la signification que je leur donne. Je peux vivre mon métier comme un choix, comme une fatalité, comme une contrainte, comme un bonheur : cela dépend de moi, et donc je ne suis pas professeur de philosophie au sens où la chaise est chaise. [...] La conscience ne rencontre rien qui lui résiste : en ce sens elle est pure liberté. Remarquons que l'imagination, ou plutôt la conscience imageante, revêt, de ce point de vue, une importance capitale : pour pouvoir imaginer, la conscience doit être libre, libre de s'arracher au monde, de néantiser le monde. Et même : si nous ne pouvions pas imaginer, nous ne pourrions pas même percevoir, car nous serions rivés aux choses, nous serions choses nous-mêmes, sans distance » (Sève B., 1985, 362).

En ce sens, la conscience de l'habitant fait lieu à chaque instant de la constitution de sa réalité. Mais il ne fait pas lieu à cause de sa coprésence aux êtres et aux choses qui l'entourent mais à partir de sa capacité d'être toujours déjà auprès de ces êtres et de ces choses, de ses êtres et de ses choses. L'habitant, en constituant une relation spatiale, sociale ou temporelle, constitue un sans distance, même dans la distance (au sens objectif du passé ou du lointain), et cela grâce à sa conscience. Même en étant au loin de quelqu'un ou de quelque chose, l'habitant peut à travers sa pensée se projeter, donc être jeté auprès de ce quelqu'un ou ce quelque chose et donc de déréaliser mentalement cette distance par la cospatialité, la coexistence pour reprendre les termes de Merleau-Ponty. De même, penser mettre au loin ou au près quelqu'un ou quelque chose, c'est faire lieu de cette mise au loin ou au près, c'est actualiser une situation et c'est donner sens pour l'autre et pour soi à cette actualisation. La mise au monde est alors une succession de mise en situation que l'habitant anticipe.

« L'«ordre des coexistants» ne peut pas être séparé de l'«ordre des successifs» ou plutôt le temps n'est pas seulement la conscience d'une succession. La perception me donne un «champ de présence» au sens large qui s'étend selon deux dimensions : la dimension ici-là-bas et la dimension passé-présent-futur. La seconde fait comprendre la première. Je «tiens», j'«ai» l'objet distant sans position explicite de la perspective spatiale comme je «tiens encore en main» le passé prochain sans aucune déformation, sans «souvenir» interposé. [...] On ne comprendra jamais la perception de la distance si l'on part de contenus donnés dans une sorte d'équidistance, projection plane du monde comme les souvenirs sont une projection du passé dans le présent. Et de même que l'on ne peut comprendre la mémoire que comme une possession directe du passé sans contenus interposés, on ne peut comprendre la perception de la distance que comme un *être au lointain* qui le rejoint là où il apparaît » (Merleau-Ponty M., 1945, 307).

Cette conscience est aussi conscience d'un corps au sein de l'espace. L'habitant constitue le monde à travers l'incorporation qu'il met en place de sa réalité :

« Il est essentiel à l'espace d'être toujours déjà constitué et nous ne le comprendrons jamais en nous retirant dans une perception sans monde. Il ne faut pas se demander pourquoi l'être est orienté, pourquoi l'existence est spatiale, pourquoi, [...], notre corps n'est pas en prise sur le monde dans toutes les positions, et pourquoi sa coexistence avec le monde polarise l'expérience et fait surgir une direction. La question ne pourrait être posée que si ces faits étaient des accidents qui adviendraient à un sujet et à un objet indifférents à l'espace. L'expérience perceptive nous montre au contraire qu'ils sont pré-supposés dans notre rencontre primordiale avec l'être et que l'être est synonyme d'être situé. Pour le sujet pensant, un visage vu «à l'endroit» et le même visage vu «à l'envers» sont indiscernables. Pour le sujet de la perception, le visage vu «à l'envers» est méconnaissable » (Merleau-Ponty M., 1945, 291-292)

Pour Merleau-Ponty, notre corps est le point origine (*Nullpunkt*) de toutes nos appréhensions, nos ouvertures au monde, c'est lui qui *métrise* (en tant que maîtrise des métriques) la situation. Cette *métrise* permet de donner chair au monde, à notre monde, par notre projection corporelle située auprès de lui.

« Cela veut dire que mon corps est fait de la même chair que le monde (c'est un perçu), et [...] cette chair de mon corps est participée par le monde, il la *reflète*, il empiète sur elle et elle empiète sur lui (le senti à la fois comble de subjectivité et comble de matérialité), ils sont dans un rapport de transgression ou d'enjambement. [...] mon corps n'est pas seulement un perçu parmi les perçus, il est mesurant de tous, *Nullpunkt* de toutes les dimensions du monde. Il n'est pas un mobile ou mouvant parmi tous les mobiles ou mouvants, je n'ai pas conscience de son mouvement comme *éloignement par rapport à moi*, il *sich bewegt* alors que les choses sont mues. Ceci veut dire une sorte de "réfléchi" (*sich bewegen*), il se constitue *en soi* par là. Parallèlement : il se touche, se voit. Et c'est par là qu'il est capable de toucher ou voir quelque chose c'est-à-dire d'être ouvert à des choses en lesquelles il lit ses modifications (parce que nous n'avons pas d'idée de l'âme, parce que l'âme est un être dont il n'y a pas d'idée, un être que *nous sommes* et que nous ne voyons pas) » (Merleau-Ponty M., 1964, 302).

Mais cette projection située n'est pas douée de réflexivité sur son propre mouvement du corps mais bien plutôt sur le mouvement parmi les choses sur lesquels ce corps se projette.

« Le *se toucher*, *se voir* du corps est à comprendre lui-même d'après ce que nous avons dit du voir et du visible, du toucher et du touchable, ce n'est pas un acte, c'est un être à. Se toucher, se voir, d'après cela, ce n'est pas se saisir comme ob-jet, c'est être ouvert à soi, destiné à soi. Ce n'est pas davantage, donc, s'atteindre, c'est au contraire s'échapper, s'ignorer, le soi en question est d'écart, [...], qui donc ne cesse pas d'être caché ou latent » (Merleau-Ponty M., 1964, 302-303).

Donc cette projection située ne doit pas seulement être comprise en tant qu'orientation de notre vision qui embrasse un paysage qui se trouverait face à nous mais être comprise aussi par l'orientation d'une pensée qui se projette au-delà de ce paysage sans forcément appréhender réflexivement qu'elle s'y trouve. Regarder au loin la mer tout en pensant à ce que je dois réaliser la semaine prochaine en rentrant des vacances ne m'amène pas à réfléchir sur le pourquoi je pense à ce que je dois faire la semaine prochaine, j'y suis plongé de fait. Cela me préoccupe. Et les « impressions » que pourrait me donner la mer n'ont donc pas de sens pour moi à ce moment-là. Un monde autre recouvre ce contexte que je semble pourtant percevoir de mes yeux.

« L'être-là *mien* ne se "découvre" *de prime abord* à soi que dans la mesure où il *néglige* ou *ignore* ses soi-disant "impressions" et le "pôle actif" auquel celles-ci se rapportent. L'être-là se trouve "soi-même", de prime abord, dans *ce qu'il fait*, dans ses besoins, dans ses attentes, dans ses préventions – dans l'état disponible intérieur au monde ambiant dont il se *préoccupe* de prime abord » (Heidegger M., [1927]1964, [119]150).

Se constitue alors pleinement une situation (cet étant disponible intérieur au monde ambiant) qui le préoccupe et qui fait sens de sa réalité présente.

Pour autant, cette pensée fugace de ce qu'il faut que je fasse la semaine prochaine m'amène tout d'un coup une forme d'angoisse, de fébrilité qui peut se traduire par une transformation du corps, transformation qui est en déconnexion avec le sentiment corporel de

bien-être que je pouvais avoir juste avant, en étant réellement plongé dans le paysage superbe que j'ai devant moi.

Dès lors, quand je dis projection située, c'est dans la mesure où je suis toujours déjà ailleurs que dans les objets circonstanciels qui m'entourent, que mon corps bouge ou ne bouge pas, il est mu par ma projection auprès des diverses situations sur lesquelles je me projette et finalement mon corps n'est jamais fixe mais quand il ne bouge pas, il est toujours auprès de.

« Tout espace pour la réflexion est porté par une pensée qui en relie les parties, mais cette pensée ne se fait de nulle part » (Merleau-Ponty M., 1945, 328).

Donc, nous sommes un point origine qui n'est jamais nulle part, nous sommes en mouvement perpétuel et même nos pensées sont toujours en mouvement perpétuel. C'est donc peut-être cela qui nous pousse à en stabiliser la réalité par des routines qui peu ou prou nous apporteront un minimum de sécurité ontologique (Giddens A., [1984]1987).

C'est dans cette force des habitudes que j'enregistre des éléments personnels de la constitution des situations à venir. Sentir le regard de l'autre posé sur moi résulte tout autant de l'acte de ce regard objectivement posé sur moi que du fait que j'ai appris à sentir, voire à attendre le principe même de ce regard, que cette attente soit vécue positivement ou négativement.

« On se sent regardé (nuque brûlante) non parce que quelque chose passe du regard à notre corps et vient le brûler au point vu mais parce que sentir son corps c'est aussi sentir son aspect pour autrui. Il faudrait ici chercher en quel sens la sensorialité d'autrui est impliquée dans la mienne : sentir mes yeux c'est sentir qu'ils sont menacés d'être vus. Mais la corrélation n'est pas toujours ainsi du voyant au vu, ou de parler à entendre : mes mains, mon visage aussi sont du visible. Le cas de la réciprocité (voyant vu), (touchant touché dans le serrement de mains) est cas majeur et parfait, où il y a quasi réflexion, le cas général est ajustement d'un visible pour moi à un tangible pour moi et de ce visible pour moi à un visible pour autrui (p.ex.ma main) » (Merleau-Ponty M., 1964, 299).

Encore que ce regard qui est semble-t-il posé sur moi parce que l'axe des yeux vient dans ma direction peut être un regard qui se porte en réalité sur bien d'autres choses que moi. Je ne peux en effet appréhender le tangible de ce regard pour l'autre. J'aurai donc toujours plus de certitudes dans l'impression que je suis vu que dans celle de je suis regardé.

Au sens strict d'une appréhension objective de la réalité, tout n'est donc qu'illusion. Mais c'est cette illusion qui fait foi de ce que je ressens, de ce que je perçois donc c'est cela qui va fonder mon activité, celle de détourner mon propre regard, celle de mettre en accusation ce regard par quelques remarques ou par une attitude particulière. Car même l'objectivation de la perception n'est qu'illusion. L'habitant vit donc dans une illusion et le sens qu'il produit de cette perception n'est qu'une fiction. Mais illusion et fiction font la chair du monde de cet habitant, la réalité qu'il constitue.

« Le vécu est bien vécu par moi, je n'ignore pas les sentiments que je refoule et en ce sens il n'y a pas d'inconscient. Mais je peux vivre plus de choses que je ne m'en représente, mon être ne se réduit pas à ce qui m'apparaît expressément de moi-même. Ce qui n'est que vécu est ambivalent ; il y a en moi des sentiments auxquels je ne donne pas leur nom et aussi des bonheurs faux où je ne suis pas tout entier. Entre l'illusion et la perception, la différence est intrinsèque et la vérité de la perception ne peut se lire qu'en elle-même. [...] En ce sens, l'illusion comme l'image n'est pas observable, c'est-à-dire que mon corps n'est pas en prise sur elle et que je ne peux pas

la déployer devant moi par des mouvements d'exploration. Et pourtant je suis capable d'omettre cette distinction, je suis capable d'illusion » (Merleau-Ponty M., 1945, 343).

On pourrait alors penser que cette manière de traduire les choses relève de la pure spéculation mais les derniers travaux en physiologie de l'action rejoignent les avancées des phénoménologues comme le montrent les recherches conjointes d'Alain Berthoz et Jean-Luc Petit. Ces chercheurs montrent que l'être anticipe toujours déjà la situation qu'il vit. En effet, sa projection ne se déroule de manière réflexive qu'à partir de l'objectivation d'une réalité au sein de laquelle il créerait une situation qui lui convienne. Sa projection est configuration du monde au sein duquel il réalise ses actions :

« Parce que, avec son cerveau, l'organisme dispose de toutes les ressources nécessaires pour ce qu'il ne convient plus, dès lors, de décrire comme traitement perceptif d'une information sensorielle externe, mais qu'on décrira plutôt comme l'affection de soi par soi continue d'un être spontanément agissant et constamment sensible aux effets sur lui de sa propre action, à mesure (voire avant même) qu'il les éprouve dans son corps et les objective dans son environnement, corps et environnement qu'il projette à l'avance, découvre et s'approprie par la même occasion. **Aux théories de l'imprégnation passive de l'organisme par une information d'origine externe devra donc succéder une théorie de la constitution du (modèle interne du) monde par l'organisme lui-même qui a ce monde (de même qu'il a aussi son corps et son esprit à s'approprier en s'en faisant un modèle interne).** [...] D'une manière générale, l'organisme traite des objets qu'il a lui-même activement "constitués" comme tels en face de lui. Il n'a affaire qu'à des événements de nature à satisfaire (ou décevoir) des attentes préalables, ou au moins à confirmer ou infléchir le style de pareilles attentes, qu'à des organismes étrangers d'emblée appréhendés comme semblables ou dissemblables à lui, etc. le pur stimulus externe vierge de toute interprétation, quantum informationnel jamais auparavant subsumé sous des catégories perceptives, cognitives ou pratiques, voilà ce à quoi en circonstances normales cet organisme n'est jamais confronté » (Berthoz A. & Petit J.-L., 2006, 35-36)

Sauf cas exceptionnel, l'habitant anticipe donc toujours la réalité qui lui advient. En ce sens, il est en train de configurer son action au sein de la situation qu'il constitue de manière anticipative. En cela, Lazzarotti (2006a) a tort de sous-entendre que la phénoménologie heideggerienne est solipsiste, c'est-à-dire imagine que la réalité est la résultante de la subjectivité que la conscience de l'habitant produit. Certes, constituer son monde, c'est accepter que la conscience produise, constitue les éléments, la réalité de ce monde mais encore faut-il admettre que ce monde constitué est la résultante pour partie au moins de l'environnement spatial et social présent et/ou absent, visible et/ou invisible. Et les éléments invisibles, qui constituent ce monde visible, n'impliquent pas l'idée de solipsisme car la subjectivité constitue bien un monde par présentification mais parce que justement cette réalité, cette portion de monde mis en scène dans la constitution de l'habitant préexiste.

Au-delà, si l'habitant anticipe cette réalité, c'est parce qu'il a ses habitudes, non au sens de simples routines, mais au sens de ses façons d'être. En effet, souvent confondues, routines et habitudes doivent être appréciées de manière distincte (Ravaisson F., [1838]1997). Si la routine, c'est reproduire les mêmes actions (*praxis*), l'habitude, c'est reproduire les mêmes types d'action (*ethos*). Aller tous les matins au même café, boire son café, c'est une routine, mais désirer ou non prendre systématiquement des risques dans la vie, ou continuellement ou non vivre dans l'incertitude, ce sont des habitudes. Cette différence permet de montrer que

même dans la prétendue non anticipation vantée par celui qui veut toujours prendre des risques, il y a déjà cette capacité anticipative.

1.2. Une référence à l'herméneutique et à l'auto-interprétation

Ces types d'habitudes sont aussi des types de façon d'interpréter le monde à travers une constitution ontologique de sa propre réalité. Cette constitution ontologique est l'explicitation que l'on se donne à soi-même d'être tel que l'on est. À travers l'herméneutique philosophique de Paul Ricœur, cette constitution de la mise en sens se fait attestation. Elle ne s'éloigne pas du jugement de valeur mais ne le met pas au jugement de la justice normative de quelques-uns. Ce jugement de valeur est aussi une fiction que l'on se donne de soi-même d'être soi-même.

« **L'attestation [...] se présente d'abord comme une sorte de croyance.** Mais ce n'est pas une croyance doxique, au sens où la *doxa* - la croyance - a moins de titres que l'*épistémé* - la science, ou mieux le savoir. **Alors que la croyance doxique s'inscrit dans la grammaire du "je-crois-que", l'attestation relève de celle du "je-crois-en".** Par là elle se rapproche du témoignage, comme l'étymologie le rappelle, dans la mesure où c'est *en* la parole du témoin que l'on croit » (Ricœur P., 1990, 33). Cette croyance du « je-crois-en » devient pour Ricœur une *créance*. Créance qui « est aussi (et, devrions-nous dire, néanmoins) une espèce de *confiance*. [...] *Créance est aussi fiance*. Ce sera un des leitmotiv de notre analyse : **l'attestation est fondamentalement attestation de soi. Cette confiance sera tour à tour confiance dans le pouvoir de dire, dans le pouvoir de faire, dans le pouvoir de se reconnaître personnage de récit, dans le pouvoir enfin de répondre à l'accusation par l'accusatif : me voici ! [...]** À ce stade, l'attestation sera celle de ce que l'on appelle communément conscience morale. [...] Et si l'on admet que la problématique de l'agir constitue l'unité analogique sous laquelle se rassemblent toutes nos investigations, l'attestation peut se définir comme l'assurance d'être soi-même agissant et souffrant. Cette assurance demeure l'ultime recours contre tout soupçon ; même si elle est toujours en quelque façon reçue d'un autre, elle demeure attestation de soi. **C'est l'attestation de soi qui, à tous les niveaux - linguistique, praxique, narratif, prescriptif -, préservera la question qui ? De se laisser remplacer par la question quoi ? Ou la question pourquoi ?** » (Ricœur P., 1990, 34-35).

Ces différentes avancées philosophiques se sont vues approfondies par la philosophie analytique derrière les concepts de performativité (Austin J.L., [1962]1970), d'auto-interprétation (Taylor C., 1985 ; 1998) ou par la philosophie post-métaphysique autour du concept de reconnaissance (Honneth A., [2005]2007). Le terme de constitutivisme est explicitement utilisé dans les formalisations contemporaines d'écrits de trois philosophes américains : David H. Finkelstein (2003), Christine M. Korsgaard (2009) et Richard Moran ([2001]2014) et sous la plume d'une philosophe française Sophie Djigo (2013). Cette formalisation montre alors que l'individu, par la constitution qu'il effectue de sa réalité, s'auto-accomplit. Idée d'accomplissement que l'on retrouve également chez les interactionnistes et les ethnométhodologues. Mais cette formalisation philosophique est essentiellement liée à l'interprétation des états mentaux de l'individu et ne prolonge pas sa démarche vers l'action que cette constitution engage. Ou si elle la prolonge, c'est de manière suspicieuse en objectivant (voire pire en objectant) finalement cette constitution à travers sa psychologisation.

« **Notre vie mentale est finalement contaminée par les interprétations que nous en faisons en propre.** Cette idée de contamination appartient au vocabulaire médical qui, selon Moran, est utilisée de manière générale en psychologie et qui constitue une analogie suspecte. Le "trouble", la "maladie" mentale sont bien des termes qui

suggèrent une telle analyse. L'auto-interprétation, à la différence de l'interprétation en troisième personne, ne laisserait pas les états mentaux du sujet intacts. **La dimension causale ici à l'œuvre est telle que l'identité de ces états dépendrait en un sens fort de l'interprétation, au sens où ils en seraient les effets.** Il y a, dans ce caractère d'auto-accomplissement, quelque chose de l'effet Œdipe, qui détermine les attitudes du sujet par conformité avec ses propres prédictions » (Djigo S., 2013, § 20-21)

Dans l'analyse de ces constitutivistes, l'auto-interprétation se borne à constituer les états mentaux et non pleinement le monde au sein duquel l'habitant existe. Le constitutivisme est alors conçu comme une réflexivité de l'habitant sur lui-même, réflexivité qui déterminerait sa façon d'être. Laquelle engagerait ainsi sa façon de se mettre en rapport avec le monde, de l'aborder (en joie, en colère, etc.) mais qui ne constituerait pas explicitement le monde lui-même ou sa mise en situation.

« Cette causalité psychologique relève d'un certain pouvoir des mots : il suffit, selon Taylor, de nommer l'état dans lequel on est pour changer cet état. Si je décris mon attitude comme de la honte, alors, j'éprouverai de la honte. Finalement, la vie mentale du sujet est dépendante de sa manière d'en parler, de la décrire et un tel pouvoir est exclusif de la première personne, permettant de rendre compte de son autorité spéciale sur sa vie mentale » (Djigo S., 2013, §29).

Si le constitutivisme que je défends recourt pour partie à cette ouverture à la réflexivité à travers le narratif et à travers ce en quoi cette fiction de soi agirait sur la situation que l'habitant appréhende, il dépasse aussi de beaucoup cette seule réflexivité psychologisante qui n'intervient finalement qu'à peu de moment dans notre vie. Nous ne sommes en effet pas systématiquement en train de nous dire, comment suis-je ? Comment vais-je ? Et à partir de là, que fais-je ? Que pense-je... au milieu du contexte dans lequel je me trouve plongé ? L'interaction n'est donc pas égocentrique, une rencontre de soi à soi, mais bien plutôt une ouverture au monde (aux autres, aux choses, aux souvenirs) à travers moi, à partir de moi.

Pour les constructivistes radicaux, si nous constituons notre expérience du monde, ce n'est donc pas en conscientisant chacune de nos actions de cette constitution. Et, si nous le faisons pour partie inconsciemment, ce n'est pas pour autant que nous sommes déterminés par d'autres instances (nature, génétique) que celle que nous nous projetons nous-mêmes pour expliquer l'opérationnalisation de nos actions.

« Il n'est pas nécessaire d'explorer très profondément la pensée constructiviste pour se rendre compte qu'**elle mène inévitablement à l'affirmation que l'être humain et l'être humain seulement est responsable de sa pensée, de sa connaissance, et donc de ce qu'il fait.** Aujourd'hui, alors que les behavioristes sont encore résolus à rejeter toute responsabilité sur l'environnement, et que les sociobiologistes essaient d'en placer une bonne partie dans les gènes, une doctrine peut en effet paraître inconfortable si elle avance que nous n'avons personne d'autre à remercier que nous-mêmes pour le monde dans lequel nous pensons vivre. Et c'est précisément ce que le constructivisme se propose d'affirmer mais il affirme bien plus encore : **nous construisons la plus grande partie de ce monde inconsciemment, sans nous en rendre compte, simplement parce que nous ne savons pas comment nous le faisons.** Mais cette ignorance n'est pas du tout nécessaire : le constructivisme radical affirme en effet [...] qu'on peut étudier **les opérations** au moyen desquelles **nous constituons notre expérience du monde**, et que la conscience d'effectuer ces opérations

(conscience opérationnelle) peut nous aider à le faire différemment, et peut-être mieux » (Von Glasersfeld E., in Watzlawick P., [1981]1988, 20).

1.3. Une référence à l'interactionnisme symbolique et à la sociolinguistique.

Cette appréhension de la réalité constituée par l'habitant, autour des « niveaux linguistique, praxique et narratif » évoqués par Ricœur, s'est donc aussi formalisée dans de nombreux travaux de sociolinguistique et à travers les courants interactionnistes. La portée du langage se veut alors poétique, elle est prose du monde.

« Le meilleur moyen de garder au langage le sens prodigieux qu'on lui a trouvé n'est pas de le taire, de renoncer à la philosophie et de revenir à la pratique immédiate du langage : c'est alors que le mystère dépérirait dans l'accoutumance. Le langage ne reste énigmatique que pour qui continue de l'interroger, c'est-à-dire d'en parler. Paulhan [...] parle quelque part (*Les Fleurs de Tarbes*, pp. 115 et suiv.) d'une "projection" de moi en autrui ou d'autrui en moi qui se ferait par le langage. Mais c'est déjà là beaucoup de philosophie. Le petit mot de projection nous entraînera à une théorie des rapports du sens et des mots. On essaiera bien de l'entendre comme un raisonnement analogique qui me ferait retrouver *mes* pensées dans les paroles d'autrui. Mais ce n'est que repousser plus loin le problème, puisque je suis capable de comprendre cela même que je n'ai jamais exprimé. Il faudra donc en venir à une autre idée de projection, selon laquelle la parole d'autrui non seulement réveille en moi des pensées déjà formées, mais encore m'entraîne dans un mouvement de pensée dont je n'aurais pas été capable à moi seul, et m'ouvre finalement à des significations étrangères. Il faut donc ici que j'admette que je ne vis pas seulement ma propre pensée mais que, dans l'exercice de la parole, je *deviens* celui que j'écoute. Et il faut que je comprenne finalement comment la parole peut être prégnante d'un sens. Tâchons donc, non pas d'expliquer cela, mais de constater plus précisément la puissance parlante, de cerner cette signification qui n'est rien d'autre que le mouvement unique dont les signes sont la trace visible » (Merleau-Ponty M., 1969, 165-166).

Quand je parle, je m'écoute à travers ce que je dis pour l'autre et c'est dans cet entrebâillement du discours offert à l'autre que je m'explique mieux, que j'apprécie mieux qui je suis en situation, et non pas de manière générale ou égale quel que soit le contexte. Ainsi, outre toutes ces démarches qui ont configuré mes réflexions sur ce courant et surtout sur mon appréhension de la géographie, la posture développée ici doit beaucoup à l'ouvrage programmatique du psychosociolinguiste François Flahault, intitulé *La parole intermédiaire* (1978). Lié au courant pragmatique, il conçoit que « C'est dans et par le langage que l'homme se constitue comme sujet » (Benveniste É, 1971, *Problèmes de linguistique générale*, tome I, Paris, Gallimard, p.259, in Flahault F., 1978, 36). Cet auteur, sans évoquer le terme même de constitutivisme montre comment l'être humain constitue pleinement son monde à travers l'établissement d'un « espace de réalisation du sujet ». Cet espace est un monde au sein du Monde, un monde que chaque habitant met en situation matériellement et symboliquement, et à partir duquel il appréhende, déchiffre et met en sens sa réalité et les actions qu'il doit mener. Mais à l'inverse de la mésinterprétation habituelle concernant les diverses ramifications de cette posture (Lazarotti, 2006a, 184), « l'homme se constitue à soi, dans et par les multiples expressions, langages de la présence et de l'agir des autres » (Ledure Y., 1997, 12). En effet, le monde constitué l'est à la lueur des jeux et des enjeux de placement qui se configurent à tout instant dans le rapport aux autres et qui conditionnent alors les points de vue (les sentiments,

les émotions, les idéologies aussi) et les points visés (les perceptions et les représentations de l'espace effectuées à chaque instant).

Cette posture prend surtout sa source dans les travaux de l'interactionnisme symbolique et de l'ethnométhodologie. Si ces courants conçoivent l'importance des cadres, des contextes qui jouent sur l'interaction, cette interaction se fait en situation à travers la mise en sens des éléments mêmes de ce cadre et de ce contexte (le symbolique de l'interaction). Cette mise en sens est donc individuellement constituée, ce qui rend la lecture de l'interaction à sa contingence. Chaque situation peut ou non advenir selon l'appréhension qu'effectuera l'individu. Mais en plus, elle peut ou non évoluer à travers le temps même dans un face-à-face entre deux mêmes personnes au sein du même contexte. Il y a donc labilité de toute situation. Ainsi, même derrière la prétendue stabilité des cadres, des contextes, des structures sociales, des habitus, l'instabilité des relations symboliques de l'habitant à ces structurants permet d'imaginer qu'il en est le constituant. On retrouve ce développement derrière l'idée du *Self*.

De la conscience de soi, on passe au *Self* mais sans y retrouver les cadres psychologisants et égocentriques du constitutivisme philosophique.

« Le *Self* n'est pas une conscience investie par une psychologie introspective, ni même par une psychologie sociale. Le *Self* n'est pas un sujet : tout au plus le "facteur de ses expériences" ou le "locataire de ses convictions" (Joseph I. et al., 1990, *Le parler frais d'Erving Goffman*, 22). Le *Self* "ne s'individualise qu'en se divisant" (Joseph I., [1998]2003, 23)- de soi à soi, de soi à autrui et de soi à l'objet. La vérité de soi est un "influx de pertinence" qui "colle" bien au cadrage de la situation ; tel qu'il se joue dans la coordination avec des partenaires et avec des environnements. [...] Le *Self* se donne dans des épreuves, d'abord celles d'un "corps en mouvement(s) dans un espace physique et sensible, plus ou moins exposé aux regards d'un public, dans un espace plus ou moins congestionné ou plus ou moins équipé" (Joseph I., 2000, 50). [...] Le *Self*, quels que soient les rôles qu'il joue et les histoires qu'il (se) raconte, les intentions qu'il manifeste et les motifs qu'il revendique, s'engage dans des sociétés à responsabilité limitée, hiérarchise des activités et dissocie des obligations selon ses sphères d'implication, embraye sur des critères de moralité variables selon les moments. Il reste le plus souvent sur la réserve, prenant le parti de l'indifférence, et ne se lance que rarement à corps perdu dans une entreprise, avec une effervescence ou une exaltation » (Céfaï D., 2007, 17).

Ce courant insiste donc sur la fragilité et la labilité de l'action, sur les sentiments que cette action a engagés mais aussi sur la mise en sens de l'action que l'habitant pense avoir fait.

En géographie, cette posture a été esquissée par la géographie humaniste dès les années 1970. Si certains de ses tenants restaient dans une lecture somme toute très structuraliste (Edward Relph, Yi-Fu Tuan), d'autres en approfondissant les enjeux méthodologiques (John Pickles) et/ou en proposant une lecture habitante de la réalité (Anne Buttner) ont ouvert la voie à cette perspective. Celle-ci noue une réflexion sur la constitution du monde par l'habitant mais aussi une réflexion sur la constitution du sens que cet habitant donne à son monde.

« *Puisque le monde de tous les jours n'est pas lui-même un objet de perception immédiate mais qu'il est aussi constitué, il doit être, lui aussi, examiné quant à sa constitution. Ici, la phénoménologie est à la fois une description dense des structures de signification qui constituent le monde de la vie et une analyse ontologique de la constitution de ces significations. [...] C'est seulement là que la phénoménologie devient une entreprise critique dans laquelle les descriptions du monde de la vie sont développées parallèlement à l'analyse explicite des procédés constitutifs adoptés par*

la géographie. Les faits (monde ontique) et l'horizon du sens (monde ontologique) sont aussi les pôles conjoints des projets phénoménologiques » (Pickles J., 1988, 239)⁷.

Cette constitution du sens est analysée de manière critique dans la mesure où les catégories qui en délimitent son expression chez le chercheur (mais aussi chez l'habitant) sont liés à un ensemble de conformations situées, c'est-à-dire à des façons de penser incorporées selon l'emprise spatiale, sociale et temporelle que la place, que le chercheur se donne, détermine.

« À ce niveau, la phénoménologie est la science de l'ontologie régionale qui éclaire la façon dont les objets des sciences sont constitués ; par exemple, que signifient l'espace, le temps, la distance et le lieu pour chaque domaine des sciences. Les ontologies régionales cherchent ainsi à établir les structures essentielles du sens à partir desquelles chaque domaine des sciences constitue sa vision particulière du monde. Il faut remarquer que de telles "essences" ne sont pas transhistoriques ou immuables, mais qu'elles sont transformées par le projet actuel de l'enquête scientifique et la structure changeante de la vie de tous les jours. Mais il faut aussi affirmer que cette transformation est elle-même limitée ; limitée par la nature des phénomènes pris comme objets par chacune des sciences » (Pickles J., 1988, 239)⁸.

Mais si chaque science délimite sa propre ontologie, il est aussi possible de dire que chaque époque (si tant est que l'on puisse la discrétiser), chaque culture (si tant est que l'on puisse la délimiter), etc. inscrit sa propre ontologie. Il n'y a en réalité que des configurants potentiels auxquels le chercheur comme l'habitant peut se reporter pour expliciter son propre travail, sa réflexivité sur celui-ci. Et ce « se rapporter » ou « se reporter » à cette ontologie en la décrivant-décrivant-critiquant n'est qu'un moyen comme un autre de s'y référer pour y déterminer sa place et celle des autres et leur constitution respective.

« Ces opérations sont réflexives au sens où elles ne manifestent pas simplement des expériences ou des points de vue, mais participent à l'accomplissement pratique des phénomènes en question. Comme dans le domaine des études sociales des sciences, on a donc affaire à des faits et à des événements dont l'émergence et l'organisation sont rapportées à des pratiques symboliques de la part des acteurs, caractérisées à la fois par des mouvements de stabilisation - dans les processus de typification, de classification, d'inscription dans des statistiques, des décisions publiques ou des mesures policières - et d'instabilité - puisque la définition des objets continue à être produite dans des arènes contradictoires où s'opposent des discours irréductibles » (Mondada L., 2000, 22).

⁷ « Since the everyday world is itself not an object of immediate perception but is also constituted, it too has to be investigated as to its constitution. Here phenomenology is both thick description of the structures of signification which constitute the life-world and an ontological analysis of the constitution of those significations. [...] Only then is phenomenology a critical enterprise in which life-world descriptions are developed along with the explicit analysis of the constitutive processes adopted by the geographer. Fact (ontic world) and horizon of meaning (ontological world) are thus joint poles of the phenomenological projects ».

⁸ « At this level, phenomenology is the science of regional ontology, which clarifies how the objects of the sciences are constituted ; for example, with what space, time, distance and place mean for each domain of the sciences. The regional ontologies thus seek to establish the essential structures of meaning from which each domain of the sciences constitutes its particular view of the world. Such "essences", it should be noted, are not transhistorical or immutable, but are transformed in the on-going project of scientific inquiry and the changing structure of everyday life. But, it must also be stated that this transformation is itself a bounded one ; bounded by the nature of the phenomena taken as objects for each of the sciences ».

Chaque acteur, qu'il soit chercheur ou non, est donc constamment contraint d'ajuster ce qu'il pense à ce qu'il est ou veut être à travers un ensemble de « chaînes de traductions, de reformulations et d'inscriptions ». Ces chaînes déterminent comment les faits apparaissent et soit deviennent des références partagées soit demeurent de simples hypothèses. Si Lorenza Mondada, à la suite des travaux de Bruno Latour, restreint son analyse de la « référence » au discours scientifique, il peut être étendu, selon moi, à tout type de discours.

« Il s'agit d'un objet de discours qui en parcourant des chaînes de re-représentation a acquis une permanence à tel point qu'elle devient irréversible, stabilisant l'objet et permettant alors de l'identifier, en fin de compte, comme un fait qui est la cause de la description - et plus comme son résultat » (Mondada L., 2005, 19).

Il y a donc une « dimension interactivement accomplie de la référence » au sein de chaque collectif traitant d'un phénomène particulier.

« Ces objets sont ainsi constitués au fil des activités communicationnelles ; ils construisent une "version publique du monde". Celle-ci est élaborée en adéquation avec les relations intersubjectives et sociales des participants » (Mondada L., 2005, 23).

Plus récemment, dans la mouvance des travaux sur l'habiter, on peut également évoquer l'ensemble des travaux sur la géographie des émotions ou plutôt la géographie qui a recourt aux émotions (Nathalie Audas, Hélène Bailleul, Benoît Feildel, Denis Martouzet) pour traiter des relations intimes de l'individu à l'espace, comprendre le sens qu'il lui donne et appréhender alors les spatialités qui en découlent. On retrouve ainsi les perspectives de l'acteur traitées depuis quelques années par Michel Lussault sur la performativité, la visibilité-invisibilité, l'intimité-extimité qui travaillent le jeu fictionnel de l'habitant. Mon travail s'est lui-même nourri de ses avancées. C'est en effet autour des travaux de Michel Lussault et Lorenza Mondada que ma réflexion s'est orientée vers ces « nouvelles » (?) perspectives en géographie. Je vais tenter d'en montrer quelques pistes à travers les deux chapitres suivants, l'une sur la méthode (Chapitre 2), l'autre sur les propositions conceptuelles que cela engage en géographie (Chapitre 3).

Chapitre 2. Pour la pluralité des démarches

Dans la mesure où je vais utiliser, dans les chapitres qui suivent, un certain nombre d'exemples concrets pour étayer mon propos, je vais d'abord exposer les différents moyens de récoltes utilisés et montrer que s'ils ne recourent pas aux mêmes moyens de production, ils ont pour vocation d'éclairer la même procédure épistémologique, celle du constitutivisme. Pour ce faire, je vais d'abord tenter d'éclairer le « ce pour quoi » ces pratiques méthodologiques sont mises en place et en quoi elles développent déjà une idéologie très particulière et une monstration des informations spécifiques qui se mettent en porte à faux par rapport aux exposés scientifiques pratiqués habituellement en sociologie et en géographie.

2.1. Le sens d'un accomplissement

La finalité initiale de mes recherches tendait à vouloir donner ou redonner la parole aux habitants à travers une meilleure appréhension et compréhension de leur habiter. En ce domaine, rien de neuf sous le soleil. En effet, les travaux réalisés autour d'Henri Raymond, dès les années 1970, en expérimentaient déjà les enjeux à travers des entretiens non directifs auprès d'eux, sans pour autant attendre de leur part une nécessaire réflexivité. Ainsi, c'est dans cet entrebâillement conceptuel que ma recherche voulait se positionner. La conception exposée ci-après partait du principe qu'en redonnant la parole aux habitants, ce n'était pas seulement pour faire produire des discours que j'allais analyser en surplomb, mais bien que j'allais analyser en compréhension avec les habitants eux-mêmes sans leur dénier ce pouvoir d'être les seuls à pouvoir en clarifier les tenants et les aboutissants. Comme pour un grand nombre de chercheurs en sciences sociales traitant de l'espace et des spatialités habitantes aujourd'hui, ma démarche avait pour vocation d'ouvrir un « nouveau champ scientifique » en portant « une grande attention » sur « ce que les acteurs disent d'eux-mêmes, ce qu'ils sont, ce qu'ils font, comment ils sont et comment ils font. [...] Cette libération géographique nous affranchit de l'unique référence à l'espace matériel. C'est de la plus grande conséquence si l'on songe à la transposition dans l'action. Examiner la conscience et l'intentionnalité des acteurs ne suffit plus. Il faut aller jusqu'à comprendre (et forger) l'organisation du champ collectif, qui est le monde, par la substitution de l'acte à l'esprit, de la réalité du mécanisme subjectif à l'idéal de la conscience, atteindre la condition de la légitimité : l'entre-soi, transformer l'attribut du territoire : ressource puis empire, enfin lieu de légitimité. Poursuivre l'invention du monde » (Retaillé D., 1996, 7). Et ce afin de proposer des relectures de la constitution identitaire de l'habitant à travers sa reformulation de sa place, de son statut, de ses rôles au sein de la société. L'idée était alors d'enlever le mécanisme rationnel entre des façons d'être, de faire et de penser similaires rapportées à un contexte identique de production. Cette idée qui paraît banale pour beaucoup de mes collègues des sciences de l'espace ne déconstruit pas pour autant, encore aujourd'hui, des conceptions génératives voire déterministes en géographie sociale ou en aménagement par exemple : pour certains, un espace avec une meilleure qualité de vie apportera *de facto* un meilleur bien-être (voir Partie 2 Chapitre 6).

Cette conception, certes louable et tout à fait compréhensible, chevillée finalement à un constructivisme optimiste, a pour autant elle aussi ses propres limites que la contingence et la labilité, non pas seulement des contextes, mais du sens de leur constitution par l'habitant, rendent aporétiques. Pour exemple, certains chercheurs analysent la vulnérabilité de certaines populations à la hauteur de leur propre échelle d'habitabilité. Ces populations se trouveraient ainsi dans des contextes qu'ils estiment invivables. Pourtant, ces contextes sont perçus par ces mêmes populations comme tout à fait acceptables, vivables, habitables. En effet, la co-

institution de ces échelles n'est pas encore réalisée entre les différentes parties prenantes de l'interaction car les catégories de la vulnérabilité n'ont pas le même sens. La codification partagée de cette échelle, son institutionnalisation à travers diverses violences symboliques donnant un sens uniforme et rendant justice donc lois et normes à la façon de penser n'est en effet pas encore incorporée par ces habitants. À la stupeur du chercheur, cette échelle est bien perçue par cet habitant comme « allant de soi », mais finalement elle n'est pas la même que celle du chercheur ! De ce fait, même si ce dernier, à travers sa « bonne » conscience peut relever qu'objectivement, cette échelle de valeurs est biaisée par l'interaction qu'opère cet habitant avec des finalités qui le placent sous le joug de certaines formes plus ou moins accentuées de domination sociale et politique, cela n'enlève pas que la réalité est constituée par cet habitant à partir de cette échelle de valeur.

Ainsi, dans notre échelle de valeurs et, sans nous dédouaner à bon compte des réalités « difficiles », tel lieu peut nous paraître insalubre, alors que pour d'autres, il ne l'est pas, telle condition d'existence peut nous paraître inhabitable, alors que pour d'autres, elle le demeure. Cette réflexion amène alors selon moi à formuler le passage entre constructivisme et constitutivisme. Ce passage est d'une certaine manière explicité par cette réflexion de Lorenza Mondada intervenant dans le chapitre évocateur « Une approche constitutive ». Elle montre à partir des remarques des ethnométhodologues D.Bogen et M.Lynch⁹ que toute « vision d'un acteur qui construit la réalité par sa description tout en adhérant à la croyance que la réalité existe en dehors d'elle, consiste à en faire un “*judgement dope*”, un “*idiot culturel*” selon le mot de Garfinkel ([1967] 1984, 68), et par conséquent, à faire de l'analyste un expert distancé de l'“*attitude naturelle*” des membres, affirmant la supériorité épistémique de sa description face à leur version. Une approche alternative devrait par contre reconnaître que les “*attitudes naturelles*” sont multiples et qu'elles ne sont pas organisées comme des systèmes philosophiques ou des modèles scientifiques ; que la valeur de la description pour l'acteur est elle-même élaborée et garantie par des procédures que l'analyste se doit de décrire de façon non ironique, c'est-à-dire d'une façon qui ne prétend pas fournir une version alternative exogène et plus adéquate de sa conduite » (Mondada L., 2000, 23). Cela sous-entend que l'on ne peut décrire une situation vécue par les habitants en leur déniaient le droit de dire leur vérité, leur version de la réalité telle qu'ils la vivent, même à travers leur discours qu'il faut alors analyser avec leur catégorie d'explicitation et non les nôtres. Comme le rappelle Michel Lussault, il faut prendre « les individus au sérieux » (2000, 28).

Si le chercheur peut prouver que l'habitant se trompe « objectivement » ou qu'il réalise une erreur contextuelle (de lieu, de temps, d'appartenance), cela ne lui permet pas pour autant de s'imaginer que l'habitant va vivre selon son bon vouloir « objectif » et qu'il va définir sa réalité à travers les définitions des catégories évoquées que le chercheur lui aurait données. De même, il ne faut pas minimiser non plus la part des retours sur soi que peut réaliser l'habitant. Il peut en effet être totalement clairvoyant et capable d'explicitier en quoi ses actes se réfèrent à des croyances (en Dieu, au hasard, en l'astrologie, au néant, etc.) et/ou à des projets ou des finalités d'existence, les raisons pour lesquelles il fait ce qu'il fait et pense ce qu'il pense. Car si le sens du monde n'existe pas en dehors des croyances des êtres qui le vivent, c'est souvent parce qu'ils ne peuvent pas concevoir qu'il y en ait d'autres, ensuite parce que s'ils avaient d'autres croyances, ils n'auraient sans doute pas le même monde.

Même s'il peut estimer que ce qui est énoncé dans le récit de l'interviewé relève d'une construction imaginaire, le chercheur ne peut intervenir pour rendre justice de cette erreur. S'il

⁹ Bogen D. & Lynch M., 1989, « Taking account of the hostile native : plausible deniability and the production of conventional history in the Iran-Contra hearings », *Social Problems*, n°3, vol.36, pp.7-22.

le fait, il prend le risque de changer la situation et les catégories qui s’y développent. En cela il perd de vue la version initiale de l’habitant. Son interaction est donc toujours ambiguë et risquée car il perd toujours peu ou prou ce pour quoi il pense être venu initialement, c’est-à-dire capter en contexte les représentations des habitants, alors même qu’avec lui il constitue une situation qui fait fi des éléments de ce contexte et de leur intelligibilité objective.

Dans « les confessions d’un traître », Sergio Dalla Bernardina montre avec une certaine forme d’honnêteté intellectuelle la complexité de garder cette position éthique quand les différents horizons de sens des acteurs en interaction (chercheur et habitant) ne se croisent pas. « Si on est là [il parle du chercheur], c’est pour rétablir des vérités enfouies et faire émerger le point de vue local. Ce qu’il attend, lui [il parle de l’habitant], c’est que nous arrivions à reconstituer, grâce à son aide, un monde plein de sens en train de disparaître. Dans ce sens, il y a convergence. En effet, c’est bien ce que je cherche aussi, dans la mesure où la reconstitution du cadre ethnographique et historique me paraît être un préliminaire indispensable à toute enquête digne de ce nom. Le problème est que ce long préliminaire, qui correspond au moment de l’entente mutuelle, fonctionne aussi comme une sorte d’appât. J’utilise mon magnétophone comme une nasse. [...] Mon objectif, bien évidemment, n’est pas de piéger mes hôtes pour dénoncer leurs bassesses et leurs contradictions : je suis tout aussi “bas” et “contradictoire” et je n’aime pas être piégé. [...] Autrement dit, si je me sens traître, c’est d’un côté parce que je cache à mes informateurs une partie de mes objectifs, de l’autre parce que je sais que, en dépit du pacte de loyauté que j’accepte implicitement en entrant chez eux, il m’arrivera de ne pas cautionner leurs allégations, et notamment là où ils estiment m’avoir livré les vérités les plus “fondamentales” » (2014, 97-98).

Emmanuelle Petit montre ainsi que les guides de haute montagne s’inventent eux aussi des éléments de contexte spatiaux (tels objets ou telles pratiques) qui n’ont parfois jamais existé historiquement (en tout cas de ce qu’en disent les archives, les photos d’époque). Pour autant, ces éléments constituent des référents partagés par les membres de ces collectifs sociaux auxquels ils participent. À travers la compulsion individuelle de ces référents imaginaires, les guides se donnent pourtant légitimité à dire qui ils sont, qu’ils sont de là, qu’ils appartiennent à tel collectif social, de dire tout simplement leur identité et d’instituer pour eux et les autres (et notamment le chercheur) leur place. Remettre en cause ce qu’ils disent, ce serait ainsi dissoudre les constitutions individuelles et collectives qu’ils opèrent et qui s’opèrent à travers ces fictions. Dès lors, si comme Sergio Della Bernardina, il faut insister sur l’idée que, « les niveaux de vérités sont pluriels », ceux des acteurs habitants, ceux des chercheurs, il ne faut pas, à l’inverse de celui-ci, entériner l’idée que les seconds naviguent entre deux impostures épistémologiques au terrain : « Cette divergence épistémologique a des conséquences très concrètes : les “phénoménologues” quittent l’habitation de leur “informateur” la conscience tranquille, comme des sages-femmes qui ont accompli leur mission. Les autres, [les chercheurs se réclamant d’une approche dite “critique”], contents parfois de leur “scoop”, partent avec un sentiment de malpropreté morale, comme s’ils s’apprêtaient à balancer quelqu’un » (2014, 102). L’important n’est pas dans l’une ou l’autre de ses culpabilités mais dans le fait d’éviter une malpropriété scientifique. La justice sociale du chercheur est insondable à son intellection et à son émotion. Le phénoménologue n’est pas dans l’idée de rendre justice, ce qui ne l’empêche pas de reconnaître, au-delà de la simple compréhension, la souffrance parfois entrevue lors d’entretiens avec des habitants, qu’ils soient pauvres ou riches, jeunes ou vieux, femmes ou hommes, beaux ou laids, valides ou invalides.

La question est alors de savoir de quoi nous pouvons nous prévaloir pour juger de la détresse morale d’un autre être quel que soit le contexte au sein duquel il vit. Les indicateurs d’humanité ne sont que des artefacts auxquels il est bon de réfléchir collectivement, mais faut-il

pour autant les imposer ? Devons-nous devenir des « entrepreneurs de morale » (Becker H.S., [1963]1985, 171-188)¹⁰ ? Nous pouvons certes dénoncer - et la géographie critique le fait très bien aujourd'hui, en suivant de près ou de loin les pistes engagés par David Harvey pour lutter contre certaines formes de rente de monopole, de position, de placement, de situation que cela soit au niveau macroéconomique (Harvey D., [2001]2008) et, pourrais-je ajouter, au niveau microsociologique.

Le travail de l'équipe TERRFERME sur l'enfermement en est un bel exemple. Mais finalement, même le chercheur se cachant soi-disant sous une forme de neutralité axiologique ou derrière des techniques d'entretien « à distance », voire derrière des thématiques peu risquées, s'engage dans une action de recherche qui le met en danger, car quoi qu'il fasse, il tient un discours sur le monde qui pourra peu ou prou lui être reproché à un moment ou un autre de son histoire, de l'Histoire. La recherche, c'est accepter la remise en cause des démonstrations et des idées qui en découlent. Un article est une prise de risque, enseigner en est une autre, devant ou pour des publics peut-être différents, peut-être pas immédiatement liés à ce qui est évoqué mais qui, un jour ou l'autre, seront peut-être eux aussi dans l'action, je veux dire dans une action en lien avec les dits et les non-dits de la recherche au sein de l'enseignement.

L'honnêteté intellectuelle commande un certain recul sur ses propres conclusions même si chacun a le droit de leur donner une direction idéologique qui lui convient. Par exemple, Djemila Zeneidi montre, dans son livre sur le recours aux ouvrières marocaines dans l'industrie de la fraise en Espagne, que ces femmes subissent le joug d'un système économique agricole qui ressemble plus « dans une certaine mesure » à « l'expérience du travail en prison » (Zeneidi D., 2013, 164) qu'à une expérience d'émancipation. Cependant, elle reconnaît également que son analyse critique se met en contradiction avec l'analyse des ouvrières elles-mêmes. Ces dernières « font acte de contre-performativité. Cette idée permet de rendre compte du fait que les ouvrières ne sont pas là où on les attend. Ce qui correspond à une exploration des possibles, à une tentative d'élargissement du présent, de lutte contre le retour. Elles cherchent des alliances, font des paris et prennent des risques. Une contre-performativité qui se produit à partir de ce corps-savoir-pouvoir qui s'autonomise, ramène le sujet à l'action, à l'engagement dans un imaginaire, une recherche. La participation du sujet s'opère de manière active dans sa subjectivité. À la fiction s'oppose une contre-fiction, un contre-espace où les saisonnières jouent leur va-tout et s'imaginent victorieuses. [...] Les ouvrières échappent à la fiction que l'on [le chercheur ?, l'employeur ?] tente de construire pour elles en y opposant une autre fiction : celle de femmes à contre-champ des catégories et des normes en vigueur. [...] Elles opposent ainsi une contre-fiction élaborée à partir d'un "savoir situé", à partir duquel elles organisent un dépassement de soi. [...] L'objectif de la saisonnière qui fait le pari de la clandestinité est d'inverser le récit, et de rentrer au pays actrice de sa vie » (Zeneidi D., 2013, 151-152).

Dès lors, à l'aune de quel cadre d'interprétation doit-on lire la réalité, cette fiction ? Il faut sans doute tout simplement en éclairer différentes versions pour mener à bien notre travail d'interobjectivation. Il ne faut pas dénier les postures constructivistes critiques qui mettent en

¹⁰ La lecture que H.S. Becker réalise dans le chapitre « Les entrepreneurs de morale » est somme toute très caricaturale. « Celui qui participe à ces croisades n'a pas seulement le souci d'amener les autres à se conduire "bien", selon son appréciation. Il croit qu'il est bon pour eux de "bien" se conduire. Il peut aussi estimer que sa réforme empêchera certaines formes d'exploitation de telle personne par telle autre » ([1963]1985, 172). Sa généralisation est un peu trop saillante mais elle permet surtout de voir que les interprétations peuvent différer sur l'engagement du chercheur face à son sujet d'étude. Tantôt vu comme moraliste et condescendant (« Aider ceux qui sont en dessous d'eux à améliorer leur statut est un objectif typique des militants des croisades morales » *ibid.*, 173), tantôt impliqué et compréhensif.

lumière une façon de lire la réalité derrière une forme d'*objectivation située*, qui recourt à un certain nombre de valeurs partagées que porte le chercheur au sein du monde qu'il s'est constitué. Nous avons procédé de la sorte au sein du groupe ECOPOL (avec Véronique André-Lamat et Laurent Couderchet ; voir HDR Vol. 2 Annexes Partie 2 Production scientifique et académique) concernant la manipulation (en tant que manière de faire) des enjeux du développement durable opérée par les publicitaires. Cette optique est certes contradictoire avec ce qui vient d'être énoncé car elle ne donne pas la parole aux habitants et ne leur demande pas le sens qu'ils nourrissent à partir des images et des slogans qu'ils voient ou entendent. C'est une logique en surplomb qui, en fait, s'abstrait à nouveau des autres habitants pour donner là encore une interprétation personnelle quoiqu'objectivante d'une réalité ici communicationnelle. L'idée de travailler ce support, comme les films, permet de démontrer comment les commanditaires conforment les esprits et les regards des habitants sur la réalité en leur déniaient la possibilité de proposer leur propre regard. Mais comme il faut toujours faire croire que c'est l'habitant lui-même qui crée sa fiction, et que cette création a du sens, la publicité propose un ensemble d'arguments prêt-à-porter qui sont censés offrir toute justification utile à sa mise en place. Il n'y a donc pas de recherche sur la réception des publicités travaillées mais bien une analyse des manières de réifier ces réceptions par la publicité. Pour ce faire, la technique relève de l'analyse sémiologique et rhétorique.

Si cela éloigne de la conception proposée ici de mise en sens par les habitants, il est cependant possible, sans vouloir jouer de l'abstraction argumentative à l'extrême, d'admettre que les publicitaires sont eux aussi des habitants et qu'à travers leur travail, ils se dupent eux-mêmes par l'utilisation située des manières de présenter la réalité à travers les produits dont ils doivent vanter les mérites. Les publicitaires sont en cela exemplaires et représentatifs d'une vision du monde. Ils éclairent des univers de sens qu'ils pensent être désirés ou désirables par les autres habitants et qu'ils mettent en place selon une adéquation entre l'occupation d'espace (assignation à être quelque part) et la dimension sociale qui s'y révèle ou devrait s'y révéler à travers l'amélioration des statuts et des rôles (nouvelle désignation sociale entre les acteurs). Il serait sûrement intéressant d'aller plus loin en ce domaine pour mieux répondre à mon objectif.

S'il ne faut donc pas renoncer aux postures constitutivistes qui proposent la mise en évidence d'une autre réalité à travers une certaine forme de *subjectivation située*, il ne faut pas négliger la liberté du chercheur de viser finalement une conclusion qui permet à chacun de s'interroger sur sa propre condition au sein de sa propre situation. Il devient nécessaire parfois de proposer à chacun de se mettre à la place de l'autre en tant qu'il pourrait être comme lui dans sa situation, de lui faire prendre ce risque dans une sorte de maïeutique intellectuelle. C'est dans cet entrebâillement du sens que l'être se donne à lui-même à travers cette maïeutique que les choses peuvent peut-être évoluer.

Et finalement, c'est bien plutôt le sens que les habitants donnent eux-mêmes à leur existence qui importe. Cela permet de comprendre des actions qui auraient pu paraître déconnectées par rapport aux conditions objectivées du chercheur. Cette posture amène ainsi à rendre les actions descriptibles au sens de l'ethnométhodologie. « Garfinkel écrit : "Les études ethnométhodologiques analysent les activités quotidiennes des membres comme des méthodes qui rendent ces mêmes activités visiblement-rationnelles-et-rapportables-à-toutes-fins-pratiques, c'est-à-dire descriptibles (*accountable*), en tant qu'organisation ordinaire des activités de tous les jours" » (Garfinkel H., [1967]1984, préface ; traduit et cité par Coulon A., [1987]1993, 38). C'est d'ailleurs parce que ces actions sont constituées par l'habitant pour qu'il puisse devenir ce qu'il est par les choix qu'il prend et qui le responsabilisent au-delà de tous les conditionnements sociaux, que les ethnométhodologues remplacent le terme de construction par celui d'accomplissement.

Cette idée d'accomplissement permet de recentrer l'analyse sur le référentiel habitant (Ferrier J.-P., 1982), dans la mesure où c'est ce dernier dans l'auto-réalisation de ses actes qui constitue le monde autant que lui-même au sein d'un ensemble de procédures continues. « Ce que la sociologie nomme “modèles” est considéré par l'ethnométhodologie comme “les accomplissements continus des acteurs”. Selon l'ethnométhodologie, même lorsque les faits les contredisent, les sociologues s'arrangent pour trouver des explications conformes à leurs hypothèses préétablies, en particulier celle de “la constance de l'objet”. L'ethnométhodologie substitue à cette hypothèse de “la constance de l'objet” celle de “processus¹¹”. [...] Dans un article devenu célèbre, Garfinkel et Sacks affirment que “les faits sociaux sont les accomplissements des membres”¹². La réalité sociale est constamment créée par les acteurs, n'est pas une donnée préexistante. C'est pourquoi, par exemple, l'ethnométhodologie porte autant d'attention à la façon dont les membres prennent des décisions. Au lieu de faire l'hypothèse que les acteurs suivent des règles, l'intérêt de l'ethnométhodologie est de mettre à jour les méthodes par lesquelles les acteurs “actualisent” ces règles » (Coulon A., [1987] 1993, 27-28).

De ce fait, tout acte, même routinier est un choix plein et entier car il exprime la construction territoriale toujours à l'œuvre de l'habitant. Il n'y a donc pas nécessité de travailler spécifiquement sur les décisions, qui relèvent déjà d'une catégorie préconstruite d'interprétation du chercheur. Ne rien faire est en soi une décision, un choix, celui de ne rien faire. Ainsi, le sociologue travaille sur des états et des statuts alors même qu'il y a nécessité de traiter des procédures qui sont à l'œuvre et qui amènent à ces situations prétendument établies. Car en ne travaillant pas sur les procédures d'accomplissement de l'acteur, le chercheur tend à concevoir les procédures comme se vivant d'elles-mêmes dans l'imposition de lois ou de règles qui s'appliquent aux acteurs. Procédures qui deviennent des structures d'implication s'appliquant à tous ou seulement à certains groupes de personnes. En revanche, concevoir l'accomplissement, c'est comprendre que les règles sont acceptées par l'acteur avant même qu'elles ne soient établies comme des objets par la sociologie¹³.

Par ailleurs, selon Alain Coulon, « dans le cours de nos activités ordinaires, nous ne prêtons pas attention au fait qu'en parlant nous construisons en même temps, au fur et à mesure de nos énoncés, le sens, l'ordre, la rationalité de ce que nous sommes en train de faire à ce moment-là. Les descriptions du social deviennent, aussitôt dites, des parties constitutives de ce qu'elles décrivent » (Coulon A., [1987] 1993, 37). Cette façon de concevoir les choses remet alors en cause l'explication proposée par la phénoménologue heideggérienne entre l'ontique et

¹¹ Je préfère substituer ce terme par celui de procédure car j'estime que celui de processus doit être réservé justement à ce qui relève du naturel (Hoyaux A.-F. et Volvey A., 2005, 36-37, voir Volume 2 Annexes Partie 2 Production Scientifique et Académique Texte 6, Chapitre 3.3.). Les processus vont de soi alors même que les procédures explicitent peu ou prou l'intervention de l'habitant. Notre part d'humanité relève en cela du procédural. C'est cela qui nous extrait et nous différencie du caractère animal ou naturel. Celui-ci subit toujours le régime du processus. Cela ne veut bien entendu pas dire que nous ne subissons pas aussi ce régime du processus mais que notre activité habitante est justement d'en manipuler les règles.

¹² Garfinkel H. & Sacks H., 1970, « On Formal Structures of Practical Action », in McKinney J.C. & Tiryakian E.A. (eds.), *Theoretical Sociology : Perspectives and Developments*, New York, Appleton - Century-Crofts, 353.

¹³ À ce propos, les ethnométhodologues « estiment que les sociologues ont jusqu'à présent “socialisé” le comportement des acteurs, et que leur hypothèse sur l'intériorisation des normes, provoquant des conduites “automatiques” et impensées, ne rend pas compte de la façon dont les acteurs perçoivent et interprètent le monde, reconnaissent le familier et construisent l'acceptable, et n'explique pas comment les règles gouvernent concrètement les interactions » (Coulon A., [1987]1993, 71). Construction de l'acceptable qui dépasse de loin tout jugement de valeur qu'un chercheur attentionné peut faire dans le vide de son interprétation morale.

l'ontologique (entre le on de l'être et l'authenticité de celui-ci)¹⁴. En effet, si la réalité et le sens de la réalité sont inhérentes à la construction qui en est faite par l'habitant, et qu'il ne peut y avoir d'autres explications que celles que se donne l'habitant lui-même, l'ontique et l'ontologique n'ont plus de raisons d'être séparés ! Comme je l'avais rappelé lors de ma thèse (Hoyaux A.-F., 2000, 308-312), toute explicitation que l'habitant réalise de ses propres logiques territoriales (de mise à proximité et de mise à distance), de ses propres relations au monde, relations pratiques et sémantiques, est par principe authentique et lui permet d'attester du sens qu'il donne à ce qu'il est *là* dans son monde. Cette attestation au sens de Ricœur, qui rejoint la descriptibilité des ethnométhodologues tout en la subsumant par une prise de conscience de l'habitant, par une réflexivité sur son dire et son faire, permet de déceler le système de valeurs qui sous-tend l'ensemble de l'existence et les projets qui l'animent.

2.2. De l'utopie conceptuelle au bricolage de la méthode

C'est dans le cadre de cette posture que j'avais formalisé conceptuellement et pratiquement l'utilisation d'une technique particulière en méthodologie qualitative, celle des doubles entretiens (Hoyaux A.-F., 2000 ; 2002a ; 2003a ; 2006b) pour travailler le sens que les habitants donnent et se donnent à travers le monde et au monde qu'ils construisent. Aujourd'hui, j'expérimente d'autres techniques qui complètent ma réflexion sur l'habiter et la place. Cette opération au sens des méthodologies qualitatives tient plus du bricolage (Petit E., 2010) que de la démonstration épistémologique que je voulais engager pour mes recherches doctorales. Cela remet donc en cause la posture proposée précédemment en développant plutôt la multiplicité des approches. Pour autant, le deuxième entretien ou l'entretien dit de réactivation, qui consiste à redonner la parole à l'habitant sur ce qu'il a déjà dit, dessiné, cartographié, photographié, reste le plus souvent nécessaire pour atteindre le sens que les habitants donnent à ce qu'ils sont, font, ont, à leur place. Au-delà, il permet d'appréhender en quoi l'espace, en tant qu'emplacement (à travers le récit des endroits où l'on est et où les autres sont) et en tant que référent (les éléments de l'espace que l'habitant met à distance ou à proximité dans sa collection de choses), engage cette auto-désignation d'eux-mêmes et/ou la désignation de ceux qui les entourent.

La palette des éléments d'expression abordés à travers différents types de recueil des discours, autour de certains médias proposés (carte imaginaire, photos choisies par l'enquêteur) ou que l'on demande de réaliser par les habitants (carte mentale, dessins, photos prises par l'enquêté, carnets de bord), et sur lesquels se fonde cette réactivation, peut être ainsi plus diversifiée. On peut en outre coupler ces éléments entre eux si nécessaire. Ces cartes, ces images, ces éléments de discours produits par les habitants dans un premier temps, sont alors conçus comme des révélateurs, mais surtout des activateurs de sens, lors d'un second temps. Denis Martouzet, Hélène Bailleul, Benoît Feildel, Lise Gignard (2010), Benoît Feildel (2010) et Loïc Avry (2012, 106) ont ainsi proposé cette utilisation du double entretien à travers la réactivation de supports cartographiques (carte affective, carte mentale). Eva Bigando en a fait de même à travers ce qu'elle nomme la double photo elicitation interview (2013). Ces expériences ont montré leur pertinence. J'ai moi-même utilisé ces techniques dans plusieurs situations d'entretien pour la recherche ou pour des commandes publiques (Voir HDR Vol.2 Partie 1 Parcours & CV Détaillé).

¹⁴ C'est justement cette partie qui pose problème dans la phénoménologie heideggerienne car elle semble indiquer qu'il y aurait une « bonne » ou une « juste » façon d'être. C'est dans cette justesse et l'idée d'en trouver les ferments au fin fond de notre humanité, puis d'en appliquer collectivement les normes supposées que se niche tout système dictatorial. Toute société voulant rendre justice de manière univoque multiplie les risques de sa propre déchéance, de sa propre obsolescence.

Ces techniques s'inscrivent surtout dans une posture praxéologique et interactionnelle de l'entretien qui est envisagé « comme un événement communicationnel au cours duquel les interlocuteurs y compris l'enquêteur, construisent collectivement une version du monde » (Mondada L., 2000, 90). Cette posture permet de (ou plutôt espère) ne pas neutraliser ainsi artificiellement la situation d'entretien au sens où les éléments de langage seraient recueillis comme des abstractions dans une vision unique de la réalité. La personne interviewée n'est donc pas non plus conçue comme la représentante d'un ou plusieurs collectifs auto-institués dans sa forme (la famille, les habitants d'une commune, une association de joueurs d'échec) et son contenu (à travers les catégories) par le chercheur lui-même. Cette « vision alternative repose sur une conception interactionnelle et praxéologique du discours, qui le conçoit comme constitutivement lié aux situations où il apparaît, comme émergeant au fil d'un travail de négociation, de construction interactive, d'élaboration collective, comme s'ordonnant de façon endogène au cours de son accomplissement pratique. Cette conception auto-organisationnelle, inspirée de l'ethnométhodologie, traite les objets du discours, les compétences, les interlocuteurs, les contextes comme n'étant pas pré-définis ou donnés à l'avance, mais comme se constituant mutuellement et localement : elle ne repose pas sur le présupposé d'un monde objectif et stable, mais sur celui d'une intersubjectivité elle-même à construire » (Mondada L., 2000, 91).

Ces opérations ont également été testées depuis plusieurs années au niveau pédagogique dans le cadre d'une UE « Initiation à la Recherche » en Master 1 Recherche. Travaillant sur des commandes publiques, des programmes de recherche ou sur des questionnements de chercheurs, les étudiants doivent traiter une problématique différente chaque année¹⁵. Ils utilisent, selon la problématique, des techniques spécifiques de recueil de données (entretien non directif, parcours commenté, photos, cartes mentales, carnet de bord) associées à un entretien semi-directif commun à l'ensemble des enquêteurs, avant de réaliser un deuxième entretien de réactivation. Comme le remarque Eva Bigando, la production par l'habitant d'un tiers objet permet de détourner l'attention sur celui-ci en faisant croire aux interviewés qu'ils parlent d'autre chose que d'eux-mêmes. Cet objet devient pourtant en situation une chose qui est le prolongement même de cette attention, de cette pré-occupation. La carte mentale, le dessin, les photos prennent place comme des embrayeurs de spatialités et de mise en sens de celles-ci. Ces tiers-choses indiquent ainsi des voies d'accès au point de vue et au point visé par son utilisation pragmatique mais aussi pratique. Le en train de se faire de l'interviewé (celui de la mise en carte, en dessin, en photo) est aussi un moyen d'anticiper une activité future, d'en stabiliser les compétences amenant à la mettre en place.

Par exemple, Bob Rowntree montre comment « une carte mentale est un construit qui enveloppe ces processus cognitifs. Du coup, elle permet aux gens d'acquérir, de coder, de stocker, de revenir sur, de décoder, de manipuler de l'information concernant l'environnement spatial. Or, cet environnement renvoie à des attributs et à des localisations relatives de personnes et d'objets. L'information est un composant essentiel dans le processus de prise de décision spatiale. Chaque individu, à l'intérieur de son espace personnel, établit des relations de nature topographique ou sentimentale et, ainsi, élabore dans sa tête une carte des lieux. Cette carte intérieure va des interactions de la vie de tous les jours à des espaces davantage éloignés, devenant même des espaces inconnus avec l'augmentation de la distance. La somme de ces représentations de la réalité est élaborée puis filtrée à travers nos processus de perception (visuelle, auditive, olfactive...). Les mémoires, les choix, conscients ou inconscients,

¹⁵ Pour exemple, cette UE co-encadrée avec Véronique Juliette André-Lamat a ainsi abordé les questions suivantes : « Tensions entre attractivité et protection. Stratégies résidentielles sur le Bassin d'Arcachon » ; « Sens de la distance et mobilité » ; « Nature-Culture. La question de l'artifice ».

appartenant à un groupe culturel ou social, sont filtrés de telle sorte qu'ils donnent naissance à une construction complexe que nous appelons une carte mentale. Une telle carte mentale est un schéma qui a rapport à la réalité, c'est-à-dire un modèle fondé sur une abstraction et une simplification de la réalité. C'est aussi un outil, à la fois social, symbolique et sentimental, nous permettant de maîtriser plus ou moins notre espace et aussi de représenter le monde comme les individus se l'imaginent.

En outre, par leurs choix et leurs décisions, les individus et les groupes agissent sur leur espace. Ainsi, les cartes mentales peuvent aider à résoudre des problèmes comme la sélection de lieux pour le loisir, pour les achats ou pour la fonction domiciliaire. Ces cartes transforment, valorisent ou déprécient un espace donné. L'effet-renvoi ou l'effet-ricochet est permanent car les cartes mentales ne sont pas acquises, parfaites ni statiques. Tout au contraire, elles sont dynamiques et évoluent selon l'âge, l'expérience, le sexe, l'activité, l'emploi, les moyens financiers et le groupe social. Du coup, la construction complexe est continuellement refaçonnée non seulement par les individus mais aussi à travers les perceptions et représentations collectives d'un groupe social » (Rowntree Bob, 1997, 586-587).

Cette tiers-chose devient par sa présence même (celle de l'action de la faire) révélatrice d'un en-deçà et d'un au-delà, c'est-à-dire d'une volonté de l'habitant de mettre en continuité et en cohérence ses actions dans la durée, d'établir un état des lieux nécessaire à tout projet spatial. Cette tiers-chose initie plus qu'elle ne statue, elle est mouvement, par la mobilité des corps qu'elle convoque et par la labilité des mises en situation qu'elle indique. Mais elle en devient souvent l'expression du prolongement du corps même de l'interviewé, qui se projette encore et encore auprès des lieux qui sont écrits, décrits, dessinés.

En cela, on rejoint les conclusions méthodologiques proposées par Jacques Lévy et l'équipe tourangelle autour de Serge Thibault. « D'un point de vue méthodologique, on peut tirer une double et importante leçon. D'une part, la parole n'est pas le seul moyen d'accès aux intentionnalités. D'autre part, l'attention au singulier ne nous éloigne pas des logiques systémiques. Nous avons utilisé des techniques très variées de collecte de l'information, du plus quantitatif au plus qualitatif, du statique au non directif. Ces différents "modes de production" de données apparaissent neutres du point de vue du contenu obtenu. L'enquête sur les stratégies d'habitat a montré comment stéréotypes et ouverture à l'innovation sont présents à la fois dans les images et dans l'action. Loin de s'opposer terme à terme, représentations et pratiques contiennent les mêmes cohérences et les mêmes contradictions. Elles se complètent et se télescopent dans la constitution d'un "capital spatial". Dans tous les cas, les marges de manœuvres et de libertés des individus, leurs choix personnels, à court ou long terme, jouent un rôle majeur sur la réalité observée. Mais dans tous les cas, aussi, des régularités, des logiques d'ensemble, des problématiques communes à tous se manifestent » (Lévy, 2008, 362). Cela montre qu'à l'inverse de critiques toujours très développées en sociologie voire en géographie, l'utilisation démonstrative d'un cas ou de deux ou trois pour expliciter une réalité n'est pas une erreur scientifique fondamentale. Travailler en microsociolinguistique (Mondada L., 2000) ou en microgéographie (à travers ce que Florent Hérouard nomme une topo-analyse¹⁶) appelle à traiter des détails qui configurent la situation et permettent de mieux traiter des configurations

¹⁶ « Ce qui est appelé "topo-analyse" dans cette recherche est donc une méthode d'entretiens non directifs répétés auprès d'une même personne, portant sur les lieux vécus de manière temporaire ou prolongée. Elle explore la dimension habitante de l'individu, dans son sens fort : la projection constitutive de l'individu au monde et à autrui, soit ses dimensions ontologique - comment suis-je ? -, identitaire - qui suis-je ? - et territoriale - où suis-je et avec qui ? -, cela en explorant l'épaisseur historique des expériences habitantes et les manifestations inconscientes immédiates de cette épaisseur existentielle » (Hérouard F., 2012, 111).

spatiales qui se constituent au sein d'une situation. Comme chaque situation est unique, elle ne peut être généralisée derrière de pseudo-statistiques ni rapportée à toutes fins utiles pour la démonstration du chercheur derrière des catégories d'analyse produites en surplomb.

Cette description située des récits habitants permet de par la labilité de chaque situation d'interprétation et de compréhension de revenir sur les mêmes données travaillées. S'il y a des intérêts non négligeables à compléter ses propres travaux par la mise en critique d'autres chercheurs à partir d'autres terrains, il y a tout autant d'intérêt à permettre à ces autres chercheurs de travailler sur nos propres corpus et voir s'ils en auraient tiré des interprétations différentes. Enfin, il y a également de l'intérêt, pour un même chercheur, d'interpréter à nouveau, dans une autre situation (spatiale, sociale et temporelle) les données qu'il avait déjà traitées. Pour ce faire, ce travail va réinterroger l'ensemble du corpus d'enquête de mes travaux doctoraux, notamment les 60 doubles entretiens effectués il y a une dizaine d'années et qui ont été laissés en jachère alors même qu'ils ont été, comme souvent en recherche, sous-utilisés. Cette réinterrogation s'effectuera évidemment dans l'optique de déceler les parts constitutives qu'effectue l'habitant de son monde, mais aussi de voir comment il constitue des situations, comment il se place au sein de celles-ci.

2.3. Pour une recherche-action pédagogique.

Outre les travaux des étudiants réalisés à partir de ces différentes techniques de recueil de données, mes démarches de recherche s'inscrivent également et toujours dans ce que j'appelle une recherche-action pédagogique à la lumière de mes participations au GRAF (Groupe de Recherche Action Formation) de Grenoble (voir HDR Volume 2 Annexes Partie 1 Parcours & CV Détaillé). En effet, je rassemble, depuis une dizaine d'année en L1, un ensemble de travaux qui tournent autour de la réalisation de photos exprimant, d'un côté, ce qui est représentatif de Bordeaux pour eux, et, de l'autre, ce qui est représentatif de leur commune d'origine (au sens non pas seulement de là où ils sont nés mais bien plutôt de là où ils « s'originent »). À chaque photo est attaché un récit expliquant ce choix et explicitant le sens de celui-ci au regard de ce qu'ils sont/seraient/pensent être. L'objectif est de faire naître un ensemble d'attributs référentiels qui expriment la constitution de ce qu'ils sont/seraient/pensent être au sein de leur monde et non au sein d'un contexte objectivé.

Si les photos de Bordeaux ont de nombreux points de ressemblance factuels ou paysagers autour des lieux emblématiques que la mairie de Bordeaux valorise depuis un peu plus d'une décennie (les Quais, la Place de la bourse, le Pont de pierre, voire aujourd'hui le Pont Chaban-Delmas), les photos qu'ils considèrent être celles de leur commune d'origine sont quant à elles diversifiées au niveau factuel ou paysager mais pas forcément au niveau structurel ou de type paysager. Ils montrent tout simplement le nom de leur commune à travers les panneaux d'entrée des villages, ou la place des mairies, l'église de la commune, leur maison voire une pièce de celle-ci. Il y a donc des conformations mais celles-ci sont finalement plus élevées dans l'ordre des généralités quand la demande de photos concerne une entité moins connue. En ce sens, pour les communes que les étudiants pensent être connues par le plus grand nombre, on retrouve les jeux rhétoriques autour de la synecdoque où l'élément supposé être le plus représentatif (le lieu attribut) est considéré comme la partie qui représente le tout. Alors que quand on travaille sur une entité moins connue, l'élément présenté est de l'ordre d'un lieu générique repérable quel que soit l'endroit précis où il se trouve (Debarbieux B., 1995). Cette technique ressemble à d'autres démarches autour des cartes mentales ou cartes cognitives ou dessins du monde (voir HDR Volume 2 Annexes Partie 2 Production Scientifique et Académique : Texte 12 Chapitre 2.2). Je demande également aux étudiants de L3, au sein du cours Habiter & Mobilités, d'en expliciter aussi les raisons.

Pour autant, cette conformation laisse toujours entrevoir la poétisation du monde par l'étudiant, des particularités qu'il veut parfois même cacher mais qui apparaissent cependant et caractérisent sa singularité.

Des types de mise en sens et en espace apparaissent ainsi de manière différenciée au sein des quatre exemples proposés ci-après. Les mises en situation de ce sur quoi ils doivent travailler relèvent d'une mise en scène et en récit d'eux-mêmes, pour eux-mêmes mais aussi pour l'enseignant qui va récolter ces travaux. Ils sont parfois surprenants car l'image ne colle pas avec le récit, ou l'image est assez conforme mais le discours ne l'est pas, ou l'image est déjà très réflexivement appréhendée pour montrer à l'enseignant qu'on a déjà stratégiquement réfléchi à ce qu'il attendait de nous. Mais une nouvelle fois, quelle que soit l'idée qu'ils se font de ce que cela doit être, une part d'eux-mêmes invite à réfléchir à la constitution de leur monde à travers la mise en situation qu'ils réalisent du cliché et du récit. Cette constitution travaille leur identité mais aussi les jeux spatiaux qui se réalisent (de mise à proximité vs mise à distance ; de mise en visibilité vs mise en invisibilité) pour en ordonner la réalité.

Illustration n° 1 : Comment être seul et bien entouré.



« Cette photo est prise dans ma chambre dans la maison à Blanquefort. Le cliché est très représentatif de mon lieu de vie car c'est ici que je passe le plus clair de mon temps quand je suis chez moi. En effet c'est ici que je travaille, que je dors, parfois même que je mange. Et que je passe du temps sur l'ordinateur pour Facebook, MSN ou regarder des films. Cette pièce est la mienne, j'y ai tout choisi dans la décoration. Elle se base sur des souvenirs de voyages, soirées ou délire entre amis. Je peux m'isoler ou bien parler avec tout le monde depuis ma chambre. C'est le dernier lieu de retranchement quand je ne veux pas voir ma famille ou mes amis. Je suis le plus clair de mon temps en dehors de chez moi mais c'est vraiment ce qui représente le mieux mon « cocon ». Le lieu où je peux me poser entre deux sorties. Bien que souvent dehors c'est bien cette pièce qui montre le mieux mon lieu de vie quand je suis chez moi à Blanquefort ».

Ce cliché tente de montrer le paradoxe d'un univers égo-centré mais ouvert sur le monde. Derrière ce confinement, ce qui semble être la plus petite partie de ce qu'il posséderait en propre, cet étudiant semble nous dire qu'il se projette sur l'autre et l'ailleurs quand cela l'arrange. Mais au-delà de ce choix d'être ou non connecté au monde, on peut aussi se demander si cet autre et cet ailleurs ne sont pas plutôt des mêmes et des ici. On peut en effet considérer

que cet étudiant ne parle qu'à ses semblables dans l'étendue des collectifs auxquels il participe et qu'il se connecte avec ces autres dans des univers spatiaux (chambres) finalement assez identiques. Cette connexion au monde est présentée comme relevant de deux régimes, celui du mouvement, celui du statique. Le statique permet d'éviter le monde, le mouvement oblige à affronter celui-ci. D'ailleurs, sa chambre est présentée comme le lieu du repos du guerrier entre deux sorties dans le monde. Il y a donc un jeu de mise à proximité et mise à distance que permettrait sa chambre à travers la technologie mais aussi par son mental, la proximité est à la carte à travers ses choix de cospatialisation avec les autres ou avec ses souvenirs. En revanche, au sein du monde, il semble sous-entendre qu'il est jeté dans la proximité, dans la coprésence, la proie obligée de l'altérité.

Illustration n° 2 : L'ennui des souvenirs ou les souvenirs de l'ennui.



« Le choix du lieu pour prendre une photo représentative de mon berceau familial s'est avéré beaucoup plus difficile. Je n'ai pas le sentiment d'entretenir une relation importante avec mon berceau familial même si j'y ai vécu quatorze ans. Aujourd'hui j'essaye de le fréquenter le moins souvent possible. Devenu synonyme d'ennuis, d'obligation familiale comme les anniversaires, les fêtes ou encore de rattachement politique, ma résidence d'enfance devient de plus en plus dépouillée d'affection. Ce paysage correspond assez bien à l'image que je me fais de mon berceau familial lorsque je dois me l'évoquer. Prise de ma maison, cette vue d'ensemble est la mieux associée à la vision ambivalente que je m'en fais. Il est à la fois neutre et me vient à l'esprit immédiatement lorsque je dois me rendre en Dordogne. Il peut devenir alors le berceau de l'ennui, des journées grises et pluvieuses, mais aussi un paysage évocateur de souvenirs ».

L'intérêt de traiter de cette photo, c'est qu'elle est totalement mise en abîme par cette étudiante. Celle-ci a stratégiquement détourné l'exercice ou peut-être se laisse-t-elle prendre à son propre jeu. En effet, si la commande était de proposer une photo du lieu d'où elle s'origine, le récit semble montrer que le choix n'est pas le bon ou s'il l'est c'est dans une forme de négation de ce qu'il représente, l'ennui ! Ma proposition avait naïvement l'idée de faire

exprimer à travers le cliché un lieu du bien-être. Là, il exprime un mal-être. Il se met alors en opposition avec les sentiments que pourraient avoir des touristes en le voyant. Nombreux sont ceux qui paieraient cher pour avoir cette vue tous les matins, pour avoir ce qu'ils supposent être une qualité de vie supérieure à la moyenne. Là, pour cette étudiante, il n'en est rien et les situations de sa vie quotidienne (ou hebdomadaire) la dépriment. Elle veut être ailleurs que ce soit spatialement ou si l'on s'applique à l'y projeter temporellement à travers les souvenirs que ce lieu évoque. Sa présence n'a plus lieu d'être. Le *topos* est nié pour la *chôra* qui embrasse l'ailleurs. « L'écoumène, en tant que relation humaine à l'étendue terrestre, ne s'est jamais bornée au *topos* des corps localisables ; elle a toujours été, aussi, constituée des représentations que les sujets humains se font des choses, et dont la concrète liaison au corps matériel de ces choses engendre ce qui est pour nous la réalité. Celle-ci outrepassa donc le *topos* des corps ; elle comprend également leur *chôra*, c'est-à-dire un milieu existentiel en dehors de quoi ils ne sont qu'abstraction » (Berque, 2012, 268)

Illustration n° 3 : Synecdoques du rond-point.



« Cette photo représente le rond-point à l'entrée dans mon village. J'ai choisi ce lieu car il tente de résumer à échelle réduite ma commune. Premièrement, on peut voir au centre du rond-point une marre qui fait référence au lac de Sanguinet ; lac qui est l'un des atouts principaux de la commune (avec la proximité de l'Océan) car il est entre autre à l'origine d'une importante fréquentation touristique estivale. Le pin parasol au second plan évoque le paysage environnant de ma commune (la forêt de pin y est omniprésente). D'autre part, la tonne (cabane de chasse) à gauche de la photo (dont la mise en scène se veut assez proche de la réalité car on a pris soin de la dissimuler derrière des roseaux) renvoie à l'un des loisirs traditionnels favorisés pratiqués par les locaux, à savoir la chasse. Quant à la structure géométrique colorée à droite du pin parasol (illuminée lorsqu'il fait nuit), c'est un clin d'œil à d'autres activités pratiquées autour du lac soit la pratique de la planche à voile, la baignade ou le farniente sous un grand soleil. Toutefois on notera que ce rond-point occulte tout à fait la présence humaine, peut être une façon de laisser penser que malgré la très forte fréquentation touristique ce petit village des landes est quasi inoccupé en plein été ? Pour moi, cette absence fait référence à la situation du village hors saison où l'animation liée à la présence humaine est quasi inexistante. Pour finir, la route située en bas de la photo me rappelle les routes landaises infiniment

longues où la voiture est un moyen indispensable de déplacement pour lutter contre l'enclavement ».

Le choix de cette photo est intéressant car elle exprime le territoire de cette étudiante en miniature et les activités qui s'y déroulent selon elle. Les énoncer, c'est évidemment se focaliser sur elles. C'est exprimer son identité ou l'identité qu'elle désire projeter à l'autre. Mais au lieu d'utiliser un élément générique (la place, l'église, le stade du village, sa maison) pour évoquer l'ensemble des lieux possibles du territoire visé, elle a trouvé un lieu où se concentrait scéniquement l'ensemble des lieux qu'elle imaginait être emblématiques de ce territoire. Cette composition a évidemment pour objectif de montrer la diversité, la potentialité du multiple proposé par ce territoire. En cela, elle a détourné subtilement l'objectif de l'exercice qui était de n'utiliser en théorie qu'un seul élément représentatif de sa commune d'origine. Elle se joue ainsi des échelles du lieu, de la coprésence des éléments qui le composent. Son choix est pertinent et rencontre l'activité artefactuelle du patrimonial lénifiant de la société contemporaine qui a besoin de redondance sémantique pour imaginer son identité commune. Par exemple, c'est le cas en de nombreux endroits de la Gironde, par la mise en place de vignes au centre d'un rond-point, lui-même au centre d'un espace viticole. On retrouve la même chose dans les Alpes où l'on positionne au sein de cet environnement montagnard, sur ces mêmes ronds-points, des pierres levées, provenant parfois de la montagne elle-même d'où coule de l'eau. Cette mise en scène a le don d'irriter cette étudiante car elle n'y voit pas la présence de l'être humain. Pourtant, tous les éléments qu'elle évoque précédemment renvoient de fait à des activités humaines. Et on a du mal à se demander ce qu'elle aurait désiré voir donner humanité à ces éléments si ce n'est l'utilisation de faux êtres. Paradoxe s'il en est. Donner de l'humanité sans vivants. Mais en fait, ces faux êtres sont bien vivants, ce sont les touristes et c'est *a contrario* les habitants des lieux qui deviennent inexistantes. Dès lors, le déni d'humanité de ce rond-point relève surtout du fait que cette étudiante ne s'inscrit finalement pas dans les activités qui sont sous-entendues par les éléments précités (les pratiques de la plage, de la forêt). C'est pour les autres, ces autres qui ne sont pas forcément à leur place ! Il faut alors attendre la problématique de la mobilité pour rendre compte d'une situation vécue, celle des routes longues (par le temps vécu), dans l'appréhension conforme de ces routes droites et longues qui traversent les Landes, mais surtout celle supposée de la fuite pour éviter le confinement avec ces étrangers.

Illustration n° 4 : Le Bordelais est un *polytope* qui s'ignore.



« Après avoir pensé automatiquement à la photographie du tramway devant la place de la Bourse qui est utilisée aujourd'hui comme symbole de Bordeaux et de son renouveau, j'ai préféré choisir une photographie représentant le voyage, le départ en week-end. Bordeaux tel que je le connais est une ville qui se vide le week-end car une partie significative de sa population possède une résidence secondaire à l'extérieur de la ville que ce soit sur le bassin d'Arcachon, dans les Pyrénées ou dans le Lot et Garonne. Il y a une réelle tradition d'exil le week-end pour profiter des alentours de la région qui sont des sites dit naturels particulièrement agréables. Cette photo d'un départ en week-end entre amis est significative d'un mode de vie plutôt que d'un lieu de la ville en particulier. Les Bordelais éprouvent le besoin de sortir de la ville assez fréquemment pour profiter de grands espaces verts ou de l'océan car la ville est assez pauvre en parcs et jardins du moins sur sa rive principale. Le choix d'une photo représentant un mode de vie et non un lieu traduit la dépendance de Bordeaux vis-à-vis de sa région qui possède des caractéristiques exceptionnelles tant au niveau paysager qu'au niveau loisir mais aussi traditionnel et historique. La reconnaissance internationale de Bordeaux et son rayonnement reposant essentiellement au final sur ses environs notamment viticoles tout comme la réputation de son cadre de vie qu'elle tient en partie à ses alentours proches ».

Le choix de cette étudiante est intéressant parce qu'elle veut montrer qu'elle ne s'est pas fait prendre au jeu de la conformation qu'aurait pu enjoindre ce travail, et en cela elle anticipe l'idée qu'elle sera plus intelligente que ses collègues qui seront tombés dans le panneau. Il y a donc une lecture stratégique de sa place au sein de la promotion. Mais en même temps, le cliché qu'elle utilise a pour fonction de montrer la conformation sociale, locale, à un mode de vie, qu'elle estime partagé par l'ensemble des Bordelais. Dans cette idée d'un mode de vie générique, elle crée ce qui relève de la normalité, de l'attitude naturelle du Bordelais. Ce dernier est forcément déterminé par ce mouvement de fuite, d'appel vers les beautés dont regorge la région, comme pourraient le dire des Grenoblois pour la montagne qui les entoure. En fait, l'ici est ailleurs, il faut s'y projeter par les trajets quotidiens ou hebdomadaires. Dès lors, la ville centre paraît n'avoir que peu d'intérêt pour elle-même. En cela, elle se détache sans forcément en prendre conscience des conventions et des réalités habitantes. Elle rend compte à nouveau de sa place dans l'échiquier sociologique de sa promotion. Elle exprime sa propre

possibilité somme toute normale pour elle, donc qui devrait être partagée, de partir sur les routes pour se rendre à la mer ou dans les vignobles tous les week-ends.

Le travail sur les créations opérées par des étudiants (photos, dessins, cartes mentales) au sein des divers enseignements permet non pas de construire de la représentativité au sein d'un groupe social auto-institué (les étudiants de géographie de Bordeaux) mais bien d'appréhender avec eux la typicité de leur manière de faire, et de penser l'espace de leur quotidien. Ces créations sont dans un premier temps conçues comme autant d'éléments indicatifs voire performatifs de leur habiter. Le choix de cette démarche s'inspire, selon Labussière et Aldhuy, « d'un point de vue méthodologique [au sein du] courant non-représentationnel du *domaine des arts (théâtre, danse, musique) en raison de leur capacité à développer des approches non-discursives ouvertes aux questions de la performativité (...) - au sens de langages capables de constituer un monde qui confère à l'action son opérativité »* (Labussière & Aldhuy, 2012, 586). Cette démarche participe donc, à côté des récits qui accompagnent ces arts mineurs, à l'appréhension d'éléments de représentation d'un monde constitué ainsi qu'à l'appréhension des discours tenus sur la constitutivité même de ces mondes par et pour leur créateur. Comment disent-ils ce qu'ils ont voulu représenter et le « en vue de quoi » ils l'ont fait de cette façon ? À quels éléments se réfèrent-ils/elles pour dire qui ils ou elles sont ? Sous quels déterminants se placent-ils ou elles pour donner du sens à ce qu'ils ou elles sont ou font ? Cette utilisation est un complément utile aux autres types de discours plus langagiers, c'est un autre moyen de rendre visible l'invisible, d'éclairer par différents points de vue le caché. De déceler les parts même microscopiques de la capacité habitante de constituer leur monde. Surtout d'accepter ce phénomène d'attestation cher à Ricoeur qui ne juge pas ce qui est dit à travers des normes d'objectivité et de rationalité. En un mot, d'accepter la représentation dans toutes ses dimensions au sens de Jacques Rancière : « La représentation n'est pas l'acte de donner un équivalent, ce que la parole fait tout autant que la photographie. L'image n'est pas le double d'une chose. Elle est un jeu complexe de relations entre le visible et l'invisible, le visible et la parole, le dit et le non-dit. Elle n'est pas la simple reproduction de ce qui s'est tenu en face du photographe ou du cinéaste. Elle est toujours une altération qui prend place dans une chaîne d'images qui l'altère à son tour. Et la voix n'est pas la manifestation de l'invisible, opposé à la forme visible de l'image. Elle est elle-même prise dans le processus de construction de l'image. Elle est la voix d'un corps qui transforme un événement sensible en un autre, en s'efforçant de nous faire "voir" ce qu'il a vu, de nous faire voir ce qu'il nous dit » (2008, 103).

Toujours dans le cadre de ces recherches-actions pédagogiques, je travaille avec les étudiants de L1, au sein du cours *Les Objets Géographiques*, des chansons entendues alors comme des récits de vie du chanteur. Ces récits sont souvent des autofictions déguisées, parfois assumées par leur auteur. L'analyse que je propose ci-dessous s'attache à la chanson « Saigne » d'Abd Al Malik (ou Régis Fayette-Mikano). Son intérêt est qu'elle raconte une histoire à travers trois récits différenciés. Chaque récit mettant en lumière une version de la réalité qu'il a constituée, qu'il a vécue. L'objectif de travailler sur cette chanson (mais il y en a d'autres) relève donc de la mise en exergue de la constitution du monde de l'habitant à travers une mise en situation de chaque acteur à partir d'un récit différencié d'un événement au sein d'un contexte pourtant identique. Le questionnement qui est proposé aux étudiants est le suivant : « Pour chacun des personnages, analysez la construction sociale qu'il fait de lui (auto-désignation), et de l'autre/des autres (désignation). Précisez les jeux de placement (d'auto-assignation ou d'assignation à un emplacement particulier de l'espace) qui s'effectuent entre les personnages et en quoi ils renforcent ou modifient cette construction sociale. Montrez en quoi

l'espace est opérateur de cette construction. Enfin, précisez les différents niveaux d'identités que l'on peut percevoir au sein de cette chanson ». L'intérêt est également de montrer aux étudiants que même quand ces chanteurs ont envie de faire passer un message positif ou critique sur la société, ils utilisent eux aussi d'autres ressorts qui participent encore d'un ensemble de stéréotypes ou de préjugés car ils sont fondés à partir de leur catégorie de l'entendement, de jugement.

Illustration n° 5 : « Saigne », Abd Al Malik, Album Gibraltar, 2006.

Derrière le statut, le vêtement, la couleur de peau, n'est-ce pas qu'on est tous semblables ?

Les mêmes préoccupations : qui suis-je, où vais-je, que n'ai-je, m'aime-t-il, m'aime-t-elle ?

C'est pas exagéré de dire que je suis mort.

J'suis allongé là à même le sol et j'me demande encore

Pourquoi ne m'aimaient-ils pas ? Pourquoi est-ce qu'ils me regardaient tous comme ça ?

Les policiers diront que le coup est parti tout seul, que j'me débattais, quoi.

C'était censé être un simple contrôle parce que sur la route j'roulais un peu trop vite,

Mais j'étais habitué à c'tempo d'vie et puis j'pensais à ma fille.

J'lui avais dit à c'garagiste que si j'roulais sans plaque j'allais avoir des blêmes.

Il m'a dit : « Vous êtes parano m'sieur, j'vous arrangerai ça d'main, y aura plus d'problème ».

Et moi, et moi j'l'ai cru avec ma tête de Noir, de cas social.

C'est dingue quand même : mon pays d'origine j'le connais même pas et franchement :

Je pense, je parle, je rêve, je respire en français,

En français je pleure, je ris, je crie, je [saigne].

Derrière le statut, le vêtement, la couleur de peau, n'est-ce pas qu'on est semblables, tous [saignent]

Les mêmes préoccupations : qui suis-je, où vais-je, que n'ai-je, m'aime-t-il, m'aime-t-elle ? [saigne]

Pour ce pays comme ceux et celles qu'ont fait la guerre,

Comme ceux et celles qui ne savent pas dire « je t'aime », je [saigne].

Quand il est arrivé avec sa belle caisse

Je m'suis dit encore un de ces nègres qui va m'prendre la tête.

Mais il était - j'dois dire - plutôt courtois,

Même franchement carrément sympa.

Je m'suis dit qu'c'était bête d'penser comme ça,

Parce que c'type il avait pas fait d'histoires, il était juste comme moi,

Un simple passager de l'Orient Express du destin

Sauf qu'il était Noir, mais ça, ça enlevait rien.

J'ai même fait mon travail avec plaisir.

Faut dire qu'c'est rare les clients prévenants, en plus qui vous font rire.

J'lui ai dit d'repasser le lendemain pour lui visser sa plaque

Mais il voulait absolument partir de suite voir sa fille j'crois, ils sont très famille les blacks vous savez.

Vous comprendrez que ça m'a foutu un coup

Quand j'ai appris qu'le mec il était mort sur le coup.

J'suis sans doute la dernière personne à avoir ri avec lui, à avoir été cool avec lui avant qu'il ne [saigne].

Derrière le statut, le vêtement, la couleur de peau, n'est-ce pas qu'on est semblables, tous [saignent]

Les mêmes préoccupations : qui suis-je, où vais-je, que n'ai-je, m'aime-t-il, m'aime-t-elle ? [saigne]

Pour ce pays comme ceux et celles qu'ont fait la guerre,
Comme ceux et celles qui ne savent pas dire « je t'aime », je [saigne].

Déjà quand j'étais aux Antilles ça m'saoulait grave d'avoir ces Noirs et ces Arabes qui foutaient la merde, quoi.

Mais c'est pas pour ça qu'j'ai voulu être flic, c'était une vocation j'crois.

La Métropole c'est spécial mais j'm'y suis vite fait.

Un bon flic c'est obligé, ça doit s'adapter.

J'ai fait pas mal d'arrestations, des mecs méchants et vraiment dangereux.

Mais l'plus étonnant c'est qu'c'est à nous qu'le civil en veut.

Bon c'est vrai qu'y a des collègues qui sont pas cools,

Mais c'est comme partout, t'as des gens biens et des fous.

Mais ça, va l'expliquer à c'gars dans cette belle voiture

Qui roule comme un dingue parce qu'il doit l'avoir volé en plus.

Il s'est arrêté brusquement, bizarrement alors j'l'ai pris en joue

Et mon collègue qu'arrêtait pas d'me dire qu'il voulait s'faire du bougnoule ...

Alors ça plus toute la tension, la violence qui règne autour de nous,

J'me suis dit qu'j'avais jamais tiré en vrai quand ...

Derrière le statut, le vêtement, la couleur de peau, n'est-ce pas qu'on est semblables, tous [saignent]

Les mêmes préoccupations : qui suis-je, où vais-je, que n'ai-je, m'aime-t-il, m'aime-t-elle ? [saigne]

Pour ce pays comme ceux et celles qu'ont fait la guerre,
Comme ceux et celles qui ne savent pas dire « je t'aime », je [saigne].

On remarque qu'Abd-Al-Malik propose trois couplets. Ce sont autant de récits d'acteurs particuliers qui sont présentés par petites touches à travers un ensemble d'éléments qui régiraient leurs structures sociales supposées à partir de leur mise en visibilité (vêtement), à partir de leurs apparences (noirs). Cela délimite alors une identité que les autres personnages sont censés avoir typifiée au sein des interactions que chaque situation a produites. Mais l'auditeur/lecteur est lui aussi censé appréhender les différentes facettes de cette identité (couleur de peau, sexe, statut, rôle, fonction sociale, statut familial, etc.), et se mettre à la place d'un ou des personnages. Les refrains sont quant à eux des scansion philosophico-morales traitant de l'identité sous toutes ces appréhensions conceptuelles du spécifique au générique (Di Méo G., 2010). D'un côté, il déconstruit un ensemble de référents qui seraient utilisés par le commun des mortels pour se singulariser et prendre place au monde. De l'autre, il détermine un ensemble d'universaux qui spécifient la condition humaine.

Au sein des récits et de leur interaction symbolique, il utilise le registre compréhensif en tentant de se mettre à la place de ses personnages. C'est dans cette entreprise où finalement il leur fait dire des choses qui elles aussi relèvent de préjugés. Si l'on peut concevoir la posture du chanteur - qui joue sans doute sur le deuxième degré - de dénoncer

les préjugés autour du « noir » considéré comme un « cas social », comme un voleur de voiture, on est plus ennuyé quand d'autres préjugés apparaissent nichés derrière on ne sait quel troisième degré. Par exemple, on est censé adhérer à l'idée culturaliste que les « blacks » « sont très famille ». L'intérêt est quand même de traiter, derrière les comportements attendus (le noir ne doit sembler-il pas être courtois, un homme qui roule vite est forcément un délinquant dangereux) dans un contexte supposé particulier (Alain Prost n'était pas dangereux, en tant que délinquant, quand il roulait vite sur un circuit de Formule 1), des opérations qui sont réalisées par les différents intervenants (père de famille, garagiste, policier) de cette situation. L'action engagée par le policier est ainsi liée à l'idée qu'il se fait de la place « normale » d'un père de famille...noir...aux Antilles. Il ne peut en aucun cas se trouver sur cette route avec une belle voiture et rouler vite. Sa désignation sociale ne correspond donc pas à son assignation spatiale. Il ne doit pas être là où il est et encore moins avec l'engin technique qu'il utilise.

L'intérêt de cette chanson est de montrer que l'être humain ne peut faire fi de sa mise en place de l'autre au sein de son monde. Une fois incorporé à une situation qu'il est en train de vivre, l'habitant s'auto-assigne et assigne les autres à un emplacement spatial. Cette auto-assignation et cette assignation relèvent de procédures qui fixent l'endroit où un individu voire une chose doit être ou se doit d'être pour être légitime socialement. Ici, si le noir a la légitimité d'être sur la route, il ne l'a pas d'être dans ce type de voiture ! Cette auto-assignation et cette assignation à un emplacement délimite alors un jeu d'auto-désignation de soi et de désignation des autres êtres à une position sociale. Cette auto-désignation et cette désignation recourent à un ensemble de procédures qui fixent le statut, le rôle, la fonction attendue qu'un individu se donne ou que la société lui donne comme correspondance de l'endroit où il se trouve. Dans ce récit, il y a donc selon le policier, une inadéquation entre le type de voiture (en tant qu'espace matériel) et le personnage qui s'y trouve au volant. C'est dans cette inadéquation que se niche alors la crispation¹⁷. L'utilisation de cette chanson permet de poursuivre et d'exemplifier les travaux sur la lutte des places de Michel Lussault : « Une place [...] met en relation, pour chaque individu, sa position sociale dans la société, les normes en matière d'affectation et d'usage de l'espace en cours dans un groupe humain quelconque et les emplacements, que je nomme des endroits, que cet individu est susceptible d'occuper dans l'espace matériel en raison même de sa position sociale et des normes spatiales » (Lussault M., 2009, 127). L'utilisation de ce type de support permet d'éclairer d'une autre manière la constitution qu'effectuent les acteurs aujourd'hui de leur monde au-delà de l'objectivation des contextes interactionnels.

2.4. Vers une autogéographie ?

Ainsi, à l'opposé des entretiens avec les habitants, les observations directes du chercheur permettent une autre mise en sens de la réalité spatiale et des jeux de placement qui

¹⁷ Pour expliciter ce double jeu de correspondance de la place entre auto-assignation/assignation à un emplacement et auto-désignation/désignation à une position sociale, j'ai pris l'habitude d'expliquer aux étudiants qu'à partir du moment où quelqu'un d'un certain âge (au moins une trentaine d'années) se présente face à eux sur l'estrade d'un amphithéâtre, ils ne vont pas avoir l'idée de remettre en cause qu'il s'agit du professeur. Il faudra peut-être attendre longtemps (un nombre conséquent d'idioties proférées, encore que de manière paradoxale...peu d'étudiants partent de mes amphithéâtres !!!) pour qu'ils modifient leur lecture de la situation et remettent en cause ma légitimité à être là.

s'y opèrent. Une réactivation de soi à partir de la perception-constitution du contexte en situation permet non pas de diminuer la part de risque que les récits proposés par les enquêtés soient faux ou inconsciemment transformés, mais plutôt de permettre de mieux appréhender l'objet même de la recherche qui peut paraître parfois un peu absconse pour le commun des mortels. En effet, le risque indiqué précédemment n'en est pas un pour deux raisons. Premièrement, le chercheur, même épris d'objectivité/scientificité produit lui aussi des récits, des fictions et il doit alors être lui-même appréhendé comme un élément qui peut être, à toutes fins utiles, représentatif (au sens de représentant typique) du système qu'il éclaire ; deuxièmement, parce que même si d'autres habitants peuvent remettre en cause la véracité des dires des interviewés ou du chercheur, cela n'enlève pas que celui-ci constitue sa réalité sous ce principe de l'erreur consciente ou inconsciente. Mentir est tout autant signe d'un jeu de placement que de penser dire la vérité. Le menteur pense se jouer de l'autre mais non pas d'un autre qui serait objectif, qu'il ne peut à jamais connaître, mais d'un autre qu'il place en situation (ici d'entretien) selon un ensemble de typifications, c'est-à-dire selon un ensemble d'attendus incorporés sur qui il est et pense en fonction du lieu où il se trouve.

C'est pour cela que « la microsociologie est avare en généralisations : par induction analytique, elle peut remonter vers des propositions à validité trans-situationnelle, mais elle ne le fait qu'avec infiniment de prudence, et sans jamais sous-estimer la contextualité de son activité de généralisation » (Céfaï D., 2007, 14). Cette généralisation peut se faire au regard de la propre interprétation des descriptions en situation qui est opérée par le chercheur. En ce sens, il est son propre informateur et son propre régulateur. Il n'est pas dans une opération de classement, pour capter les récurrences des faires et des dires mais bien plutôt pour appréhender comment se fonde les situations elles-mêmes à travers ces faires et ces dires situés. Il est son propre sujet. Dès lors, « au vu de ces réflexions, on peut s'interroger sur le bien-fondé du recours à l'entretien. Ces arguments permettent de justifier [...] d'autres modes d'approches. Cette position porte à privilégier avant tout l'observation de situations empiriques d'interaction et de co-construction d'un monde : puisque les activités (non seulement linguistiques et discursives) sont constitutivement liées à leur contexte, qu'elles contribuent à élaborer en s'organisant, il s'agit de sélectionner des activités à observer dans leurs contextes "écologiques". Ce parti pris est celui de l'ethnographie, qui ne se contente pas d'interroger les informateurs sur leurs pratiques mais va observer ces pratiques dans leur contexte "naturel" » (Mondada L., 2001, 199).

En cela, je me dirige aussi progressivement vers la mise en œuvre d'une « observation flottante » au sens de Colette Pétonnet. « Elle consiste à rester en toute circonstance vacant et disponible, à ne pas mobiliser l'attention sur un objet précis, mais à la laisser "flotter" afin que les informations la pénètrent sans filtre, sans a priori, jusqu'à ce que des points de repères, des convergences, apparaissent et que l'on parvienne alors à découvrir des règles sous-jacentes » (1982, 39).

On retrouve en fait la même idée lors des entretiens ouverts, où il faut également rester vacant et disponible à la parole de l'autre comme ici à la vue de l'altérité et où il ne faut pas donc mobiliser des sujets précis. Sauf que cette entreprise est aporétique et naïve, voire naturaliste car on ne voit jamais qu'une altérité déformée par notre propre identité. D'ailleurs Colette Pétonnet poursuit en signalant que : « l'ethnologue travaille, comme à l'accoutumée, dans un temps et un espace précis. Il est des lieux tellement connus par habitude qu'on ne leur prête nulle attention. Il en est d'autres tellement étudiés que l'on ne pense pas qu'ils puissent révéler autre chose que ce qui a déjà été écrit » (1982, 39). Pour autant, c'est dans ce retour à la naïveté scientifique, à ce « je crois en » ce que j'énonce que gît peut-être la possibilité de dépassement de soi et la capacité d'amener des interprétations innovantes. S'accepter ainsi

dans sa capacité et sa compétence à faire erreur « honnêtement » sur l'interprétation que l'on porte, permet de renvoyer l'ab-surdité de la science à ses mises en normes.

Les travaux d'Arthur Oldra, qui débute sa thèse cette année, ont été engagés dès le Master 2 Recherches sur *Les militaires du plan vigipirate : Spatialités individuelles et jeux de places dans l'espace public urbain*, et jouent de cette ambivalence du regardé-regardant en situation. Militaire de réserve, il participe aux actions Vigipirate et, en contexte, observe ce qui se déroule autour de lui et comment il opère la constitution des situations. L'un des objectifs fixés est alors d'analyser leur labilité et d'appréhender les différentes versions de la réalité derrière un jeu de mise en rapport qui s'effectue autour de la présence d'une tierce personne (un autre chercheur) qui observe elle aussi ce contexte et essaie elle-même d'en clarifier sa réalité. La confrontation des versions invitera alors à montrer que la réalité est plurielle et que la situation est toujours déjà un construit du contexte. Au-delà, cette recherche travaille la question de la place et le chercheur tente d'en déterminer par l'observation les arguments corporels qui l'invitent à penser qu'il est ou n'est pas à sa place dans l'adéquation ou l'inadéquation entre l'emplacement où il se trouve et le statut et le rôle qu'il projette en fonction de sa tenue. À toutes fins utiles, derrière cette tenue, il y a avant tout un habitant qui peut noter ses façons d'être, de faire et de penser en action.

Cette mise en lumière de sa propre constitution habitante génère ce que l'on pourrait appeler non pas des égogéographies (Lévy J., 1995) mais plutôt *des* autogéographies, voire des psycho-géographies (Moles A., 1992). « Des », car s'il y a des récurrences selon certains contextes (pris alors ici dans leur appréhension objective), celles-ci sont labiles et peuvent très vite se transformer en situation. Le même contexte perdant soit de sa stabilité objectale (des éléments apparaissent et disparaissent) soit sa perception-constitution s'en trouve modifiée par l'habitant, le chercheur lui-même. L'objectif étant finalement non pas de décrire des modes de faire et de penser mais d'appréhender les modes de structuration de ces modes de faire et de penser. Et de montrer que ces modes de structuration habitants nous permettent aussi une forme de liberté. L'intérêt de l'auto-géographie n'est pas de transcrire sa personnalité comme si elle valait par sa propre singularité, par la place qu'elle occuperait de fait distinctement dans un contexte plus ou moins objectivé et partagé (égogéographies plus ou moins avoués de nos CV détaillés) mais bien plutôt comme un exemple de regard prospectif que chacun peut faire pour mettre en lumière le passage qu'il opère entre contexte et mise en situation, c'est-à-dire l'idée qu'il se fait de lui-même dans sa relation au contexte sans qu'il ne soit obligé d'en passer par des rapports obligés et exhaustifs à celui-ci (l'obligation qui est faite par exemple dans le CV de décliner un ensemble de paragraphes référant à l'enseignement, à la recherche et à l'administration). Cette description incorpore une pratique réflexive à la hauteur des entretiens de réactivation. « Cette propriété permet de reformuler les caractéristiques de la description scientifique, qui en cela ne se différencie pas des descriptions ordinaires : la description nous renseigne sur les procédés qui ont permis de la formuler et sur le contexte de sa formulation bien davantage que sur un référent extérieur ; en tant que discours situé qui configure son contexte et est structuré par lui, la description est moins un miroir du monde qu'une activité qui agit sur ce monde et contribue à l'organiser, à lui conférer une cohérence et un sens, à l'ordonner par des réseaux de catégories » (Mondada L., 2000, 20).

L'idée n'est donc pas de proposer des généralisations, à partir d'une prétendue représentativité construite selon divers quotas à travers des catégories sociales prédéfinies comme pertinentes des différenciations identitaires des membres interviewés. L'idée est bien plutôt d'énoncer que le chercheur est un parmi d'autres et que si l'on ne sait pas s'il est plus typique que son voisin (habitant-chercheur ou habitant-autre chose), il n'empêche qu'il appartient à un type. De plus, on ne peut lui reprocher de ne pas être représentatif des autres

ou du plus grand nombre puisqu'il n'est déjà pas représentatif de lui-même. En effet, il n'est pas « un » au sens d'une cohérence ontologique ou identitaire, il est multiple dans la séquentialité de ses activités de la vie quotidienne. Appréhender la dimension relationnelle de l'identité de l'habitant à travers le prisme de la séquentialité « permet de rendre compte de la façon dont les frontières catégorielles, les catégories et les attributs sont constamment retravaillés, reconfigurés par les participants au cours des interactions » (Greco L. & Mondada L., 2014, 14).

De ce fait, le chercheur, quand il décrit ce qu'il observe, quand il met les choses en récit, ne se cache pas derrière la neutralité interprétative liée à la légitimité de la reproductibilité observée des manières d'être et de faire. Il engage qui il est dans la pluralité de ses propres descriptions qui peuvent être certes contrôlées mais qui sont peu ou prou labiles car lié aux contingences interactionnelles, à sa propre mise en scène, en situation. Les travaux de William Berthomière sur la rue en Israël vont selon moi dans cette direction lorsqu'il joue de la figure de la marionnette. « Au cours de mes “allées et venues”, [...] j'ai respecté le cadre de l'expérience en faisant de la “marionnette” (que j'étais) un sujet capable de laisser venir à lui les indices d'un éventuel marquage en le dotant d'une capacité de description en situation de déambulation (propice à des observations flâneuses) » (2012, 72), puis ajoute : « Conscient (bien sûr) d'avoir installé un cadre d'expérience investi d'un “système de pertinences s'originant dans le problème scientifique” (Schütz A., [1940-1975]1987) que nous avons nous-mêmes construit, cette “auto-élection” n'avait pour finalité que de faire émerger les premières formes d'une grammaire de la rue. [...] Du statut “d'observateur désintéressé” à celui de “marionnette”, qui aurait acquis la faculté de dresser la scène, de distribuer les rôles, de donner les repères, de régler le début et la fin d'une “action” » (2012, 69), en un mot de constitution un monde.

Cet engagement se retrouve également dans l'analyse des œuvres d'art ou qui peuvent être considérées comme telles. Les chapitres suivants utiliseront ainsi divers matériaux qui ne recourent pas aux techniques traditionnelles des entretiens multiples utilisés dans mes recherches doctorales. Il y a même une certaine bifurcation méthodologique entreprise ici et depuis quelques années dans mes productions. Elle relève notamment du travail autour de la publicité comme élément conformateur de nos façons d'habiter l'espace. Cette bifurcation se poursuit autour de l'analyse d'œuvre filmographique à la suite de mes implications dans Géocinéma, mais pas seulement. J'utilise en effet très souvent divers supports artistiques (film, chansons, vidéos) dans mes enseignements et en montre leur caractère d'exemplarité située. Là encore l'idée est d'interpréter une situation développée au sein d'un film, d'en approcher son expressivité habitante, de voir en quoi par un jeu de miroirs, cette œuvre parle de nous-mêmes. Cette situation sera conçue comme un cas limite soit par nous soit par le réalisateur lui-même et c'est en cela que l'œuvre est aussi un acte anthropologique au sens scientifique du terme.

Bruno Latour montre ainsi que « l'œuvre nous *engage* et, s'il est bien vrai qu'elle doit toujours être interprétée, à aucun moment nous n'avons l'impression d'être libres d'en faire “ce que nous voulons”. Si l'œuvre a besoin d'une interprétation subjective, c'est dans ce sens très particulier de l'adjectif que nous y sommes assujettis, ou plutôt que nous y *gagnons* notre subjectivité. Celui qui dit “J'aime Bach” devient pour une part le *sujet* capable d'aimer cette musique. [...] Celui qui ne se sent pas tenu et engendré par les exigences de l'œuvre, celui-là ne sera jamais habité par elle. Qu'il faille apprendre à se rendre sensible aux œuvres ne prouve rien contre leur degré, il est vrai particulier, d'objectivité » (Latour B., 2012, 244-245). C'est finalement dans cet engagement du chercheur, celui qu'il se donne de clarifier ce qu'il voit à travers ce qu'il est, qu'il réalise la meilleure objectivation qui soit.

2.5. Débusquer si possible les « allants de soi ».

Le choix d'utiliser le plus possible des exemples de la vie quotidienne et même parfois de celle de l'auteur pour asseoir le contexte épistémologique de ce travail recourt à une conclusion simple déjà entrevue par les ethnométhodologues ou les interactionnistes symboliques. La finesse et la profondeur de l'analyse s'opèrent le plus précisément en sciences humaines et sociales dans les microanalyses de la quotidienneté. Et encore plus fortement quand on utilise une posture constitutiviste. Ce n'est donc pas seulement la réitération ou la reproduction des observations dans un même contexte qui est suffisant, mais bien la microanalyse des faires et des dire des acteurs au sein de ces contextes fondamentalement différenciés pour chacun en fonction même de leur mise en « situation ». C'est en cela un parti pris idéologique, mais faut-il ne rien écouter à défaut d'entendre et laisser les chantres du positivisme mécaniste faire la loi de la science ? On pensait avoir dépassé ce stade avec l'avènement du constructivisme pragmatique et la possibilité certes parfois controversée de la liberté de pensée a-déterministe des cultures imposées : race, genre, classe, etc. Pourtant, c'est l'inverse qui se déroule sous nos yeux aujourd'hui. Avec le retour de l'économisation des recherches, on promeut la mécanisation de la réalité, avec la mise en exergue de liens de causalité unidirectionnels. Ainsi, il semble impossible de cerner réellement l'habiter des êtres humains, c'est-à-dire selon J.Lévy et M. Lussault, l'ensemble des actions spatiales réalisées par les opérateurs spatiaux, donc des habitants, que sont les acteurs doués d'une intériorité subjective, d'une intentionnalité, d'une capacité stratégique autonome et d'une compétence énonciative (2003, 39 ; 440 et 866). Mais s'il semble méthodologiquement impossible de cerner les spatialités humaines, et heureusement sans doute, il est possible de les approcher par un ensemble de biais, qui par croisement successifs, ce que les phénoménologues appellent parfois la méthode des variations, éclairent les sources des dynamiques constitutives et opératoires de l'espace. Mais la parole n'aboutit jamais totalement à objectiver la réalité et les liens que cette réalité entretient avec l'habitant. Chaque part de monde que l'on perçoit, voit, sent dans les espaces traversés n'est jamais totalement intelligible dans sa totalité. On a beau multiplier les travaux sur les perceptions, la cognition, rien n'y fait, on est toujours dans le parti pris épistémologique.

La science dure raille ainsi assez souvent les sciences humaines et sociales, et pour cause, car nous sommes, en tant qu'acteurs de cette science, les premiers à en critiquer les tenants et les aboutissants. Mais les sciences dures qui traitent de la cognition tendent essentiellement à nous confiner dans notre cage ontologique, tantôt à nous réanimaliser (sans que cela soit ici péjoratif pour le règne animal), tantôt à nous victimiser par notre incapacité et notre incompetence à nous libérer de nos déterminismes physiques, génétiques, neurologiques. Et malheureusement, il n'y a jamais eu autant de demandes de la puissance publique pour avoir justement des informations sur les spatialités des habitants. Ce ne sont pas les plus sérieuses et approfondies qui récoltent les suffrages des édiles politiques car la complexité des interprétations scientifiques, leur posture **interobjective**, c'est-à-dire précisant que chaque objectivité réifiée provient d'un point de vue particulier et non d'un point de vue universel, laisse du choix dans la décision, là où ces acteurs voudraient des prétendues certitudes. Dès lors, ces décisions se font le plus souvent à l'aune d'enquêtes très relatives voire très légères. Et là encore, on a souvent l'impression que la réponse voulue est due à la constitution d'un monde anticipée par les commanditaires eux-mêmes ou que seul ce qui les intéresse recourt à des chiffres, comme si par essence ces chiffres institutionnalisait à eux seuls une réalité concrète. Il n'y a rien de plus étonnant que de voir comment des travaux réalisés, sous couvert pourtant d'apprentissage, par des cohortes de licences ou de masters professionnels nourrissent les rapports de prétendus experts en aménagement ou en environnement.

Chaque semaine, les journaux nous apprennent à appréhender ces certitudes scientifiques toujours plus déterminantes. Si nous sommes bons en maths, ce n'est pas à cause

de la reproduction sociale des parents ou grâce à la compétence acquise par le travail personnel ou pour une quelconque appétence pour cette discipline mais à cause d'une partie du cerveau plus ou moins présente et reliée correctement ou non avec une autre partie du cerveau. De même avec les liens sociaux. Nous ne serions avec des gens qui nous ressemblent qu'à cause de neurones particuliers dans le cerveau. Ou nous donnerions plus de pourboire à des blondes habillées en rouge. « Mieux vaut être blonde et accorte, c'est scientifiquement prouvé. [...] Les hommes ont donné en moyenne entre 15 et 25% de plus aux serveuses habillées en rouge, et 25% de plus aux serveuses blondes » (*Aujourd'hui en France*, n° 4644 du 31 Juillet 2014, 3)

Il y a donc une intoxication médiatique qui tend à générer chez les habitants des normes d'interprétation du sens et donc des façons d'être et de faire standards. Cette intoxication a pour logique de simplifier en retour la compréhension de l'autre, de prévoir ses faits et gestes génériques, de le typifier encore plus que de raison pour sécuriser nos interactions, réaliser un bien-être à travers ce que Giddens ([1984]1987) appelle des routines productrices de la « sécurité ontologique » de l'habitant. Derrière la production de signes et leur mise en sens générique, on postule l'idée d'une volonté des habitants de vouloir construire du commun, du collectif, de la singularité à travers cette mise en sens. Alors que l'on norme des spécificités intersubjectives référentielles qui ont pour vocation de créer de l'identité, qu'elle soit spatiale (je suis de tel endroit), sociale (je suis une femme, un homme, un homosexuel), culturelle (je viens de telle région, j'ai telle religion), économique. Chaque habitant accapare de la mise en sens pour créer sa singularité. Et il crée sa **subjectivité** de la compilation des diverses intersubjectivités des divers collectifs auxquels il se réfère en fonction de chacune de ses mises en situation.

Chapitre 3. De quelques perspectives théoriques et conceptuelles en géographie

Ce chapitre a pour vocation de repenser de manière assez naïve l'opérationnalisation de la recherche en géographie sociale et culturelle autour d'une relecture des tenants et aboutissants de quelques théories et concepts contemporains. Cette relecture n'a pas vocation d'être démonstrative mais bien plutôt d'énoncer des éléments de réflexion qui doivent être lus comme des embrayeurs de perspectives pour mes prochaines recherches.

3.1. Tenter de déchiffrer la constitution habitante

L'habitant aurait la capacité et la compétence de déréaliser le présent objectivable tout en configurant cependant une réalité bien présente pour lui avec laquelle il met en place ces opérations spatiales. Donc au sens strict, quand Michel Lussault et Mathis Stock (2010) parlent de faire avec l'espace, c'est bien un faire avec la configuration d'un espace, d'un monde non objectivable par le chercheur voire par l'habitant lui-même. Le petit récit de la vie quotidienne qui suit en éclaire de manière caricaturale une mise en situation.

Dans la maison familiale de mes beaux-parents, la pièce principale comporte trois fenêtres et une porte fenêtre. La particularité de ces ouvertures est que l'une des fenêtres est légèrement renfoncée par rapport à l'un des murs tout en étant en contre-haut du sol. Cette particularité pourrait être tenue comme un élément objectivable, intellectualisable dans la « construction » rationnelle des spatialités du petit récit qui va suivre alors même qu'il devient en réalité absent du monde même des protagonistes. En effet, mes beaux-parents, comme beaucoup d'autres habitants n'aiment pas être vus le soir à l'intérieur de leur maison, notamment dans leur cuisine et leur salon là où se déroulent les principales activités du soir. De ce fait, ils ferment leur volet dès potron-minet entre 17h30 et 20h00 selon les saisons. La particularité intervient donc ici du fait de la non fermeture de ce volet de cette fenêtre en contre-haut. Pour autant, les raisons de la fermeture des volets des autres fenêtres, plusieurs fois réitérées ne perdent pas de leur logique, celle de ne pas être vu, de ne pas être dérangé du regard même des autres. Pourtant, la dernière ouverture permet tout autant d'être vu voire même de l'être sans que les participants de la pièce ne puissent voir le scrutateur indélicat. En fait, cet élément de cette pièce n'existe plus, il ne participe plus du monde, de la situation vécue de mes beaux-parents. Comme il ne constitue plus un élément de la situation, il n'est plus opérateur de spatialités de ces participants supposés. Le volet n'est plus fermé mais la fenêtre non occultée n'est pas pour autant une ouverture sur le monde extérieur.

Dès l'instant où l'on va demander à un habitant d'intellectualiser la réalité qu'il a configurée, il sera déjà absent à la constitution même qu'il a opérée juste avant (Moran Richard, [2001]2014). Car s'il vit au sein de son monde, voire s'il anticipe le monde qu'il vit, il a du mal à en exprimer tous les ressorts. Et l'expression même de ces ressorts déréalise alors sa réalité, celle-ci devenant une configuration stabilisée qui existerait de manière indépendante à l'habitant lui-même, comme toutes les réalités que l'humanité a fait un jour exister de manière universelle, voire abstraite : la justice, l'argent, l'amour, Dieu, la morale, le beau... ; ou qu'il fait encore advenir de manière plus quotidienne, réalités qu'il semble alors assimiler à des événements concrets et palpables même si ces derniers sont souvent inaccessibles à son entendement et surtout à son action : la guerre en Syrie ou en Ukraine, le virus Ebola en Afrique de l'Ouest, la montée du chômage...

Au-delà du fait de l'impossibilité d'appréhender totalement le sens du discours des différents acteurs car ils ne peuvent totalement intellectualiser l'opérativité de leur spatialité, il est un autre biais dans l'utilisation méthodologique du discours. Les habitants ne disent pas forcément la vérité de ce qu'ils pensent et parfois même sans le vouloir consciemment. Il y a à la fois une dimension stratégique et interactionniste à la mise en récit. En fonction de l'interlocuteur, de ce qu'il apparaît être à chacun des participants de l'interaction, de ce que les interactionnistes nomment la typification que chaque acteur opère de l'autre acteur, les choses à dire le seront de façon différente ; certaines choses seront évoquées d'autres tues ! Ce jeu a en effet pour fonction de garder ou au moins de ne pas perdre la face, que ce soit dans la vie courante ou dans l'interaction avec le chercheur. L'habitant doit conserver la face car elle représente la valeur sociale qu'il « revendique à travers la ligne d'action qu'[il] adopte au cours d'une interaction. La face n'est pas logée à l'intérieur ou à la surface d'un individu mais est diffuse dans le flux des événements de la rencontre » (Joseph I., [1998]2003, 123).

Pour François Flahault, seul le discours permet d'accéder à une part de cette réalité constitutive de nos spatialités et des jeux de placements au sein de la société. Roland Barthes en a esquissé les enjeux et les contours dans la préface, encore très structuraliste dans ses orientations épistémologiques, du livre de François Flahault, « La parole intermédiaire » : « *L'homme parlant* [...] est un sujet dialectiquement libre et contraint. D'une part il est libre, parce qu'il ne préexiste pas au langage et se constitue comme sujet au fur et à mesure qu'il parle, écoute, ou mieux encore parle l'écoute qu'il imagine à sa propre parole : en parlant, l'homme ne s'exprime pas, il se réalise, il se produit ; sa liberté ne vient ni de Dieu ni de la Raison, mais du *jeu* (prenez le mot dans toutes ses acceptions) que lui fournit l'ordre symbolique, sans lequel il ne parlerait pas et ne serait pas un homme. D'autre part, il est contraint, parce qu'il ne peut se faire reconnaître qu'à une certaine place, que cette place fait partie d'un système déjà constitué, et qu'il n'est pas maître de se situer à partir d'une essence, puisqu'il n'est qu'au fur et à mesure qu'il parle, c'est-à-dire, fatalement, prend place devant l'image qu'il croit que l'autre a de lui : tourniquet qui définit en quelque sorte le vertige humain. L'homme ne serait, à la lettre, qu'une *tactique* (qui fut au demeurant la science des places guerrières). [...] Par les voies d'une description précise, François Flahault [...] exprime bien l'enjeu du moment : passer d'une psychologie des attributs à une topologie des paroles » (Barthes R., in Flahault F., 1978, 10). La parole étant toujours située et situative.

Somme toute, l'enjeu principal de l'analyse des discours recourt ici aux spatialités des habitants qui se cachent derrière la construction de leur place à travers la labilité même de leur discours (selon les différentes mises en situation) mais aussi la mobilité spatiale et sociale transcrite par ces discours tenus. À travers les discours qu'il tient face à un interlocuteur, l'habitant se donne l'objectif de créer de la distanciation par rapport à lui-même. Et « c'est dans cette distanciation que l'individu est amené à faire un travail d'ajustement/désajustement, de déterritorialisation/reterritorialisation, d'identification/désidentification, d'idéalisation/désidéalisation,... autant de processus dialectiques par lesquels il tente de se (re)produire et de se (re)situer en se transformant » (De Gaulejac V., 1987, 79) pour lui-même et l'ensemble de ses interlocuteurs.

L'analyse des entretiens multiples opérés auprès d'habitants de Grenoble et Bordeaux avec lesquels nous avons travaillé, permettrait bien entendu de généraliser des modes de faire, de parler, d'être mais cette récurrence est avant tout référentielle : Je fais ceci parce que ... ; Je pense ceci parce que..., etc. Cette référentialité, qui peut être vue comme culturelle ou sociale, a essentiellement pour but de médiatiser des interactions entre les intervenants d'une situation. Mais cette mise en situation peut être vue de manière autonome, en action, au moment même de l'interaction. Cette récurrence référentielle n'est donc jamais totalement

sédimentée ni dans le temps ni dans l'espace car le point de vue et le point visé changent en fonction de chaque situation ainsi constituée. Pour essayer de démontrer cela, l'extrait d'un deuxième entretien, dit de réactivation, réalisé auprès d'un habitant de Grenoble sur sa manière d'habiter l'espace de son appartement, sera utile. Il sera possible de voir cette opérativité différentielle du discours et la mise en situation multiple de l'habitant au fil du discours avec l'évolution de la référentialité de ses justifications en fonction de la place qu'il veut tenir auprès de son interlocuteur et plus généralement au sein du champ social dans lequel il s'inscrit. Sans la réactivation des paroles tenues, on s'aperçoit que le chercheur pourrait très vite tomber dans le piège de généralisation hâtive parce qu'il renverrait son appréciation à des éléments fonctionnels : la qualité intrinsèque de l'espace considéré, son emplacement dans un environnement plus vaste, la distance aux lieux pratiqués quotidiennement (travail, famille), etc. Alors que finalement, toute la trame du discours tenu par l'interviewé soit se joue des questions soit joue avec un monde que l'interlocuteur ne peut objectivement pas apprécier en fonction des arguments tenus par ailleurs.

« Ce que j'ai retenu du premier entretien, c'est qu'à la fois, il y a ce côté Grenoblois que vous m'avez expliqué par votre famille, une attache à Grenoble et puis il y a aussi une sorte de fuite de Grenoble par les pratiques que vous faites de la montagne et par le travail où vous passez beaucoup de temps. Vous avez même évoqué les hypothèses possibles de vivre ailleurs qu'à Grenoble, à Lyon par exemple

Ouais, les montagnes pour moi c'est Grenoble c'est vrai de partir en montagne pour moi c'est pas une fuite de Grenoble puisque que pour moi Grenoble c'est la ville c'est les montagnes aussi donc ça fait partie pour moi quand je pars en montagne (hésitation) ça fait partie de Grenoble

Vous me disiez quand même que vous faisiez des balades dans l'Oisans, à Chamonix, que vous alliez faire de la planche à voile dans les lacs. C'est quand même éloigné de Grenoble

Ouais bon c'est vrai je vais souvent en Oisans parce que ma famille a une maison là-bas donc on y est assez souvent quoi, c'est vrai que j'y ai passé des vacances j'y passe de temps en temps des week-ends donc pour moi ça fait partie de mon microcosme si vous voulez. Ma région c'est Grenoble c'est des montagnes c'est aussi un peu l'Oisans parce que on a une maison de famille là-bas donc pour moi ça fait partie de mon territoire

Le territoire grenoblois est un peu...

Ouais, c'est Grenoble. La ville de Grenoble a relativement peu d'attrait. Bon je me sens bien à Grenoble mais je veux dire je me sens bien dans d'autres villes, si vous voulez, ce qui compte pour moi, si vous voulez, c'est pas vraiment la ville en elle-même mais c'est la famille c'est les amis que j'ai et puis c'est ce qu'il y a autour

Est-ce que ça vous viendrait à l'idée de passer un week-end à Grenoble, de rester chez vous tout le temps et puis d'aller juste faire une balade

Ben ça m'arrive, ça m'arrive ouais. Ben si vous voulez ce qui m'intéresse, c'est d'être bien bon, c'est vrai que je suis bien ici, bon ben de rester un week-end ici et puis d'aller, de monter à la Bastille pour, faire un exercice physique, pour respirer, ça me va bien, d'aller voir des amis à Grenoble, de faire des trucs ici, de bricoler, ça me va bien, mais je ne le ferais pas tous les week-ends parce bon parce

que de passer tous les week-ends ici, dans mon appartement, au bout d'un moment, je m'ennuierais quoi, j'aurais envie de voir autre chose quoi

Je voulais avoir des précisions dans ce paradoxe entre vos pratiques extérieures et le poids de l'appartement dans votre bien-être.

J'aime bien, je suis bien dans cet appart, donc j'aime bien y rester pour écouter de la musique, pour lire des livres, pour m'occuper de l'appartement, de ce qu'il y a

Au début de l'entretien précédent, vous dites, moi je n'ai pas de territoire ?

C'est à dire que, que je suis bien ici, bon parce que je suis là et que je m'y sens bien mais je peux être bien ailleurs, c'est à dire que bon, on parlait un peu de Lyon parce que c'est vrai que maintenant je suis du côté de Lyon, moi je serais dans un appartement sympa sur Lyon, bon, je m'habituerai et je pense que, que je, j'y serais bien à partir du moment où c'est un lieu qui me sert un petit peu de racine, de centre si vous voulez

Est-ce que vous pensez qu'à Lyon vous aurez autant de racines

Ouais, non-non ce sera différent oui, mais je pense que, je pourrais me faire à, si voulez, moi je, je suis bien ici, mais je peux être bien ailleurs, mais bon comme je suis bien ici, ben j'y reste mais si je dois aller ailleurs, ben, ce sera peut-être difficile, il faudra retrouver quelque chose de bien, quelque chose qui me convienne bien, mais je pourrais être bien, si vous voulez

Alors, si on fait une échelle, de ce qui vous retient sur Grenoble ce serait quoi le plus important

Ben c'est que je suis bien ici quoi. Ben pour moi c'est l'habitat où je suis en fait, c'est cet appartement, je suis bien dedans et j'ai pas envie de le laisser parce que pour moi il correspond bien si vous voulez, c'est un endroit où je peux me reposer, donc il est calme

Ce qui m'avait étonné aussi dans ce que vous disiez la fois dernière, on a l'impression qu'il évoque quand même beaucoup de souvenirs de ce que vous avez vécu avant et c'est quelque chose qui vous retient plus qu'autre chose

Dans cet appartement, non, j'ai, y a pas de souvenir ici, ça fait deux ans que je suis là. Ce qui (hésitation), si vous voulez, pour moi, cet appartement (hésitation), c'est un truc (hésitation), c'est une stabilité

Vous parlez de quelques mobiliers, de meubles de famille, d'ailleurs vous utilisez le terme truc que je trimbalerais encore

Le truc c'est ça. Ben, non, c'est pas ça parce que les meubles bon ben on peut les changer de place, non en fait (hésitation), ce qui s'est passé c'est que j'ai pris cet appartement et donc bon j'étais en couple avec une copine, on était pas mal ensemble et (hésitation) elle est restée un mois dans cet appartement, elle m'a quitté, bon c'était un risque, bon si vous voulez cet appartement (hésitation), il a quelque chose dedans comment dirais-je, pour moi c'est le début d'un changement vous voyez, une période qui a été très, bon c'est toujours, qui est très mouvementée vous voyez et ça c'est un lieu qui a une attache si vous voulez, bon c'est un reste du passé et en fait où il s'est passé beaucoup de choses, pour moi

maintenant si vous voulez, c'est pour ça que c'est important, c'est pas du tout dû à l'habitat entre autre mais pour moi c'est devenu une référence si vous voulez, c'est une référence au passé, si vous voulez ».

Le déchiffrement de cet entretien permet de voir les éléments de mise en situation, et de constitution différenciée et labile du monde de l'habitant. Au début de l'entretien, ces éléments se structurent autour des catégories peu ou prou imposées par l'interaction (appartement, ville, région, territoire) mais progressivement les débordent, les manipulent, s'éloignent de leur objectivation apparemment partagée. Par exemple, l'extensivité des différents espaces abordés fluctuent au fil de la conversation. Grenoble, c'est tantôt la ville (qui n'a d'ailleurs pas trop d'intérêt), tantôt les montagnes qui l'entourent, tantôt les espaces familiers qui ne sont alors plus si éloignés (Oisans). De même, l'intensité des intérêts et des attachements pour ces espaces fluctuent au gré de la conversation. Car, comme le rappelle David Le Breton, « à chaque instant les partenaires d'une interaction évaluent les circonstances et se positionnent mutuellement, en un jeu de réévaluation et de réajustement réciproque. Chacun réagit selon l'interprétation qu'il opère des comportements de ceux qui l'entourent. La situation ne cesse de se redéfinir, connaissant parfois des rebondissements inattendus. [...] La signification d'un objet ou d'une situation ne réside jamais en eux-mêmes mais dans les définitions ou les débats qui les visent. Le sens est ce processus qui se joue en permanence entre les acteurs » (2004, 50).

Il y a également le jeu des places entre l'interviewé et l'intervieweur. Si cet habitant a accepté de me recevoir deux fois chez lui, c'est dans la mesure où il pensait avoir à répondre à des questions plus stéréotypées, moins intrusives sans doute. Il joue avec moi car plusieurs fois, il indique explicitement qu'il répond en fonction de ce qu'il croit que j'attends qu'il me dise. Il utilise à foison l'expression « si vous voulez ». Cet élément apparemment anecdotique tend cependant à confirmer la quête supposée conjointe de l'interviewé face à l'intervieweur, d'une rationalisation des actions à travers une justification « attendue ». L'interlocuteur tente ainsi de structurer au mieux les chaînons logiques de sa présence dans son appartement et le fait qu'il y reste : J'aime mon appartement parce qu'il se trouve à Grenoble. Ville qui se trouve elle-même dans les montagnes. Lieux spécifiques choisis car il renverrait aux origines...familiales : « Je vais souvent en Oisans car ma famille a une maison là-bas ». L'intérêt semblerait donc provenir de l'extériorité, du contexte régional dans lequel se trouve l'interviewé, car même à elle seule « la ville de Grenoble a ...peu d'attrait ».

Mais l'intérêt principal de cet extrait, c'est le changement de relation avec l'utilité ou non de rester dans cet appartement (« dans mon appartement, au bout d'un moment, je m'ennuierais quoi » ; « non, j'ai, y'a pas de souvenir ici »). Au début, il n'est finalement qu'un point d'accueil pour la nuit au sein d'un espace d'ancrage familial ou de pratiques sociales de la montagne. Il n'est finalement qu'un point de chute comme pourrait l'être d'autres points de chute dans la ville de Grenoble voire dans d'autres villes de France (« Je suis bien ici, mais je peux être bien ailleurs »). Mais progressivement, sous l'insistance à comprendre les paradoxes qui semble le lier et le délier à cet espace de l'appartement, et donc de Grenoble, une mise en situation plus personnelle, moins factice par rapport à une interaction normative entre deux inconnus, s'effectue. Après un ensemble d'affirmations prétendument objectives, le voile tombe derrière un « non en fait » qui articule cette nouvelle mise en situation : « Ce qui s'est passé, c'est que j'ai pris cet appartement et donc bon j'étais en couple avec une copine,..., elle m'a quitté ». La constitution de l'intérêt semble se faire cette fois de l'intérieur et le contexte régional importe peu.

Pour asseoir l'interprétation de ce renversement des justifications, on retrouve des éléments liés à la mise en mesure de la réalité. L'attachement est ici lié à l'intensité de la

relation que l'on ne peut alors appréhender sous l'échelle d'une durée objective en temps. Cet habitant déclare qu'il s'y est « passé beaucoup de choses » alors même qu'il nous dit n'être resté qu'un mois avec sa compagne dans cet appartement. Ce temps court semble pourtant déborder la somme de tous les autres temps vécus avec l'ensemble de tous les autres interlocuteurs qui lui ont rendu visite dans cet appartement. Paradoxalement, il venait à peine de dire en utilisant justement la métrique objectivante qu'en tant qu'interlocuteur j'étais censé utiliser : « Dans cet appartement, non, j'ai, y'a pas de souvenir ici, ça fait deux ans que je suis là ». On pourrait ajouter ça ne fait *que* deux ans que je suis là ! Et oui, comment un étranger, chercheur de surcroît, dans sa rationalité prétendument scientifique pourrait-il comprendre qu'en seulement deux ans on puisse avoir des souvenirs !

Donc, au-delà de cette reconnaissance d'une différenciation dans la constitution des situations, il y a aussi un intérêt de traiter les critères de focalisation sur certains éléments structurant la réalité et notamment celle des distances et des préférences. Les critères de proximité ou d'éloignement spatiaux réfèrent à l'attachement différencié aux espaces en fonction des mises en situation discursives de l'interviewé. Tel lieu pouvant être appréhendé comme proche par l'interviewé peut être conçu comme éloigné par l'intervieweur et entraîner des interrogations et des interprétations différentielles. Ainsi, le mode de mesure de la distance, la maîtrise des *métriques*, diffère d'un interlocuteur situé à l'autre. L'habitant configure un monde à la mesure de l'action, qu'il veut entamer avant même qu'il ne le vive réellement, « objectivement » si tel était possible. À travers la question des métriques, on peut ainsi percevoir que le sens donné à l'éloignement ou non d'un lieu à un autre par un habitant va conditionner son choix de spatialités. Cette métrique est pourtant totalement subjective et anticipative car le décodage de toute information liant cette distance fonctionne déjà à travers des prérequis non identifiables : pourquoi c'est long, c'est cher, cela dure... Pour cet habitant, les arguments objectifs sont certes évoqués mais sont finalement minorés, sont étouffés, jusqu'à preuve du contraire, par un argument personnel, irrationnel qui les dépasse tous.

Cet habitant se trouve confronté à ses mises en situation interactionnelles avec un être qui n'est plus (au sens du contexte social) car il préserve son monde d'avant (mais encore présent) à longueur de mise en vue d'objets qui l'entourent et qu'il conserve tout en espérant pourtant oublier parfois ce qu'il représente. Parfois, il ne les voit plus, parfois, il les revoit, parfois sans les voir, il les constitue à nouveau. Peut-être ai-je moi-même poussé par mon entretien à leur réapparition. En cela, j'ai opéré comme le font les chercheurs du CRESSON autour de Jean-François Augoyard. Il montre combien les sons permettent de réfléchir non à l'objectivation d'un contexte sonore mais bien à une mise en situation du monde à travers les sons entendus, alors même parfois que l'habitant ne s'imagine même pas les écouter. À travers des techniques d'entretien sur écoute réactivée (EER) où l'on propose à l'habitant de « s'arrêter sur son vécu sonore », J.-F. Augoyard précise deux choses qui intéressent notre analyse. D'un côté, cette technique « aide à savoir comment le singulier, le social et le culturel anamorphosent les signaux mesurables et comment les signaux physiques et la morphologie spatiale de propagation donnent corps aux manières d'être singulières et au lien social qui, sans le sensible, ne seraient que des abstractions » ; de l'autre, « la bande-son de l'entretien remet ainsi l'enquêté en situation doublement familière. Elle ravive non seulement l'expérience audible usuelle, par les signaux sonores donnés à entendre, mais elle investit aussi le rôle permanent que joue le contexte sonore dans la teneur du quotidien : être un horizon d'existence, une trame précatégorielle qui assure les liens que chacun entretient avec le monde et avec les autres » (2001, 152).

3.2. Constitution et mise en situation du monde

À travers l'exemple de cet habitant, il est possible de remarquer qu'il ne pense et n'agit pas dans un Monde partagé qui serait par tous et de la même manière intellectuellement discriminable (dans les relations) et discrétisable (à travers des classements). Il faut accepter qu'il constitue des situations qu'il configure selon différents critères qui lui permettent de légitimer son action avant même parfois qu'elle ne s'opère réellement. Cette *posture constitutiviste* postule qu' « il est nécessaire de penser l'individu comme l'acteur d'une partie au moins de sa réalité géographique, – celle de *son monde dont il s'entoure* – par la construction territoriale qu'il opère *dans le Monde qui l'entoure*, mais aussi comme l'acteur de sa réalisation en tant qu'être qui fait sens » (Hoyaux 2002). Par ce monde constitué, on retrouve l'idée d'espace corporel énoncé par Merleau-Ponty. Un espace qui « n'est plus celui de la Dioptrique (de Descartes), réseau de relations entre objets, tel que le verrait un tiers, témoin de ma vision, ou un géomètre qui la reconstruit ou la survole, [mais] un espace compté à partir de moi comme point ou degré zéro de la spatialité. Je ne le vois pas selon son enveloppe extérieure, je le vis du dedans, j'y suis englobé. Après tout, le monde est autour de moi, non devant moi » (Merleau-Ponty, [1964]1985, p. 58-59). Un point zéro à partir duquel l'habitant mesure et prend la mesure de son monde et des autres habitants qui l'habite. S'il spatialise la réalité autour de lui, il lui donne également sens en la spatialisant. Ce sens nourrit ces choix de ce/ceux qu'il vise comme participant de son monde.

De ce fait, si dans les activités quotidiennes qu'il opère au sein de l'espace, l'habitant a l'impression de rationaliser ses actions, il le fait pourtant à travers un ensemble d'apprentissages partageables avec ses congénères selon les références qu'il se donne à sa construction sociale ou culturelle ou à sa formation socio-psychologique. Autant de catégories vues non pas comme des référents imaginaires mais des réalités opératoires conditionnant sa réflexion et son action. Ces conditions partageables semblent pour lui objectivables entre tous les membres du collectif auquel il s'identifie. L'appréhension du monde par l'habitant ne relève justement pas d'une mise en relation objective des conditions de la réalité présente. L'analyse des discours sur l'espace éclaire systématiquement de l'impossibilité, de l'aporie de ce partage. Non qu'il n'y ait pas des médiations ou des interactions possibles mais celles-ci ne peuvent s'opérer à partir des mêmes conditions car celles-ci n'existent qu'à travers leur mise en relation. Et cette mise en relation requiert une individuation à travers une mise en situation. « Une relation ne peut être comprise sans un acte de se rapporter, en l'absence de quelqu'un qui l'accomplit », qui en est l'auteur à telle enseigne que la relation lui appartient en tant que propriété. Les relations sont en effet ce qui relie les réalités, ce qui serait impossible si elles demeuraient simplement suspendues au-dessus des termes mis en relation, indépendantes de ces termes et indifférentes à leur égard. Il s'ensuit que si la réalité est à concevoir du point de vue des relations, nous devons poser également les sujets de ces relations, les sujets qui les réalisent » (Patočka J., 1988, 54).

Cette démarche épistémologique répond donc à la fausse question de Merleau-Ponty : « Est-il vrai que nous soyons devant l'alternative, ou bien de percevoir des choses dans l'espace, ou bien (si nous réfléchissons, et si nous voulons savoir ce que signifient nos propres expériences) de penser l'espace comme le système indivisible des actes de liaison qu'accomplit un esprit constituant ? » (Merleau-Ponty M., 1945, 282). Cette mise en situation est donc une rencontre entre un contexte et un habitant qui l'appréhende et se l'approprie tout en l'appréhendant. Cet habitant peut pourtant penser à bon droit partager la perception même des éléments humains ou non humains qui se trouvent dans ce contexte pensant que les limites mêmes de sa perception, l'horizon de sa portée sont identiques. Mais ce partage est fictif bien qu'il permette la communication et donc les relations sociales. Ce partage est donc une traduction d'une situation, une traduction partagée qui rebat en fin de compte les cartes de nos prétendus

déterminismes. Car en posant le paradoxe suivant : « Donc, ou bien je ne réfléchis pas, je vis dans les choses et je considère vaguement l'espace tantôt comme le milieu des choses, tantôt comme leur attribut commun, - ou bien je réfléchis, je ressaisis l'espace à sa source, je pense actuellement les relations qui sont sous ce mot et je m'aperçois alors qu'elles ne vivent que par un sujet qui les décrit et qui les porte, je passe de l'espace spatialisé à l'espace spatialisant » (Merleau-Ponty M., 1945, 282) ; Merleau-Ponty nous libère des déterminismes spatiaux mais nous assigne à nous entendre sur ce qui ferait le commun entre nous. Il nous assigne à institutionnaliser nos propres déterminismes sociaux à travers un partage des regards sur le monde.

Isaac Joseph définit ce contexte comme le « cadre local et perceptif dans lequel se déroule une activité et espace de parole auquel les participants se réfèrent au cours de l'échange. Du point de vue d'une écologie des activités, le terme désigne l'environnement et les ressources disponibles. Du point de vue de la cognition située, il renvoie aux indices permettant aux participants de faire des inférences sur l'action ou la conversation en cours » (Joseph I., [1998]2003, 123). L'importance de la lecture de ce contexte requiert donc une référentialité de l'habitant aux éléments configurateurs, aux actants de ce contexte, c'est-à-dire aux éléments qui lui font faire une action et plus particulièrement spatiale soit à travers un mouvement ou l'évocation d'un mouvement. Pour autant, ni les limites de ce cadre local ni les éléments qui le composent ne sont totalement perçus de la même manière par chaque intervenant d'une situation. Et les intervenants eux-mêmes ne peuvent être conçus comme des êtres figés dans leur manière d'être et de penser. Ils évoluent, changent justement en fonction de la situation et en fonction de ce qu'ils mettent en situation, c'est-à-dire l'éclairage, la mise en visibilité de ce qu'ils font, sont, ont. C'est aussi par ses mises en visibilité qu'il opère dans l'espace à travers ces dire et ces faire que l'habitant pense proposer son partage des regards. Il évoque par ses pratiques corporelles, son habillement, l'aménagement de sa maison, un ensemble de signes qui renvoient à des régimes de visibilité (Lussault in Lévy et Lussault, 2003, 997).

Mais cette situation, à la différence de la microsociologie n'est pas comprise comme confinée à la coprésence des membres. La situation sociale correspondrait selon Isaac Joseph à un « espace-temps défini conventionnellement où deux personnes ou plus sont coprésentes ou communiquent et contrôlent mutuellement leurs apparences, leur langage corporel et leurs activités » (Joseph I., [1998]2003, 124). Mais cette coprésence invite aujourd'hui à d'autres perspectives que le seul côtoiement. Une situation naît aussi de relations qui dépassent la sphère de l'environnement immédiat. Et il n'est pas non plus obligatoire d'imaginer que cet au-delà est lié à l'utilisation d'outil technique permettant cette mise à proximité. Cette mise à proximité se révèle tout autant par l'outil indispensable de notre humanité, l'esprit ou l'imagination ou la pensée (sans présumer ici la portée épistémologique des termes usités). Une situation d'interaction sociale¹⁸ sur « site naturel » comme aime à utiliser les microsociologues ne recourt pas uniquement aux éléments présents mais aussi à un ensemble d'éléments présentifiés, c'est-à-dire mis à jour dans l'esprit de l'habitant voire mise en visibilité par la pensée de celui-ci à son interlocuteur pour constituer la situation et donc l'ensemble des jeux de spatialités qui s'y développent.

C'est donc bien l'habitant qui effectue systématiquement cette mise en relation singulière de la réalité. Non au sens de quelque chose qui s'oppose à une représentation ou un

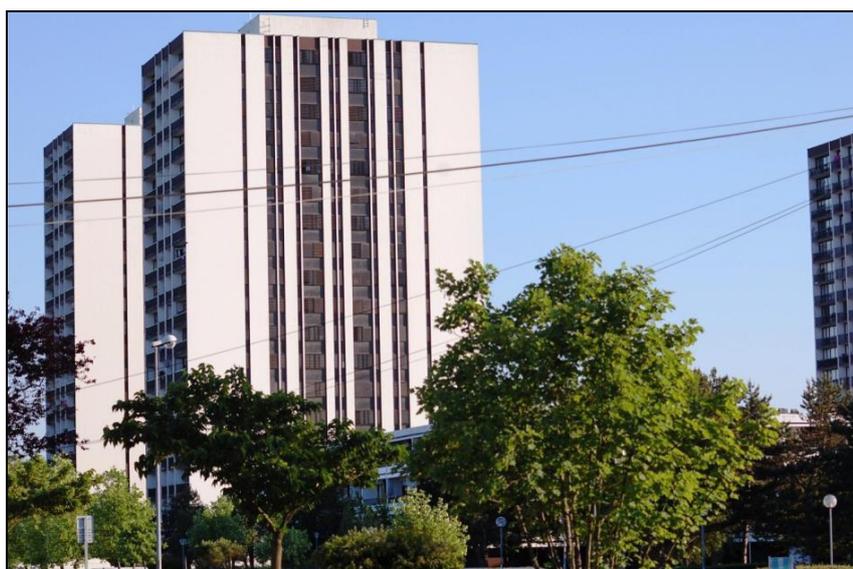
¹⁸ Conçu par les interactionnistes comme une « action réciproque qu'exercent les partenaires - individus ou équipes- d'un échange lorsqu'ils sont en présence les uns des autres. Les interactions peuvent être focalisées, par exemple dans les situations de face-à-face ou dans les conversations, ou non focalisées, par exemple dans les situations de coprésence dans la rue ou un espace public » (Joseph I., [1998]2003, 124).

artifice intellectuel sondable à travers une lisibilité déterministe ou structuraliste. Non au sens d'une matérialité déchiffrable, descriptible mais au sens d'une configuration qu'il pose de manière singulière et qui s'impose à lui et à travers lequel il croit pourtant se trouver en lien avec le reste du monde, à partir de ce qui lui semble être des configurants identiques. Pourtant, il constitue son monde singulier dans le Monde, ou plutôt, il constitue sa situation singulière à partir d'un contexte que le chercheur, selon ses penchants disciplinaires, va nommer : contexte social, culturel, naturel, etc. Et c'est justement parce qu'il ne veut pas être redevable de ses seules responsabilités singulières, de son point de vue et de son point visé, qu'il s'invente les moyens matériels et symboliques, artefactuels, d'un partage. En cela, il co-constitue aussi son monde à travers l'autre qu'il vise comme participant de son propre monde et donc comme maître étalon de ce qu'il pense être lui-même selon les actions qu'ils font ou plutôt croient faire en commun.

Ce partage se fait de manière sélective selon des intersubjectivités spécifiques (Berthoz A. & Petit J.-L., 2006, 243). Elles sont liées aux différents plans d'appréhension du monde des divers collectifs que cet habitant partage avec les autres membres potentiels de son monde (membres de sa famille, collègues de travail, d'associations culturelles ou sportives) et en fonction des différentes mises en situations qu'il constitue. Cette intersubjectivité configurant et se configurant sur des jeux identitaires de distinction et d'identification à autrui, mais à des autrui situés, c'est-à-dire participant peu ou prou aux situations mises en place que ces autrui soient ou non coprésents ou à distance. Ce partage se structure donc autour de référents communs ou constitués comme tel pour permettre à l'habitant de dire qui il est ou ce qu'il est et ce que sont les autres. Ces référents sont constitués comme tels, car même avec un apprentissage critique ou auto-réflexif, l'habitant n'est pas en capacité de déstructurer objectivement l'inconscience potentielle des conformations qu'il subit ou a décidé de subir à travers les médiations ou autres violences symboliques reçues de son éducation, de sa formation. Il ne fait qu'en évoquer l'existence à travers des justifications qui fondent alors de fait la réalité, qui l'institutionnalise (Flahault F., 1978, 144).

La situation d'entretien qui suit avec une habitante de Pessac, proche de Bordeaux interpelle ce jeu et rejeu de la situation à travers l'appréhension d'espace non vécu, non parcouru mais pourtant intériorisé, donc anticipé, à travers un ensemble de stéréotypes incorporés, institutionnalisés au sein de ses manières de penser l'espace. Cette manière de penser est située car spatialisée, temporalisée, mais surtout socialisée à travers les informations produites par d'autres que soi. C'est cette socialisation qui institutionnalise ces manières de penser à travers des arguments d'autorité que l'on a ingurgités dans ses propres cercles amicaux, familiaux, mais aussi à travers l'écoute distraite des informations dites dans les médias ou glanées dans les interactions de la vie quotidienne.

Illustrations n° 6, 7 et 8 : Des formes au fond. La force des préjugés dans la constitution du monde.



A contrario, laquelle de ces photos représente pour vous un espace menaçant ?

Celle avec les trois tours

Estimez-vous que cette photo illustre l'insécurité ?

Vous savez ce qu'on dit sur ces tours... [elle m'interroge du regard] ce sont des endroits pas très fréquentables...Il s'y passe des choses pas très glorieuses, trafic de drogue, viols et j'en passe. C'est un endroit pour personne. Et puis en plus, c'est moche ! Les gens sont entassés les uns sur les autres, ben un peu comme dans le bus, ils vivent tous les uns avec les autres, tout le temps.

Comment décririez-vous la seconde photographie ?

Je dirais que cet endroit (elle montre l'illustration n°7) a l'air mieux que celui-là (elle montre la photo avec les trois tours, illustration n°8) mais moins bien que le centre-ville (illustration n°6). Quoique pour une vie de famille, ça m'a l'air plus agréable.

À votre avis, pourquoi mieux que celui-là ?

C'est plus chaleureux. Les bâtiments ont l'air plus agréable, il m'a l'air d'avoir du mouvement mais ça semble calme. En plus, le tram est juste à côté ! On dirait qu'il y a des petits commerces. Ça m'a l'air d'être un quartier sympa, reste à savoir où c'est !

J'allais justement y venir ! Cette photo-là, c'est les Aubiers, et la dernière, Pessac Saige ! Qu'en dites-vous ?

Les Aubiers ? [Stupéfaction dans la voix] Non, vous êtes sérieux ! J'y aurais jamais cru. J'ai pas cette image là des Aubiers. Depuis que je vis ici, tout le monde me dit que c'est un quartier infréquentable. Je m'étonne moi-même de vous avoir dit qu'on pouvait y vivre en famille ! Ah, j'en aurais appris des choses aujourd'hui !

Dire que l'on fait quelque chose parce que l'on a toujours fait cela dans sa famille ou parce que l'on voulait au contraire se distinguer de ce qui était fait par des proches, relève d'arguments performatifs auto-institués (Austin J.L., [1962]1970). En ce sens, la construction de la réalité habitante n'est pas déchiffrable au sens des divisions fonctionnelles habituelles ou des classements évoqués par la science, même d'orientation dite constructiviste aujourd'hui.

Le chercheur lui-même ne peut pas déchiffrer cela car il ne fait que partager avec lui des structures d'explications et d'interprétations médiatrices qui sont elles-mêmes des violences symboliques (Bourdieu P., [1982]2001). En cela, le déchiffrement du monde, à travers les éléments de culture (la relation homme-nature, les héritages, les projets, les différenciations sociales), participe de cette observation-structuration de la réalité autant qu'elle l'institue. Reprendre les fondements de l'approche culturelle proposée par Paul Claval (1995) montre à quel point il faut plus les appréhender comme des éléments référentiels, voire *déterminante* d'une constitution habitante que comme des éléments de reproduction culturellement *déterministe*. Les items explicatifs culturels ou sociaux sont autant d'éléments référentiels dans les registres de justifications de ce qu'est ou croit être un habitant. Mais ces arguments participent de mises en scène autant que de mises en sens situées donc liées à une interaction plus ou moins cadrée et normée. La géographie, et notamment la géographie sociale et culturelle, dans sa recherche d'objectivation, ne peut donc s'arrêter à son œuvre de classement

et de catégorisation, censée permettre le partage de son savoir savant. Elle ne peut pas non plus se contenter de généraliser ces observations sous le prétendu couvert des habitants eux-mêmes, tous statuts confondus. Ces derniers ne se conforment à des genres, des régimes, des manières de faire, de penser et d'être communs, que parce que ces classements et catégorisations préétablis en déterminent leur rangement ! « Oublier que, selon la formule de Sapir (1967, *Anthropologie*), "la culture est une fiction commode", c'est la transformer en une essence surplombante, en une catégorie naturalisée et tenue pour allant de soi, dominant les acteurs sociaux et leur imposant représentations et comportements » (Olivier de Sardan J.-P., 2008, 34). Ainsi, le chercheur ne peut avoir que l'illusion de partager cette réalité avec l'habitant, de le co-constituer avec eux comme les interactionnistes, quand ils disent se mettre au plus près du monde de l'autre, c'est-à-dire quand ils pensent être capables de se mettre au plus près à la place de l'autre à travers l'idée de la « réciprocité des perspectives » (Le Breton D., 2004, 157).

« Quand nous voyons quelqu'un agir, nous ne sommes pas simplement témoins visuels des mouvements d'un autre corps. En vérité, nous voyons quelqu'un structurer activement son monde parce que nous-même, déjà, sommes capables de structurer notre monde par des actes. *Il y a là une identification profonde des subjectivités, liée à leur rôle identiquement constituant.* [...] L'intersubjectivité serait donc l'acte de reconnaissance d'autrui comme *capable de* (ce qui implique : libre de ne pas vouloir) *constituer avec nous un monde commun*. De là, cette intersubjectivité fonde une capacité favorite des psychologues de l'enfant, qui est de pouvoir changer de point de vue et "se mettre à la place de l'autre". On réemploiera provisoirement cette expression populaire qui veut dire : non, contrairement à ce qu'on est tenté de croire naïvement, occuper une quelconque place spatiale (celle d'un autre), mais *regarder le monde* du point de vue de l'autre. [...] pas seulement le fait de s'imaginer le monde tel qu'il est vu par l'autre [...] mais en un mot, reconnaître l'autre comme *coconstituant* » (Berthoz A. & Petit J.-L., 2006, 243).

Dire que l'habitant constitue son monde ne veut donc pas dire que l'on ne peut tenter de lui apporter les clés de déchiffrement de sa propre constitution. Car celle-ci, bien qu'insondable dans l'absolu naît d'un ensemble d'incitations mentales génératives. Parler de constitutivisme, ce n'est donc pas remettre en cause l'historicité comme élément parmi d'autres de l'activation d'un récit, d'une pratique de cet habitant. C'est juste montrer que si l'on ne passe pas par ce plan constitutif, on ne peut appréhender les constructions qu'il met en place dans sa vie quotidienne et le sens qu'il leur donne. Il est vrai que décrypter ce plan constitutif est une gageure, une aporie même. En effet, nous ne pouvons être à la place de l'autre qu'à la condition de le déplacer (spatialement, intellectuellement). Ce placement s'établit tout à la fois sur l'emplacement du corps et l'appréhension qu'il a de la situation qu'il constitue de cet emplacement mais aussi du sens qu'il donne à cette occupation en fonction de la place qu'il croit avoir socialement dans cette situation ainsi constituée. Tout déplacement génère donc si ce n'est la situation appréhendée (car en changeant d'emplacement, l'habitant peut continuer à se fonder dans la même situation - on peut par exemple penser au même lieu et aux mêmes personnes qui s'y trouvent tout en réalisant un trajet -), tout au moins l'emplacement d'où elle est constituée. Dès lors, c'est moins l'emplacement pris et les horizons qu'il permet de percevoir que la façon de les percevoir qui coordonne la situation telle que la constitue l'habitant. C'est donc moins la détermination de l'emplacement que l'éclairage de la situation qu'il constitue à travers le récit du choix de cet emplacement qui permet au géographe de poser une lecture spatiale de cette constitution du monde de l'habitant.

3.3. Constitution et mise en sens partagée du monde

Si on peut donc admettre une forme d'inconscience à notre constitution du monde, cela n'oblige pas à interpréter ou à éclairer cette inconscience à travers les cadres de la psychologie ou de toute autre cadre interprétatif puisque ce cadre est l'élément constitutif même de la construction donnée par l'habitant. C'est justement dans ce phénomène d'interprétation, de justification et donc d'*attestation* au sens de Ricœur (1990, 34-35) que l'on voit rejaillir chez chaque habitant le sens qu'il donne à la construction qu'il opère au sein du Monde en fonction de sa constitution du monde. Et le chercheur peut en être à la fois son médiateur et son producteur intersubjectif. « Un préjugé pour les explications causales simples nous incite à penser que c'est *parce que* nous avons la capacité de changer de point de vue, de nous mettre à la place de l'autre et de voir le monde de là qu'on peut reconnaître à l'autre ce statut particulier d'être un sujet dans le monde qui va aussi constituer le monde. [...] Au plan de la constitution du sens, la relation est inverse : ce n'est pas *parce que* je peux me placer à la place de l'autre et regarder le monde, un monde déjà là tout constitué, comme l'autre le voit, qu'il y a dans ce monde un autre que moi. Au contraire. Si je puis regarder un monde comme déjà constitué, c'est parce qu'il a été constitué par un sujet qui est coconstituant avec moi. Constitué, disons-nous, par *un autre* qui n'est justement pas d'abord l'un parmi les objets constitués (par un sujet constituant unique) mais un autre, homme ou femme, à part entière, pourvu de toutes les prérogatives transcendantales afférentes à un sujet coconstituant [...] Dès ce moment, on accède à quelque chose de nouveau et d'intéressant qui est *le partage de la constitution*. [...] L'intersubjectivité consiste à partager avec l'autre la constitution du monde, tout en gardant l'unité de ce monde (Berthoz A. & Petit J.-L., 2006, 243-244). En effet, c'est l'autre qui me permet de matérialiser l'incommensurable de ce que je constitue en conscience. L'autre peut devenir sans le vouloir/le savoir le maître étalon de la mesure que j'effectue de mon propre monde. En devenant ce maître étalon, il permet à l'habitant de maîtriser son propre monde. Cette dernière idée permet de réfléchir à la construction d'une identité commune qui se fonde autant sur la ressemblance que la distinction de l'autre.

L'utilisation ci-dessous d'un autre exemple très personnel recourt à l'idée que pour pouvoir au mieux appréhender la co-constitution des situations interactionnelles, il faut faire un travail microsociologique et microgéographique notamment du point de vue de la méthodologie. Un travail minutieux et de longue haleine que le chercheur peut rarement effectuer, même dans une posture anthropologique d'immersion. Ce choix recourt également à la mise en lumière de phénomènes assez caricaturaux autour des questions identitaires, l'un des principaux tourments culturels de notre temps. Mes quatre enfants ont ainsi intégré des regards symboliques différenciés sur ce que l'on pourrait appeler leur identité. Quand les questions tournent autour de la nationalité, deux d'entre eux se disent Français, deux se disent Belges. On pourrait évidemment en expliquer la raison au fait que leurs parents sont Français (mère) et Belgo-Français (père). Mais en quoi des enfants ayant eu la même éducation, dans les mêmes lieux, étant tous nés au même endroit, possèdent un regard distinct sur leur propre identité. Cette identité se structure justement par des éléments référentiels qui permettent à chacun de constituer une réalité artefactuelle qui est présentée alors comme déterminante *a posteriori* de cette identité, et des pratiques spatiales qui en sont l'expression ! Réalité spatialisante qui leur permet de donner une portée socialisante à ce qu'ils sont à travers une identité auto-instituée.

C'est donc bien dans l'artefact de monde qu'il et elle constituent que chacun de mes enfants se sent dans un second temps lié à ce monde et donc se détermine par rapport à lui. Cela est somme toute peu pertinent pour le géographe sauf qu'une fois l'identité énoncée, elle performatiser des pratiques réelles ou des demandes de pratiques réelles. La constitution de cette identité devient donc opératrice spatiale. Deux d'entre eux veulent par exemple se rendre

pour les vacances en Belgique, deux moins. Deux veulent par exemple regarder les matchs de la Belgique en football, deux moins et ainsi de suite. Là aussi, rien de très pertinent sauf qu'il faut comprendre que dans notre quotidienneté, nous agissons tous de la même manière, et que, à force de spatialités peu pertinentes, cela fait beaucoup de pratiques différenciées qui ne relèvent pas d'une construction qui serait fonction d'un contexte objectivable. Sans déflorer l'intimité familiale, voici par exemple un récit produit par une de mes filles pour un travail en Français : « La Belgique est le lieu où j'aimerais habiter. Mon père est né en Belgique et a la double nationalité. J'ai encore de la famille là-bas : la mère de mon père donc ma grand-mère, et la sœur de mon père qui est aujourd'hui mariée et a trois enfants. Bien-sûr, ils habitent du côté wallon. Pourquoi je voudrais habiter dans ce pays ? Je ne sais pas vraiment, je me sens juste attirée par lui, peut-être est-ce parce que mon père est belge mais en tout cas, j'aime beaucoup aller dans ce pays. J'aime particulièrement les maisons qui pour la plupart sont en briques rouges. J'aime la nourriture belge même si tout a tendance à être un peu cher. Et puis les manières belge et le vocabulaire est amusant ».

Certes, on pourrait prouver que cette constitution d'un monde imaginé se configure à travers un ensemble de jeux référentiels culturels que conforme l'environnement social. En effet, sans s'en rendre compte, la famille réalise elle-même des jeux référentiels qui peuvent conformer cette réalité constituée. Par exemple, deux de mes filles, blondes, ont la même teinte de cheveu que ma sœur qui vit en Belgique. Voire, ont ou ont eu la même corpulence. Auront de façon supposée la même taille... Similitudes réitérées par les membres de la famille. Mais s'il y a en quelque sorte une « reconnaissance culturelle » au sens d'Axel Honneth ([1992]2000), ces éléments référentiels ne sont là qu'en potentialité, ils sont actualisés, au gré des situations, par chaque habitant qui ainsi se constitue pleinement son monde, son espace de réalisation. L'habitant ne construit donc pas seulement sa réalité à partir d'un contexte donné qui déterminerait peu ou prou ce qu'il est, mais il dépasse le cadre même de ce contexte tout à la fois par les éléments de ce cadre et par ce qui le dépasse. On va ainsi poursuivre, pour les besoins de la démonstration, la quête généalogiste en requérant aïeux de tout poil pour la couleur des yeux ou des cheveux. Le monde de l'habitant est donc une combinaison complexe de choses qu'il se présentifie.

Cette présentification s'opère à travers des choses présentes et absentes. Mais, ce monde constitué est toujours nourri à travers des jeux référentiels de mise à proximité et cela même pour les éléments que l'habitant veut mettre à distance. Car c'est dans l'intention d'exprimer cette mise à l'écart qu'il est obligé dans le temps constitutif de le mettre à proximité. Cette constitution relève à la fois de ce qui est préhensible physiquement et mentalement dans l'instant de la mise en situation de son monde (mise à proximité d'objets ou d'êtres « objectivement » en coprésence) tout autant que ce qui est préhensible mentalement par le truchement de son esprit (penser à quelqu'un ou à quelque chose d'« objectivement » éloigné) ou de la technique (téléphoner à ce quelqu'un) par une mise à proximité cospatiale. L'habitant constitue donc son monde à travers une combinaison de coprésence et de cospatialité (Lévy et Lussault, 2003). Cette combinaison fait donc avec ce qui est là et hors-là au sein du dispositif spatial, social et temporel.

Dans sa nouvelle *Le Horla*, Guy de Maupassant s'invente un personnage qui n'est autre que lui-même¹⁹. Celui-ci est en quête de réponses que personne ne semble pouvoir lui donner. Il se défie de comprendre la labilité de ce qu'il voit, sent, entend derrière le déterminisme du

¹⁹ L'intérêt de cette nouvelle relève de sa fonction littéraire tendue entre le nouveau roman et l'autofiction. Elle renvoie ainsi pour partie à l'autogéographie dont j'ai parlé précédemment dans la méthodologie (Chapitre 2.4).

contexte qu'il traverse²⁰. Pourtant, s'il sort des sentiers battus de la raison de l'époque, l'interaction sociale ne peut l'amener qu'à s'imaginer être fou. Comment peut-on croire être hors là quand on est là²¹. Cette folie n'est autre justement que sa constitution (pourrait-on dire avortée car non partagée) du monde à travers son imagination, de l'intrusion d'un hors-là qui ne renvoie pas à quelque élément du contexte ou à quelque intrusion permise par la technique « D'où viennent ces influences mystérieuses qui changent en découragement notre bonheur et notre confiance en détresse. On dirait que l'air, l'air invisible est plein d'inconnaissables Puissances, dont nous subissons les voisinages mystérieux. Je m'éveille plein de gaieté, avec des envies de chanter dans la gorge. - Pourquoi ? - Je descends le long de l'eau ; et soudain, après une courte promenade, je rentre désolé, comme si quelque malheur m'attendait chez moi. - Pourquoi ? - Est-ce un frisson de froid qui, frôlant ma peau, a ébranlé mes nerfs et assombri mon âme ? Est-ce la forme des nuages, ou la couleur du jour, la couleur des choses, si variable, qui, passant par mes yeux, a troublé ma pensée ? Sait-on ? Tout ce qui nous entoure, tout ce que nous voyons sans le regarder, tout ce que nous frôlons sans le connaître, tout ce que nous touchons sans le palper, tout ce que nous rencontrons sans le distinguer, a sur nous, sur nos organes et, par eux, sur nos idées, sur notre cœur lui-même, des effets rapides, surprenants et inexplicables » (Maupassant G., [1887]1994, 35-37)²²,

L'idée exposée ici insiste donc sur le fait que l'habitant ne se meut pas seulement dans un espace « objectif », voire même, ne se déplace pas dans un espace représenté, dans une

²⁰ Cela rejoint l'analyse d'une des figures de l'espace vécu proposée par Y. Sencébé : « Il n'y a pas d'ici véritable ou durable : tout ici n'est qu'un ailleurs en sursis. Les lieux et les liens sont substituables, mais non équivalents : ceux où l'on est situé ici et maintenant sont les plus intéressants après comparaison avec d'autres (non équivalence), mais si une opportunité se présente, on pourra aller ailleurs et avec d'autres (substituabilité). Être extérieur à son lieu de vie quotidienne n'est pas forcément synonyme de mobilité. Cela peut se conjuguer à un fort ancrage en un lieu circonscrit (la maison-atelier où l'artiste se retranche pour créer, la ferme d'altitude où l'on vit en famille en quasi-autonomie), les alentours n'étant qu'un décor paysager ou un support d'action (le paysage source d'inspiration, le patrimoine local valorisé à des fins commerciales). L'image du "horlà" convient tout à fait pour qualifier l'espace vécu de ce type de personnes : plongées dans un lieu, mais retirées de l'environnement proche, elles sont tendues sans cesse vers d'autres lieux, qui peuvent s'y substituer. Pour autant, ces figures ne sont marquées par aucune tension, car leur investissement dans des lieux et des liens est réversible et relatif. Réversible parce qu'il s'effectue à partir de ce qui est partagé en commun ici et maintenant (un lieu de vie, une activité, une relation). Relatif parce que la multi-localisation ou la migration permet de s'affranchir du contrôle social local. Il n'y a ni attachement (on est ici et ailleurs) ni engagement (on est ici sans en être partie prenante) » (Sencébé Y., 2004, 25).

²¹ Cela rejoint la même interrogation concernant les autistes. Ils renvoient à ceux qui les entourent l'idée qu'ils ont l'air d'être seul quand ils ne le sont pas. « L'isolement psychique qu'on observe chez les véritables autistes, qui ne réagissent pas aux bruits attendus, aux cris, et, ce qui est le plus frappant et qui en dit le plus long, ne se retournent pas quand on les appelle » (Buten H., [2003]2009, 110) montre qu'ils sont dans une constitution d'un monde autre qui ne permet pas ou très peu de co-constitution.

²² Michel Serres précise, à travers l'analyse de ce texte, les paradoxes quant à la constitution du monde qu'effectuent Maupassant ou son narrateur. Michel Serres développe sa démonstration sur les incohérences entre le fait de connaître les lieux et le fait de les parcourir physiquement. L'imagination peut assouvir cette fonction d'être de quelque part et le fait de se sentir de là. « Qui, des deux, connaît mieux l'espace, de l'errant qui bouge tout le temps, ou du casanier qui explore son voisinage, par déplacements usuels, mais inusités ? Terrien, canotier, véridique et menteur, littérateur inquietant et naturaliste fidèle, Maupassant aime le lieu de ses proches aïeux, mais aussi les eaux de ses ancêtres vrais, lointains. Marin, certes, paysan aussi ; enraciné, mais déraciné ; hors de son temps, dans sa langue, de son pays, quoique débarqué jadis ailleurs. Errant et référé, disant le vrai contradictoire...issu du hors et venu là, hors venu, issu de là. [...] Maupassant ou le narrateur voit une ombre, un fantôme opaque et transparent qui, devant le miroir, intercepte les images sans avoir soi-même d'image exacte au miroir. Quelle ombre étrange : être et non-être à la fois, présent et absent, ici et ailleurs, en tiers, contradictoire ! En raison de cela, il le nomme la *Horla*. L'esprit du là, l'être du là ne se voit pas, mais se révèle quelquefois à celui qui n'est pas de là. Ou bien : le hors-venu apparaît-il, visible, à l'enraciné ? Comment penser les relations entre l'esprit du lieu - mais de quoi ou de qui s'agit-il ? - et celui d'un autre lieu, ou entre l'esprit et le lieu ? » (Serres M., 1994, 63).

sorte de paysage, un horizon qui défilerait face à lui, et qu'il pourrait mettre à distance pour pouvoir mieux l'appréhender, et s'y diriger. Non, l'idée est que sa chair - corps et âme - habite l'espace de par sa coprésence à celui-ci. Cette coprésence génère ainsi le monde réellement appréhendé par lui et auquel il se conforme alors dans ses actes et ses pensées. Cela veut dire que l'habitant ne réagit pas aux instances matérielles « objectives » auxquelles il serait confronté, mais qu'il se conforme aux construits matérialisés, aux artefacts mentaux, qu'il génère (et donc qu'il objective pour lui-même) et qui le génèrent alors. L'habitant ne vit pas dans un champ des contraintes mais dans le champ des possibles qu'offriraient ces instances qu'il matérialiserait, et au sein desquelles, il sélectionnerait ainsi les éléments composant son champ d'expression et d'action.

Cette confrontation n'est pas seulement une matérialisation effectuée à partir des matériaux « en présence » mais aussi une matérialisation construite à partir d'un ensemble d'éléments non-présents dans l'espace objectif, que l'habitant va puiser dans sa réserve d'artefacts spatiaux, sociaux, temporels qu'il se met en coprésence. Ce déplacement de soi auprès d'objets, de lieux, d'individus, de souvenirs, n'est que la résultante d'un placement de l'habitant au sein d'un monde, celui qu'il se constitue au plein sens du terme. Sa réalité quotidienne n'est plus celle que nous croyons tous voir (chercheurs et autres habitants) mais bien irrémédiablement celle liée à son placement et à l'assignation qu'il se donne au sein du monde qui l'entoure. Ce placement ne résulte pas seulement d'un positionnement spatial, sorte de localisation de l'habitant dans l'espace objectivé, mais aussi d'un ensemble de statuts et de rôles qu'il se donne (et non plus seulement qu'on lui donne) à jouer dans, avec et à travers cet espace, qui lui fournit autant que faire se peut, les éléments de la réalité de sens qu'il entend se donner.

L'habitant peut donc être conçu tout autant comme cet acteur prétendument lambda, sexué ou asexué que comme cet autre acteur qui se dit porteur d'une parole scientifique, politique ou autre, avec un savoir constitué ou non qui lui permettrait de mieux appréhender la vérité qui se cache derrière tout ou partie de la réalité. L'utilisation méthodologique (voir 2.1) dissociant ces deux plans, celui de l'interprétation spécifiant à tout moment et selon toute nécessité habitante ce qu'est la réalité située de ce qu'il est et celui de la compréhension qui permet d'appréhender dans quel registre de constitution l'habitant se trouve est essentiel. On ne peut travailler les liens que les habitants ont avec l'espace que si l'on sait la part de déterminisme (d'induction) ou de constructivisme (de construction) qu'ils s'imaginent avoir dans ce jeu entre eux-mêmes et l'espace. Comment comparer, et *in fine* normer, le ressenti d'un espace clos par les habitants sans savoir si eux-mêmes estiment être des agents d'une détermination ou au contraire les auteurs de la représentation qu'ils se font de l'espace.

3.4. Au-delà des métriques topographique et topologique, l'hypothèse de la métrique chorégraphique²³.

Venant nous rendre visite sur Bordeaux, j'annonce à mes beaux-parents que je vais me rendre dans leur maison de campagne dans le Massif Central pour aller travailler. Venant eux-

²³ Je développe ici une première ébauche élaborée lors d'un colloque de 2007 intitulé *Activité artistique et spatialité* organisé à Lille par Anne Boissière, Véronique Fabbri et Anne Volvey. (Voir HDR Volume 2 Annexes Partie 2 Production Scientifique et Académique : Texte 12 Chapitre 2.2). On retrouve cette formulation « chorégraphie » au sein d'un texte du géographe Bernard Calas (2002) pour exprimer les interactions des habitants sur une scène urbaine. Si son acception implique l'idée de mouvement des corps, son orientation n'est pas à proprement parler phénoménologique, elle ne travaille pas la distance au sein de la projection de l'être qui fait lieu, qui élude cette distance pour se mettre à proximité de ce/ceux avec quoi/qui il veut se relier.

mêmes de cette destination, il me signale tout deux qu'il y a beaucoup de changements sur le parcours, notamment du côté de Courpière, après Thiers en venant de l'autoroute, avec un prolongement conséquent d'une voie rapide. Cette information me pousse ainsi à modifier mon trajet dans la mesure où je pense mettre cette fois moins de temps qu'en utilisant le trajet que j'utilise habituellement. Une fois sur les lieux, je m'aperçois que rien n'a changé par rapport à la dernière fois où j'avais pris moi-même ce chemin. En fait, mes beaux-parents n'avaient plus pris ce parcours depuis très longtemps n'ayant tout simplement pas à l'utiliser. Ces aménagements déjà anciens pour moi étaient nouveaux pour eux. Ce qui leur paraissait important à souligner n'avait donc aucun intérêt pour moi. Dans un même contexte spatial, ce sur quoi ils avaient focalisé leur attention, leur préoccupation et qui constituait la situation qu'ils avaient vécue comme nouvelle, apparaissait comme inexistant pour moi.

Au-delà de cette reconnaissance d'une différenciation dans la constitution des situations, il y a aussi un intérêt de traiter les critères de focalisation sur certains éléments structurant la réalité de mes beaux-parents. En effet, leur attachement à me parler de cela recourait à leur sentiment de plus grande rapidité pour parcourir le même trajet. La distance entre la fin de l'autoroute et leur maison leur paraissait dès lors plus courte. Ainsi, leur mode de mesure de la distance, leur *métrique*, différait du mien. Leur analyse habitante du changement de situation vécue avait pour raison le passage entre les métriques topographiques et topologiques²⁴.

Mais au-delà de cette seule lecture, cette évocation avait un autre rôle, celle de se plonger, de faire lieu auprès d'espaces sur lesquels ils ont un attachement fort. Quand des habitants embrassent un espace qu'ils mettent alors à leur proximité, en situation, à travers leurs pensées ou leur discours, ils ne sont pourtant plus dans les caractéristiques de ces deux types de métriques, ils vont plus loin et rejoignent finalement à travers leurs pensées la fonction que l'on donne à la technologie communicationnelle aujourd'hui. Celle-ci provoque une autre mesure de la distance que Grataloup appelait en 1999, la métrique hertzienne²⁵. Un monde de simultanéité, de sans distance. Mais le sans distance ne s'applique pas qu'au lieu localisé en lui-même mais aussi entre l'habitant et ce faire quoi il se projette en pensée ou en discours. Il s'y rend sans s'y rendre. Dès lors, nous ne sommes plus là dans l'idée du *topos*, du lieu physique localisé au sens de Platon (Berque A., 2012a) ou du lieu aux confins de l'espace indéfini au sens des textes les plus anciens de l'Antiquité grecque (Casevitz M., 1998). Lieux localisés que l'on peut ou non relier par la route ou les airs, à travers l'arpentage du sol d'un territoire ou grâce aux réseaux mais qui sont pétris par les distances euclidiennes habituelles liées aux mouvements des corps²⁶. Non, nous sommes là en face d'une nouvelle métrique que j'appelle chorégraphique. Ce terme étant construit autour du lieu au sens de la *choré-chora* qui exprime « l'appartenance d'une extension limitée et définie à un sujet » chez Platon (Berque A., 2012a). Ou mieux comme chez Eschyle, qui dans les Perses, indique que « le mot désigne toujours le territoire appartenant au sujet de la proposition ou bien vers lequel il se dirige, le territoire en tant que possession,

²⁴ À la suite des multiples travaux effectués sur ce sujet depuis une dizaine d'années par Marie-Françoise Durand, Jacques Lévy et Denis Retaillé ([1992]1993), Jacques Lévy (1994, 65-81) ; Denis Retaillé (1997a, 250-259) ; Christian Grataloup (1999) ou Michel Lussault (2009, 77-84 ; 2013, 45)

²⁵ « Avec les métriques, que l'on pourrait qualifier d'hertziennes (terme à discuter), il n'y a pas de déplacement matériel des personnes ou des biens, mais recomposition à distance (de voix, d'images ou de textes...) (Grataloup C., 1999, 16).

²⁶ « Les métriques topographiques sont celles d'un espace organisé par des déplacements matériels (des personnes et des biens) à la surface de la Terre (maritime ou continentale). On peut les différencier selon les instruments de transport (l'usage des moyens individuels ne produit pas les mêmes espaces que celui des moyens collectifs : le premier se traduit par des aires, le second est plus réticulaire). [...] Les métriques topologiques sont évidemment celles des réseaux, dont les emprises au sol sont beaucoup plus ponctuelles. C'est en particulier le cas des transports aériens » (Grataloup C., 1999, 16).

celui de la personne énonciatrice ou de l'adversaire qu'il désigne : le pays que je possède ou que j'aborde pour me l'approprier » (Casevitz M., 1998, 428). Mieux car la première définition reste intimement lié à une coprésence potentielle des éléments sur lesquels l'habitants e projette, ce que révèle en effet cette métrique mais ce sans distance peut aussi aller au-delà de ces seuls éléments, comme c'est d'ailleurs le cas ici.

Cette métrique du sans distance est situationnelle, car elle est suggérée par la place que je tiens auprès de mes beaux-parents et l'intérêt qu'ils pensent que je peux avoir à posséder cette information. Mais elle implique aussi et surtout la place de celui qui parle et de ce vers quoi sa préoccupation le projette et vers lequel il veut projeter son auditoire. Cette projection à travers la métrique chorégraphique occasionne selon moi les mêmes effets que l'hyperspatialité évoquée par Michel Lussault (2013, 154-158). « Par "hyperspatialité", je désigne le rôle inédit et crucial de la connectivité, de la systématisation de la possibilité de connexion : comme on passe d'un site Internet à un autre, puis à un autre encore, ad libitum par des hyperliens, on peut lier tout espace à un autre, puis à un autre encore par le truchement d'hyperliaison communicationnelle » (Lussault M., 2013, 154-155). Selon moi, cette hyperliaison est avant tout une artefactualisation de notre savoir humain proposé « naturellement » par notre cerveau. À chaque instant, l'habitant rebondit en effet de situation en situation que lui proposent des éléments de l'espace et il embrasse des éléments proches ou lointains selon sa nécessité d'être avec, d'être pour. C'est justement parce qu'il rebondit de situation en situation, d'avoir lieu en avoir lieu au sein duquel il est en place que la métaphore chorégraphique prend son sens.

Cette hyperliaison chorégraphique que proposent nos pensées a pour raison d'être fondamentale de « faire oublier la distance » (Lévy J., 1994, 67) car il est vrai que celle-ci perdure comme réalité concrète. Sauf que si nos corps doivent l'affronter, dans des épreuves spatiales, quand ils bougent et effectuent des trajets, le fait *a contrario* de ne pas faire ces trajets n'impliquent pas que nous perdons la sensibilité, l'émotion, les affects qui lui sont liés. En cela, je me mets en contradiction avec l'analyse proposée par Matthias Youchenko quand il déclare que « la télécommunication, cela veut dire une chose étrange, car ce qui a été supprimé finalement dans l'ère des télécommunications, c'est justement ce que dit *telos* en grec : la distance. L'immense avantage de cette technique, c'est qu'elle prétend maîtriser quelque chose d'inédit dans la nature, pas simplement la matière mais l'espace (la distance). Le monde entier est enfin proche de soi. On a supprimé la distance, mais vous voyez qu'il y a tout de même un immense paradoxe : la disparition de la distance s'est accompagnée de la disparition d'une certaine forme de proximité. On n'est plus là, on n'est plus jamais nulle part, mais en même temps on est télé-présent partout. Tu es là, je suis là. Alors, finalement, qu'est-ce qui a disparu ? Ce n'est pas tant la proximité qui a disparu, qu'une chose toute bête, une chose qui n'a pas de sens d'ailleurs, qui est un peu sale, une sorte de résidu de la présence : le corps ! Car on est bien présent, sous la forme de la communication, mais on n'est plus présent sous la forme du corps. C'est le corps qui n'est pas là. [...] On pourrait tout de même s'interroger sur ce que l'on perd quand on perd le corps et même le corps de l'espace. Ma présence est réalisée mais sous la forme virtuelle de l'image ; la distance n'est plus là. [...] Mais [...] alors que je peux être partout, je ne suis plus là nulle part, ou alors j'y suis sous un autre mode, je ne fais que passer » (2007, 59).

Justement, l'erreur serait de croire que deux corps présents au même endroit le sont vraiment dans une approche constitutiviste et situationnelle. Topographiquement, ils sont l'un à côté de l'autre. Par exemple, mon épouse et moi sommes face à face sur nos deux bureaux dans notre salon. Mais nos deux corps peuvent être très éloignés car nos préoccupations ne sont pas du tout les mêmes. Je suis en train d'être en relation avec une tierce personne à travers mon mail, le téléphone, skype pendant que mon épouse travaille à l'écriture d'un article. Je suis

donc topologiquement, pris dans ma conversation avec cette personne éloignée. Par exemple, ma fille qui se trouve dans un hôtel en Bulgarie. Nous sommes donc tous deux reliés avec ma fille via une métrique topologique mais si parfois dans la discussion, nous semblons connectés à la même situation, parfois nous sommes chorégraphiquement distants car mon esprit et le sien vagabondent de situation en situation suite à l'évocation de tel être, telle chose, ou tel souvenir.

À l'inverse, deux corps éloignés, voire n'ayant aucune liaison au sein de l'espace euclidien (pas de communication corporelle et virtuelle) peuvent être plongés tous deux dans les mêmes espaces, faire donc que cet espace ait lieu pour eux sans forcément que cette mise en situation ne provoque une interaction au sens strict. Au sens strict car le plus souvent cette mise à portée relève de préoccupations communes que conforment le vecteur informationnel. Les événements spatiaux que provoquent les hommes ou la nature en sont de bons exemples, qui nous plongent dans une situation commune non interactionnelle mais émotivement partagée et spatialement située.

Dès lors, si les corps sont toujours là, ils ne sont pas abstraits à eux-mêmes parce qu'ils ne bougent pas. Ils voyagent. Au-delà, ils se déplacent. Pour une raison simple, c'est que comme le rappelle Denis Retaille « si chacun restait à "sa" place ou à une place sans bouger, il n'y aurait pas de géographie ni donc de conflit géographique. Le mouvement seul peut être à l'origine de tels conflits en provoquant des rencontres supposant des réglages c'est-à-dire une négociation permanente des lieux » (2011, 16). Dans la mesure où aujourd'hui, les conflits et les réglages naissent de situation sans que forcément les corps des protagonistes ne semblent bouger, c'est qu'il y a bien mouvement de quelque chose, notamment parce que la lutte des places se passe ailleurs que là où on l'imagine. Elle se déplace sur le lieu d'une situation partagée par des protagonistes qui potentiellement ne s'y trouvent pas objectivement. Dans l'exemple anecdotique proposé plus haut, des réglages s'effectuent entre les participants de la situation tous trois projetés sur le lieu de l'épreuve, parce que ce qui est évoqué n'est pas à la même place pour l'ensemble des protagonistes. Un conflit concernant ce que chacun croit savoir peut alors se développer.

Mais comme pour la situation de télécommunication évoquée plus haut, cette situation de récit sur un espace partagé permet aux protagonistes d'embrasser potentiellement les espaces lointains évoqués. La proposition sur la métrique chorégraphique relève alors du passage entre corps et chair de Merleau-Ponty. Dans un premier temps, celui-ci indique que « les choses sont le prolongement de mon corps et mon corps est le prolongement du monde, par lui le monde m'entoure. Si je ne puis toucher mon mouvement, ce mouvement est entièrement tissé de contacts avec moi » (1964, 308). Cela sous-entend que corps et objets ne sont pas renvoyés l'un à l'autre dans leur *objectité*, dans leur séparation comme objets localisés, mais sont l'un à l'autre liés une fois que l'habitant se projette sur lui, en situation. Mais ce passage pourrait sous-entendre que cette chair ne se révèle que dans la coprésence objectale entre l'être et la chose. Il n'en est rien car la mise en chair du monde déborde l'environnement immédiat, cette cage ontologique qui nous confinerait à la vision, au toucher « objectif ». Merleau-Ponty va ainsi chercher Sartre pour asseoir un deuxième temps de son analyse sur le sensible, le visible. « Sartre disant que l'image de Pierre qui est en Afrique n'est qu'une "manière de vivre" l'être même de Pierre, son être visible, le seul qu'il y ait. En réalité ceci est autre chose que l'image libre : c'est une sorte de perception, une téléperception. Il faut définir le sensible, le visible, non comme ce avec quoi j'ai rapport de fait par vision effective, mais aussi comme cela dont je puis avoir dans la suite téléperception » (1964, 311). Il en reste alors à l'idée que notre perception déborde la simple présence des objets pour parfois se plonger au loin sur des choses que le corps ne peut objectivement pas voir. Il en conclut alors qu'il faut « définir l'esprit

comme l'autre côté du corps. L'autre côté veut dire que le corps, en tant qu'il a cet autre côté, n'est pas descriptible en termes objectifs, en termes d'en soi, que cet autre côté est vraiment l'autre côté du corps, déborde en lui, empiète sur lui, est caché en lui, et en même temps a besoin de lui, se termine en lui, s'ancre en lui. Il y a un corps de l'esprit et un esprit du corps et un chiasme entre eux. L'autre côté à comprendre, non pas, comme dans la pensée objective, au sens d'autre projection du même géométral, mais au sens d'un dépassement du corps vers une profondeur, une dimensionnalité qui n'est pas celle de l'étendue » (1964, 312-313).

Cet autre côté, c'est ce sur quoi je projette mon attention (bien plus que mes intentions car le plus souvent elles me dépassent), ma préoccupation, c'est ce vers quoi je fais place en m'y projetant et en y plaçant les choses et les êtres auxquels je me réfère en situation. À ce moment, la distance disparaît. Je deviens l'espace que j'embrasse, et en l'embrassant, je dépasse les limites que le contexte pouvait m'imposer. Mais de manière symétrique, je m'enferme au sein du monde que je viens de ceindre à mon entour comme le fait le danseur quand il se met en scène. « Les frontières mises en question sont également celles du corps du danseur dont l'analyse de la danse a montré qu'elles ne s'arrêtaient pas aux limites du corps. C'est en termes d'extension, d'expansion que l'action du danseur se définit. La scène fictive qu'il se construit pour faire exister son geste module la nature de la projection, autrement dit la manière dont il investit l'espace qui l'entoure » (Perrin J., 2012, 255). Cet investissement relève de l'habiter, des différentes spatialités produites par les œuvres humaines ou artistiques. Julie Perrin qui a travaillé sur la spatialité en danse conclut alors qu'« il ne s'agit pas tant d'habiter un lieu que d'habiter tout simplement, c'est-à-dire d'inventer des modalités nouvelles d'exister que le lieu ne prédéterminerait pas. Spatialités chorégraphiques et corporelle, scénographique, acoustique n'entretiennent pas un rapport d'inclusion avec le lieu » (2012, 256). En effet, c'est elle qui le fonde à travers l'habiter.

La métrique chorégraphique prend alors ses aises dans l'entrebâillement de la chair. Dans l'entrebâillement car rien n'assure de l'ouverture définitive à une situation. N'étant pas déterminée dans l'absolue, elle peut ou ne peut pas être. Quand Berque lit la *chôra* de Platon, nous y voyons alors l'avoir lieu potentiel d'une situation. « Ainsi donc empreinte et matrice, à la fois une chose et son contraire, la *chôra* n'a littéralement pas d'identité. L'on ne peut pas s'en faire idée. Platon reconnaît qu'une telle chose est "difficilement croyable", et qu'"en la voyant, on la rêve" ; mais il insiste sur son existence : dans la mise en ordre (la cosmisation) de l'être, il y a bien, dès le départ et à la fois, l'être véritable, sa projection en existants, et le milieu où cette projection s'accomplit concrètement en devenir, c'est-à-dire la *chorâ* » (Berque A., 2012a, 21).

Le problème, et il est de taille (voir 3.1.), c'est que la métrique chorégraphique est souvent absente de notre intellection, de notre évaluation. Nous sommes peu attentifs à cet avoir lieu constant des situations au sein desquelles nous nous projetons et encore plus des « entrechats » que nous opérons d'une situation à l'autre selon les contextes parcourus. Notre réflexivité s'intéresse plus souvent au temps mis ou au coût payé pour faire un trajet que, en quoi ce trajet a occasionné des digressions spatiales et temporelles dans nos pensées qui explicitent ce qui je suis pour les autres ou ce que je suis pour moi-même. Pensées qui ont pourtant organisé potentiellement l'opérationnalité de nos pratiques sociales et spatiales futures. En fait, le sens même de la *chôré-chôra* nous révèle la contingence de l'advenue du lieu, il peut ou non se révéler, et au-delà, il peut ou ne peut pas permettre son intellection. Mais, à chaque fois, il révèle notre proximité au lieu à travers notre projection préoccupante (dans la double lecture du mot entre souci et anticipation), et cela dans la double dimension spatiale de projection de notre corps auprès de l'espace, et sociale/sociable de projection de notre esprit auprès de celle ou celui, celles et ceux dont nous voulons nous entourer.

Cette préoccupation est constitutive de l'habitant lui-même qui se relie au monde. Même dans l'interaction qu'il peut voir naître d'une situation, il est le seul à pouvoir donner sens de cette mise à proximité. Et c'est bien parce que « la proximité n'est pas un état, un repos, mais précisément inquiétude, non-lieu » que l'habitant cherche toujours à se projeter, à embrasser les éléments au loin de cet avoir lieu. Mais la proximité spatiale n'invite pas toujours à ce repos car il préfère parfois ne pas voir, toucher, ressentir ce qui l'entoure pour éviter de s'y trouver placé contre son gré. Ainsi, « la proximité, comme le “de plus en plus proche” se fait sujet. Elle atteint son superlatif comme mon inquiétude incessible, se fait unique, dès lors un, oublie la réciprocité comme dans un amour qui n'attend pas de partage. La proximité c'est le sujet qui approche et qui, par conséquent, constitue une relation à laquelle je participe comme terme, mais où je suis plus -ou moins- qu'un terme. Ce surplus ou ce défaut - me rejette hors l'objectivité de la relation » (Lévinas E., 1974, 103-104). La relation chorégraphique aux distances ne peut alors être conçue comme symétrique dans la posture constitutive. Deux sujets ne peuvent jamais évaluer leur proximité de la même façon.

En revanche, les habitants partagent l'humanité qui, à travers ce supplément d'âme que porte notre réflexivité, les différencie potentiellement de l'animalité. Car l'animal lui aussi dans ses activités mobilitaires, à travers ses instincts, dépassent le cadre même d'un contexte environnemental clos, mais il répète ce dépassement par la répétition de ses injonctions à être ce qu'il doit être en tant qu'animal. L'oiseau migrateur peut être conçu comme ayant des compétences métriques au niveau topographiques et topologiques. C'est à travers l'utilisation des métriques chorégraphiques que nous nous distinguerions car notre liberté est dans la labilité des avoir lieu. Labilité qui n'est pas ipso facto liée à la contingence des événements et des éléments de contexte présent. Je peux penser à une personne chère quel que soit l'endroit où je me trouve, même si certains m'y font plus penser que d'autres.

Cette posture constitutive n'est donc ni mieux ni ne dépasse les autres mais désaxe la lecture que l'on peut donner aux relations de cause à effet, de bouclage, de rétroaction, systémique, etc., notamment en ce qui concerne l'un des axes prioritaires de la géographie, celle de l'étude des spatialités. Postuler le constitutivisme, ce n'est donc pas prendre position sur le choix des plans épistémologiques (déterminisme, possibilisme, constructivisme, systémisme, pragmatisme), c'est juste postuler qu'*in fine* c'est la réalité qui est constituée par l'habitant qui fait foi, car c'est une croyance justificatrice qui nous fait dire que cela est induit par ou déterminé par, ou la conséquence de tel ou tel élément, ou de la conjonction de ces éléments. Les relations que les habitants entretiennent par la parole, par les représentations, par les pratiques, que celles-ci soient analysées par cet habitant dans leur spécificité ou généralité ou cohérence ou déconnexion n'enlèvent jamais que le creuset constitutif de leur réalité, c'est eux. Même liée à des habitus, à des normes, à des conditions données, celle-ci n'enlève jamais la part de réorganisation partielle et partielle que les habitants font de ces habitus, normes, conditions. Mais si ce n'est pas prendre position, c'est cependant s'imposer une orientation vers l'un des deux types de géographie éclairé par Michel Lussault (2010). En effet, l'analyse des spatialités n'est plus liée, au sens strict, à ce fameux contexte déchiffrable, qualifiable, quantifiable, descriptible, partageable objectivement mais seulement aux *situations* qui sont à tout instant des artefacts de monde. L'habitant, en tant qu'opérateur spatial devient générateur de spatialités pour ce/ceux qui l'entourent et pour lui-même. Mais ce caractère opératoire est en relation directe avec toute mise en situation. Chaque acteur peut ainsi imposer son épreuve spatiale aux autres par le fait même qu'il concentre en tant qu'être l'attention de ceux qui sont avec lui. Alors même que pour eux, l'épreuve n'avait objectivement pas de sens.

Par exemple, une de mes filles a mis de nombreuses années pour utiliser les pontons des bords de mer. Ces derniers sont souvent réalisés avec des traverses de bois non jointives séparées de deux ou trois centimètres. La raison partagée par notre rationalité estime qu'il n'y a aucun danger, notamment de tomber entre les lames de bois. Pour autant, il est toujours difficile de raisonner aujourd'hui sa peur car la configuration spatiale qu'elle opère, la situation, la réalité qu'elle voit ou dit voir diffère totalement de ce que l'on pourrait lui dire « objectivement ». L'analyse scientifique interprète cette peur selon divers déterminants génétiques, psychologiques, neurologiques, pédagogiques. Pour autant, qu'elle qu'en soit la cause, la situation n'est pas la même et aucun chercheur ne peut prouver que c'est la peur qui entraîne la situation ou la situation qui entraîne la peur. C'est un état de fait.

La phénoménologie n'inverse donc par forcément les termes de l'interprétation des causes et des effets. Mais elle montre que les effets ne sont pas liés à des causes objectivables. « Pour qui a été formé à la considération de la « nature » et des distances « objectivement » mesurées entre les choses, il y aura risque de tenir pour « subjectives » cette explicitation de l'éloignement et cette manière d'évaluer. Mais il s'agirait alors d'une « subjectivité » qui nous découvre, peut-être, ce qu'il y a de plus réel dans la « réalité » du monde et qui n'aurait rien à voir avec l'arbitraire « subjectif » et les « opinions » subjectivistes touchant un étant qui « en soi » serait autre. C'est la faculté de déloignement [d'ôter l'éloignement], exercée par l'être-là dans sa prévoyance quotidienne, qui nous découvre l'être-en-soi du « monde vrai », c'est-à-dire de l'étant auprès duquel l'être-là, en tant qu'il existe, est toujours-déjà présent » (Heidegger, [1927]1964, 135).

Lorsque nous sommes en bord de mer dans un port et que nous prenons un ponton, aucun d'entre nous ne se préoccupe du ponton et encore moins de l'espacement des planches de bois sur lesquels on marche. Ces éléments n'existent donc pas dans notre monde, dans notre situation. Sauf pour notre fille, qui à travers sa préoccupation, fixe son regard sur ces planches, focalise son attention sur celle-ci et sa peur avec. Elle met donc en situation le Monde de manière différenciée. Soit elle le fait en silence et se construit à travers cette peur par des stratégies d'évitement que nous ne pourrions pas toujours comprendre, soit elle partage avec nous ses craintes et nous fait entrer ces éléments dans notre propre situation et provoque potentiellement alors notre propre spatialité. Dès lors, la spatialité de notre fille et la nôtre s'en trouve modifiée. Dès lors, la question générale que nous pouvons nous poser relève d'un choix : devrions-nous analyser les choses sur la rationalité supposée de notre rapport à ce type de contexte. Il n'y a pas de danger donc on fait cela et on agit comme cela (on passe sur les pontons), voire on réagit comme cela (on lui dit ses quatre vérités) ou doit-on prendre en compte cette réalité ?

On retrouve d'ailleurs les mêmes constitutions dans des univers très différents qui jouent sur la vie économique et sociétale du Monde. Les échanges boursiers ne sont par exemple pas fondés uniquement (voire totalement) sur des rationalités mais bien sur des jeux d'intentions et de situation. On est bien là aussi dans des jeux référentiels complexes qui ont des caractères opératoires. Vendre ou acheter ne relèvent pas toujours voire jamais de la rationalité économique. D'abord parce qu'elle n'est en fait jamais totalement objectivable, mais surtout parce que les acteurs eux-mêmes se sont aperçus que les meilleurs moyens de faire fructifier une situation (positive ou non selon la morale et la rationalité) étaient justement d'utiliser des stratégies référentielles qui permettent l'avènement d'artefact de la réalité, un nouveau récit du monde de la bourse, donc une autre situation, un autre contexte d'application future des actions. Pour autant, ils sont convaincus que la réalité, c'est l'artefact, c'est-à-dire le sentiment qu'ils ont qu'une action vaut autant ou va valoir autant dans l'avenir.

3.5. Faire avec *son* monde, pas avec *le* monde

Le monde « dans » lequel nous vivons ou nous croyons vivre et avec lequel nous faisons ou croyons « faire avec », pour reprendre les termes de Mathis Stock, recourt à deux analyses différentes. Objectivement, il n'est jamais qu'un artifice situationnel dans la mesure où il n'est jamais rationalisable de la même manière par tous les habitants qui le vivent. Si un hors-humain pouvait analyser ce monde comme une boîte noire de laboratoire, il pourrait facilement montrer l'incohérence logique dans les chaînons des opérations spatiales (de déterminations, d'influences) qui s'y déroulent. En effet, la totalité des éléments qui existent et y interagissent ne sont pas appréhendables donc déchiffrables de manière exhaustive et partageable de manière univoque par tous les acteurs qu'y s'y trouvent, quelle que soit l'échelle géographique prise en compte. Dès lors, toute posture épistémologique, qui tente de s'arrimer sur un minimum de lien de déterminations dans les opérations, les interactions, les transactions qui s'effectuent entre ce monde et les acteurs (déterminisme, interactionnisme, constructivisme) surévaluent toujours les éléments même de ces opérations, interactions, transactions qui doivent être prises en compte ; Mais concrètement, il est une réalité qui fait comme si chaque situation constituée par chaque habitant était *le* monde partageable et déchiffrable par tous. C'est en fait *un* monde unique constitué en situation par chaque habitant à chaque instant, toujours déjà dépassé. Ce monde n'est qu'approché, jamais objectivé et pourtant il est concret pour l'habitant lui-même car il est la ressource même de ses opérations spatiales, de ses spatialités (Lussault M., 2007 ; 2009). Mais ces ressources ne sont pas configurées uniquement à partir de l'existant potentiel dans l'environnement social et naturel qu'il aurait face à lui, car il a cette capacité de dépasser cette cage ontologique dont parle Peter Sloterdijk (2000), mais de dépasser cette cage tout en reconfigurant un monde.

« Ce qui est animal vit toujours dans cette cage ontologique que les modernes, d'après le terme génial de Jacob Von Uexkull [[1956] 1965, *Mondes animaux et monde humain*], nomment l'environnement (comme « monde autour » [Umwelt]), tandis que la spécificité de l'être humain est d'accomplir la sortie de l'environnement, la percée dans l'absence de cage ontologique, pour laquelle nous ne trouverons sans doute jamais meilleure caractérisation que le mot le plus trivial et le plus profond des langages humains, l'expression de « monde ».[...] L'homme ne peut justement être homme que dans la mesure où il est « formateur de monde » et admet d'être entouré par le monde » (Sloterdijk, 2000, 27-30)

Mais si l'homme n'est donc plus déterminé par cette cage, il se détermine pour autant lui-même à travers le monde qu'il forme. Et cette détermination peut être parfois plus limitative que la cage elle-même. Seulement, il semble garder espoir et utopie dans sa liberté ainsi conquise. La liberté individuelle et collective de s'enfermer dans son propre monde, dans sa propre réalité et d'agir en conséquence de cette réalité ou par anticipation de la réalité voulue comme déterminante des actions désirées. « Si les événements décisifs pour le métabolisme, le comportement, la survie, et donc la vie quotidienne, ont lieu dans les quelques dizaines de millisecondes précédant l'action ou l'interprétation perceptive, et si la trame du vécu est faite d'une multitude de tels actes d'anticipation effectués dans ce même laps de temps, c'est que la "*réalité*" pour le sujet percevant, la réalité elle-même, est une vaste construction anticipative - à proprement parler : elle est de constitution (ou par constitution) *protentielle*. Dans cette perspective, le rêve et les hallucinations ne sont qu'un des aspects (pathologique pour l'hallucination) de cette propriété fondamentale du cerveau de construire SA réalité » (Berthoz A., et Petit J.-L., 2006, 75). Ainsi, l'habitant va configurer un monde à la mesure de l'action, qu'il veut entamer avant même qu'il ne le vive réellement, « objectivement » si tel était possible. À travers la question des métriques, on peut ainsi percevoir que le sens donné à l'éloignement ou non d'un lieu à un autre par un habitant va conditionner son choix de

spatialités. Cette métrique est pourtant totalement subjective et anticipative car le décodage de toute information liant cette distance fonctionne déjà à travers des prérequis non identifiables : pourquoi c'est long, c'est cher, cela dure...

S'attacher à traiter des distances en fonction des nombreuses métriques incorporées par chaque habitant est un bon exemple de cette constitution anticipée des mondes. Que cela soit à travers sa mise en relation de l'étendue, du temps, du coût, des émotions, chaque type de mesure de la distance interfère sur l'impression de proximité ou d'éloignement entre l'endroit où se trouve l'habitant et le lieu qu'il évoque. Par exemple, les « erreurs » quant à la quantification que des étudiants de géographie expriment entre différentes villes importantes de France et Bordeaux expliquent moins leur ignorance ou leur incompetence que leur incapacité à configurer ces lieux dans leur monde. En éloignant ces lieux par rapport à la réalité supposée des mesures euclidiennes, ils inscrivent, comme le ferait la parole, que ces villes n'existent pas pour eux ou doivent être éloignées de leur monde. Ce qui est surprenant, c'est que chaque échelle utilisée anticipativement comme mode de mesure : le temps, l'étendue, le coût, l'intérêt, etc. peut modifier aussi selon les situations le mode de représentation de cette distance.

L'échelle en géographie ouvre sur la problématique de l'espace considéré tant par sa taille que par le recul que l'on a pour l'observer. S'il semble à première vue normal de considérer que "l'approche humaniste est éminemment égocentrique alors que la démarche néo-positiviste est libre de tout *ego* " (Sanguin J.-L., 1981, 566), il faut se demander à quel niveau d'interprétation l'on se place et à partir de quelle perspective l'on prend en compte la réalité : est-ce celle du chercheur ou du sujet sur lequel on travaille (personnes ou lieux) ? Est-ce le chercheur qui est égocentrique ou la personne ou le lieu sur lequel il travaille ? La science positive, quant à elle, peut-elle s'abstraire des *ego* qui en fondent la finalité ? La démarche néo-positiviste est-elle vraiment plus objective en décentrant prétendument le point d'interprétation du chercheur vers l'appareil de mesure ?

La société contemporaine occidentale a justement modifié les repères de distance à travers la modification même des modes de transports. Des lieux pourtant plus éloignés en termes d'étendue peuvent être plus proches en termes de temps ou de coût. Dès lors, on a tendance à surestimer l'ouverture du monde de l'habitant comme si celle-ci se faisait de manière exhaustive alors qu'elle ne se réalise que dans de nouvelles sphères spatiales, certes parfois plus éloignées des lieux de résidence par exemple mais dont l'étendue pratiquée reste identique voire est plus réduite qu'aux temps anciens.

Pour le moins on peut alors réinterroger toute la conceptualisation mécaniste autour de l'habiter exprimer aujourd'hui : « Et si, impliquant temps et espace, le mot « habiter » peut non seulement la nommer mais encore aider à comprendre cette histoire, c'est d'abord à condition d'en pointer quelques-unes des tendances lourdes. La première est la multiplication et la diversification des mobilités. Déplacements professionnels de longue distance ou mobilités alternantes quotidiennes, mobilités touristiques ou migrations internationales constituent autant de raisons de bouger. Au-delà, chaque mouvement peut se combiner aux autres, se compléter, s'en enrichir et finalement participer à l'élaboration de véritables « systèmes de mobilités ». De fait, ils transforment des rapports à l'espace voulus et imposés comme stables depuis des générations. Le modèle sédentaire hérité des temps féodaux voire précédents, celui des habitants attachés aux lieux où ils vivent et dont ils vivent, n'a plus cours, pratiquement du moins. Du reste, la question n'est pas tant de savoir si cette situation n'a jamais été réelle que de constater qu'elle a été érigée comme modèle politiquement dominant durant des siècles et, singulièrement sans doute, au temps d'un XIX^{ème} siècle nationalisé. Chaque habitant mobile accède désormais à un degré de liberté supplémentaire dans le choix de ses lieux. Singulièrement « polytopiques » (Stock, 2006), ces habitants « habitent » désormais plusieurs

lieux et, qui plus est, les habitent différemment. Ils constituent ainsi, collectivement, des sociétés à habitants mobiles » (Lazzarotti O., in Frelat-Kahn B. et Lazzarotti O. (dir.), 2012, *Habiter. Vers un nouveau concept ?*, Paris, Armand Colin, coll. Recherches, pp.12-13).

Cette analyse n'a de sens que dans un cadre normatif des mises en mesure et en situation du monde. Sans aller vers une orientation sociologique voire radicale de la géographie qui pourrait déjà pour le moins montrer que ce polytopisme s'applique à une certaine catégorie de la population de plus en plus restreinte aujourd'hui après avoir eu il est vrai ses belles heures les deux décennies précédentes, il est surtout nécessaire d'appréhender à nouveau les termes mêmes de ce qui est énoncé ici car cela permet de mieux signifier la différence entre une posture constructivisme et constitutiviste.

3.6. Mobilité et déplacement, l'enjeu des places

Il est intéressant tout d'abord de revenir sur ce modèle sédentaire évoqué par Olivier Lazzarotti. Sans faire montre d'érudition historique, on peut juste se demander si les différents endroits pratiqués à cette époque n'étaient pas considérés, en fonction justement des modes de mobilité de l'époque, comme des lieux différenciés. En quoi les paysans des montagnes alpines n'étaient pas déjà dans un habiter polytopique quand ils devaient parcourir au long de l'année ces trois lieux de résidences, en fond de vallée, à mi-pente et à l'estive comme c'était le cas notamment en Tarentaise Étaient-ils plus mobiles en fréquence, en distance, en lieux fréquentés ? Car sans reprendre une analyse constitutive de la métrique dans son appréhension de la proximité ou de l'éloignement, comment interpréter les éléments de continuité ou de fracture vécus par l'habitant comme l'expression fondamentale de la distance qu'il construit et configure alors pour mettre en différence les lieux de sa pratique. Cette différence permettant alors de lire la continuité ou la discontinuité des espaces que Lévy préfigure à travers les métriques topographiques (celles des territoires) et topologiques (celles des réseaux).

« Le proche et le lointain dépendent de la mesure de la distance, de la métrique. Ce qui est loin sous un certain angle peut devenir proche selon une autre métrique, par exemple si on augmente les vitesses, si on arrive à s'approcher de la coprésence grâce à la télécommunication (visio-conférence, skype) ou si l'on épaissit l'échelle de référence de la coprésence (villes mondiales). [...] Le proche est plutôt un domaine en expansion à mesure que les techniques de réduction des distances montent en puissance » (Lévy J., 2012, 28).

Dès lors, si l'espacement des lieux fréquentés peut apparaître comme plus important en distance étendue selon une métrique euclidienne, l'appréhension même du mode de transport implique alors une autre échelle de cette distance. N'est-ce pas l'impression symbolique d'expédition ou d'étrangeté qui fait alors l'impression de distanciation. Tout cela réinterroge le lieu en tant que compris comme *topos* ou *chora*, comme séparation d'espaces sans distance au sein de l'étendue ou comme prolongement de son corps dans cette même étendue. Le monde de l'habitant est certes polytopique et l'a toujours été comme il est choréique car il est constitué unitairement dans son extensivité de monde à soi.

La liberté de choix dans les lieux parcourus pourrait fonder la différence entre hier et aujourd'hui tel qu'exprimée par Lazzarotti. Mais a-t-on tant de liberté que cela dans nos mobilités et dans les lieux fréquentés ? Notre mobilité n'est-elle pas induite par notre place dans la société ou par notre volonté de placement, de re-placement au sein de la société ? Même partir en vacances loin, n'est-ce pas une contrainte de placement ? Devoir aller à la montagne, devoir aller en Espagne...n'est-ce pas des contraintes de placement au sein de notre collectif social ? N'est-on pas assigné à ses lieux de par la désignation sociale qui nous est donnée ou de par l'auto-désignation que nous nous donnons ! Car, quelle est la liberté réelle de ce choix ? Et

pour qui ? Le choix d'un lieu touristique est-il un choix « libre » ou fait-on croire au sein des usines à tourisme qu'il l'est, que l'habitant est libre de ce choix ? Il n'y a qu'à voir en cela les sites de recherches d'emplacement touristique comme booking.com, federal hotel, etc... qui savent repérer et proposer aux individus les types de logement qui plaisent ou non selon votre budget directement lors de votre recherche sur internet ! La vraie utilité des recherches pour partir en vacances étant de montrer votre capacité à les préparer, c'est-à-dire à visibiliser votre motilité (Kaufmann V., 2004).

« La motilité peut être définie comme la manière dont un individu ou un groupe fait sien le champ du possible en matière de mobilité et en fait usage pour développer des projets. Ce potentiel ne se transforme pas nécessairement en déplacements, il peut très bien être construit pour rester à court terme à l'état de potentiel afin de permettre, par exemple, une ouverture maximale à des opportunités futures » (Kaufmann V., 2004, 62).

Ce capital de mobilité n'entraîne pas nécessairement un trajet de la part de l'individu, qui peut choisir ou non de bouger. Il s'ouvre simplement un champ des possibles de plus en plus large en matière de mobilités spatiales et en matière de visibilité sociale donc en matière de mobilité sociale. Il peut se placer/se dé-placer/se re-placer socialement parlant à travers cette capacité à la mobilité. On comprend ainsi la différence entre la mobilité et le déplacement. La mobilité implique plus une idée de mouvement d'un corps dans l'espace, c'est pour ainsi dire un moyen de mobilité physique. Si l'on parle de déplacement, c'est en référence à la constitution d'une nouvelle situation où l'habitant se place ou se trouve placé selon sa propre interprétation. Que cette situation soit objectivement visible (donc partageable par d'autres que soi) à travers des pratiques ou des interprétations partagées, c'est toujours dans un cadre interprétatif et réflexif qui n'appartient *in fine* qu'à cet habitant. Le déplacement peut se faire avec ou sans mobilité dans ce cas (à travers la motilité notamment) et la mobilité n'entraîne pas forcément de déplacement puisque l'individu peut ne chercher que des lieux qui expriment sa place, les routines du collectif dans lequel il s'inscrit lui-même, dans lequel il réside.

Un sportif de haut niveau peut ainsi écumer les salles de sports dans le monde entier, voire les hôtels à proximité de ces établissements sportifs sans pour autant appréhender une quelconque altérité, un quelconque dé-placement. Il est « dans son élément », dans son milieu d'origine, de routine, dans sa cage ontologique.

Enfin, est-on revenu à une société d'individus nomades ou mobiles ? La sédentarité n'exprime-t-elle pas le besoin d'ancrage pour au moins un lieu alors que le nomadisme n'en appelle aucun. Avoir plusieurs lieux d'ancrages (une multisécurité) n'implique pas forcément l'idée d'errance des nomades qui sont portés par la mobilité (et aboutissent dans des lieux) par rapport aux sédentaires qui se dirigent vers des lieux précis. On pourrait d'ailleurs dire qu'on sédentarise les « gens du voyage » en les obligeant de plus en plus à savoir où ils doivent aller (dans quels lieux ils doivent être parqués) alors qu'ils ont justement envie de pouvoir se poser au gré de leur envie de se mouvoir.

Dans un monde prétendument en mouvement, la mobilité des idées, des objets et des êtres humains ne cesse de croître, si ce n'est dans la réalité, tout au moins dans le récit que les politiques, les scientifiques et les médias en font. Dispersés physiquement et mentalement par nos modes d'habiter, de plus en plus distendus spatialement mais aussi socialement et temporellement, il est intéressant d'appréhender les moyens et de comprendre les stratégies dont useraient et abuseraient les êtres pour atteindre tout de même une sécurité ontologique. Celle-ci, qui éclaire les habitus, —ces incorporations plus ou moins cachées qu'expriment nos façons d'être, de faire, de penser habituelles—, se nourrit d'ancrages spatiaux mais aussi mentaux. Ces ancres ont pour vocation de matérialiser un monde, de le configurer sous l'égide

d'une représentation normée, répétitive, mimétique pour permettre à l'habitant de trouver ou plutôt de faire valoir sa place dans la société, et de perpétuer à la fois sa rente de situation et de position. Cette place a pour utilité d'asseoir la légitimité de l'habitant d'être là plutôt qu'ailleurs, en somme de construire le bien-fondé de cette situation (socio-spatiale) et de cette position (spatio-sociale) au sein du monde, et cela à travers un ensemble de pratiques, de discours, d'artefacts. L'idée sera alors pour nous d'analyser ces inventions perpétuelles qui permettent à l'habitant de matérialiser des éléments d'appropriation et d'identification territoriales en les traduisant, les partageant, les inscrivant comme autant de référents, de signes à voir, à transmettre et à faire accepter par les autres.

Si comme le rappelle Heidegger, Habiter, c'est rester enclos, on peut se demander si l'ancrage territorial n'en est pas sa plus belle expression. Cet ancrage révèle en effet la compulsion habitante de rester proche de ce qui est déjà connu, ce que les phénoménologues nomment le déloignement (Heidegger) et les géographes, la coprésence (Lévy-Lussault). Encore que ce connu ne relève pas forcément et uniquement de ce qui est proche spatialement mais de ce qui est proche mentalement de part les aspirations de la personne. Aspirations qui inscrivent pleinement la place de l'habitant en son monde constitué, autant de par sa position sociale que de sa situation spatiale, mais aussi à travers le/les statut(s) et le/les rôle(s) qu'ils se donnent ou qu'on lui donne, qu'ils s'attribuent ou qu'on lui attribue. Il y a donc un jeu de contexte socio-spatial qui pose des conditions d'attributions de ces places autant qu'il y a un enjeu quant à la possibilité, la potentialité de pouvoir construire ce contexte pour qu'*in fine* il puisse modifier cette place et les assignations qu'elle génère.

En cela, si la réalité est constituée par l'être quand il l'habite et si l'habitant constitue ainsi son monde par anticipation. En fait, l'habitant coconstitue son monde plus qu'il ne le constitue, et cela pour partager celui-ci face à sa crainte d'être seul au monde (à l'inverse de ce que l'on pourrait croire chez les autistes qui justement ont peur d'être trop seul et imite pour exister avec). Il cherche ainsi les liens-lieux qui lui permettront de ressembler, se rassembler à l'autre au sein de ses propres construits. Ce mimétisme et cet instinct grégaire sont gérés et générés par la question de la place de l'habitant. Celle-ci engage alors aussi une réflexion sur la **mobilité sociale**, c'est-à-dire le changement de position sociale de l'habitant en fonction de l'emplacement où il se trouve ou de l'emplacement où il veut aller, où il peut avoir l'espoir de se rendre.

L'enjeu autour des liens entre mobilités et habiter devient alors le dé-placement. Il engage des réflexions sur les conditions d'assignation spatiale et de désignation sociale, et à travers elles les valeurs et les justifications qui leur donnent substance. Comme le signalait Barthes, le jeu consiste par des actes de parole ou du corps à faire occuper à l'autre l'emplacement qu'on lui attribue (à travers le couple désignation-assignation) naturellement, institutionnellement, logiquement, habituellement... et à se donner en même temps à soi un emplacement qui correspond avec l'occupation et la position que nous pensons avoir, mériter, pouvoir espérer...Le dé-placement peut donc alors être compris comme un moyen de changer de place à travers la mobilité spatiale, par sa mise en pratique et en discours (lui-même dans une double acception performative - car ce qui est dit est considéré comme se faisant en pratique au moment de la mobilité, notamment à travers les expressions des corps qui se mettent à proximité ou à distance - et ...pratique - car le discours devient en lui-même pour tout interlocuteur une mise en pratique du jeu des places).

Dans le grand jeu d'institutionnalisation du sens, le scientifique pourvoit à la construction de catégories qui sont autant d'éléments référentiels qui nourriront également potentiellement le discours habitant. Celui-ci évoquant, en retour, « naturellement », et donnant chair, « concrètement » à ces dites catégories. En effet, quand L'habitant s'entoure de

son monde, il construit lui-même les séparations et les unions artefactuelles qui vont créer les limites symboliques de ce monde. En construisant, il « fait avec » ce qu'il a ou pense avoir sous-sa-main. Il bricole (bricolage imaginaire de l'espace réf.) Mais une fois ce travail d'assemblage ou de choix effectués, donc une fois cet horizon de monde constitué, il s'enferme dans cet univers mental qu'il s'est ainsi constitué. Il ne vit pas dans le Monde mais dans l'artefact de ce Monde, qui devient son monde. Ce monde, s'il est certes partageable, car pour partie recouvrant des éléments qui ont participé à la constitution des mondes des autres individus, demeure unique à chaque habitant. Cette constitution « enfermante » semble pourtant se réaliser à travers l'ouverture active, libre de ce « faire avec » prisé avec acharnement par les géographes contemporains. « Faire avec » qui semble trop souvent relever aujourd'hui du « en dépit de » ou du « faute de mieux ». Comme si « ce faire avec » relevait d'une consommation de quelque chose, comme si l'habitant, en ces temps de contrainte et de crise (que de mots et de maux que l'intelligentsia a réussi à créer), devait devenir spécialiste d'une économie de l'espace. Economie de l'espace dans le double sens, pour les uns d'être économe avec l'espace, pour les autres de faire de la rente foncière plus ou moins réelle, plus ou moins imaginaire sur cet espace ! Pour les uns de subir, pour les autres, d'être des stratèges, fins connaisseurs des ressources territoriales que l'on manipule tout en étant manipulé par elles. Le géographe pourvoyant à cette analyse scientifique de même que le notaire, le commercial d'une agence de vente de biens, ou encore le responsable d'un office de tourisme. L'habitant, naviguant au sein de son propre récit dans sa capacité à démontrer et à se démontrer qu'il a fait le bon choix, qu'il a « bien » fait le avec ! Et en construisant son récit pour l'autre, d'assurer ou non sa place dans un monde plus ou moins partagé. Car, en fin de compte, pour vivre, l'habitant doit bien partager des choses pour pouvoir communiquer qui il est, ce qu'il est, ce qu'il veut faire, comment il veut faire, pour se placer dans le Monde à partir de son monde.

De ce fait, il y a bien des inter-mondes intellectuellement déchiffrables pour le scientifique mais aussi pour l'habitant lui-même. Les premiers à travers un ensemble d'éléments d'analyses, de descriptions et d'interprétations plus ou moins concertés, les seconds à travers l'impression de partager une vision plus ou moins identique de celle de leur concitoyen, collègue, coreligionnaire. Il y aurait donc bien d'un côté des figures d'interobjectivité et de l'autre, d'intersubjectivité. Il n'y aurait donc pas d'objectivité à une réalité quelle qu'elle soit ! Elle résiderait dans une sorte de point de fuite scientifique à travers le partage de l'interobjectivité, relevant ainsi d'une sorte de méthode des variations chère à la phénoménologie husserlienne. De même, un autre point de fuite, habitant cette fois, s'innoverait au sein de la subjectivité individuelle, point d'ancrage de la constitution des mondes de chacun.

Mais derrière ces figures d'interobjectivité et d'intersubjectivités, derrière cette volonté habitante de construire des liens, il y aurait la constitution par chaque habitant, à travers son rôle d'acteur habitant ou d'acteur institutionnellement déterminé ou auto-déterminé (scientifique, politique) de dialectiques simplistes car ontologiquement générative entre des différenciations, des distinctions, des distanciations d'une part (le « di » ou « dia » ou « dis ») et des connivences, des unions, des identifications, des synthèses, des collectifs, des rapprochements d'autre part (le « co » ou « syn »). La question, n'étant plus de se demander qui a conformé qui mais de voir comment se génère l'un et l'autre, l'un dans l'autre, l'un avec l'autre selon les mises en situation habitante ou scientifique qui se mettent en place.

3.7. L'enjeu des catégories dans le travail géographique

Les sciences de l'espace se prévalant d'une forme de constructivisme, se sont toujours données comme rôle de montrer qu'un milieu, qu'un espace, qu'un environnement, déterminait

peu ou prou la façon d'être, de faire et de penser des populations qui y vivaient. Soit de par la dimension physique, naturelle (géographie classique des années 1870 à 1950), économique (géographie économique des années 1950 à 1970) ou sociale (comme c'est le cas depuis les années 1960). Mais aussi de par l'espace lui-même en tant qu'intégrateur d'éléments naturels ou artificiels. L'aménagement et l'urbanisme se positionnent ainsi sur cette stratégie utilitaire de leur discipline. Changeons l'aspect de l'environnement, du paysage, voire sa perception, et les choses iront mieux. Quelle que soit l'évolution du monde et des conceptions idéologiques que les spécialistes des sciences de l'espace en ont, ce déterminisme demeure encore aujourd'hui omnipotent. S'il faut conserver l'idée d'une forme de détermination ou de causalité entre un milieu, un espace, environnement et la façon d'être, de faire et de penser des personnes qui l'habitent, encore faut-il préciser ce que ces spécialistes appellent milieu, espace, environnement. En effet, ces termes ne peuvent être abordés uniquement dans leur conception matérielle au sens objectif du terme : les montagnes, les bâtiments, et l'ensemble du dispositif morphologique du contexte dans lequel l'individu vit et se déplace.

La géographie, et notamment la géographie sociale et culturelle, dans sa recherche d'objectivation, ne peut donc s'arrêter à son œuvre de classement et de catégorisation, censée permettre le partage de son savoir savant. Elle ne peut pas non plus se contenter de généraliser ces observations sous le prétendu couvert des individus eux-mêmes, tout statut confondu. Ces derniers ne se conforment à des genres, des régimes, des manières de faire, de penser et d'être communs, censés permettre le partage des récits qu'ils se donnent pour exister, et qui leur permettraient de s'identifier les uns les autres à travers des savoirs vernaculaires que parce que ces classements et catégorisations préétablis en déterminent leur rangement !

L'illusion n'est donc pas plus dans l'ipséisme, l'universalisme ou le relativisme de celles et ceux qui sont décrits et ce à travers quoi ou par quoi ils seraient compris que dans la collusion voire la confusion systématique qui est faite par certains auteurs à travers une mise en commun d'un ensemble de façons d'être, de faire, de penser, pourtant relatives à chacun, sans que l'on ne sache d'ailleurs vraiment quelle particularité de chacune de ces façons d'être, de faire et de penser sont prises par le chercheur pour être mises ensemble et faire un tout. Mais au-delà des illusions qui sont inhérentes aux récits que la science ou l'individu lambda se donnent pour construire sa réalité plus ou moins partagée, la confusion se révèle davantage dans la logique méthodologique qui est de promouvoir le social en traitant d'un cas précis d'auteur emblématique qui serait censé démontrer l'exemplarité de ces façons d'être, de faire, et de penser des individus dans leur ensemble.

Car finalement, l'objectif reste toujours le même, construire de la comparaison et de la différenciation quelle que soit la métrique sociologique ou géographique que l'on prenne. Parler de famille, de classe, de genre, de nation revient à mettre ensemble des individus dans une configuration sociale induite. Induite car générée de fait par la catégorie d'élection dans laquelle on inscrit l'individu, catégorie elle-même déduite des éléments qui structurent cette catégorisation. Mais alors, comment détermine-t-on les limites (spatiales, sociales, temporelles) d'une classe (travailler dans une usine, avoir la même fonction dans celle-ci, être depuis longtemps dans un poste), d'un genre, d'une nation (vivre au sein d'un espace circonscrit par une frontière, y avoir des liens d'existence à travers des activités quotidiennes, y être né ou y vivre depuis longtemps). Cette inscription permettrait alors de lire *ipso facto* des modes, des types, des styles, des régimes, des genres de vie, d'habiter. Comme si justement, il y avait une peur d'être soi ou plus sûrement comme si l'utilitarisme à travailler sur ce soi, était inopérant et que la science devenue professionnelle se devait d'être opératoire donc faire du nombre.

En un sens premier, l'habiter inscrit une ouverture. Pourtant, de par les classements et les catégorisations effectués par le savoir savant et de par le vécu et les éléments de discours

qui lui sont associés à travers les savoirs vernaculaires, l'habiter génère aujourd'hui un ensemble de fermeture, de cloisonnement, d'enfermement tant disciplinaire qu'habitant. Une objection est faite aux relativismes de son interprétation liée à un sur-particularisme habitant. Ce relativisme générerait selon certains une illusion à l'ontologisme, notamment par celles et ceux qui adopteraient une démarche heideggérienne (Hoyaux, Berque). Pour autant, ces mêmes contradicteurs sont parfois eux-mêmes fascinés²⁷ par cet auteur (Lazzarotti, Brunet, Lévy) et surestime l'approche sur l'ipséité de l'être, c'est-à-dire l'autoconstitution identitaire de ce dernier, des travaux des géographes s'y référant. Ce travail concourra donc à dénouer cette aporie, notamment l'idée que l'analyse du social ne permet pas de réfléchir à l'individu comme seul ordonnateur du point de vue qu'il a, qu'il pose sur le Monde, autant qu'il est au sein de celui qu'il a ainsi constitué. Cette pensée s'inscrira dans le droit fil de l'analyse merleau-pontienne proposée ci-dessous qui montre que le social est aussi une illusion. L'intérêt étant de savoir comment ces illusions, ces fictions, ces récits agissent sur la constitution même du monde au sein duquel l'habitant effectue et justifie ses spatialités.

« La moindre reprise de l'attention me persuade que cet autre qui m'envahit n'est fait que de ma substance : ses couleurs, sa douleur, son monde, précisément en tant que *siens*, comment les concevais-je, sinon d'après les couleurs que je vois, les douleurs que j'ai eues, le monde où je vis ? Du moins, mon monde privé a cessé de n'être qu'à moi, c'est maintenant l'instrument dont un autre joue, la dimension d'une vie généralisée qui s'est greffée sur la mienne.

Mais à l'instant même où je crois partager la vie d'autrui, je ne la rejoins que dans ses fins, dans ses pôles extérieurs. C'est dans le monde que nous communiquons, par ce que notre vie a d'articulé. C'est à partir de cette pelouse devant moi que je crois entrevoir l'impact du vert sur la vision d'autrui, c'est par la musique que j'entre dans son émotion musicale, c'est la chose même qui m'ouvre l'accès au monde privé d'autrui. Or, la chose même, nous l'avons vu, c'est toujours pour moi la chose que *je* vois. L'intervention d'autrui ne résout pas le paradoxe interne de ma perception : elle y ajoute cette autre énigme de la propagation en autrui de ma vie la plus secrète - autre et la même, puisque, de toute évidence, ce n'est que par le monde que je puis sortir de moi. Il est donc bien vrai que les "mondes privés" communiquent, que chacun d'eux se donne à son titulaire comme variante d'un monde commun. La communication fait de nous les témoins d'un seul monde, comme la synergie de nos yeux les suspend à une chose unique. Mais dans un cas comme dans l'autre, la certitude, tout irrésistible qu'elle soit, reste absolument obscure ; nous pouvons la vivre, nous ne pouvons ni la penser, ni la formuler, ni l'ériger en thèse. Tout essai d'élucidation nous ramène aux dilemmes.

Or, cette certitude injustifiable d'un monde sensible qui nous soit commun, elle est en nous l'assise de vérité » (Merleau-Ponty M., 1964, 27). L'illusion n'est donc pas plus dans l'ipséité et la relativité de celles et ceux qui sont décrits et ce à travers quoi ou par quoi ils seraient compris que dans la collusion voire la confusion systématique qui est faite par certains auteurs à travers une mise en commun d'un ensemble de façons d'être, de faire, de penser, pourtant relatives à chacun, sans que l'on ne sache d'ailleurs vraiment quelles particularités de chacune de ces façons d'être, de faire et de penser sont prises par le chercheur pour être mises ensemble et faire un tout. Car finalement, l'objectif reste toujours le même, construire de la comparaison et de la différenciation quelle que soit la métrique sociologique ou géographique

²⁷ La fascination (*mysterium fascinans*) étant le revers de la crainte (*mysterium tremendum*) comme le précise Rudolf Otto ([1929] 1995) quand il traite des deux éléments fondamentaux du sacré. Il n'y a qu'à reprendre les lectures des deux auteurs cités pour s'en convaincre (Lazzarotti O., 2006a ; Brunet R., 2001).

que l'on prenne. Parler de famille, de classe, de genre, de nation revient à mettre ensemble des individus dans une configuration sociale induite. Induite car générée de fait par la catégorie d'élection dans laquelle on inscrit l'individu, catégorie elle-même déduite des éléments qui structurent cette catégorisation. Mais alors, comment détermine-t-on les limites (spatiales, sociales, temporelles) d'une classe (travailler dans une usine, avoir la même fonction dans celle-ci, être depuis longtemps dans un poste), d'un genre, d'une nation (vivre au sein d'un espace circonscrit par une frontière, y avoir des liens d'existence à travers des activités quotidiennes, y être né ou y vivre depuis longtemps) si ce n'est à travers la lecture qu'en fait l'habitant ? Cette inscription permettrait alors de lire *ipso facto* des modes, des types, des styles, des régimes, des genres de vie, d'habiter. Comme si justement, il y avait une peur d'être soi ou plus sûrement comme si l'utilitarisme à travailler sur ce soi, était inopérant et que la science devenue professionnelle se devait d'être opératoire donc faire du nombre.

Au-delà, la recherche sur l'habiter semble presque s'excuser de viser l'interprétation et la compréhension des habitants. En effet, des événements qui les dépassent semblent surdéterminer ce qu'ils sont : les conflits en Syrie, les attentats du 11 Septembre 2001, le chômage à 11,5%, l'économie mondiale en régression, la sortie de l'Euro pour la Grèce, etc. Ces événements, ces crises, sont conçus *de facto* comme des déterminants des façons de faire, de penser et d'être de ces habitants ; comme si finalement, même à bien réfléchir aux rôles des représentations, de la cognition, celles-ci seraient toujours subalternes par rapport à la vraie vie, la vie réelle, celles des structures dont l'être humain collectif ne serait pas responsable.

L'objectif de ce travail est donc d'analyser ces constructions savantes et habitantes qui tendent à la différenciation, à la distanciation, à la distinction, et à analyser leur nécessité dans le concert des savoir-être, vivre et penser le Monde et avec le monde. Peut-on finalement se passer de cette mise à l'écart conceptuelle, catégorielle, aussi bien que territoriale, identitaire ou mémorielle. N'est-on pas dans l'illusion en pensant qu'en déplaçant la ligne des significations que les scientifiques donnent à la réalité, et aux concepts qui l'éclairent, ils ne font que repousser l'univers de la différenciation, pas seulement de la réalité qu'ils réinterprètent ainsi, mais aussi d'eux-mêmes dans leur propre récit vis-à-vis des autres, en un mot de leur place ! Et au-delà, ne sont-ils pas en train de conformer cette réalité à cette nouvelle différenciation et à cette nouvelle distinction de manière artificielle ? En cela, ne produisent-ils pas un artefact tant de la réalité de monde qu'ils constituent, que de l'interprétation qu'il faut lui en donner ?

La réalité est constituée par l'être quand il l'habite. L'habitant constitue ainsi son monde par anticipation. En fait, l'habitant coconstitue son monde plus qu'il ne le constitue, car craignant d'être seul au monde, il a besoin de le partager et de constituer les éléments même de ce partage²⁸. Il cherche ainsi les liens-lieux qui lui permettront de ressembler-se rassembler à l'autre au sein de ses propres construits.

²⁸ En cela, nous fonctionnons tous de manière implicite comme les autistes, car, à l'inverse de ce que l'on pourrait croire, c'est justement leur peur d'être trop seul qui les font imiter pour exister avec (Buten H., 2009).

Partie 2. De nouveaux dispositifs d'approche de l'habiter

Après cette première partie faisant le point sur l'approche constitutiviste, la deuxième partie de cette HDR va montrer en quoi cette posture est intimement liée au concept d'habiter. Elle va d'abord présenter comment l'habiter peut être défini dans sa double dimension constitutive, d'un côté, par la constitution d'un espace de pratiques de l'habitant pour, à toutes fins utiles, prendre place au sein du monde ; de l'autre côté, par la constitution du sens de cet espace et des pratiques que cet habitant effectue en son sein, pour trouver une forme de sécurité ontologique, une forme de bien-être mental qui légitime la place qu'il a, qu'il tient, qu'il veut obtenir, qu'il donne aux autres (Chapitre 4). L'habitant est donc placé et plaçant car s'il se place, il place aussi les autres à travers ses pratiques qu'elles soient discursives ou mobilières (Chapitre 5) ; mais il est aussi pensé et pensant car en se donnant du sens à lui-même et à ses actions, il n'en reste pas moins le jouet potentiel du sens donné par l'extériorité, celui des autres habitants mais aussi celui de toutes les productions humaines qui forgent une imagerie et globalement une économie politique du signe (Baudrillard J., 1972), c'est-à-dire une interprétation normative du sens qu'il doit donner à sa réalité à travers un ensemble d'artefacts, comme peuvent l'être par exemple le territoire, la qualité de vie, le développement durable (Chapitres 6,7,8).

Ces deux dimensions de l'habiter - qui prolongent mon aventure doctorale (autour de la construction territoriale et de la constitution ontologique) - seront traitées ici par de nouvelles procédures d'analyse. Celles-ci seront globalement distanciées car n'opérant plus directement auprès des habitants eux-mêmes (sauf chapitre 5). Toutes en tout cas seront éloignées de mes démarches effectuées dans mes travaux précédents qui étaient structurés pour l'essentiel sur une procédure unique, celle des doubles entretiens auprès des habitants (voir Partie 1, Chapitre 2 ou Hoyaux A.-F., 2000 ; 2003a ; 2006a).

Il s'agit donc d'éclairer différemment ces deux dimensions de l'habiter en mettant le focus plutôt sur la question de la place (Chapitre 5) ou plutôt sur ce qui est supposé faire sens pour l'habitant (Chapitres 6,7 et 8). L'idée est alors d'appréhender cette relation au monde et au sens que l'habitant se donne de cette relation à travers les productions de celles et ceux qui en abordent les prétendues structures ou en expriment les archétypes. C'est le cas des productions qui usent et parfois abusent de l'image, le cinéma mais aussi la publicité. Ce travail sur les images, entamé depuis mon arrivée à Bordeaux, notamment dans le cadre du Festival Géocinéma, pour ce qui est de l'approche cinématographique, mais aussi dans le cadre d'une recension d'un corpus de publicités, en format papier ou vidéo, réalisée avec le concours de Véronique André-Lamat et Laurent Couderchet, a pour objectif de décrypter les conformateurs potentiels de l'habiter contemporain.

Ces deux supports sont éclairants de réalités que l'habitant lui-même ne peut pas toujours aborder car soit il n'a pas conscience de leur existence (et alors, ces réalités n'auraient fondamentalement pas de sens d'être travaillées) ou plus souvent n'a pas conscience de leur importance pour un chercheur qui les interroge. Car l'image, qu'elle soit filmique ou publicitaire, invente autant qu'elle est inventée par celles et ceux qui la regardent. Elle traduit un en train de se faire constitutif intéressant à analyser.

Cette partie va ainsi présenter l'évolution de ma pensée autour des mises en conformité de la pensée des habitants quand ils habitent. Si j'ai présenté l'idée selon laquelle le constitutivisme apportait une forme de liberté à l'habitant par rapport à des déterminants potentiels, cela ne veut pas pour autant dire que ce que nous percevons comme étant des

éléments de conformation des esprits n'est pas tout simplement ce qui est attendu par ces mêmes esprits. Un autre chantier sera donc à viser au-delà de cette HDR : capter cette attente des habitants en les réinvestissant du sens qu'ils donnent sur les relations qu'ils pensent entretenir avec ces conformateurs potentiels. Car dans cette HDR, je m'arrête à l'idée que les habitants sont de fait en congruence avec l'imaginaire projeté par ces différents réalisateurs d'images. En quelque sorte, je pars du principe que les auteurs de films et de publicités possèdent une capacité supérieure à imaginer cet horizon d'attente de l'habitant lui-même. Idée que j'avais battue en brèche dans mon travail doctoral en mettant en cause l'analyse des textes littéraires pour approcher l'habiter ! Paradoxe quand tu nous tiens.

À nouveau, les chapitres qui suivent devront être conçues comme analysant différentes versions du monde, différentes versions de la réalité, différentes versions de l'habiter. Et ces versions devront être appréhendées à partir de l'idée qu'elles sont peu ou prou constituées par son producteur (le réalisateur) et par celles et ceux qui en parlent au premier (l'habitant) ou au second degré (le chercheur).

Chapitre 4 : Habiter : Se placer plaçant et se penser pensant²⁹

À travers des extraits de film, ce chapitre propose de montrer comment l'habiter noue une double dimension pour l'être humain, celle de l'action sur l'espace et celle de la réflexion de cette action sur l'espace. Il ne relève donc pas seulement d'une activité dans l'espace mais aussi du sens que cette activité constitue pour l'habitant(e). Cette constitution est à la fois pratiquement et symboliquement anticipative. Elle génère autant qu'elle est générée par la volonté de placement que l'habitant(e) veut avoir dans la société et auprès des divers collectifs auxquels il/elle participe et se réfère pour construire son identité. Ce jeu de placement se construit essentiellement dans une interaction symbolique avec ses semblables, c'est-à-dire avec celles et ceux qui ont une portée sur elle/lui. Cela délimite alors un ensemble d'interprétations sémantiques croisées provenant à la fois de cette capacité de l'habitant(e) de penser ce qu'il/elle est à travers l'introjection du sens donné par les autres sur elle/lui et ce qui l'entoure, et de projection du sens donné par cet(te) habitant(e) sur les autres et ce qui les entoure. Il y aurait donc une double opérativité de l'habiter : celle de se placer tout en plaçant les autres et celle de se penser tout en pensant les autres.

À partir d'images capturées dans deux films, *Révélations (The Insider)* de Michael Mann et *Du jour au lendemain* de Philippe Le Guay, ce texte met en relief les éléments essentiels qui fondent l'habiter. Il se construit notamment sur la double dimension active et réflexive proposée par Michel Lussault dans la première édition du *Dictionnaire de la Géographie et de l'espace des sociétés*. Par intertextualité, sa définition peut alors se résumer comme l'ensemble des actions spatiales réalisées par une réalité sociale humaine dotée d'une capacité d'action et pourvue d'une intériorité subjective, d'une intentionnalité, d'une capacité stratégique autonome et d'une compétence énonciative (*in* Lévy J. et Lussault M., 2003, cf. les entrées Habiter, p.440 ; Spatialité, p.866 ; Acteur, p.39 ; Actant, p.38). Cette définition implique cependant des possibilités d'interprétations différentes. L'éclairage proposé ici se fonde sur un appareillage qui doit tant à la géographie (E. Dardel, Y.-F. Tuan, A. Buttimer, N. Entrikin, J.-B. Racine, J.-P. Ferrier, A. Berque, G. Di Méo)³⁰ qu'à la phénoménologie (M. Heidegger, J. Patočka, M. Merleau-Ponty, A. Schütz) et à la sociologie interactionniste, pragmatiste voire radicale qui traite du concept de place (E. Goffman, I. Joseph, F. Flahault, V. de Gaulejac).

4.1. Le cinéma comme révélateur de notre condition habitante.

Le choix d'utiliser des images cinématographiques pour traiter de l'habiter relève du fait que les réalisateurs jouent et se jouent le plus souvent de l'espace et du sens qu'ils lui donnent par une expression qui dépasse l'analyse des seuls discours verbaux³¹. « Par les techniques cinématographiques, entre autres, du flash-back, de la représentation de l'ubiquité ou de

²⁹ Le titre fait référence à une note de lecture de Michel Lussault, 1997, *Se penser pensant*, *EspacesTemps*, n° 64-65, pp.76-79 à propos de l'ouvrage de Jacques Lévy, 1996, *Egogéographies. Matériaux pour une biographie cognitive*. Référence et aussi déférence plus globalement à l'ensemble de leurs travaux sur le sujet.

³⁰ Pour une historiographie plus complète de l'utilisation de la phénoménologie par les géographes, notamment à travers les concepts d'habiter, de lieu et de territoire, voir Hoyaux A.-F., 2000.

³¹ Pour de plus amples analyses sur l'apport du cinéma, voir le n° thématique « Géographie et cinéma » des *Annales de Géographie*, n° 695-696, 2014. Plus particulièrement l'article de Jean-François Staszak, pp. 595-604. Se reporter aussi à l'article de Denis Martouzet et Georges-Henry Laffont, 2010, « Tati, théoricien de l'urbain et Hulot, habitant ». Voir également le site du festival Géocinéma de l'Université Bordeaux-Montaigne, <http://www.geocinema.fr>.

l'uchronicité (être dans un même lieu dans tous les temps), le réalisateur peut manipuler le regard du spectateur et l'inciter à partager sa vision du monde et des personnes. L'investissement émotionnel que suscite le film chez le spectateur a pour effet de lui faire prendre position, spatialement et socialement. Chaque film peut demander au spectateur : *Qui voulez-vous être et où voulez-vous être ?* » (Hoyaux A.-F., 2006). Le cinéma est ainsi au sens strict une représentation du monde, qui invite chacun, à travers le film, à se placer et à se penser au sein de celui-ci.

Les deux films choisis permettent d'ouvrir cette réflexion sur les deux énigmes de l'habiter : se placer plaçant et se penser pensant. Se placer plaçant car l'habitant occupe des espaces qui dévoilent pour partie qui il est, pour lui et les autres. Changer ou devoir changer les lieux de son existence, c'est, pour l'habitant, changer potentiellement de position, de statut, de rôle au sein du monde social (famille, travail, amis) dont il s'entoure. Ce changement se fait, autour de l'espace, ses pratiques, à travers les interactions symboliques qui se déroulent par les jeux des corps, les jeux des mots, les jeux des regards que l'habitant porte sur lui-même par rapport aux autres et que les autres portent sur lui par rapport à eux-mêmes et aux autres. Se penser pensant car le sens donné à l'espace, les actions et les interactions symboliques qui s'y déroulent nourrissent les réflexions sur le monde et la réflexivité de cet habitant. Cette double capacité habitante inscrit alors pleinement le fait qu'il constitue la réalité par ses actions et ses pensées.

Dans un premier temps, ce texte montrera comment cette capacité d'action ne s'opère pas uniquement par le mouvement des corps au sens « traditionnel » d'une mobilité spatiale. Ainsi, il présentera les conséquences de la capacité humaine d'intériorisation et donc de projection extatique³² auprès de lieux où l'être n'est pourtant pas présent physiquement au sens « traditionnel ». Il faut donc dépasser ce « sens traditionnel » car même à distance, il y a bien mouvement, trajet des corps auprès d'autres actants (éléments ou acteurs situés dans l'espace) définis comme « réalité sociale humaine ou non humaine dotée d'une capacité d'action » (Lussault M., 2003, 38). L'habitant se met donc à proximité de ces divers actants humains ou non humains qui ont en soi une capacité d'action auprès de lui comme l'habitant a une capacité d'action auprès d'eux, même parfois sans qu'ils le sachent en les mettant à proximité de lui par la pensée, par la présentification³³. En ce sens, l'habitant fait lieu avec ces actants, il en annule la distance (Retailé D., 1997, 91-95). Par ailleurs, même à distance supposée, les corps peuvent réagir, au sens d'un jeu déterministe causes-conséquences, aux actants mis à proximité de manière extatique. Entendre une bonne ou une mauvaise nouvelle par l'intermédiaire d'un moyen technique (courrier, mail, téléphone...) peut faire ressentir des émotions voire déclencher des réactions des corps (frissons) et surtout entraîner des spatialités des habitants.

Dans un second temps, ce texte présentera en quoi ces capacités d'action se trouvent incorporées dans un ensemble d'interactions symboliques qui génèrent autant qu'elles sont générées par une volonté des êtres humains de se construire une place dans la société tout en constituant individuellement et collectivement le sens de cette construction. Selon les phénoménologues qui ont traité de l'habiter, c'est d'ailleurs cette particularité de donner sens,

³² Ce terme fait référence à la capacité habitante de se tenir auprès d'autres êtres et choses que ceux/ce qui sont autour de lui, qui lui sont coprésents. Cette sortie du corps situé se révèle à travers notre capacité mentale de cospatialité, et ne doit pas être entrevue dans sa seule interprétation mystique.

³³ La présentification est « la représentation intuitive de quelque chose dans son absence, d'un quelque chose absent. Elle est une représentation dans l'intuition d'un objet en son absence » (Houillon V., 1996, 220). Les actes de la *présentification* réfèrent à « ceux de la remémoration, de la représentation imaginaire ou de la représentation par l'image au sens habituel de ce mot » (Husserl E., [1921]1974, [234]281).

à travers sa capacité réflexive et surtout sa compétence énonciative (réduite alors à son propre système de langage), qui différencierait l'être humain des autres êtres vivants sur Terre. Dans cette acception, l'être humain peut alors réaliser et déréaliser les éléments du présent soi-disant partageable tant sur la réalité de ces éléments que sur le sens que cet être leur donne. Les recherches sur l'habiter remettent alors en cause le fait que les entités seraient perçues de la même manière et qu'elles seraient objectivement porteuses du même sens pour toutes et tous. Dès lors, chaque réalité humaine ou non humaine (actant), si elle peut être opératrice spatiale, ne l'est pas pour les mêmes raisons ou, plutôt, pour les mêmes fictions d'un être humain à l'autre.

4.2. Une posture constitutiviste de l'habiter.

L'habiter sera traité ici au sein d'une posture constitutiviste, dans une perspective un peu décalée par rapport aux travaux qui s'y réfèrent aujourd'hui (Korsgaard, 2009 ; Katsafanas, 2011 ; Djigo 2013), plutôt en suivant les orientations proposées par le constructivisme radical de Von Glaserfeld ([1981] 1988). Cette posture invite à penser que l'être humain ne vit pas au sein d'un monde objectivable, déchiffirable, mesurable et donc partageable. Car, même s'il s'approprie les éléments de cette objectivation, de ce déchiffrement, de cette mesure, l'être humain ne peut partager qu'une fiction de cette réalité à travers ce qu'il pense percevoir « de » et le sens qu'il donne « à » ces éléments. Même prétendument partagée, sa capacité active, réflexive et énonciative reste inhérente à ce qu'il est en tant qu'être humain. Il se construit en construisant son monde. Et c'est seulement au sein de ce monde constitué qu'il existe explicitement et ... objectivement.

Mais ce n'est pas parce que l'être humain est au sens strict l'opérateur de ce qu'il est, qu'il « se détourne tout à la fois, du rapport à l'autre et du monde » (Lazarotti, 2006a, 5). Bien au contraire. C'est juste le sens du « se rapporter » qui fait la différence d'éclairage. Si pour Olivier Lazarotti, « habiter reviendrait à se construire en construisant le monde, dans l'implication réflexive de chacun et de tous » (Lazarotti O., 2006b, 88), il semble sous-entendre que « le » monde est un monde partageable et donc que le « se rapporter » est commun à l'ensemble des êtres humains. Pour autant, les apports de l'interactionnisme symbolique montrent la portée différenciatrice des êtres sociaux dans la construction symbolique de leur place au sein de la société. Les phénomènes que rencontre l'être humain doivent avant tout être pensés en tant qu'ils résultent d'un point de vue de l'être, lorsqu'il entre en relation avec le monde. « Le sujet devra être examiné, non pas en tant que chose [...] non pas comme une réalité déjà insérée dans des relations, mais comme ce qui opère l'insertion » (Patočka J., [1960-1976] 1988, 55). Cette insertion s'effectue tout à la fois par la pensée (« intériorité subjective »), par la pratique spatiale (capacité « d'actions spatiales ») et par la parole (« compétence énonciative ») à travers sa portée performative (Flahault F., 1978).

Cette perspective pragmatique n'implique pas pour autant une « survalorisation du Sujet au détriment du social » (Stock M., 2006, 215) mais juste une prise en compte somme toute objective de la réalité de nos expériences. L'être humain ne peut se mettre à la place de l'autre, ni par son emplacement - deux êtres ne peuvent être au même endroit en même temps - ni par la désignation sociale qu'il se donne ou que les autres lui donnent. S'il y a certes des instances sociales de partage à travers la fiction d'un récit commun sur les choses de la vie, et donc un jeu d'assemblages d'intersubjectivités plus ou moins partagées selon les contextes, il ne peut y avoir deux cerveaux produisant le même sens sur ces choses. Sinon, ce serait reconnaître que le corps social serait fondé sur le principe dictatorial du TOUS-UN et non plus sur le principe démocratique du TOUS-UNS pour reprendre la formule d'Abensour (1997, 34) à la suite des

travaux d'Elias Canetti sur le pouvoir de la masse ([1960]1966). Ce texte concourra donc à dénouer cette aporie, notamment l'idée que l'analyse du social ne permet pas de réfléchir à l'individu comme seul ordonnateur du point de vue qu'il a, qu'il pose sur le Monde, autant qu'il est au sein de celui-ci qu'il a ainsi constitué. L'être humain s'entoure de ce monde en construisant lui-même les séparations et les unions artefactuelles qui vont créer les limites symboliques de ce monde. En construisant, il « fait avec » ce qu'il a ou pense avoir sous-sa-main. Il bricole. Mais une fois ce travail d'assemblage ou de choix effectué, donc une fois cet horizon de monde constitué, il s'enferme (au sens imagé du terme) dans cet univers mental qu'il s'est ainsi constitué. Il ne vit pas dans le Monde mais dans l'artefact, dans une fiction de ce Monde qui devient son monde.

4.3. Se placer plaçant à travers la capacité extatique et symbolique de l'habiter.

Le film *Révélation* (*The Insider*) de Michael Mann de 1999, (Buena Vista Home Entertainment/Touchstone Pictures/Spyglass Entertainment) est construit à partir de l'histoire réelle de Jeffrey Wigand, chimiste ayant travaillé pour la recherche et le développement de plusieurs industries du tabac aux Etats-Unis, notamment chez Brown & Williamson. Il remarque durant ses recherches en laboratoire que ces fabricants introduisent, contre leurs affirmations, des composants poussant à la dépendance tel que l'ammoniac et qu'ils ont fait parjure devant le Congrès des Etats-Unis en affirmant ne pas savoir si la nicotine rendait dépendant à la cigarette. Poussé par Lowell Bergman, journaliste d'investigation, de l'émission 60 Minutes de CBS, il se lance dans une dénonciation de ce danger sanitaire. Jeffrey Wigand se retrouve alors pris dans un tourbillon d'intimidations de la part de l'industrie du tabac. Sa place s'en trouve alors modifiée. Ayant déjà perdu son emploi, il perd son salaire, ses assurances et les moyens de subvenir aux coûts de sa maison car il a rompu son contrat de confidentialité avec son employeur. Il doit déménager, puis s'éloigne de sa femme pour la protéger des intimidations qui lui sont faites. Il se retrouve donc déplacé tant du point de vue des endroits qu'il occupait que des positions sociales qu'il tenait. D'une certaine manière, il semble être assigné à de nouveaux emplacements et désigné à de nouveaux statuts dans la société. Il se confronte alors au double jeu des mobilités spatiales et sociales (Kaufmann V., [2008]2011 ; de Gaulejac V., [1987]1999 ; Lussault M., 2007 ; 2009).

L'illustration qui suit est la combinaison de quatre images qui se suivent. Elle montre le personnage principal joué par Russell Crowe dans une chambre d'hôtel où il est reclus (1^{ère} image). Traqué par les hommes de main de Brown & Williamson, il pense également être abandonné par celles et ceux qui étaient prétendument supposés l'aider dans sa dénonciation de l'industrie du tabac, notamment le journaliste de 60 minutes qui le pousse à judiciairiser l'affaire. Il est donc dans ses pensées. Puis, progressivement, il détourne son regard vers les murs de cette chambre d'hôtel et, au lieu d'y voir la tapisserie, s'ouvre un autre univers (2^{ème} image). On s'aperçoit que le personnage, loin d'être enfermé dans cette chambre, va s'ouvrir à un autre monde en déréalisant celui dans lequel il se trouve. Il se met à proximité, plonge son regard au sein du jardin de son domicile qu'il a dû pourtant quitter (3^{ème} image). Bien qu'éloigné de ses filles dans la réalité, il les imagine pourtant à portée de lui. Elles jouent à la balançoire et se promènent dans le potager à ses côtés (4^{ème} image). Cette capacité extatique n'est pas seulement de l'ordre du fantasme ou de la folie comme on pourrait l'imaginer à travers une lecture simpliste du *Horla* de Maupassant, mais bien une mise en relation avec ce vers quoi le personnage est en chair c'est-à-dire à la fois en pensée mais aussi en corps et les émotions qui en découlent.

Illustration n°9 : L'imagination, un moyen de constituer une nouvelle réalité.



Cette scène se déroule au moment même où un membre de l'hôtel vient prendre de ses nouvelles, suite à l'appel inquiet du journaliste de 60 minutes, n'arrivant plus à le joindre et pensant à un acte désespéré. Pourtant, le personnage n'est pas en lien avec la réalité présente

et les actants (la chambre et l'employé) qui sont censés lui donner forme, car ses sentiments le plongent dans un autre contexte. En effet, il se rend présent, c'est-à-dire qu'il constitue au sens propre du terme un autre monde qu'il s'imagine, qu'il se présentifie. L'imagination de cette réalité permet de la substituer à la réalité dite objective par la mise à proximité d'éléments éloignés. La spatialité du personnage est alors plongée dans cet ailleurs, cette nouvelle configuration qu'il se donne et qui devient explicitement le « là » vécu. Les actants sont donc bien ici des réalités humaines au sens où l'on considère que cette réalité peut être aussi constituée par la présentification. Ils ont une capacité d'action ou de rétention de l'action, ce qui revient au même puisque le personnage ne répond pas à l'employé de l'hôtel et il ne va pas immédiatement prendre le téléphone qui lui est tendu.

Pour qu'il revienne à la situation constituée par le contexte de l'hôtel, l'employé est obligé de crier. Il le fait à la demande de Lowell Bergman. La réaction de Russel Crowe est colérique car il se refuse à revenir au sein de cette situation, c'est-à-dire au sein du contexte « normal » dans lequel l'être serait obligé de rester, dans l'inhérence de sa résidence, sans pouvoir s'ouvrir au monde, sur l'au-delà de ce qui est présent, et devoir alors affronter en quelque sorte les contraintes de son inhérence. Cela révèle que cet ailleurs est opératoire comme lieu où le personnage est et veut être. Certes, la réalité (au sens naïf du terme) revient à lui mais parce qu'il se projette alors sur une autre réalité, celle de répondre au téléphone que lui tend l'employé pour se mettre encore une fois en lien avec un autre personnage qui se trouve quant à lui dans une maison au bord de mer à des centaines de kilomètres de là.

Il y a donc collusion de trois espaces qui sont les révélateurs de jeux de place et de placement que le personnage central effectue pour lui-même et que les autres effectuent pour lui. En cela, il habite certes des lieux divers, dans une forme de cospatialité (Lévy J., in Lévy J. et Lussault M., 2003, 213) mais sans forcément effectuer des trajets pour aller à leur rencontre. Il est successivement en lien avec trois espaces qu'il peut reconfigurer, l'un à travers ses pensées, celui de son domicile, l'autre à travers sa perception visuelle et auditive, celui de la chambre ; et le dernier à travers un objet technique, celui de la plage qu'il peut entendre derrière le bruit de fond du téléphone ou qu'il peut imaginer car il sait où se trouve son interlocuteur.

L'habitant ne construit donc pas seulement sa réalité à partir d'un contexte donné qui déterminerait peu ou prou ce qu'il est, mais il dépasse le cadre même de ce contexte tout à la fois par les éléments de ce cadre et par ce qui le dépasse. Son monde est une combinaison complexe de choses qu'il se présentifie, c'est-à-dire qu'il se présente à lui-même sans que le contexte ne l'autorise pourtant à voir cette réalité. Pour autant, cette présentification s'opère à travers des choses présentes et absentes. Mais, en fin de compte, ce monde qu'il se constitue est toujours nourri de *coprésence* et donc de mise à proximité. Car cette coprésence relève à la fois de ce qui est préhensible physiquement dans l'instant de la mise en situation de son monde tout autant que ce qui est préhensible mentalement par le truchement de son esprit (penser à quelqu'un ou à quelque chose) ou de la technique (téléphoner à ce quelqu'un). L'habitant constitue donc son monde à travers une combinaison de coprésences et de cospatialités (Lévy et Lussault, 2003). Cette combinaison fait donc avec ce qui est là et hors-là (Serres M., 1994, 61-67) pour composer l'horizon réel des conditions d'existence.

Cette confrontation n'est pas seulement une matérialisation effectuée à partir des matériaux « en présence » mais aussi une matérialisation construite à partir d'un ensemble d'éléments non-présents dans l'espace objectif, que l'habitant va puiser dans sa réserve d'artefacts spatiaux, sociaux, temporels pour les mettre en coprésence. Ce déplacement de soi auprès d'objets, de lieux, d'individus, de souvenirs, n'est que la résultante d'un placement de l'habitant au sein d'un monde, celui qu'il se constitue au plein sens du terme. Sa réalité

quotidienne n'est plus celle que chacun croit voir (chercheurs et autres habitants) et donc partager objectivement mais bien irrémédiablement celle liée à son placement et à l'assignation qu'il se donne au sein du monde qui l'entoure.

Ce placement ne résulte pas seulement d'un positionnement spatial, sorte de localisation de l'habitant dans l'espace objectivé, mais aussi d'un ensemble de statuts et de rôles qu'il se donne (et non plus seulement qu'on lui donne) à jouer dans, avec et à travers cet espace, qui lui fournit autant que faire se peut les éléments de la réalité de sens qu'il entend se donner. Dans chaque mise en situation de son monde, liée ou non à des contextes particuliers, à des interactions sociales et environnementales particulières, l'habitant ne visible plus alors, voire évacue, des éléments pourtant partie intégrante de la réalité apparemment visible par une analyse rationnelle. Son monde est donc focalisé, pas seulement au sens d'un jeu d'échelle qui se rapprocherait d'un élément en le grossissant, mais plutôt d'un ensemble de partis pris mobile, labile et réversible d'informations disparates qu'il met à proximité ou à distance selon ses besoins.

Le personnage effectue donc bien une sortie de ce que Sloterdijk nomme « sa cage ontologique ». En effet, ses ressources ne sont plus configurées uniquement à partir de l'existant potentiel dans son environnement social et naturel présent qu'il aurait face à lui (les murs de sa chambre et les appels de l'employé de l'hôtel qui vient d'ouvrir sa porte), car il a cette capacité de dépasser ce contexte, cette cage pour reconfigurer une situation, un monde. « La spécificité de l'être humain est d'accomplir la sortie de l'environnement, la percée dans l'absence de cage ontologique, pour laquelle nous ne trouverons sans doute jamais meilleure caractérisation que le mot le plus trivial et le plus profond des langages humains, l'expression de « monde ».[...] L'homme ne peut justement être homme que dans la mesure où il est « formateur de monde » et admet d'être entouré par le monde » (Sloterdijk, 2000, 27-30)

Mais si l'être humain n'est donc plus déterminé par cette cage, il se détermine pour autant lui-même à travers le monde qu'il forme. Et cette détermination peut être parfois plus limitative que la cage elle-même. Seulement, il semble garder espoir et utopie dans sa liberté ainsi conquise. La liberté individuelle et collective de s'enfermer dans son propre monde, dans sa propre réalité et d'agir en conséquence de cette réalité ou par anticipation de la réalité voulue comme déterminante des actions désirées. Ainsi, Jeffrey Wigand est persuadé que le journaliste Lowell Bergman a vendu ses sources aux magnas des cigarettes et donc qu'il a perdu ses contrats à cause de lui. Sa spatialité est alors engagée derrière cette réalité qu'il n'a pas vérifiée. Il anticipe ainsi la vérification même de ce pour quoi il agit.

Les êtres humains fonctionnent de la même manière dans toutes leurs relations sociales, notamment à travers la typification des individus qu'ils rencontrent qu'ils soient ou non connus d'eux. Cette typification consiste en un classement anticipatif, c'est-à-dire préalable à toute interaction avec les autres, qui se construit à partir de référents symboliques de placement à la fois par la désignation sociale (qui ils sont ou seraient selon moi) et par l'assignation spatiale (où ils doivent ou devraient être). Ainsi, l'habitant va configurer un monde à la mesure de l'action qu'il veut entamer avec le contexte spatial et social avant même qu'il ne le vive réellement, « objectivement » si tel était possible. Il va donc, dans la configuration de son monde, gérer les métriques, c'est-à-dire sa mesure de la distance de l'autre et des choses qui l'entourent. L'éloignement ou la proximité réelle de quelque chose ou de quelqu'un peut potentiellement générer une mise en cospatialité imaginée ou au contraire une mise à distance de la réalité par l'évitement voire l'abstraction de la réalité qui ne veut pas être vue.

Un jeu de mobilités (aller vers des espaces par la pratique physique) et de mobilisations (aller vers des espaces par la pratique mentale) (Hoyaux A.-F., 2003) s'engage alors, qui permet

à l'être humain de se dé-placer, c'est-à-dire d'être re-positionné (par désignation) ou de se re-positionner (par auto-désignation) socialement à travers l'assignation ou l'auto-assignation à de nouveaux emplacements. Le personnage central tente ainsi de devenir enseignant dans un Lycée. La Principale ne voulant l'engager car il est trop diplômé, lui voulant pouvoir se réinsérer dans un univers où il ne devra plus combattre les chimères de ses recherches et de leurs prétendues utilités pour la société.

Ce capital de mobilité n'entraîne pas nécessairement un trajet de la part de l'habitant, qui peut choisir ou non de bouger. Il s'ouvre simplement un champ des possibles de plus en plus large en matière de mobilités spatiales et en matière de visibilité sociale donc en matière de mobilité sociale. Il peut se placer/se dé-placer/se re-placer, socialement parlant, à travers cette capacité à la mobilité (de Gaulejac V., 1987, 78-79). On comprend ainsi la différence entre la mobilité et le déplacement. La mobilité implique plus une idée de mouvement d'un corps dans l'espace, c'est pour ainsi dire un moyen de mobilité physique. Si l'on parle de déplacement, c'est en référence à la constitution d'une nouvelle situation où l'habitant se place ou se trouve placé selon sa propre interprétation. Que cette situation soit objectivement visible (donc partageable par d'autres que soi) à travers des pratiques ou des interprétations partagées, c'est toujours dans un cadre interprétatif et réflexif qui n'appartient *in fine* qu'à cet habitant. Le déplacement peut se faire avec ou sans mobilité dans ce cas et la mobilité n'entraîne pas forcément de déplacement puisque l'individu peut ne chercher que des lieux qui expriment sa place, les routines du collectif dans lequel il s'inscrit lui-même, dans lequel il réside. Quand il était cadre dans ces usines de tabac, le personnage principal écumait les hôtels à proximité de ses lieux d'intervention sans pour autant appréhender une quelconque altérité, un quelconque dé-placement. Il était « dans son élément », dans son milieu d'origine, de routine.

En fin de compte, habiter, c'est être en relation avec son monde, c'est-à-dire jongler avec des mondes vécus différents soit de manière successive soit de manière conjointe, que ces mondes proviennent de l'horizontalité des espaces extérieurs qui projettent l'habitant vers d'autres espaces extérieurs ou intérieurs, ou de la verticalité des espaces intérieurs qui projettent cet habitant vers d'autres espaces intérieurs ou extérieurs. En réalisant un trajet, l'habitant peut à la fois s'imprégner de certains éléments du paysage qui viennent à lui autant qu'il les fait défiler devant lui, et en même temps, il peut être projeté dans ses pensées vers d'autres espaces-temps paysagers ou humains qui eux-mêmes peuvent le pousser à éclairer ou à enjoindre de regarder différemment ce qu'il a autour de lui. Et même dans ce paysagement, qui relève déjà d'un choix perceptif, il anticipe les éléments pertinents de son regard et les référents actifs du sens qu'il se donne et qu'il donne aux autres.

Ces référents actifs amènent à réfléchir à la deuxième dimension de l'habiter, celle du sens que l'habitant donne à son monde et qu'il se donne à lui-même à travers le sens donné à ce monde. « Faire avec » l'espace, des éléments de l'espace, des êtres de cet espace, c'est avant tout mettre en visibilité pour soi et les autres le sens de ce faire avec et surtout le sens de ce pour quoi ou en vue de quoi on fait avec. Et cela même si, finalement, on ne le sait pas vraiment ! Car les jeux d'interactions spatiales et sociales sont aussi des mises en visibilité pour soi et les autres du sens que l'on se donne à être. Ce sens projeté par la compétence énonciative et réflexive de l'acteur habitant est constitutif de ce dernier pour son propre regard mais aussi celui de l'autre. L'habitant est donc bien cet être qui doit inventer un ce pour quoi il fait ce qu'il fait, et cela à la différence des autres êtres vivants. Il doit s'inventer une raison aux événements qui se déroulent, que ce déroulement soit voulu ou non.

4.4. Le registre constitutif du se penser pensant de l'habiter.

Le film *Du jour au lendemain* de Philippe Le Guay de 2006 (Les films de la Suane/Studio Canal/TF1 Films Production/K2) met en scène le quotidien d'un petit employé d'une banque parisienne, joué par Benoît Poolvorde. Ce personnage réside seul dans un appartement de banlieue suite à la séparation d'avec sa femme et vit une petite vie routinière d'un employé sans ambition. Le ressort du film tient à la distinction entre des événements qu'il va vivre le lundi et le mardi d'une semaine quelconque de son existence. Le lundi, l'ensemble des événements lui est contraire, le mardi, c'est l'inverse. Tout du moins le pense-t-il car l'intérêt du film tient dans le fait que le personnage n'arrive justement pas à s'expliquer le fait que tout ait mal fonctionné le lundi et bien fonctionné le mardi. Sa quête sera justement de donner du sens à cette différence de réalité sachant que, pour lui, rien n'explique rationnellement ce changement entre le lundi et le mardi.

Cette quête de sens le pousse jusqu'à la folie car, au-delà de ce qu'il ne comprend pas pour lui-même, il ne comprend surtout pas le sens nouveau que les autres ont de lui alors même qu'il n'a rien fait pour modifier le regard que les autres doivent avoir de lui. Il ne comprend donc pas ce dé-placement que les autres lui ont fait opérer. En fait, ses nouvelles conditions d'existence deviennent trop positives pour lui. Ainsi, le regard des autres lui fait changer de place à travers une amélioration continue de sa position sociale et des emplacements où il est alors assigné. Il change ainsi de bureau. Pourtant, cette nouvelle désignation ne correspond pas à celle qu'il veut se donner. Dans l'incompréhension, c'est-à-dire dans son incapacité à donner du sens, à faire coller sa construction territoriale à sa constitution ontologique (Hoyaux A.-F., 2002), il ne veut pas accepter cette nouvelle réalité. Il veut ainsi retrouver les éléments de sa réalité précédente, son existence faite de routines et d'événements prétendument négatifs mais qui, pour lui, fondent ce qu'il est.

Ce film montre que, outre le fait que chaque être se construit à travers les réalités, les situations, le monde qu'il construit, l'intérêt est aussi d'appréhender le sens que l'être donne à ces constructions, comment il constitue cette réalité construite par la réflexivité et les champs d'investigation des valeurs qu'il lui donne. L'intérêt est donc de montrer que les contextes vécus sont d'abord des situations constituées par l'être humain lui-même, mais qu'elles sont également coconstituées à travers le sens que les autres se donnent de lui ou de ce que l'habitant interprète comme le sens que ces autres se donnent de lui et de celles et ceux qui l'entourent.

Il est difficile d'évoquer cela par des images car l'aspect comique du film découle d'un ensemble de micro-situations truculentes, d'un ensemble d'événements à la fois spatiaux et sociaux : le lundi, le chien du voisin aboie dès potron-minet, la machine à café explose, le sac poubelle se perce quand il le descend, il trébuche sur les câbles d'un réparateur électrique au rez-de-chaussée de son immeuble, il pleut et il n'a pas pris de parapluie, le buraliste ne lui rend pas la monnaie qu'il lui doit, la lampe de son bureau clignote, il se fait piquer la dernière part de tarte aux framboises qu'il lorgnait au self de son travail, et quasi personne ne lui parle ou si c'est le cas c'est pour lui remonter les bretelles (son patron), lui faire comprendre qu'il est de trop (ses collègues) ou qu'il n'a aucune ambition (son ami). Mais surtout, le pizzaiolo lui met un jaune d'œuf sur sa pizza alors qu'il déteste ça ! Le mardi, la machine à café marche convenablement, il n'entend plus aboyer, il fait soleil, le buraliste lui dit bonjour et lui rend sa monnaie et son trop perçu de la veille, l'employé de sécurité lui dit bonjour, sa lampe fonctionne, son patron s'excuse et lui trouve enfin des qualités (il parle l'espagnol), ses collègues répondent à ses questions, il obtient sa part de tarte, rencontre une charmante jeune femme et surtout, il n'a pas de jaune d'œuf sur sa pizza ! Tout est et devient matière à

réflexivité sur un supposé avant et après entre le lundi et le mardi. La quête du personnage principal devient alors de rationaliser ce changement, de demander des explications à tous les intervenants des contextes qui pour lui étaient identiques et pourtant ont donné, ont constitué des situations différentes. Mais même en rationalisant, il n'arrive pas à donner du sens et lance : « On a un gros problème avec le mardi ! »

Le lundi, au sein de son appartement, les éléments, et notamment la machine à café, sont contre lui. Il se brûle à cause de son explosion. Le début d'une dure journée ! (Illustration n°10)

Illustration n°10 : Face à la machine, un manque de recul stratégique ?



Précautionneux, le mardi, le personnage a acquis de nouvelles compétences spatiales. Il s'éloigne de la machine quand il l'allume. Mais finalement, rien ne se passe et le café est même excellent, une journée qui commence bien, mais pour combien de temps ? (Illustration n°11)

Illustration n°11 : De nouvelles compétences spatiales face aux risques technologiques...



Avant le mardi, à son travail, le personnage est confiné dans l'angle d'un *open space* du rez-de-chaussée de son agence bancaire. Cette occupation d'un emplacement résiduel, fait de béton brut sans fenêtre ouverte sur l'extérieur, est le signe de son statut et de son rôle secondaire dans la société (Illustration n°12).

Illustration n° 12 : Une activité secondaire dans un espace résiduel.



Après le mardi, on lui offre un grand bureau personnel à l'étage de la direction, préfiguration d'une nouvelle place acquise au sein de l'entreprise (Illustration 13).

Illustration n° 13 : De nouveaux arrangements spatiaux comme expression d'une nouvelle place.



Ainsi, ce film montre que dans les activités quotidiennes opérées dans l'espace, l'habitant a l'impression de rationaliser ses actions à travers un ensemble d'apprentissages partageables avec ses congénères. Ces conditions sont partageables car apparemment objectivables entre tous les membres de la communauté auquel il s'identifie. Le film *Du Jour au lendemain* montre pourtant que l'appréhension du monde par le personnage principal ne relève justement pas d'une mise en relation objective des conditions de la réalité présente. L'analyse des discours des différents personnages à propos d'un même contexte montre systématiquement l'impossibilité, voire l'aporie de ce partage. Il n'y a pas systématiquement de relations de sens univoques. Non qu'il n'y ait pas des médiations ou des interactions possibles mais celles-ci ne peuvent s'opérer à partir des mêmes conditions, car celles-ci n'existent qu'à travers leur mise en relation. Et cette mise en relation requiert une individuation à travers une mise en *situation*. Dans le film, le personnage principal se met par exemple en relation avec un chien qui aboie. Le maître du chien entend également son chien aboyer mais pour ce dernier ce n'est pas une contrainte, c'est une présence.

C'est en effet l'habitant qui effectue systématiquement cette mise en relation singulière de la réalité. Non au sens de quelque chose qui s'oppose à une représentation ou un artifice intellectuel sondable à travers une lisibilité déterministe ou structuraliste. Non au sens d'une

matérialité déchiffrable, descriptible, mais au sens d'une configuration qu'il pose de manière singulière et qui s'impose à lui et à travers laquelle il croit pourtant se trouver en lien avec le reste du monde, à partir de ce qui lui semble être des configurants identiques. Le personnage principal peut ainsi s'imaginer ne faire que partager un sentiment désagréable qui serait commun à tous les résidents de l'immeuble, alors même qu'il n'a pas les moyens de concevoir l'interaction symbolique que ces autres résidents font. Car finalement, pour son voisin, le chien lui aussi a le droit de parler.

Dès lors, il faut comprendre que l'être humain *constitue* son monde singulier dans le Monde, il constitue sa situation singulière dans un contexte social et naturel. Et c'est justement parce qu'il ne veut pas seulement être redevable d'une part, de sa responsabilité singulière, de son point de vue et de son point visé, et, d'autre part, de ne pouvoir en fin de compte partager, qu'il s'invente des moyens de ce partage. En cela, il coconstitue aussi son monde à travers l'autre qu'il vise comme participant de son propre monde et donc comme maître étalon de ce qu'il pense être lui-même selon les actions qu'ils font en commun. Le personnage principal se réfugie ainsi dans un premier temps auprès de sa collègue employée pour énoncer des vérités censées évoquer des convergences de vue sur le monde, les autres et lui-même. Dans un second temps, il change de référent coconstitutif par l'entremise de nouveaux personnages qui impliquent autant qu'ils sont impliqués par le changement de place qu'il obtient ou qu'il s'est donné. Les registres symboliques ont changé. Dès lors, les interactions ne sont plus les mêmes, même dans des contextes identiques. Mais surtout, le sens, qu'il se donne d'être ce qu'il est, change.

Donc tout partage se fait de manière sélective selon des intersubjectivités spécifiques aux différents plans d'appréhension du monde des divers collectifs qu'il partage avec les autres membres potentiels de son monde (membres de sa famille, collègues de travail, d'associations culturelles ou sportives) en fonction des différentes mises en situations qu'il constitue. Cette intersubjectivité configure et se configure sur des jeux identitaires de distinction et d'identification à autrui, mais à des autrui situés, c'est-à-dire participant peu ou prou aux situations mises en place. Ce partage se structure donc autour de référents communs ou *constitués comme tels* pour permettre à l'habitant de dire qui il est ou ce qu'il est et ce que sont les autres. *Constitués comme tels*, car même avec un apprentissage critique ou auto-réflexif, il n'est pas en capacité de déstructurer objectivement l'inconscience potentielle des conformations qu'il subit ou a décidé de subir à travers les médiations ou autres violences symboliques reçues de son éducation, de sa formation. Il ne fait qu'en évoquer l'existence qui fonde alors de fait la réalité.

En ce sens, la construction de sa réalité n'est pas déchiffrable au sens des divisions fonctionnelles habituelles ou des classements évoqués par la science, même d'orientation dite constructiviste aujourd'hui. Vers la fin du film, il est intéressant de voir ainsi comment le personnage, prenant la posture du détective, du chercheur, tente d'interpréter la transformation de sa propre réalité vécue du *Jour au Lendemain*. Pourquoi sa situation a changé, pourquoi alors même qu'il pensait n'avoir pas changé, il a l'impression que tout a changé autour de lui. Mais comme ce personnage, le chercheur lui-même ne peut pas déchiffrer cela car il ne fait que partager avec lui des structures d'explications et d'interprétations médiatrices qui sont elles-mêmes des violences symboliques.

Comme le chercheur ou un détective, le personnage va tenter de revenir sur place pour réitérer l'habitation qu'il a eue, c'est-à-dire recréer la situation toujours pourtant déjà dépassée de l'événement vécu. Comme un policier, il essaie alors de re-constituer la scène, le contexte des actes qui s'y sont déroulés. Mais cela est vain. Dès lors, il tente, dans un dernier espoir, de croire à un schéma d'interprétation logique de sa situation. En fin de compte, il a seulement la

foi en des éléments d'interprétation inventés mais ces derniers lui paraissent rationnels, plausibles. Pour lui, il a été un animal de laboratoire que l'on a observé à travers une caméra de vidéosurveillance. Cette caméra remplace alors Dieu ou toute force qui manipulerait les êtres humains à sa guise. Le personnage a en effet l'impression d'avoir subi une vaste machination opérée par tous les autres acteurs participants des situations vécues. Chacune de ces situations ayant été filmée pour appréhender les réactions que le personnage principal aurait par rapport à de nouveaux événements totalement fabriqués et artificiels. Comme s'il était jugé sur ses compétences dans des mises en situations particulières.

4.5. Habiter : Maîtriser sa place et le sens du monde.

L'inconscience de la constitution du monde renvoie à l'idée d'insondable. Elle n'oblige pas à interpréter cette conscience à travers les cadres de la psychologie ou de toute autre cadre interprétatif (la religion, le hasard, la science, etc.) puisque ce cadre est l'élément constitutif même de la construction donnée par l'habitant. C'est justement dans ce phénomène d'interprétation que l'on voit rejaillir chez chaque habitant le sens qu'il donne à la construction qu'il opère au sein du Monde en fonction de sa constitution du monde. « Un préjugé pour les explications causales simples nous incite à penser que c'est *parce que* nous avons la capacité de changer de point de vue, de nous mettre à la place de l'autre et de voir le monde de là qu'on peut reconnaître à l'autre ce statut particulier d'être un sujet dans le monde qui va aussi constituer le monde. [...] Au plan de la constitution du sens, la relation est inverse : ce n'est pas *parce que* je peux me placer à la place de l'autre et regarder le monde, un monde déjà là tout constitué, comme l'autre le voit, qu'il y a dans ce monde un autre que moi. Au contraire. Si je puis regarder un monde comme déjà constitué, c'est parce qu'il a été constitué par un sujet qui est coconstituant avec moi. Constitué, disons-nous, par *un autre* qui n'est justement pas d'abord l'un parmi les objets constitués (par un sujet constituant unique) mais un autre, homme ou femme, à part entière, pourvu de toutes les prérogatives transcendantales afférentes à un sujet coconstituant [...] Dès ce moment, on accède à quelque chose de nouveau et d'intéressant qui est *le partage de la constitution*. Une action à deux, une action conjointe : voilà qui a un sens que chacun comprend ; tandis que personne ne peut en donner un à cette expression, pourtant à la mode en théorie de l'esprit, de "représentation partagée" : dans l'esprit ou le cerveau *de qui* faudrait-il placer une telle représentation ? L'intersubjectivité consiste à partager avec l'autre la constitution du monde, tout en gardant l'unité de ce monde » (Berthoz A. & Petit J.-L., 2006, 243-244).

En effet, c'est l'autre qui permet à l'habitant de matérialiser l'incommensurable de ce qu'il constitue en conscience. L'autre peut devenir sans le vouloir/le savoir le maître étalon de la mesure que l'habitant effectue de son propre monde. En devenant ce maître étalon, il permet à l'habitant de maîtriser son propre monde. Cette dernière idée permet de réfléchir à la construction d'une identité commune qui se fonde autant sur la ressemblance que la distinction de l'autre. Ainsi, dans la mesure où l'habitant ne pense et n'agit pas dans un Monde partagé qui serait par tous et de la même manière intellectuellement discriminable (dans les relations) et discrétisable (à travers des classements), il faut accepter qu'il constitue des situations qu'il configure selon différents critères qui lui permettent de légitimer son action avant même parfois qu'elle ne s'opère réellement. *In fine* c'est la réalité qui est constituée par l'habitant qui fait foi, car c'est une croyance justificatrice qui lui fait dire que cela est induit par ou déterminé par, ou la conséquence de tel ou tel élément, ou de la conjonction de ces éléments. Les relations que les habitants entretiennent par la parole, par les représentations, par les pratiques, que celles-ci soient analysées par cet habitant dans leur spécificité ou généralité ou cohérence ou déconnexion, n'enlèvent jamais que le creuset constitutif de leur réalité, c'est

eux. Même liées à des habitus, à des normes, à des conditions données, celles-ci n'enlèvent jamais la part de réorganisation partielle et partiale que les habitants font de ces habitus, normes, conditions. S'il y a des ressemblances et des imitations dans les pratiques que font des individus censés être des mêmes catégories sociales, c'est moins parce qu'ils sont obligés de reproduire ces façons de faire que parce qu'elles coconstituent par anticipation un monde partagé avec lequel ils se sentiraient en sécurité ontologique, non au sens d'une sécurité sans risque mais au sens d'une sécurité mentale.

Le monde « dans » lequel l'être humain habite et avec lequel il fait ou croit « faire avec », recourt de deux analyses différentes. Objectivement, il n'est jamais qu'un artifice situationnel dans la mesure où il n'est jamais rationalisable de la même manière par tous les habitants qui le vivent. Si un hors-humain pouvait analyser ce monde comme une boîte noire de laboratoire, il pourrait facilement montrer l'incohérence logique dans les chaînons des opérations spatiales (de déterminations, d'influences) qui s'y déroulent. En effet, la totalité des éléments qui existent et y interagissent ne sont pas appréhendables donc déchiffrables de manière exhaustive et partageables de manière univoque par tous les acteurs qu'y s'y trouvent, quelle que soit l'échelle géographique prise en compte. Dès lors, toute posture épistémologique, qui tente de s'arrimer sur un minimum de lien de déterminations dans les opérations, les interactions, les transactions qui s'effectuent entre ce monde et les acteurs (déterminisme, interactionnisme, constructivisme) surévalue toujours les éléments même de ces opérations, interactions, transactions qui doivent être prises en compte. Mais concrètement, il est une réalité qui fait comme si chaque situation constituée par chaque habitant était *le* monde partageable et déchiffrable par tous. C'est en fait *un* monde unique constitué en situation par chaque habitant à chaque instant, toujours déjà dépassé. Ce monde n'est qu'approché, jamais objectivé et pourtant il est concret pour l'habitant lui-même, car il est la ressource même de ses opérations spatiales, de ses spatialités (Lussault M., 2007 ; 2009).

Chapitre 5 : Se placer plaçant à travers la mobilité. Essai sur le dé-placement.

À partir d'enquêtes qualitatives menées auprès d'habitants des communes de Pessac et Mérignac (Gironde)³⁴, cette partie voudrait traiter des stratégies qui permettent aux acteurs de construire leur *place* lors de leurs mobilités quotidiennes tout à la fois dans l'action même du trajet (choix des cheminements, modifications ou non de ces derniers) mais surtout dans le discours qu'ils tiennent lorsqu'ils évoquent et justifient ces trajets, les choix qu'ils font, mais aussi leur potentialité et leur capacité à les réaliser. Pour ces habitants, la mobilité permet de traduire par la réplication de la routine quotidienne, la légitimité d'être quelque part, de quelque part, d'être reconnu comme étant à sa place d'un bout à l'autre du trajet. Elle légitime à la fois l'octroi matériel de l'emplacement et l'octroi symbolique de la place, à la fois dans les moyens de transports possibles mais aussi sur les réseaux qui permettent la mobilité au sens où l'interaction sociale explicite le droit ou non, la valeur ou non, la bonne ou la mauvaise conduite de celles et ceux qui se trouvent en situation. La prise en compte du discours montre toute sa pertinence car les constructions symboliques des différents acteurs *a posteriori* permettent de substituer la seule question de la mobilité et donc des emplacements à être quelque part dans un trajet à celle de la place, c'est-à-dire la construction symbolique qui s'opère et permet à chacun de se valoriser à travers son positionnement par rapport aux autres, tant du point de vue de ses capacités que de ses compétences traduites par cette mobilité.

Ce chapitre pose une réflexion sur la *motilité* menée par Vincent Kaufmann (2004 ; [2008]2011), au sens où elle invite à analyser les compétences et les capacités des habitants à la mobilité et en quoi celles-ci impliquent une construction sociale en situation de mobilités tout autant qu'en situation d'entretien. L'analyse s'inscrit ainsi au sein d'enquêtes en deux temps. Le premier est mené à partir d'entretiens semi-directifs combinés à des cartes mentales des trajets effectués ainsi qu'un carnet de bord des temporalités de ces mobilités intra quotidiennes ; le deuxième temps est un entretien de réactivation, c'est-à-dire d'analyses des matériaux du premier temps et d'une mise en réflexion avec l'enquêté sur le sens qu'il donne à ce qu'il fait, ce qu'il a dit et dessiné. Il peut être couplé à un cheminement qui se rapproche des techniques de parcours commentés (Thibaud J.-P., 2001). Ces enquêtes traitent initialement des mobilités opérées par les habitants au cours des multi-activités quotidiennes de leurs enfants. Si elles ont été effectuées auprès de familles de classes moyennes qui vivent dans des quartiers résidentiels péri-centraux, cette information n'a pas, pour le propos tenu, d'importance. Chaque habitant jouant et se jouant peu ou prou des déterminismes même si on y réfère ou s'il y réfère ses actions. Méthodologiquement, son champ d'analyse axiologique se structure donc sur les discours produits par ces derniers lors d'entretiens multiples qui sont alors conçus comme des configurateurs de réalité mais aussi de placements au sein d'une situation sociale (Flahault F., 1978), celle de l'entretien bien sûr, mais aussi celle qui est décrite lors de celui-ci, c'est-à-dire ici celle de la mobilité quotidienne.

³⁴ Ce travail d'enquête a été effectué pour partie par une promotion de Master Recherche en Géographie de l'Université Bordeaux-Montaigne auprès de 18 habitants résidant dans 3 secteurs de la ville de Pessac. Secteurs dont les structures étaient *a priori* différentes dans leur composante spatiale du bâti et sociale des habitants. Il prolonge, en réutilisant les coordonnées d'habitants vus précédemment, un travail plus quantitatif mené par une promotion de L3 auprès de 545 habitants des mêmes secteurs sur leurs trajets effectués pour se rendre à l'école primaire. Cette contribution doit donc beaucoup aux débriefings effectués avec certains étudiants, notamment Sylvain Gerber et Rémi Bardou, sur le couplage d'une technique de double entretien, avec des carnets de bords, des cartes mentales et des parcours commentés.

En termes de pratique, l'analyse des trajets quotidiens montrent que ces habitants mettent en œuvre un ensemble de stratégies de contournement. Elles permettent de jouer avec les routines par de micro-innovations qui sont liées au contexte mobilitaire mais aussi, de manière sous-jacente, à une volonté de se dé-placer et de se re-placer, c'est-à-dire de construire leur place à la fois au sens spatial (par l'occupation d'emplacements conçus comme dédiés ou non pour eux et pour les autres) mais aussi au sens social (à travers la légitimité de chacun des protagonistes de la situation mobilitaire d'être là où il est et d'avoir l'emplacement qu'il a, ou de passer d'un emplacement à un autre) à la fois lors de ces trajets et lorsqu'ils les évoquent. Au-delà des trajets effectués, c'est donc la représentation du trajet et la manière dont on l'effectue ou qu'on aimerait l'effectuer, et au-delà la naturalisation du sens produit dans la construction de la place qui intéresse ce travail.

François Flahault a introduit le rôle du discours, en situation et en acte, dans ce jeu de placement : « Considérons un locuteur, dans quelque situation de production de parole que ce soit, il est possible de dire que ses paroles sont produites : 1. À partir des rapports de places qui ont marqué d'une empreinte inaltérable (inconsciente) le locuteur [...] ; 2. Sur la base de systèmes discursifs qui correspondent à sa place dans la formation *sociale* à laquelle il appartient ; 3. À partir de la place qui lui est dévolue dans le système de places qui rend possible la présente situation de production de parole et qui, inséparablement, introduit des contraintes pour le discours susceptible d'y fonctionner comme médiation entre les interlocuteurs ; 4. Dans le cadre de la circulation et de l'affiche d'insignes déterminées par la prise des interlocuteurs dans la médiation de tel tissu discursif (médiation qui fonctionne dans la présente situation de production et d'échange de paroles), à tel moment. [...] En outre, toute place (à quelque registre qu'elle appartienne) est à définir sous deux faces : d'une part, celle des déterminations qui font que le système dont elle relève s'impose comme une réalité, d'autre part, l'investissement de désir venu s'inscrire et se méconnaître dans tel rapport de places. » (Flahault F., 1978, 137-138). De ce fait, à travers le discours tenu, dans une situation donnée, il y a un jeu de place tout d'abord entre l'habitant et le chercheur, puis ensuite entre l'habitant et un ensemble rarement spécifié ou de manière caricaturale et générique d'autres habitants auprès duquel il se réfère ou se démarque. Mais ce système de places est conçu ici dans un système spatial. D'un côté parce que chaque habitant locuteur se trouve dans un endroit particulier de cet espace et que cette localisation a un sens dans l'interaction symbolique qui se déroule. De l'autre, parce que la mobilité est comprise comme la production d'un trajet qu'il soit ou non physiquement effectué. L'habitant, à travers son discours, va donc exprimer la pratique qu'il opère et tout en en faisant le récit redoubler ou inventer un trajet. À travers ce récit aux différentes facettes, il va aussi arranger l'espace en arrangeant les places dévolues à celles et ceux qui le pratiquent.

Dans ce sens donné à la place, ce travail inverse la conceptualisation de Vincent Kaufmann, et plus généralement des travaux sur la mobilité sociale (Montulet B., 1998 ; Urry J., 2005). Cela ne présuppose pas un refus du sens de l'articulation elle-même (mobilité *versus* déplacement) tout à fait pertinente chez Kaufmann ([2008]2011, 32) mais plutôt d'une substitution des termes qui apparaissent selon nous plus appropriés, en tout cas pour les derniers travaux sur le sujet de la *place* (Lussault M., 2009, Petit E., 2009), prolongeant en cela les textes précurseurs sur cette question (Flahault F., 1978, 54-69). La place est en effet conçue ici comme un moyen d'occuper ou de faire occuper un emplacement (assignation) pour tenir une position ou rappeler la position tenue (désignation) par un ou des acteurs dans la société. Cette définition recouvre les travaux de Michel Lussault, pour qui, les places « ne sont pas de simples localisations topographiques, des coordonnées dans une étendue, mais des positions spatiales. C'est-à-dire un ensemble de relations entre un placement de l'individu dans un champ social (qui contribue à définir ce qui lui est autorisé ou non en matières d'action) et les emplacements qu'il

est susceptible d'occuper dans l'espace matériel » (2007, 32). Si le terme de place évoque une forme d'état, ce travail montre que cette institutionnalisation passe en fait aussi par la mobilité car celle-ci est devenue une ressource à part entière de cet état de placement et donc de déplacement des habitants dans le champ social. Le trajet permet donc, en tant que « champs des possibles », de conforter ou de changer de place au sein de ce champ social, que cela soit dans l'interaction sociale mobilitaire en acte ou dans la représentation que l'habitant a de lui-même au moment d'un entretien évoquant cette mobilité.

La mobilité permet ainsi de traduire par la réplication ou non (par la routine quotidienne ou son contraire) la légitimité d'être quelque part, de quelque part, d'être reconnu comme étant à sa place d'un bout à l'autre du trajet (à travers les espaces du trajet, du stationnement, etc.). C'est donc le fait de tenir une position dans le champ social que l'habitant se construit (auto-désignation) ou que les autres habitants veulent lui faire tenir (désignation) qui légitime à la fois l'octroi matériel de l'emplacement et l'octroi symbolique de la place, à la fois dans les moyens de transports possibles (voiture personnelle, taxi, tram, bus, vélo) mais aussi sur les réseaux qui permettent la mobilité (petites routes de campagne, routes de montagne, autoroutes, rues des villes, etc.) au sens où l'interaction sociale (sans qu'elle soit verbalisée explicitement entre des individus) explicite le droit ou non, la valeur ou non, la bonne ou la mauvaise conduite de celles et ceux qui se trouvent en situation. La prise en compte du discours montre alors toute sa pertinence car les constructions symboliques des différents acteurs *a posteriori* permettent de substituer la seule question de la mobilité et donc de l'emplacement à être quelque part dans un trajet à celle de la place, c'est-à-dire la construction symbolique qui s'opère et permet à chacun de se valoriser à travers son positionnement par rapport aux autres, tant du point de vue de ses capacités que de ses compétences traduites par cette mobilité.

5.1. Trajets, placements, dé-placements et re-placements.

L'analyse succincte du cas suivant permet d'entrevoir les enjeux de cette proposition. À propos de la route pour aller du domicile à son lieu de travail (de sa résidence de Pessac à l'hôpital Pellegrin situé au péricentre bordelais où elle travaille), cette habitante déclare : « Ah oui je prends du plaisir parce que je pense souvent, c'est vrai le matin, c'est le soleil qui se lève sur les vignes, je mesure ma chance quand même, par rapport à ces pauvres parisiens qui sont dans le RER, là je mesure ma chance. »

De même, par rapport à l'itinéraire choisi pour aller au Bassin d'Arcachon quasi quotidiennement à la rencontre de sa mère : « Je prends plus souvent la vieille route d'Arcachon, c'est-à-dire que j'évite l'autoroute parce que je la trouve plus plaisante [...] Les gens roulent vite, y a les camions qui vont en direction du Pays Basque, on n'est pas détendu, voilà. Tandis que là sur cette petite route, ça me permet de m'arrêter pour acheter des fleurs à ma mère voire ça me permet aussi de faire une petite incursion sur le port de Larros [à Gujan-Mestras] avant d'aller les voir, je vais voir la mer, voilà. Là aussi c'est comme les vignes du Haut Brion, c'est un endroit pour moi qui ne suit pas issue de ce pays-là, je mesure ma chance quoi, à chaque fois que j'y vais-je suis émerveillé parce que y a des gens qui économisent toute une année pour passer une malheureuse semaine ici. Nous il suffit qu'on ait envie de manger des huitres, on prend la voiture et en une demi-heure on y est quoi, donc c'est vraiment magique quoi ! »

Il n'y a donc rien de plus rassurant que l'**institutionnalisation** des mises en sens et donc des mises en récit que l'on se fait pour soi et que l'on fait aux autres pour stabiliser au mieux sa place au sein de la société ou parfois pour en réagencer les spatialités verticales (celle des hiérarchies qui déterminent des emplacements caractéristiques en fonction des fonctions et des

rôles tenus) et horizontales (celles des espacements qui sont ou sont mis entre les habitants ou entre les habitants et des réalités spatiales). Il est alors possible de voir dans ces affirmations, que cette habitante construit socialement sa place mais aussi *a contrario* suppose la place des autres, à la fois par les emplacements au sein de moyen de transport supposé *naturellement* utilisé par « ces pauvres parisiens » et par les paysages traversés lors des trajets effectués. Par *naturellement*, l'idée est de montrer que l'enjeu des places se situe dans la construction d'un *taken-for-granted* (d'un allant de soi) cher aux socio-phénoménologues et aux interactionnistes symboliques (Joseph I., [1998] 2003, 70-92). *Allant de soi* qui naturalise la réalité des places et au-delà l'institutionnalise par le partage de cette naturalisation. En effet, « Il importe au bon fonctionnement d'un *appareil* que le plus grand nombre *croit* qu'il fonctionne essentiellement sur la base de règles et des critères qu'il promeut en tant qu'*institution* : les individus qui ressortissent aux finalités et aux systèmes de places implicites d'un appareil s'y pliant d'autant mieux qu'ils se le représentent comme institution. Quant à ceux qui occupent les places prévalentes (et détiennent le pouvoir qui s'y attache), ils se gardent bien de publier (à supposer qu'ils en aient conscience, ce qui n'est pas toujours le cas) l'ensemble des critères réels sur la base desquels ils reconnaissent leurs pairs, pour la bonne raison que ces critères sont censés s'appliquer à l'*être* de ceux qu'ils distinguent et non à ce qu'ils ont acquis en se pliant à d'arbitraires conventions » (Flahault F., 1978, 144-145). Institutionnaliser la place de soi et des autres devient un jeu stratégique qui demandent un ensemble de capacités et de compétences dans de nombreux domaines régis par le spatial, notamment par la mise en visibilité de sa mobilité et en situant la mobilité prétendue des autres, selon un ensemble de stéréotypes de ce qu'il faut ou ne pas faire dans tel ou tel contexte mobilitaire.

Derrière la référence identitaire qu'exprime implicitement la mobilité (dis-moi comment tu bouges, je te dirais qui tu es), il y aurait une façon de lire à quel statut, fonction, ou rôle, cette mobilité correspond. Et finalement, à quelle place l'habitant peut prétendre. Pour l'habitant, il y a donc toujours une volonté de stabiliser, voire de chloroformer l'espace social des places pour les autres surtout quand la sienne est prévalente. Pour les autres, il faut au contraire déliter ces structures, et la mobilité peut aujourd'hui y pourvoir tout du moins dans les fictions que constituent les habitants. « Utiliser l'identité comme un processus socio-cognitif de catégorisation sociale qui fonde les conditions de production du sens accordé à l'environnement comme aux pratiques spatiales, et cela depuis sa position dans l'espace social, c'est finalement permettre d'envisager des orientations théoriques qui s'écartent des incidences de la mobilité sur l'identité sociale par l'ouverture des horizons sociaux, voire par certaines formes d'échappatoires : échapper aux structures socio-spatiales héritées, restructurer l'espace social généralement par la co-présence. Dans ces approches théoriques, tout semble se passer comme si la « liberté » que procure la mobilité repose sur le fait que le déplacement dans l'espace géographique délite les liens sociaux entre groupes différents, au point que nous serions au mieux en présence de couches sociales qui n'entretiennent pas de liens entre elles car ce sont leurs propriétés intrinsèques respectives qui les définissent » (Depeau S. & Ramadier T., 2011, 17-18)

Ainsi, que ce soit à l'échelle de la rue, du quartier ou de la région, l'évocation opérée par cette habitante de ses trajets se structure autour d'éléments culturels censés être de prestige (les Arcachonnaises classées, le cinéma Jean Eustache, les vignes du Haut Brion et le port de Larros). Ce choix d'évocation est déjà en soi un placement de cette habitante par rapport à celles et ceux qui pourraient s'arrêter aux côtés plus basement pratiques de ces trajets (bouchons, ennuis, répétitions), mais c'est aussi une sorte de mise à distance d'une altérité sociale supposée : ceux qui prennent l'autoroute, ceux qui roulent vite, ceux de ce pays-là, ceux qui économisent toute l'année. C'est aussi un moyen d'assigner à des emplacements caractéristiques ces différents collectifs imaginés : ceux qui roulent vite sont sur les autoroutes,

ceux qui économisent pendant toute l'année viennent passer une malheureuse semaine dans un camping du bassin d'Arcachon, etc.

Mais à travers l'évocation de la beauté et du prestige des paysages traversés, il y a également un jeu d'incorporation symbolique de ce prestige et de cette beauté qui doit rehausser la place de l'interviewée pour l'interlocuteur en situation qu'est le chercheur ! À travers ses déplacements, l'enquêtée conforte donc sa place sociale et son capital culturel élevé. Elle replace également d'autres catégories d'habitants dans des catégories sociales moins élevées en les désignant de manière péjorative : « Y a des gens qui économisent toute une vie pour passer une malheureuse semaine ici. » « Je mesure ma chance quand même, par rapport à ces pauvres Parisiens qui sont dans le RER, là je mesure ma chance. » Cette construction sociale de par le déplacement est renforcée par l'image renvoyée par d'autres individus ce qui conforte et confirme le système idéologique de placement de l'habitante, mais lui permet aussi de se démarquer et donc de mettre en adéquation constitutive emplacement (espaces traversés) et place. « C'est quelque chose quand je le dis à mes collègues à des rencontres à des congrès, les vignes du Haut Brion ça parle aux gens quand même quoi c'est magique de pouvoir traverser ces espaces pour aller travailler. »

Si on remarque que se placer socialement relève du mode de transport choisi, ainsi que des espaces parcourus lors des mobilités quotidiennes, on perçoit vite que toute mobilité construite et explicite, de par les choix de ces modes, un certain regard sur la place des autres, où ils doivent être *tenus* d'être pour que l'équilibre sociétal soit vu comme normal par cette habitante, et pour que sa « sécurité ontologique » soit maintenue (au sein de sa propre place) et puisse alors éviter toutes « situations critiques » de dé-placement. Pour Giddens, « à des degrés qui varient selon les contextes et les caprices de la personnalité de chacun, la vie quotidienne suppose une sécurité ontologique qui est l'expression d'une autonomie de contrôle corporel dans des routines prévisibles » ([1984]1987, 99). La sécurité ontologique se structure ainsi sur la routine des actes quotidiens, l'amoncellement progressif des expériences banales de l'individu. Cette sécurité permet alors à ce dernier d'affronter la multitude des défis qui s'imposent à lui dans le monde qui l'entoure sans pour autant que son équilibre intérieur et ses motivations en soient trop affectés (Giddens A., [1984]1987, 443 ; Cohen I., 1993, 416-435). Si cette sécurité est bafouée, alors, il affronte une situation critique qui ébranle sa place et sa compétence à l'arrangement général, sociétal des places (Lussault M., 2009, 84-85).

Par « situation critique », Giddens fait « référence à des événements radicalement perturbants et de nature imprévisible qui menacent ou détruisent la "certitude" des routines institutionnalisées chez un grand nombre d'individus » (Giddens A., [1984]1987, 110). C'est le cas, lorsqu'il y a pour l'individu, impossibilité de conserver les mêmes « modes de conduite inspirés de leurs modes de vie antérieurs » et « imprévisibilité générale des événements » (routines brisées) ; impossibilité de conserver des relations avec les mêmes personnes et perte « du sens du monde extérieur » (Giddens A., [1984]1987, 109-113). L'habitante interrogée trouve cette sécurité dans l'utilisation du taxi pour se rendre notamment à ses habituels congrès voire parfois à son travail. « Vous avez dit aimer le taxi car vous pouvez lire, dormir, boire si vous voulez et parce que vous n'avez pas à vous garer, les transports en communs permettent la même chose, non ? » : « C'est vrai mais j'ai pas la viande saoule, j'ai pas le chieur avec son téléphone qui hurle, j'ai pas le type qui me met son raï dans les oreilles, j'ai pas les gamins qui braillent, pourtant je suis sociable hein, mais quand même, j'ai pas les gens qui puent, parce que des fois c'est (rires) voilà. » De par le choix du mode de transport, le taxi, cette habitante s'intègre ou pense s'intégrer non seulement à une classe sociale mais également pense configurer ses auto-assignations dans les emplacements qui lui conviennent, ceux qui sont adéquats à la classe dans laquelle elle s'auto-désigne et non adéquats aux membres désignés des

autres classes. Les membres des autres classes étant dès lors re-placer dans d'autres emplacements avec leurs propres habitudes de fonctionnement telles qu'imaginées par elle.

Le mode de transport rêvé pour notre enquêtée serait surtout d'avoir un chauffeur. À la question : « Le chauffeur pour vous, c'est un rêve ? », elle répond : « Ah c'est un esclave, c'est quelqu'un qui dort dans sa voiture et dès que je sors, tac, la voiture est chaude, il m'emmène où je veux, je sais même pas s'il éprouve le besoin de se garer, je ne veux même pas le savoir, il me dépose là où je lui dis et ensuite j'ai qu'à faire ça (claquement de doigt) hop il est là, je remonte dedans, c'est le tapis magique quoi, c'est le tapis volant voilà ». Là encore l'habitante assimile un mode de mobilité à une place sociale et place la condition du chauffeur dans une autre. Quand on lui demande quel type de gens ont un chauffeur, elle répond : « C'est des gens très très riches, oisifs, voilà [...] on a un cuisinier pour faire la cuisine, un jardinier pour faire le jardin et puis on a un chauffeur quoi. » Dans l'imaginaire de cette habitante, l'homme qui a un chauffeur est oisif (chose qui paraît ne pas vraiment refléter la réalité) et très riche, une classe sociale à laquelle elle aspire en fait. Car on peut également à travers chaque situation, notamment celle d'une interaction d'entretiens, changer ou croire changer (ce qui revient au même ici) de place (donc se déplacer) sans bouger.

Dans cet entretien, si l'on passe outre l'analyse classique des métriques, donc des différents types de mesure de la distance effectués par cette habitante traitant de ses trajets quotidiens notamment au travers des carnets de bord (métrique espace-temps, métrique espace-coût), on se rend donc compte que la mobilité revêt d'autres propriétés que l'on ne soupçonne pas. Il est le moyen d'un jeu de placements de soi et des autres, toujours déjà là mais aussi toujours en mouvement. Une sorte de mesure de la distance à travers une métrique sociologique sans pour autant que l'on ne s'arrête à une simple lutte des classes. En cela, nous rejoignons la proposition de Michel Lussault quand il insiste sur le fait que « la place ne possède pas une configuration fixe, puisque celle-ci naît de la situation lors de laquelle un arrangement spatial devient convoité, se mue en enjeu pour un opérateur et/ou un groupe. Comme toute la complexité du contexte sociétal entre, par les actes, les matières organisées, par les langages, dans une place, ce concept permet d'appréhender des phénomènes de taille et de nature très différentes (de l'épisode domestique au macro-phénomène géopolitique). La quête, toujours disputée et éventuellement conflictuelle, des bonnes places doit prendre le pas, dans nos analyses, sur l'attention accordée aux classiques combats de classe ou à leurs différents avatars. Il ne s'agit pas de dire que la notion de classe sociale n'a plus de sens, ni que les positions sociales n'influent plus sur les actes et leurs conséquences, mais que dans les sociétés d'individus – caractéristiques de notre hypermodernité et qui s'imposent partout, même dans les pays où la culture reste en apparence très holiste – la réalisation des trajectoires personnelles devient un objectif prégnant pour chacun. Cette réalisation se conduit, s'exprime et se manifeste dans la recherche par l'individu de ce qu'il estime être les meilleures places auxquelles il peut et/ou veut prétendre » (Lussault M., 2009, 138-139).

Ainsi, les capacités et les compétences à la mobilité sont en soi des moyens de visibiliser qui l'on est et donc sont des moyens de placement de chaque individu dans la société. À défaut d'être assigné ou de s'auto-assigner en un lieu et d'être en cela désigné par cette assignation, la mobilité et les modes de mobilité ou les moyens techniques mis en œuvre pour réaliser cette mobilité sont aussi un moyen de désignation ou d'auto-désignation de l'individu et des autres individus. Cette désignation et cette assignation sont toujours teintées de valeurs qui sont autant d'éléments constitutifs de l'individu, c'est-à-dire sont autant d'éléments qui lui permettent *a priori* d'interpréter le monde. Si l'on parle de déplacement, c'est en référence à la constitution d'une nouvelle situation où l'individu se place ou se trouve placé selon sa propre interprétation. Que cette situation soit objectivement visible (donc partageable par d'autres que soi) à travers

des pratiques ou des interprétations partagées, c'est toujours dans un cadre interprétatif et réflexif qui n'appartient in fine qu'à l'habitant.

5.2. À l'encontre des routines : des jeux de placements sur les routes

Un autre cas³⁵ est également intéressant car il met en lumière les choix en situation des différents acteurs. Nous avons réussi à retracer avec notre interlocuteur à travers un parcours commenté les différents choix qu'il opère en fonction des événements qu'il rencontre mais en fonction également de son humeur pour contrer justement cette routine. Ce dernier réalise un nombre incalculable d'allers et retours entre son domicile et les différents lieux d'activités de ses enfants. Si ces lieux d'activités sportifs et culturels se focalisent sur deux secteurs particuliers et ne sont distants de son domicile qu'au maximum de 10 km, le cheminement qu'il utilise prend différentes configurations à la fois pour éviter la répétition des trajets, mais aussi pour contourner, autant que faire se peut, divers événements spatiaux auxquels il est confronté (bouchon).

Notre exemple permet de reprendre à la fois l'analyse et la méthodologie proposée par Salvador Juan et *alii* selon laquelle « la routine n'est pas le fait des logiques institutionnelles mais plutôt d'une habitude, en tant qu'attribut de l'acteur, qui peut être à tout instant changée. Elle est donc le produit d'un choix des individus, réversible et modifiable à volonté. L'encombrement des voies provient de l'agrégation d'actions individuelles ou de phénomènes accidentels qui perturbent l'ordre social (les horaires du travail ne sont jamais évoqués). Les institutions n'existent que comme environnement contraignant (de) l'individu. Pour comprendre et expliquer le sens d'une action, telle que le déplacement, il serait nécessaire d'adopter une approche "microsociologique" qui se fonde sur les dispositions (subjectives) - les intentions - individuelles » (1997, 15). Cet interlocuteur met en place une sorte de jeu très intériorisé sur les choix à faire et à ne pas faire en fonction de plusieurs référents qui sont utilisés de manière potentiellement variable mais qui sont aussi parfois actualisés en situation. Ces choix sont ainsi fonction potentiellement et de manière anticipative de l'horaire du trajet (avec comme référent la possibilité de rencontrer ou non du monde sur la route, voire les bouchons), mais aussi de quel enfant il emmène (avec comme référent la destination mais aussi la préférence de ce dernier pour un trajet particulier), mais encore de son humeur (prendre ou non le temps, écouter de la musique). Les allers et les retours qui peuvent s'opérer dans la continuité ne sont pas forcément identiques, même s'il n'y a pas d'activités intermédiaires différentes dans sa chaîne des déplacements.

Pour autant, au-delà de ce potentiel anticipatif, qui révèle d'une certaine manière sa motilité, l'habitant peut aussi réagir à l'événement spatial non prévu (accidents, bouchons, travaux) par l'utilisation d'un ensemble de trajets que l'on pourrait appeler de secondes mains, ou de traverses, qui hybrident les trajets habituels, même ceux qui le sont déjà moins que d'autres (Illustrations n° 14 et n° 15). Cette compétence à agir face à l'imprévu, et cette maîtrise en situation, sont sources pour cet individu d'une forme de surestimation « plaçante » dans la mesure où il a l'impression de faire autrement et mieux que les autres pour se débrouiller dans l'adversité congestionnante des routines. Il a une sorte de dédain vis-à-vis de ceux qui restent dans les bouchons ou utilisent systématiquement les mêmes trajets. Notamment vis-à-vis de

³⁵ Sans plus de précisions concernant son sexe, âge, activité ou position sociale car l'idée n'est pas d'incarner les habitants car cela pousserait le lecteur à réaliser des inférences logiques qui ne relèvent pas de notre posture.

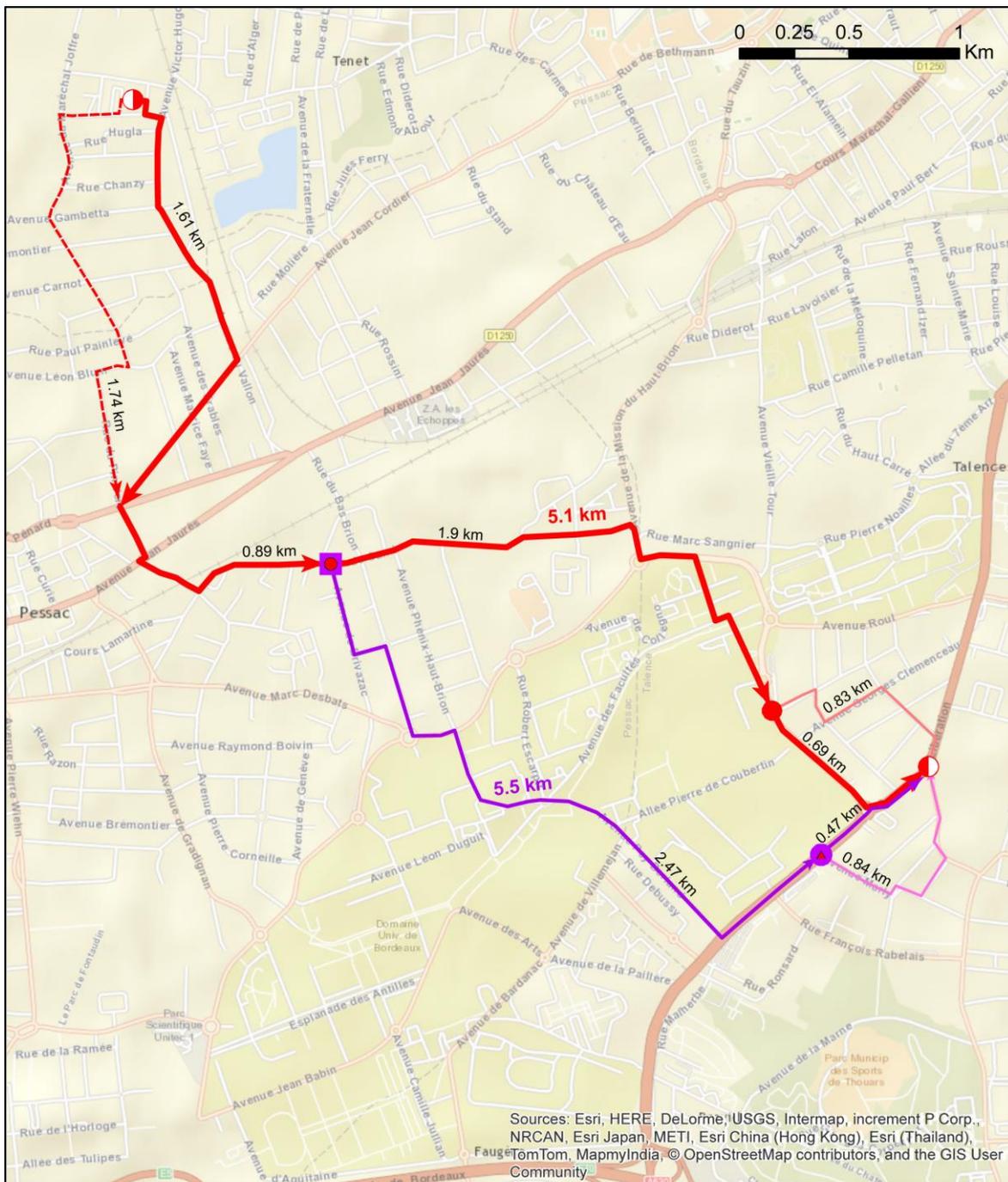
celles et ceux qui utilisent des moyens techniques censés améliorer la rapidité de leur trajet. La reconnaissance entre les conducteurs/rices « intelligent/es », celles/ceux qui font comme lui, ne relève de nouveau pas *a priori* d'un enjeu de classe, même si elle induit sans doute déjà en partie les modes de mobilités choisies. À travers ces stratégies, cet acteur exprime clairement pour lui-même, mais pense-t-il aussi pour les autres ce que Michel Lussault appelle sa « compétence de parcours ». « Il s'agit des capacités que possède un individu à composer et à assurer un itinéraire. Il me semble que cette compétence, depuis toujours essentielle pour l'être humain, prend une importance encore plus décisive dans nos sociétés urbaines de mobilités » (2013, 46). De ce fait, on est presque tenté de lui donner raison car l'analyse objectivante qui compare les divers tracés potentiels donnés par les GPS (Illustration n° 16) tendent à montrer que c'est le sien (trajet utilisateur) qui est le plus court en étendue et en temps quel que soit les trajets proposés par l'outil technique et même si on oblige le GPS à passer par certains endroits clés (Illustration n° 17).

La mise en œuvre de ses stratégies pour valoriser sa place se confirme par le partage de « valeurs » pratiques autour de seuils ou d'endroits spécifiques où il va opérer différemment de la majorité des individus car il s'identifie à la condition de l'autre. Ainsi, il peut s'arrêter au milieu d'un cheminement où personne ne s'arrête pour laisser passer des voitures dont il sait qu'elles vont avoir du mal à traverser au sein du flux. Cela s'effectue à certains endroits spécifiques et pas à d'autres parce qu'il s'est lui-même déjà trouvé dans cette situation. Il y a donc un jeu de mimétisme qui le fait se mettre à la place de l'autre. L'idée d'hybridation des trajets évoque le fait que cet habitant utilise plus des variantes aux trajets que des nouveaux trajets. Il est en effet obligé de passer par certains axes qui génèrent une sorte d'effet tunnel. Car ils sont perçus comme de vraies contraintes spatiales, d'autant plus quand ce cheminement met en évidence des aspérités psychologiquement vécues comme négatives : dos d'âne par exemple ! Ces passages contraints sont présentés comme des espaces de « double peine » car ce sont des espaces où l'habitant voudrait aller plus vite pour qu'ils ne durent pas mais ce sont ceux où l'on doit conduire le plus lentement. Même si sa conception « responsable » ne souhaite pas (c'est ce qu'il dit en tout cas) dépasser les limites de vitesse, il est assez compréhensif vis-à-vis de celles et ceux qui se jouent de ces limitations et accélèrent d'autant plus entre les espaces de ralentissement. Là encore, on peut opérer une analyse en termes de métriques, mais cette fois à l'aune du nombre de ralentisseurs trouvés sur le trajet. Les choix sont donc parfois indépendants de la distance étendue mais de leur plus ou moins grand nombre.

Enfin, sa motilité rend compte non pas d'une utilisation des nouvelles technologies qui lui permettraient par avance de savoir si tel cheminement est bouché mais en l'auto-valorisation de sa capacité à prévoir la régularité des phénomènes tout en essayant lui-même de s'en détacher. Car il y a finalement une sorte de contradiction entre la prévision qu'opère cet habitant de ce qui va advenir et son incapacité à opérer systématiquement la même démarche pour contrecarrer cette prévision. En effet, pour se donner l'impression d'être libre face à la contrainte et la routine, ce dernier n'opère pas de façon régulière face à la même adversité.

En cela, cet habitant ne veut pas se laisser assujettir à ses propres routines, il ne veut pas se laisser assigner à ses propres emplacements mobilitaires à travers l'utilisation systématique des mêmes trajets, et cela même face à l'adversité (Illustration n° 14). D'une certaine façon, il ne veut pas devenir un automate intelligent qui lui indiquerait qu'en cas de bouchon, il faut faire ceci, qu'en cas de beau temps, il faut passer par là ! Il ne se considère donc pas comme un agent d'un système multi-agents pour reprendre la modélisation des sociétés au sein de l'intelligence artificielle ou de la mathématisation de l'espace, mais bien comme un acteur. En cela, il construit parfois sa propre désorientation au sein de ses normes mobilitaires.

Illustration n° 14 : Les trajets du matin.



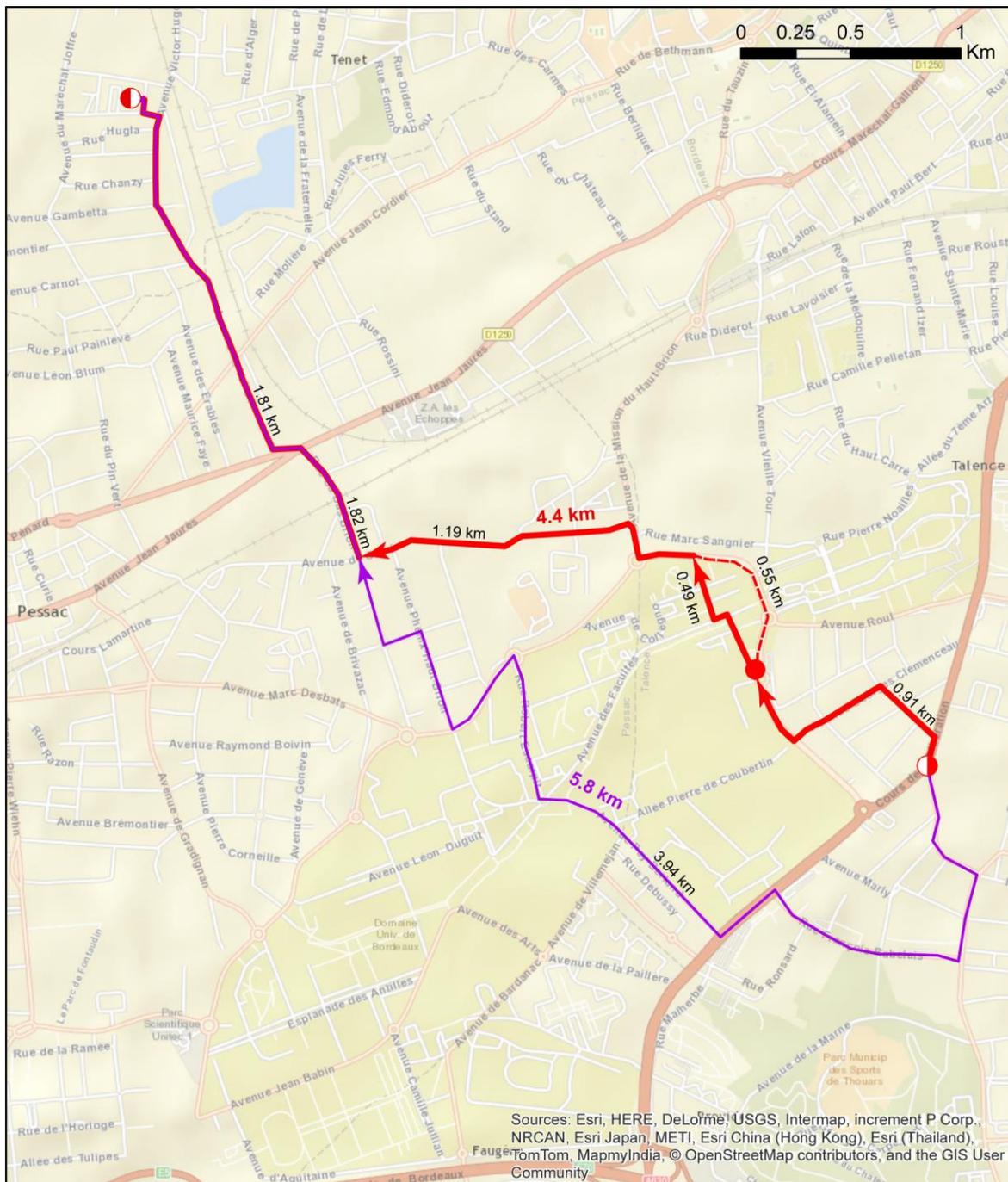
Sources: Esri, HERE, DeLorme, USGS, Intermap, increment P Corp., NRCAN, Esri Japan, METI, Esri China (Hong Kong), Esri (Thailand), TomTom, MapmyIndia, © OpenStreetMap contributors, and the GIS User Community

Légende

- (red border, white center) Événement spatial - Départ (sens véhicule)
- (red border, red center) Événement spatial - Arrivée
- (red border, red center) Événement spatial (bouchon)
- (purple border, white center) Événement spatial et/ou instinctif
- (purple border, white center) Volitif et anticipatif
- (solid red) Trajet principal
- - - (dashed red) Alternative départ
- (solid red) Alternative arrivée trajet principal
- (solid purple) Alternative arrivée
- (solid pink) Alternative de l'alternative arrivée

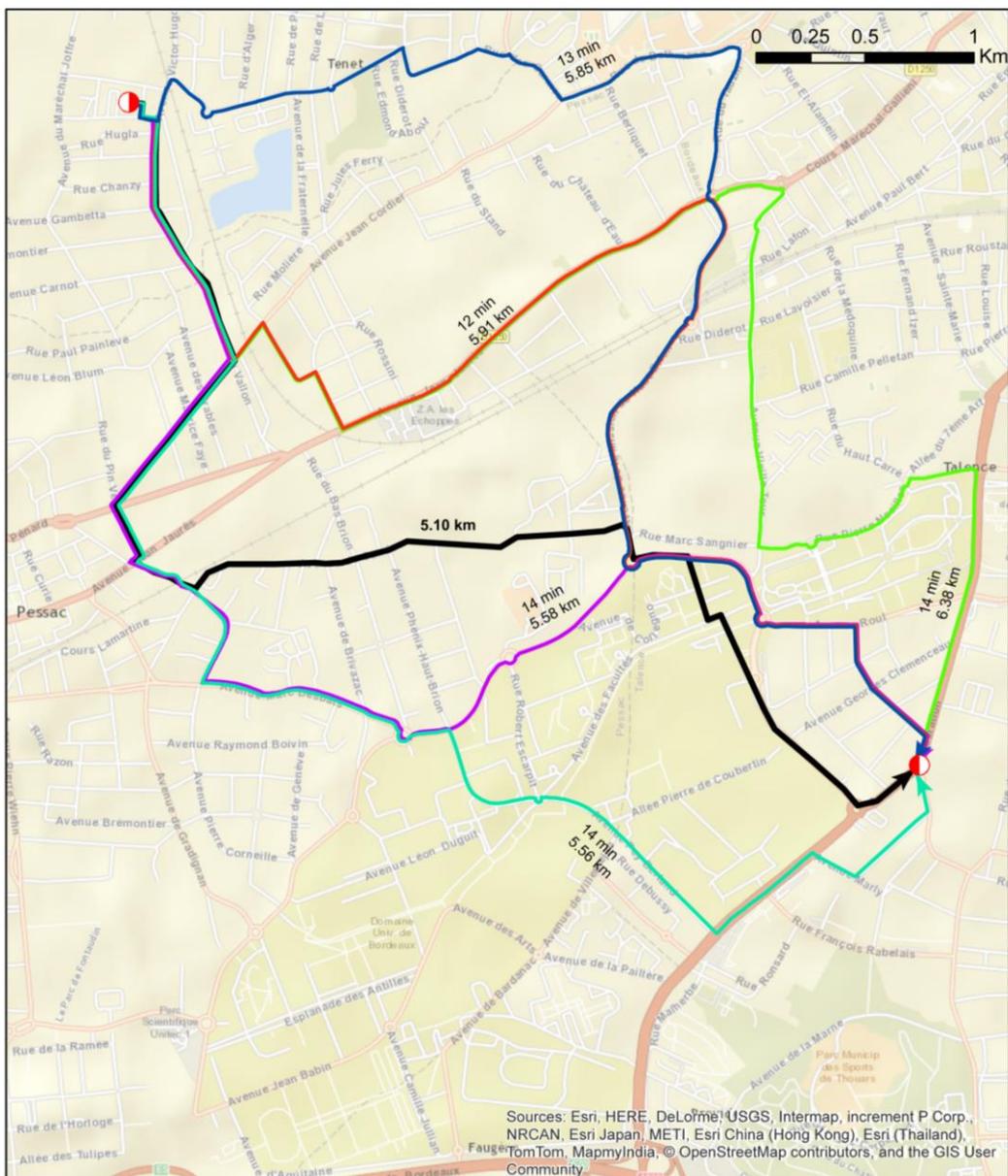
Réalisée par
AF.Hoyaux
et
E. Ployon,
2015

Illustration n° 15 : Les trajets du soir.



Légende		Réalisée par AF.Hoyaux et E. Ployon, 2015	
	Départ (sens véhicule)		Trajet principal
	Evénement spatial (feu plus court et virage)		Alternative trajet principal
	Arrivée		Alternative départ

Illustration n° 16 : Les divers itinéraires proposés par les outils techniques.



Légende

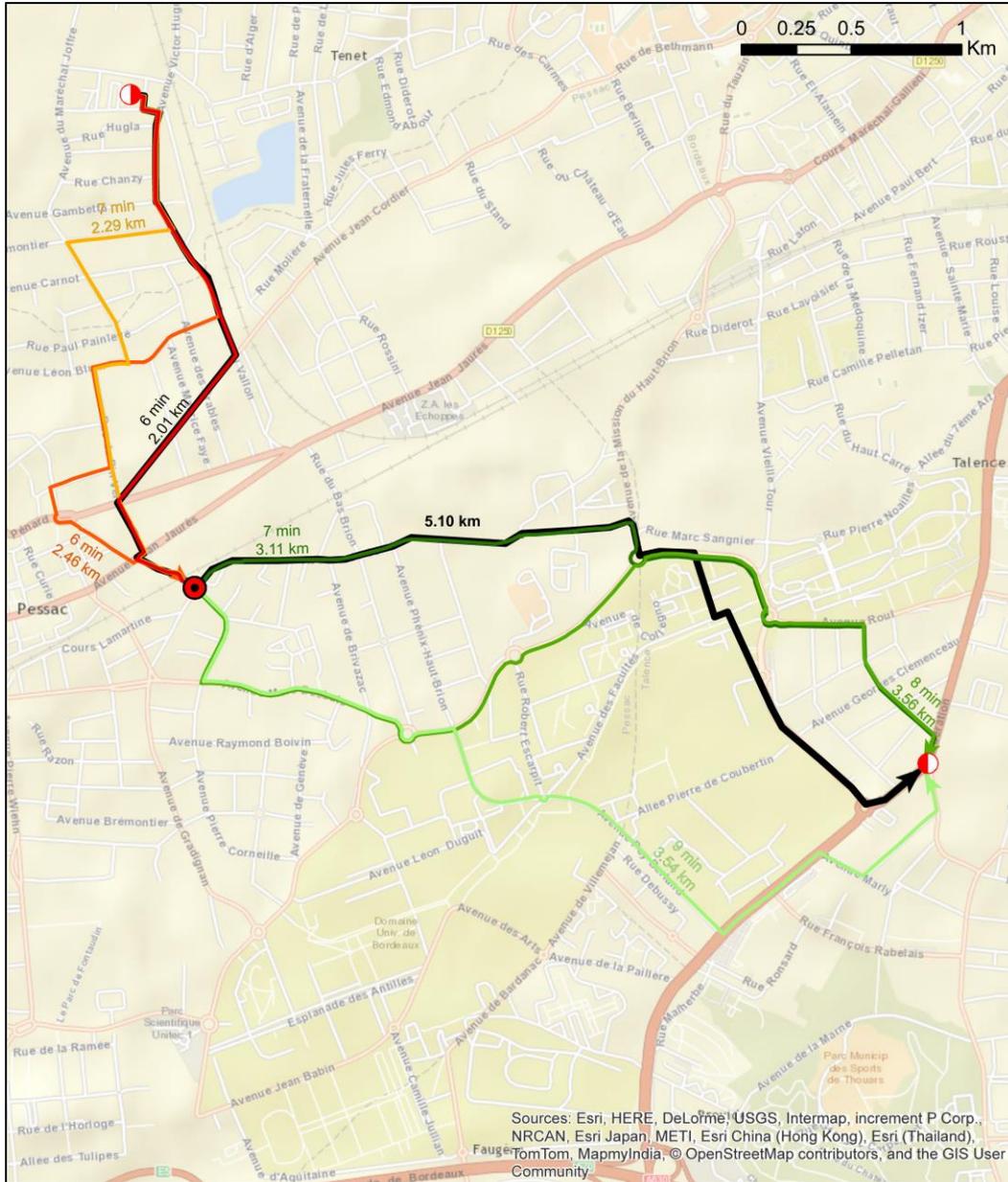
Itinéraires proposés par google itinéraire en fonction du temps de parcours

- 1er itinéraire
- 2ème itinéraire
- 3ème itinéraire
- 4ème itinéraire (proposé selon l'heure de connexion)
- 5ème itinéraire (trajet proposé une seule fois lors des requêtes)

- Départ
- Arrivée
- Trajet principal utilisateur

Réalisée par AF.Hoyaux et E. Ployon, 2015

Illustration n° 17 : Les itinéraires GPS avec point de passage obligatoire.



Sources: Esri, HERE, DeLorme, USGS, Intermap, increment P Corp., NRCAN, Esri Japan, METI, Esri China (Hong Kong), Esri (Thailand), TomTom, MapmyIndia, © OpenStreetMap contributors, and the GIS User Community

Légende	
Itinéraires GPS proposés en forçant une étape obligatoire	Ajout d'une étape obligatoire au parcours
1er itinéraire début trajet	Départ
2ème itinéraire début trajet	Arrivée
3ème itinéraire début trajet	Trajet principal utilisateur
1er itinéraire fin trajet	
2ème itinéraire fin trajet	
3ème itinéraire fin trajet	

Réalisée par AF.Hoyaux et E. Ployon, 2015

Dans l'ordre du discours, il est alors possible de repérer cinq types d'enjeux liés à un changement de trajet qui sont censés valoriser l'habitant par rapport aux autres :

1° Instinctif : C'est l'ordre des routines. L'habitant réalise les mêmes trajets ;

2° Prescriptif : Il est capable de prendre un trajet en fonction du sens de garage de sa voiture dans la rue. Il est capable de prendre un chemin différent en fonction de l'aller et le retour car les rues ne sont pas toutes à double-sens. Il est capable de répondre à un événement en changeant de direction s'il voit qu'il y a des bouchons à un feu ou à un stop ;

3° Anticipatif : Il possède des compétences pour prévoir. Par exemple, en fonction de l'heure, il peut estimer les bouchons ; en fonction d'une prescription précédente prévue comme durable, il peut éviter des travaux ;

4° Volitif : Il possède des envies. En fonction du moment, selon l'humeur, le temps (il fait beau ou il pleut), la temporalité (pressé ou non), il peut changer de chemin ;

5° Jouissif : Il peut s'amuser à changer de trajet juste pour s'imaginer arriver avant celui qui est devant lui sur la route.

Pour cet habitant, il possède donc des aptitudes à la mobilité décalées par rapport aux règles du jeu. Et c'est dans ce décalage qu'il auto-constitue sa valorisation. Certes, il n'interagit pas avec d'autres habitants pour connaître réellement si ce qu'il opère est valorisant pour sa propre place dans un collectif social. Il n'en a pas besoin, il s'auto-valorise à travers cette opérationnalisation des mobilités. Tout d'abord parce qu'il a l'impression de mettre en œuvre ses propres règles, ses propres métriques, celle de contourner la distance étendue par la distance temps ou la distance confort. Ensuite, parce qu'il a intériorisé la métaphore du skieur de haut-niveau, capable de simuler, avant même de descendre la piste, les endroits où il doit passer, qu'il doit éviter. Et être capable pour autant de réagir à la modification de toute situation, comme le skieur doit pouvoir le faire une fois la piste dégradée ou la météo changeante.

Compris en ces termes, cette analyse aboutit à la même conclusion que Xavier Bernier quand il énonce, suite aux travaux de Michel Lussault (2009), que « traverser, c'est aussi prendre « place ». L'action spatiale renvoie à des modes de gestion des distances, soit la capacité de maîtrise des différentes techniques de la mobilité, ce que Jacques Lévy (1999, 2009) désigne sous le terme de « métrise ». Il s'agit ni plus ni moins de « compétences spatiales » (Lussault 2013) qui consistent dans l'espace du traverser à « savoir-faire avec » les polarités spatiales, multiples et parfois contraires au sens projeté de la traversée, pour arranger une mise en relation spatiale. Mener à terme ce processus social est bien la destination spatiale du traverser. Sa validation fait exister cet espace, en fait une référence spatiale par-delà l'espace référent » (Bernier X., 2013).

5.3. Quand la technique d'enquête mobilière permet d'élucider l'incompréhension discursive

Comme signalé en introduction, l'une des approches méthodologiques retenue était celle du carnet de bord rempli par l'habitant lors de la première entrevue. Il permettait dans une seconde entrevue à partir d'un guide d'entretien spécifique à celui-ci, d'étudier avec une certaine précision la mobilité de l'individu selon ses programmes d'activités. En s'inspirant de la méthode de reconstitution des programmes d'activités de T. Thévenin, S. Chardonnel et E. Cochey (2007), il est donc paru pertinent de retranscrire de manière graphique chaque journée

que l'individu avait rapportée dans le carnet de bord. À partir des déplacements relatés sur celui-ci, on pouvait en déduire les activités « stationnaires », comme le temps passé au travail ou au domicile. Ceci a donc permis de reconstituer une séquence d'activités complète sur la journée, tout en estimant les budgets-temps correspondants. Ceci a été particulièrement intéressant car cela a donné à l'individu interrogé une vision différente de ses journées, sur laquelle il a pu exprimer son ressenti. Mais la présentation de la modélisation du carnet de bord a surtout eu un effet grandement positif sur les résultats de cet entretien, car elle a amené l'individu à s'interroger lui-même sur ses propres pratiques et à faire des réflexions qu'il n'aurait pas été possible d'obtenir par un simple entretien semi-directif. Cela a notamment été illustré par les termes de « blocs de travail » ou « blocs de temps passé à la maison », tout comme la métaphore retranscrivant ses journées comme « hachurées », et manquant parfois de cohérence de par son trop grand nombre de déplacements professionnels.

À la vue de cette modélisation représentant ses journées sur toute une semaine, cet habitant a pu observer sa propre organisation sous un autre angle, étant même assez étonné du temps important qu'il passe chez lui : « Honnêtement, j'avais pas l'impression de passer tant de temps à la maison » ; tout en précisant avec fierté : « Mais c'est bien, ça me convient ! ». Interrogé sur ses différentes activités quotidiennes, représentées par les « blocs », il est intéressant de remarquer qu'il ne se considère jamais comme immobile, mais bien toujours en mouvement, que ce soit pour effectuer différentes tâches professionnelles ou pour les activités familiales. Pour autant, il effectue une séparation très stricte entre ces deux univers différents, expliquant que, en fin de journée de travail, il « laisse tous les soucis dans la voiture en arrivant à la maison ». Ainsi, le passage dans son véhicule lors du trajet de retour chez lui, qu'il effectue seul, lui permet d'effectuer la transition entre deux états différents, entre deux collectifs et deux espaces différents (les collègues et les clients dans plusieurs endroits de l'agglomération vs la famille au sein du foyer).

L'individu a donc exprimé le besoin de ce moment de transition, où il franchit les cloisons qu'il s'est posé entre monde professionnel et familial. Ce sentiment revient d'ailleurs chez la plupart des habitants interrogés et amène à questionner l'influence du mode de transport comme un lieu non plus de contraintes espace-temps (« c'est du temps perdu d'être dans les bouchons ») mais de libérations espace-temps : écouter la musique, décompresser en pensant à autre chose que ce qui est présent, en un mot être ailleurs, donc être à la fois cospatial (en lien avec des espaces non présents) pour se départir de la coprésence³⁶, de ce/ceux qui nous entoure ! L'individu configurant par le mental et par le technologique des mises en lien, des rapprochements avec d'autres êtres ou choses qui ne sont donc pas à la place qu'il espère qu'ils ont dans l'instant de son trajet. En ce sens, il les déplace auprès de lui ! Mais en même temps, en cospatialisant, il *déprésentise* et exclut, déplace celles et ceux qui l'entourent pour les placer symboliquement au loin de lui. Par cette cospatialisation, l'habitant donne de la continuité à ce qui n'en a pas dans la réalité matérielle. Le trajet n'est donc pas qu'une relation déterminée par un réseau matériel mais le tissage d'un monde où les proches doivent être à leur place, non plus seulement comme assignés réellement dans des emplacements lointains mais comme assignés symboliquement dans des emplacements proches. Ils sont en cela déplacés.

Evoquant ces mobilités professionnelles, cet habitant s'est confié avec beaucoup de sincérité sur ses activités. En effet, lors d'une réponse qui paraissait anodine sur le fait qu'il ne voyait aucun inconvénient à prendre en charge des collègues lors de ses trajets, il est finalement allé plus loin dans son raisonnement, après un moment silencieux de réflexion. Evoquant ses

³⁶ Voir l'analyse de ces deux notions dans Lévy J. et Lussault M. (dir.), 2003, *Dictionnaire de géographie et de l'espace des sociétés*, Paris, Belin.

déplacements accompagnés, et les différentes affinités qu'il peut avoir avec ses collègues, il a commencé par dire qu'il n'avait simplement « rien à leur cacher », avant de préciser qu'il choisit ou pas de répondre à certaines conversations privées au téléphone portable en fonction de la personne qui l'accompagne (notamment s'il s'agit d'intérimaires). Cette confession a donc permis de déceler ici un autre jeu de déplacements intéressant. En effet, en dépit de cet espace clos de proximité qu'est la voiture, et au sein duquel il ne peut se mouvoir physiquement, il se crée tout un jeu de mobilités psychiques, de placements. En fonction de la place sociale que lui-même donne à l'individu qui l'accompagne, il peut faire le choix de se priver de communiquer pour ne pas rentrer dans des discussions qu'il considérerait comme non appropriées. Ainsi, ce système particulier de déplacements peut se créer, au sein de cet espace, dans l'absolu mobile, qu'est la voiture, et où règnent une forte proximité spatiale, mais également un éloignement social important. Donc en fonction de la situation interactionnelle, mon interlocuteur peut considérer que son collègue est ou n'est plus à sa place. En effet, s'il garde le même emplacement à côté de lui dans son véhicule, sa désignation de collègue qui n'a pas à savoir certaines choses sur sa vie privée, le pousse mentalement à trouver qu'il n'a plus rien à faire là, donc plus rien à être à cet emplacement. Son collègue devient dès lors une contrainte !

Mais le plus surprenant, c'est que le second entretien a permis de mettre en perspective une inadéquation avec le carnet de bord récupéré, modélisé graphiquement et analysé. En effet, le carnet de bord faisait ressortir des réalités différentes de celles évoquées par l'individu lors du premier entretien. Il a permis de mettre en valeur deux discours différents. Lors du premier entretien, l'individu a fait état spontanément de ses journées types telles qu'elles le seraient dans l'idéal, alors que cela n'est plus le cas dans la réalité d'aujourd'hui, car comme il l'a ensuite expliqué, la découverte récente d'une tumeur affectant son plus jeune enfant a bouleversé son quotidien, et de fait il ne va plus le chercher à l'école tous les après-midis. Il y avait donc un décalage entre le discours de cette personne interrogée qui, voulant bien faire, répondait de la façon dont elle pensait être la plus pertinente et la réalité. Par ailleurs, comme cela avait été le cas lors du premier entretien, la rapide prise de confiance de l'interrogé, passant notamment par le tutoiement, a permis d'aborder tous les sujets sans difficulté, faisant avancer l'enquête de manière très constructive. Ainsi, le changement de liens supposés dans l'interaction entre l'enquêté et l'enquêteur permet également d'analyser des jeux de placements entre eux. La libération de la parole de cet habitant tient en effet à une nouvelle désignation sociale de l'enquêteur qui peut alors être assigné comme étant à sa place au sein même du foyer de l'interviewé.

Cette chose apparemment anecdotique pour ceux qui font des enquêtes met en lumière le fait que « la place à laquelle chacun se sent convoqué (partant, la place qu'il attribue à l'autre) lui est alors assignée par le 'on' [c'est-à-dire par la norme discursive dans l'arrangement social entre deux personnes ne se connaissant pas]; mais chacun pense qu'elle lui est commandée par la simple considération de ce qu'est la réalité objective. De même, les paroles que chacun prononce, il s'efforce de les inscrire pertinemment dans l'ordre du discours qui convient à la place qu'il se voit occuper » (Flahault F., 1978, 66-67).

Cette information sur les difficultés médicales de son foyer a permis de traiter de la gestion mobilière de cet habitant face à la tournure imprévisible de ce nouvel événement. Il était intéressant de travailler sur cette gestion de l'aléa, car lors du premier entretien, l'habitant avait une volonté assez marquée de gérer ses journées de manière très stricte et programmée. Il était dès lors pertinent de le questionner sur ses stratégies d'adaptation. Si une grande précision d'organisation, avec l'anticipation des trajets quotidiens, permet de répondre aux exigences de ces trajets, il était donc important de l'interroger sur sa gestion d'un

événement imprévu et ponctuel, sur la façon dont l'individu peut répondre à l'urgence, comment les risques sont-ils anticipés, ou encore comment est pensée et résolue la continuité spatio-temporelle en cas d'une rupture brusque dans la mobilité.

Dans le cas présent, l'avènement d'un aléa tel que les problèmes de santé de son fils fut évidemment central dans la conversation. L'individu a donc évoqué la place primordiale de sa belle-mère dans la gestion de cette situation difficile, celle-ci habitant seulement à cinq minutes et, élément fondamental pour l'interrogé, disposant d'une voiture, donc d'une mobilité importante. À travers ses différentes réponses, il a fait comprendre que pour lui, toute forme de mobilité passe par la voiture, élément polarisant, vecteur de liberté, mais aussi vecteur de gratification sociale de celles ou ceux qui l'utilisent pour aider à l'organisation familiale. A *contrario*, il a évoqué de manière à peine voilée une forme d'exclusion symbolique de sa mère du fait même de son exclusion dans l'organisation mobilitaire de la famille, évoquant simplement « elle ne conduit plus, elle a d'autres problèmes... ».

Ainsi, il offre aujourd'hui plus de « place » à sa belle-mère qu'à sa mère. En effet, il lui est particulièrement reconnaissant de prendre en charge son fils tous les après-midis et de l'accompagner à tous ses trajets médicaux, en n'oubliant pas de préciser « ma belle-mère, que je remercie au passage ! ». Pour pallier ces imprévus, l'individu se tourne donc vers des stratégies de remplacement basées ici sur son cercle familial. Cependant, ces formes de motilité qui, selon Kaufmann, sont si possible destinées à rester à l'état de potentiel, mettent en relief des inégalités, car « s'organiser en cas d'imprévu suppose en effet des capacités organisationnelles et cognitives dont toutes les familles ne sont pas également pourvues » (Kaufmann V. et Flamm M., 2003, 26). L'individu évoque notamment sans concessions le fait que sa femme et lui-même ont dû prendre de nombreux jours de congés pour répondre à cet imprévu, cela ayant mis forcément une pression financière sur le couple : « il faut qu'on travaille pour ramener de l'argent à la maison, on n'a pas le choix ».

Dans le cadre familial, il est intéressant de remarquer la prégnance d'un discours fortement normatif, et ce sur différents aspects. D'abord, il considère comme complètement justifié le fait que sa femme et lui aient deux voitures personnelles pour répondre à leurs déplacements respectifs. De plus, il a une façon très spécifique d'évoquer les activités de ses enfants, jouant « à la guerre » avec le plus petit, construisant une cabane au plus grand. Ce discours assez normatif se retrouve dans la description assez croustillante de son fils aîné, ma question portant sur les activités extra-scolaires des enfants. N'en ayant aucune actuellement, l'interrogé qualifie spontanément son fils de « cérébral », passant la plupart de son temps libre à la maison, à travailler, jouer aux jeux vidéos, ou encore dans sa cabane. Comme le dit Kaufman, dans la vie quotidienne des familles, « la mobilité de ses différents membres est un élément important, qui se négocie et se réajuste sans cesse, de façon à assurer la synchronisation spatio-temporelle, étant nécessaire au vivre-ensemble » (2011). C'est pour cela qu'il semble pertinent de s'interroger sur le fait que le fils aîné ait arrêté le sport il y a peu, et qu'il passe la plupart de son temps chez lui. Il n'est cependant pas impossible que ce discours normatif puisse mettre une certaine pression familiale sur celui-ci, ne l'incitant pas à tendre vers différentes activités, qui pourraient mener à une plus grande motilité, une éventualité qui pourrait ne pas réellement être envisagée par les autres, notamment le père, qui paraît pour le moins assez sédentaire.

On remarque ainsi que l'organisation de la vie quotidienne et l'indépendance des membres de la famille est un sujet important. La synchronisation des activités familiales est devenue chose complexe, à laquelle cette famille a mis en place une stratégie de motilité commune au couple, arrangeant leurs horaires pour créer un système bien réglé où la mère amène les enfants à l'école avant d'aller au travail, puis le père est disponible pour les récupérer, débauchant plus tôt. Il faut noter que la peur d'un certain nombre de dangers

renforce la complexité des synchronisations familiales, car, dans beaucoup de familles, on ne considère plus « raisonnable » de laisser ses enfants aller seuls à l'école. Dans le cas présent, les parents ont tout de même convenu que l'ainé pouvait aller au collège en bus, le père essayant de convaincre la mère à l'éventualité d'un scooter comme moyen de mobilité.

5.4. La mobilité comme ressource du déplacement.

L'ensemble de ces exemples a permis de prolonger d'autres travaux contemporains autour de la motilité et de la place notamment. Ils rejoignent d'autres démarches qui « nous invite[nt] à considérer la mobilité non pas comme une simple « pratique spatiale », mais comme l'un des éléments constitutifs des ressources dont l'individu est doté dans un environnement donné. L'apport majeur est de considérer l'individu non seulement par rapport à son espace de vie (à la fois donné et vécu), mais aussi (et surtout) par rapport à son temps quotidien enchâssé dans son parcours biographique. La mobilité peut donc être entendue comme un *bien intermédiaire* – une ressource – nécessaire pour réaliser l'ensemble des activités quotidiennes dispersées sur un territoire de vie plus ou moins étendu » (Collectif Terrhabmobile, 2013, 4). C'est justement parce que la mobilité est une ressource qu'elle permet aussi de construire un jeu significatif sur la réalité sociale. Mais ce jeu opère une sorte de métaphore entre l'état et le mouvement de celui qui parle et celles et ceux dont il parle. Par sa mobilité, l'habitant se place, se dé-place et se re-place comme il place, dé-place et re-place l'altérité. Par la mise en acte et en discours de ses projets et des compétences mises en œuvre pour les effectuer, il construit voire déconstruit son placement dans l'univers social pour atteindre la place qu'il se donne, mais il construit et déconstruit aussi le placement des autres en les assignant à être ou ne pas être à tel endroit à tel moment.

Cette utilisation de la ressource ne passe cependant pas systématiquement par l'utilisation de l'outil technique et informationnel à travers le smartphone et toutes ses applications ou plus simplement selon les générations par l'utilisation d'une carte ou d'un guide (Bourdin A., 2005, 102-103). Cette ressource est aussi construite en acte, face à la réalité des routines justement. Certes, l'étendue de la mobilité est restreinte, certes l'habitant ne parcourt pas un ailleurs inconnu, mais il construit pour autant une représentation de lui-même et des autres à travers ces trajets quotidiens. Il sécurise son bien-être en organisant, en régulant, en arrangeant le système des places.

Pour organiser ce jeu des places, l'habitant utilise autant qu'il expose sa motilité selon les « facteurs relatifs aux accessibilités (les conditions auxquelles il est possible d'utiliser l'offre au sens large), aux compétences (que nécessite l'usage de cette offre) et à l'appropriation (l'évaluation de l'offre par rapport à ses projets) (Kaufmann, 2004, 63). Ainsi, notre premier cas utilise l'offre du taxi, met en œuvre le moyen d'organiser sa venue et expose le référentiel axiologique qui va avec l'utilisation de ce mode pour se rendre notamment à ses congrès de médecine. Mais elle rêve aussi d'une autre offre, celle d'un chauffeur étant présent 24h sur 24h à son service, ce qui réduirait sa compétence à organiser par l'asservissement (elle parle d'esclave) d'un autre individu assigné à la servir pour faire à tout instant sa propre mobilité.

Dès lors, on voit comment trois niveaux de place s'organise pour elle, la sienne, celles des autres et celle qu'elle rêverait d'avoir. Par sa conception de la mobilité, elle aspire ainsi à se dé-placer, à monter d'une certaine manière, dans sa représentation, au sein de l'échelle sociale.

Cette motilité exprime l'appropriation mais pas seulement au sens de l'offre mais aussi de l'espace potentiellement traversé. Car « la routinisation des systèmes de mobilité participe à

asseoir la continuité spatiale et temporelle du quotidien. Produisant de la durée et de la mémoire, elle constitue un puissant levier d'appropriation spatiale, s'opposant en cela au « zapping », à la brièveté et à la labilité considérés comme caractéristiques des rapports au territoire issus de la mobilité » (Collectif Terrhabmobile, 2013). Les personnes interrogées visionnent d'ailleurs assez bien les parcours qu'elles produisent dans la quotidienneté. Pour autant, à travers des cartes mentales, on s'aperçoit que le contexte du trajet est parcellaire. Ce côté partiel est aussi partial et redessine justement les référents du placement de l'individu. Parler des vignobles de Haut-Brion pour notre habitante médecin fait sens à un certain niveau d'interaction, celui de l'entretien, mais aussi plus globalement dans une configuration sociale arrangée des jeux de place.

Chapitre 6. Conformer le se penser pensant de l'habiter à travers l'idéal du bien-être. La publicité comme opérateur symbolique territorial

La publicité est un outil précieux pour analyser l'imaginaire collectif de l'habitabilité d'un espace. Ce support médiatique est en effet capable de transcrire de manière caricaturale les constructions symboliques qui sont à l'œuvre dans la société. Ce chapitre ambitionne ainsi d'en dégager les logiques discursives et de montrer en quoi elles produisent un discours commun, progressivement institutionnalisé, sur ce qu'il serait bon de faire pour l'aménagement du monde futur. Il défend l'idée que la publicité possède une capacité d'action sur la spatialité des habitants en leur conférant de nouvelles attentes, de nouveaux désirs à travers la rationalisation de nouveaux critères de bien-être.

Ce chapitre a pour but de réfléchir à la construction des critères normatifs mis en place au sein de la sphère médiatique, et plus particulièrement par la publicité, du point de vue des territoires habitants qu'il serait bon d'habiter, de vivre et de désirer. Derrière l'habitabilité, ce qui serait ou non habitable, ce texte insiste sur la résurgence confuse d'une vieille dialectique autour de l'espace à vivre entre sa qualité et le bien-être qu'il est supposé apporter à l'habitant. Le terme de qualité de vie relève d'une objectivation des conditions par un collectif ; celui de bien-être, découle, quant à lui, de sa représentation ou de sa subjectivation par l'habitant. L'un s'institue sur des critères scientifiques censés être stables et partageables de la qualité intrinsèque des conditions de vie nécessaires pour l'existence humaine ; l'autre se construit à travers des représentations, une sensation instable car fondamentalement situative et générative pour chacun d'entre nous autour des valeurs que nous avons incorporées. Mais dans la mesure où vendre des critères objectifs ne fait pas rêver, la publicité se doit de travailler le symbolique (qui par essence est polysémique) tout en le réifiant. Ainsi, il faut rendre stable le bien-être, ce sentiment d'être bien, pour inventer de nouveaux critères objectifs, inutiles en soi pour la qualité de notre vie, mais utiles à sa mise en récit.

Les publicitaires sont alors amenés à un double travail : le premier, rendre confus la différence entre qualité de vie et bien-être ; le second, inventer l'inutile en instituant des critères et des mesures de la qualité de vie (logement HQE) en insistant sur le fait que ces critères et ces mesures constituent des éléments nouveaux mais essentiels du bien-être. Aujourd'hui, cette critérisation passe notamment par une réflexion sur l'espace (au sens large) en tant que ressource territoriale. Celle-ci tourne autour des notions d'étendue, d'espace ouvert, d'espace vert, d'espace patrimonialisé, d'espace réticulaire, connecté. « Elle fait implicitement référence aux notions d'appartenances, de proximité, de convivialité, de sécurité, d'accessibilité, d'appropriation et d'identification territoriale » (Barbarino-Saulnier N., 2006, 310). Critères qui n'ont en soi aucune nécessité pour la qualité de vie des populations mais qui sont idéologiquement présentés aujourd'hui comme des éléments incontournables de notre bien-être égotiste et souvent égoïste (selon le jugement de valeur de l'auteur). Qui remettrait aujourd'hui en cause la nécessité d'avoir à proximité un environnement naturel car « sain », ou d'être connecté aux autres car permettant une vraie mixité, un vrai partage ?

6.1. La publicité : Institutionnaliser de nouveaux imaginaires

En matière de désir et de construction du désir, c'est-à-dire de construction d'un besoin qui n'est pas forcément « physiologiquement » vital, la publicité est toujours à l'avant-garde à

travers ses messages. Comme le rappelle Françoise Minot, « ce message vise à agir sur les attitudes et le comportement de ceux auxquels il s'adresse en les incitant à rechercher eux-mêmes (et/ou à faire rechercher par d'autres) l'appropriation de certains biens et services ou à les faire adhérer à certaines valeurs et idées » (2001, 15). Car si elle n'invente rien, elle promeut toujours à son avantage et à l'avantage des produits qu'elle vante et qu'elle vend le sens de l'innovation, c'est-à-dire qu'elle institutionnalise des créations, du poétique et du symbolique. En institutionnalisant, par ses mises en visibilité multiples (support papier dans les magazines, vidéo sur internet, spot télé), de nouvelles réalités imaginaires, la publicité les codifie, les réifie tout en les rendant symboliquement performatives auprès de celles et ceux dont ces réalités nouvelles peuvent paraître encore évanescences ou apparaître comme n'étant réservées qu'à une portion congrue de la population qu'elle vise ou feint de viser.

6.1.1. La conformation des esprits

L'un des champs prioritaires de la publicité, quel que soit le produit valorisé, relève du désir de vivre dans un environnement avec une meilleure qualité de vie. Mais la publicité ne fait que surfer sur un imaginaire collectif en proie à sa propre conformation volontaire à travers un nouveau langage dont la population a pour partie subi et pour partie anticipé la venue.

Elle subit ce langage car derrière cette *novlangue*, pour reprendre les termes d'Eric Hazan, elle n'a pas vu poindre la cohérence sémantique développée derrière ces bons sentiments. Et « s'il y a cohérence, c'est qu'il y a communauté de formation et d'intérêts chez ceux qui ajustent les facettes de cette langue et en assurent la dissémination » (2006, 120). Cette communauté de formation et d'intérêts est notamment portée par les aménageurs, mais aussi par les écologistes. De ce fait, cette cohérence peut être interprétée comme relevant d'une nouvelle *sémiotique du totalitarisme*, celui d'un néolibéralisme écologique ayant incorporé toutes les facettes de la demande sociale. L'enjeu environnemental étant aujourd'hui recyclé en argument commercial. « Cette tendance traduisant la capacité du système à se dépasser par ses propres limites et à se protéger de ses contradictions successives en les intégrant à son discours » (André-Lamat V., Couderchet L., et Hoyaux A.-F., 2009, 163).

Mais elle anticipe aussi ce langage car l'incorporation rapide de ces nouveaux messages montre qu'elle était en *attente* de ce discours. « Même au moment où elle paraît, une œuvre ne se présente jamais comme "une nouveauté absolue surgissant dans un désert d'information ; par tout un jeu d'annonces, de signaux - manifestes ou latents -, de références implicites, de caractéristiques déjà familières, son public est prédisposé à un certain mode de réception" » (Joly M., 2004, 52). En cela, si la publicité crée du désir, et du désirable, à travers l'image, c'est parce que ce qu'elle représente était pour partie désiré par celles et ceux qui en interprètent les ressorts. La publicité répond finalement à une anticipation plus ou moins inconsciente de ce qui était toujours déjà désiré par des habitants. Ainsi, de manière générale, « la publicité n'a pas créé un rapport nouveau à l'image. [...] Elle a cherché [...] à utiliser de façon systématique les divers désirs qui y sont mis en jeu. C'est pourquoi la publicité peut nous apprendre à la fois beaucoup sur nos désirs et sur les images » (Tisseron S., 2010, 279). On retrouve notamment la traduction de ces désirs, de ce champ imaginaire, dans des publicités traitant de l'aménagement des espaces, que ces derniers soient ceux des territoires urbains ou qu'ils relèvent des territoires plus intimes des habitants. On peut ainsi appréhender cet imaginaire collectif dans les classements des villes « où il fait bon vivre » au sein des magazines nationaux comme *L'Express* (http://www.lexpress.fr/region/quitter-paris-les-50-villes-ou-il-fait-bon-vivre_1610374.html).

On le retrouve aussi dans la mise en valeur par les magazines municipaux ou intercommunaux des nouveaux quartiers dits écologiques ou avant-gardistes en matière de valorisation d'une qualité environnementale et sociale. C'est le cas par exemple du quartier

Ginko à Bordeaux où le site du projet urbain 2030 de la Communauté Urbaine de Bordeaux (CUB) nous indique : « Tout concourt pour que Ginko devienne un site exceptionnel intégré au reste de la ville. C'est en tout cas l'un des premiers objectifs poursuivis, outre l'idée de réaliser un projet exemplaire en matière environnementale et architecturale (démarche Haute Qualité Environnementale HQE, bilan carbone à l'échelle de la Zone d'Aménagement Concertée ZAC, limitation des consommations en énergie et en eau, ...) ; développer une mixité fonctionnelle et sociale (33% de logement locatif social - 20% d'accession aidée) ; mettre en œuvre un projet aux qualités paysagères remarquables (mise en valeur des berges du lac, aménagement d'un jardin promenade écologique, ...). » (<http://www.bordeaux2030.fr/bordeaux-demain/ginko>). Ces derniers vantant à la fois les mérites du vivre sain mais aussi du vivre proche avec la mise en place de nouvelles socialités connectées se construisant sur la proximité physique et technique. Tout cela nourrissant en fin de compte des choix résidentiels au niveau des quartiers, des villes ou des campagnes dites connectés (<http://aisne.com/-Decouvrez-l-Aisne->) censés être les plus agréables. On le retrouve enfin dans le besoin non dissimulé des Français à l'aménagement de leur maison, de leur jardin que traduisent émissions de télévision (D&Co de Valérie Damidot), de radio et les nombreux magazines sur le sujet, mais aussi et surtout les chiffres d'affaires conséquents des magasins d'aménagement (le chiffre d'affaire total du groupe IKEA est passé de 21,8 à 28,5 milliard d'Euros de 2009 à 2013), de bricolages (le chiffre d'affaire total de Castorama est passé de 2,63 à 3,00 milliard d'Euros de 2010 à 2014) et les jardineries.

6.1.2. En quête de nouveaux indicateurs d'habitabilité

En ce sens, les publicitaires nourrissent et se nourrissent d'un imaginaire de l'habitabilité contemporain devant se construire autour du développement durable. Ainsi, ils jouent des mises en scène et en récit dialectiques voire paradoxales qui valorisent tout à la fois la nature et sa prétendue authenticité, mais aussi les nouvelles technologies et leur supposée modernité. Ce type de publicité est l'apanage de sociétés censées améliorer la qualité de notre cadre de vie : fabricants et aménageurs de maison (Leroy Merlin) ou prestataires de services réseaux (EDF, GDF, France Telecom). Mais c'est aussi le cas de collectivités territoriales (communes, départements, régions) désirant attirer de nouvelles populations soit parce que ces collectivités sont en perte de vitesse démographique (Aisne, Jura) soit parce qu'elles bénéficient au contraire d'une aura nouvelle autour de ces nouveaux critères d'habitabilité et que cela leur permettra peu ou prou d'avoir de nouvelles compétences politiques (devenir Métropole) et/ou de nouveaux moyens financiers grâce à l'augmentation de la population de leur ville (Bordeaux élue meilleure destination européenne ; Angers : <http://www.angers.fr/actualites/detail/article/10322-angers-premiere-ville-ou-il-fait-bon-vivre-pour-l-express/>). De ce fait, pour vendre, elles doivent avant tout montrer les compétences environnementales de leur territoire qui seraient méconnues ou montrer leur capacité à modifier les conditions mêmes de ces dits territoires, à travers leurs innovations et *in fine* l'amélioration supposée de leur habitabilité (à travers l'accessibilité, la naturalité, la convivialité) et donc le bien-être des populations.

Tout cela répondant à ce besoin entremêlé d'un désir d'avoir quelque chose de décent au sein duquel l'habitant puisse se sentir bien. Mais la publicité en l'occurrence se substitue ou construit les critères de cette décence et de ce sentiment comme si l'un et l'autre se répondaient. Cette critérisation proposée par la publicité et plus globalement par la sphère médiatique renvoie à la construction d'indicateurs de satisfaction et nous replonge inmanquablement dans les travers dénoncés par les études des années 1980 sur la qualité de la vie et le bien-être. « La question du crédit que l'on peut accorder à des études (et je pense ici spécifiquement aux études ayant porté sur les indicateurs subjectifs de la satisfaction) qui, pour avoir coûté très cher, ont le plus souvent servi de prétexte à des politiques carrément

réactionnaires. N'ont-elles pas souvent servi, pour toute une série de raisons, à accroître l'inégalité ou à accroître notoirement les profits de ceux pour qui la connaissance des systèmes d'aspirations de la population ne s'utilise qu'en termes marchands, purement productivistes, aux antipodes des préoccupations des chercheurs ? La qualité de la vie serait-elle "the next big market" ? Et incidemment, un marché pour les géographes ? » (Racine J.-B. & Bailly A., 1988, 162). Car derrière cette nouvelle mise en scène d'une meilleure habitabilité, traduite à travers les critères publicitaires et médiatiques, n'y a-t-il pas simplement une nouvelle mise en mesure sociale qui se substitue aux indicateurs territoriaux de la qualité de la vie et du bien-être des années 1980 et qui a pour but de conformer nos façons de vivre, de faire, de penser et d'être ?

Le triptyque, « Habitable, vivable, désirable » semble en effet renvoyer au diptyque « Qualité de la vie, bien-être » mis en exergue par Antoine Bailly et Jean-Bernard Racine (1988). Christine Tobelem-Zanin rappelle que pour J.B. Racine « la qualité de la vie exprime les moyens mis en œuvre par les hommes dans leur vie matérielle et sociale quotidienne et renvoie le plus souvent à des indicateurs reflétant l'état des conditions matérielles et du niveau de vie d'un groupe humain, le bien-être est un concept plus complexe, renvoyant aux aspirations des individus et à une évaluation plus personnelle de l'ensemble des relations que l'individu entretient avec lui-même et avec l'extérieur » (1995, 91). Donc, à la différence de la qualité de vie, le bien-être n'est pas objectivable à travers des critères, il se nourrit de subjectivités, de relations individualisées à des conditions de vie pourtant communes. Des habitants peuvent aimer vivre dans le désordre, d'autres dans de l'ordre (au sens d'une lecture normative de l'un et de l'autre) et avoir un sentiment de bien-être identique.

Florent Hérouard nous invite à réfléchir à cette distinction à travers le travail qu'il a fourni sur les "hôtels d'urgence". « Les Résidences Hôtelières à Vocation Sociale veulent refaire du meublé, dans des locaux mieux entretenus, c'est louable, mais aussi avec plus d'encadrement, plus de règlements intérieurs. Si cette formule est souhaitable pour bon nombre de personnes logées à l'hôtel de manière incongrue, il est évident, qu'elle sera rejetée par d'autres qui ont déjà rejetés en bloc les services sociaux. A-t-on plus à gagner en qualité de vie à loger dans un "foyer" aseptisé, que dans un "bouï-bouï" où l'on a fait sa place » (2008, 438).

6.2. Quels critères pour quels aménagements ?

Mais la publicité a justement vocation à construire une intersubjectivité à partager potentiellement entre le plus grand nombre d'un collectif ou d'une société dans son ensemble. « C'est le bien-être de chacun de nos clients qui nous encourage à rendre le gaz naturel et l'électricité plus propre et plus accessible » (GDF Suez, voir la vidéo sur lareclame.fr/gdf+suez+satisfaction+client). Ce bien-être semble ainsi passer aujourd'hui par la réalisation d'une accessibilité renforcée vers le plus de lieux possibles qui donnent l'impression d'être proche de la nature. Cela peut évidemment se construire en ville et l'augmentation des jardins individuels et/ou partagés dans l'espace urbain en est un signe. Cela peut aussi se dérouler à la campagne grâce à la transformation des distances pour communiquer entre les êtres mais aussi entre les êtres et les ressources utiles à une existence dite « normale ». Ainsi, une lutte des critères est à l'œuvre entre divers acteurs. Aménageurs et écologistes font la promotion de référents objectifs à travers la nécessité de faire des villes compactes dotées d'une nature incorporée (écoquartiers) quand d'autres, maires des communes rurales, tentent d'imposer de nouveaux référents prétendument plus subjectifs autour d'un retour à la nature. Ils offrent alors la possibilité d'utiliser les nouveaux moyens de communications et de télécommunications pour permettre la cospatialité, c'est-à-dire la proximité dans l'éloignement.

6.2.1. Un détournement des métriques

Pour exemple, les collectivités territoriales usent et abusent de l'image publicitaire pour transformer le regard des populations sur leur territoire. Le plus souvent perçu comme enclavé, ces collectivités tentent de tirer avantage de ce sursaut écologique pour avancer leur pion symbolique autour de l'accessibilité et de la nature.

Illustration n° 18 : De Paris à l'Aisne, il n'y a qu'un pas !



Sur cette publicité « l'Aisne it's open » (www.aisne.com), le département de l'Aisne présentait les avantages écologiques de ses supposées ressources naturelles (on y trouve presque des montagnes) tout en précisant sa proximité avec la capitale (la station de métro) et l'ensemble des conditions économiques qui s'y déroulent. On y découvre donc une société ubiquiste qui se joue des métriques. Les mesures de la distance ne sont plus euclidiennes; ni même liées au temps ou au coût des déplacements mais à un gradient de bien-être. Ce qui doit être proche est ce qui me fait du bien. Donc, l'habitant doit avoir tout à portée de main. Et les structures publiques territoriales doivent s'appliquer à en relever le défi.

Le slogan de la publicité « L'aisne it's open » rend compte de cette volonté humaine de penser notre monde de manière ubiquiste (Hoyaux A.-F., 2005). Cela permet tout à la fois de s'affranchir des distances pour rejoindre différents lieux en même temps tout en rendant

abstraite la chronologie même des préparatifs et des mobilités elles-mêmes pour se rendre sur ces différents lieux (uchronicité). Si « vous rêvez d'espace, d'arbres et de nature...sans toutefois vouloir renoncer au shopping », c'est parce qu'il vous est nécessaire pour votre qualité de vie qui ne se trouve plus forcément dans les villes polluées, où règnent compacité du bâti et densité de population.

Pour cela, ces communes seraient donc tentées de passer par l'amélioration des réseaux qui les relieraient aux nœuds du système économique, mais surtout leur permettraient de proposer les mêmes conditions d'habitabilité qu'en milieu urbain, mais sans les inconvénients. Ainsi, « vous voulez vous retrouver ailleurs... mais détestez passer le dimanche soir dans les embouteillages ». Car être ailleurs, c'est pouvoir justement se retrouver soi-même pour être bien, loin des ennuis du quotidien, pour pouvoir se retrouver seule comme cette joggeuse sortant tout droit d'une station de métro *renommée* au double sens qu'elle possède un nouveau nom ...mais qui est déjà connue dans son exceptionnalité : l'Aisne. La distance étendue et la distance-temps sont ici abolies. La joggeuse fait lieu dans la mise en cospatialité de ces deux espaces (station et prairie), et dans leur mise en visibilité métonymique conjointe de lieu attribut et de lieu générique (Debarbieux B., 1995) : la station pour Paris, la prairie pour l'Aisne.

Illustration n° 19 : De Paris au Jura, il n'y a qu'un pas !



On retrouve ce même imaginaire au sein d'une publicité quasi identique censée vanter les montagnes du Jura. Là encore, une femme seule, jeune et apparemment moderne, habillée en tenue de randonnée sort d'une bouche de métro parisienne et se retrouve juchée sur des cailloux au milieu d'un environnement montagnard avec pour tout outil une paire de jumelles qu'elle tient de la main gauche pour observer l'horizon et un téléphone portable à la main droite pour rester connectée au reste du Monde. Jeune femme qui est donc plongée potentiellement

auprès de deux autres espaces (celui qu'elle vise avec les jumelles et celui des personnes jointes grâce au téléphone) que celui au sein duquel elle se trouve.

La publicité joue donc de référents conformistes en termes de désirs : celui de la campagne qui rend libre et indépendant (Hervieu B. et Viard J., 1996) ; mais aussi celui de son accessibilité facilitée à travers les moyens de communications terrestres et hertziens qui progressivement effaceraient les distances. Plus récemment, le département de l'Aisne a ainsi poursuivi sa quête à travers des slogans qui proposent en quelque sorte une maïeutique offrant enfin à chacun d'entre nous, futur habitant, de faire le bon choix, celui de trouver une vraie place dans la société en tant qu'acteur : « Qu'est-ce qui est moderne ? : rester bloqué 3 h par jour dans les embouteillages ou travailler paisiblement depuis sa maison, à la campagne, tout en restant connecté par l'ADSL, le TER ou les voies rapides et autoroutes. Le temps est venu d'une nouvelle modernité, d'un équilibre entre vie professionnelle et cadre de vie » (<http://aisne.com/-Decouvrez-l-Aisne->). En ce sens, la publicité devient un opérateur spatial puissant censé permettre à l'habitant de dépasser ses propres limites. Ces nouvelles offres technologiques apporteraient une meilleure qualité de vie et *ipso facto* un meilleur bien-être mais un meilleur bien-être qui est par principe individuel. Ces imaginaires se mettent pourtant en porte-à-faux par rapport à d'autres imaginaires aménagistes beaucoup plus socio-fonctionnalistes et pseudo-écologistes à la lueur des théories d'un Le Corbusier et de ses machines à habiter (Perelman M., 2015). De fait, ces désirs ne sont pas considérés comme vitaux et en plus, ils déstructureraient potentiellement le bien-être collectif habitant tel que l'entendent de nombreux géographes et urbanistes aujourd'hui qui voient en la compacité l'avenir écologique de nos villes.

6.2.2. La technologie au service du bien-être

L'accessibilité ne relève plus aujourd'hui que des seules mobilités spatiales, d'autres mobilités sans se déplacer existent et permettent à de nouvelles logiques de s'exprimer ou en tout cas d'être évoquées par la publicité. C'est le cas de la mise en place des réseaux de télécommunications, plus encore que de communications. Cette mise en place permettrait à l'habitant d'être en capacité de se déplacer parfois sans bouger ou en bougeant avec les plus grandes stratégies de mobilité à travers de nouvelles compétences acquises, ce que Vincent Kaufmann appelle la motilité (2011).

France Télécom, opérateur public majeur joue ainsi sur sa fibre républicaine de l'égalité des chances pour tous : « C'est mieux quand l'innovation technologique n'oublie personne en route ». Alors même que l'image qui est proposée ne montre pas ou ne permet même pas d'imaginer qu'il y ait à proximité une route ou un quelconque point d'accessibilité ! C'est par un effet miroir, de symétrie que cette publicité renforce cette double dimension des référents cités précédemment comme les critères essentiels de bien-être : nature et réseaux. Ainsi, l'habitant va « pouvoir s'installer là où on ne s'installait plus », non plus dans cette grande banlieue à une heure de Paris, mais dans le monde rural profond celui où tout est à refaire, à imaginer, à construire ! Où seuls les nouveaux entrepreneurs vont redonner du sens à leur vie mais surtout à la vie, celle du collectif humain, des villages isolés où régnait le bien-être de la vie en commun. Mais s'il y a sens, c'est toujours parce qu'il se structure sur cette potentialité d'accessibilité, de mise en lien avec le reste du monde. On ne va pas dans ces terres reculées pour vivre en ermite, on y va pour montrer sa capacité tout à la fois à se retirer du monde, celui « de l'asphyxie des villes » tout en y étant fortement ancré, arrimé par les connexions haut débit qui y sont implantées. On y retrouve surtout ce grand imaginaire de l'aménagement, la mise à proximité.

 Illustration n° 20 : Reterritorialiser la campagne grâce aux réseaux des urbains ?

 DÉVELOPPER LE HAUT DÉBIT
 ET POUVOIR S'INSTALLER LÀ
 OÙ ON NE S'INSTALLAIT PLUS.


La beauté des paysages est parfois trompeuse. L'enclavement des territoires et déficit de l'emploi sont souvent dans les campagnes le pendant de l'asphyxie des villes.

On peut pourtant rêver d'une France qui fait revivre ses villages, même les plus isolés, accueille et accompagne les entreprises en les aidant à croître. On peut aussi comme France Télécom, agir pour que cela devienne une réalité. Cela signifie, non seulement de donner aux entreprises des chances de ne pas quitter ces zones, mais aussi des raisons nouvelles de s'y implanter. Par exemple, leur proposer un accès aux moyens de communication identique à celui des zones urbaines.

Quand France Télécom s'est engagé dans le « Plan Haut Débit pour Tous » en septembre 2004, son objectif était

d'équiper l'ensemble du territoire à échéance fin 2006. Aujourd'hui, 96% de la population française a accès au Haut Débit et 98% fin 2006. Pour les entreprises, ce plan s'est traduit par le développement du Très Haut Débit allant jusqu'à 100 Mbit/s dans les zones d'activités économiques, et par un accès Haut Débit symétrique garanti, au même prix pour toutes, quelle que soit leur implantation géographique.

Pour que cette dynamique se poursuive partout, notamment dans les régions qui en ont le plus besoin, France Télécom ne cesse d'investir et de déployer de nouvelles solutions en partenariat avec les collectivités territoriales.

C'est mieux quand l'innovation technologique n'oublie personne en route.

Le futur et toutes les raisons d'y croire. 

Cet imaginaire est le double de celui des producteurs d'outils communicationnels. Il y a certes ce qu'il y a peu encore on appelait les Nouvelles Technologies de l'Information et de la Communication (NTIC), mais il y a aussi et surtout, encore, les vieux modes de communication terrestres, que sont le train et la voiture, notamment. Eux aussi doivent faire croire à la fiction de la proximité instantanée, du passage entre métrique topographique et métrique topologique, entre la proximité (coprésence) et la mise à proximité que permet le réseau (cospatialité). Le TGV en est le fer de lance pour le chemin de fer (Ruegg J., 2004, 130-134). Les constructeurs de voiture, s'ils sont aidés par l'image des autoroutes, doivent également apporter leur contribution à ces avoir lieux, par coprésence (au sein de la voiture) et par cospatialité par les lieux (au sens du *topos*) rapprochés.

 Illustration n° 21 : La motilité du Petit Poucet.

À L'EXTÉRIEUR C'EST UNE VOITURE.
À L'INTÉRIEUR C'EST PLUS GRAND.

www.peugeot.fr

La 307 SW, c'est une très grande habitabilité avec un volume arrière de 2 m³ et jusqu'à 7 places assises, une très grande surface vitrée avec son toit en verre panoramique, et une plus grande personnalité avec sa nouvelle face avant.

PEUGEOT RECOMMANDE TOTAL

307 SW PEUGEOT

NOUVELLE 307 SW, VOYEZ LES CHOSES EN GRAND.

Consommation mixte (l/100 km) comprise entre 4,8 et 8,8. Émissions de CO₂ (g/km) comprises entre 126 et 210.

Cette publicité de la firme Peugeot joue sur l'imaginaire du conte de Perrault, le Petit Poucet. Ce choix est très pertinent car il établit un ensemble d'opérations spatiales qui peuvent valoriser le conducteur qui va acheter cette voiture. Le conducteur étant censé se personnifier en la figure du Petit Poucet, transportant sa famille, ici ses six frères, là, les passagers de cette voiture familiale de sept places. Cette publicité joue surtout à la fois des intervalles qui sont propres à notre réflexion sur les métriques, mais aussi des emboîtements qui nous renvoient à la question des échelles.

Sur ce dernier point, l'image rend compte du texte par des effets de dimensions entre les personnages (des nains ou des petits hommes), la voiture et le monde extérieur. Pendant que le Petit Poucet s'affaire, ses frères semblent découvrir l'immensité de la voiture. Ils semblent être émerveillés par l'espace de la voiture mais aussi par l'espace visible au-delà de cet horizon à travers la vitre panoramique de la voiture. La vision de la lune renvoie aux peurs ancestrales

de la société rurale (loups) mais cette peur n'a pas lieu d'être au sein de ce véhicule. Il est en soi lieu de la sécurité.

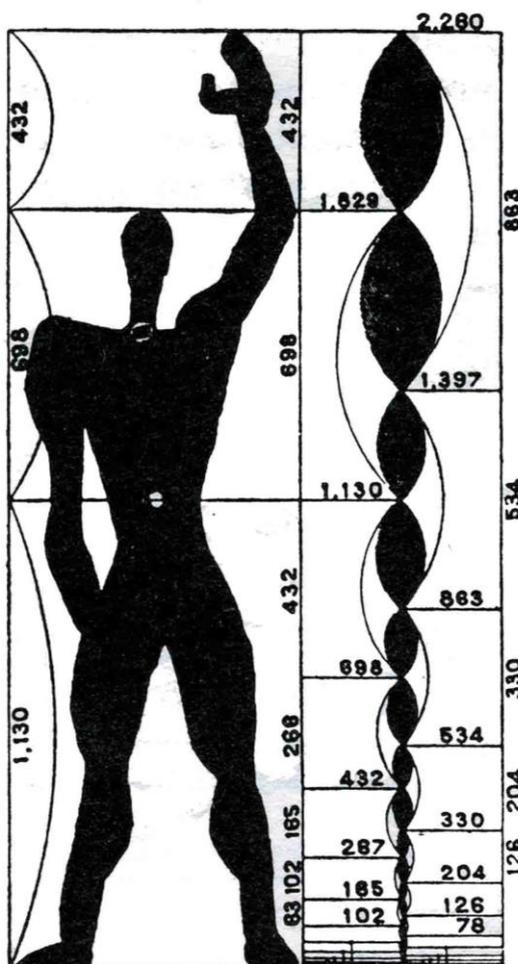
Mais la figure du Petit Poucet ne pouvait pas mieux être trouvée puisqu'il possède énormément de compétences à la mobilité. Même perdu (l'est-il vraiment d'ailleurs ? le peut-il tout simplement), il met tout en œuvre de manière anticipative pour retrouver son chemin. C'est une sorte de GPS sur pieds. Et quand cette anticipation échoue, il arrive encore à prendre de la hauteur, puis de la longueur. En récupérant les bottes de sept lieux de l'ogre, il démultiplie son pas, et il modifie sa métrique non pas en diminuant la réalité de la distance à parcourir, mais l'impression de celle-ci par rapport au trajet à effectuer. Il s'extirpe de la réalité topographique (il fait des sauts) pour mettre en œuvre un nouveau récit spatial autour de sa maîtrise topologique de l'espace traversé.

6.3. Déconstruire l'idéologie d'un mode d'habiter univoque

Finalement, il est intéressant de réfléchir aux rôles des acteurs institutionnels traitant de l'espace (politiques, aménageurs, architectes) sur l'évolution de la qualité de vie et du bien-être des habitants. Car si ces acteurs institutionnels pensent objectivement pouvoir modifier la qualité de vie, il leur faut également travailler leur communication pour modifier ce qui relève de l'impression du bien-être. Pour ces acteurs, il faut donc construire (déconstruire et reconstruire) un récit de l'espace, sur l'espace, avec l'espace, pour que les habitants incorporent un nouveau message sur le monde qu'ils habitent et trouvent leur place en ce monde. Ce message appelle des stratégies de communication multiples qui tendent à modifier le paysage, c'est-à-dire autant que faire se peut les mises en scènes matérielles et sensibles de l'espace que l'habitant « doit » percevoir (la lumière, les bâtiments, les sons, le beau, etc.). Ces mises en scènes sont autant de mises en sens de l'espace qui doivent, pour ces acteurs, faire ressurgir les constructions imaginaires plus ou moins engrammées, incorporées dans nos esprits, que ce soit dans notre ontogénèse symbolique (par exemple l'eau comme fondement de notre corps, de par sa constitution même mais aussi des besoins qui lui sont inhérents) ou plus prosaïquement dans nos représentations normatives contemporaines (la sécurité à travers la vidéo-surveillance, les gated communities, les quartiers fermés ; l'hygiène ; le prétendu rejet du bruit).

On retrouve alors le pouvoir du jeu de symbolisation de l'acte aménagiste d'un des maîtres du genre, Le Corbusier. C'est en effet un des pères de la mise en scène de l'espace et des moyens normatifs de l'appréhender à partir d'un ensemble de référents prêt-à-porter induit par son architecture et la rhétorique iconographique, iconologique et discursive qui l'accompagne. L'ensemble des slogans publicitaires travaillés nous replonge ainsi, sous d'autres formes mais avec le même imaginaire, au sein des travaux d'un des pères de La Charte d'Athènes suite au congrès du CIAM de 1933. On y vante les mérites de l'espace (à travers l'éloignement des immeubles entre eux), de la nature (par la mise en place d'espaces verts, de fontaine, et l'éloignement des voies de circulation) et des proximités sociale (par l'établissement au sein des unités d'habitation de rues intérieures, d'un hall d'immeuble faisant office de forum, de commerces, d'ascenseurs uniques, de pièces communes spécifiques, d'écoles, de salles de sport, etc.) et spatiale (par la mise à portée de la main des éléments du quotidien) (Le Corbusier, [1941]1957). Travaux mis en lumière par la construction entre autres des fameuses unités d'habitation dont l'organisation devait relever d'un outil de mesure des distances au sein des espaces habités que Le Corbusier avait appelé le modulator ([1948]1977).

Illustration n°22 : Le modulator de Le Corbusier. L'invention d'une métrique mythologique



A travers l'utilisation du modulator, il noue abstraction mythologique et concrétude pseudo-humaniste de la relation de l'homme à son espace. « Le modulator est un outil de mesure issu de la stature humaine et de la mathématique. Un homme-le-bras-levé fournit aux points déterminants de l'occupation de l'espace - le pied, le plexus solaire, la tête, l'extrémité des doigts le bras étant levé, - trois intervalles qui engendrent une série de section d'or dite de Fibonacci » (Le Corbusier, [1948]1977, 56-57). Ainsi, de même que l'évoque l'ensemble des rhétoriques publicitaires sur la qualité de vie des espaces, le Modulor proposait « la mesure harmonique à l'échelle humaine applicable universellement à l'architecture » (Le Corbusier, 1948, 58). Le Corbusier dessine tout à la fois les règles d'une qualité de vie universelle (le tout à proximité fonctionnaliste des objets, des autres et des activités) à travers la mise en mesure du monde par le corps humain (un homme standard de 1m83 devenant le nouveau mètre-étalon) et le bien-être induit par la réception d'un sens a priori parfait à travers l'utilisation d'une arithmétique mystique autour de l'utilisation du nombre d'or censée représenter la proportion par excellence ($1+\sqrt{5}/2$ ou $\pm 1,618$). Pourtant, si le bien-être, et la partie sémantique qui doit s'y développer pour pouvoir réellement habiter, se trouvent liés à un désir, on peut se demander si l'habitant peut désirer ces normes cachées derrière un hermétisme philosophico-mathématique

ou si l'on peut concevoir cette application comme induite de fait par l'algorithmisation architecturale elle-même.

Aujourd'hui, cette idée du projet architectural et urbain équivaut trop souvent et par principe à celle du progrès social et donc du bien-être. Ce soi-disant progrès passe encore par une conceptualisation normative de l'aménagement à travers l'utopie mais aussi l'uchronie du développement durable. L'imaginaire de l'unité, inhérent à la conception uniciste de la planète-Terre, mais aussi plus sûrement à la mondialisation qui en est le précurseur idéologique initial, se développe sous le joug de la compacité, de la proximité et de l'accessibilité. À l'inverse de la croyance habituelle, la nature en ville ne passe pas par l'accroissement de ses espaces verts mais par leurs simples sauvegardes résiduelles. Car pour sauver la nature il faut densifier le bâti existant. D'autant plus quand les moyens financiers pour acheter du foncier ne permettent plus de voir grand ailleurs. Alors, il faut construire sur, il faut faire avec. Et c'est déjà en cela du développement durable pour ces nouveaux promoteurs du récit collectif. Densifions les espaces à bâtir, densifions les réseaux et enfermons donc la population dans des sphères spécifiques car cela permettra, ou plutôt obligera la population à se croiser, à se rencontrer, donc à se parler, à s'entraider ... mais aussi peut-être à s'éviter, à s'affronter.

Le récit de l'urbanité promouvant densité, mixité et diversité est ici à l'œuvre comme le signe d'un nouvel élan social. Celui de la sociabilité généralisée. Comme si l'agencement urbain pouvait délimiter, encadrer, normer l'agencement des comportements et des relations inter-individuelles. C'est le cas des écoquartiers proposés comme les nouveaux grands ensembles du XXI^{ème} siècle. Le nouveau récit collectif est donc avant tout un récit d'une oligarchie aménagiste proposée par les sciences de l'espace. L'architecture et l'urbanisme pensent que par la mise en place d'une vision dialectiquement opposée à la précédente (patrimonialistes vs modernistes par ex.), ils vont faire mieux et plus pour le progrès des sociétés humaines. Cela est évidemment impossible tout simplement parce que ce progrès n'est qu'un grand récit que se sont donnés les édiles de ces sociétés occidentales. Un aménagement de classe ne peut entraîner que le déclasserment rapide de cet aménagement.

Il existe donc une erreur conjointe aux promoteurs aménagistes de l'espace et aux publicitaires qui sont censés lui donner une visibilité, c'est celle de croire que l'offre correspond à une demande, que l'idée transmise par les tenants de l'aménagement et de la publicité correspond à la réception par celles et ceux pour qui on aménage et on vante les aménagements. C'est l'idéologie du calage sur la cible (Minot F., 2001, 14). Cet imaginaire du calage demeure finalement assez constant à travers l'histoire chez les différents bâtisseurs de monde que sont les politiques, et leurs affidés en matière de solutionnisme spatial (aménageurs, architectes, géographes) : la croyance en la possibilité de pouvoir créer, inventer, produire un mode d'habiter unique et surtout univoque à l'ensemble des habitants du Monde ; de posséder en quelque sorte la solution adaptée en termes d'habitabilité et de désirabilité à toutes et tous quel que soit le contexte où on l'applique (Morozov E., 2014). Si l'unicité de la qualité de vie peut ou a pu malheureusement trouver des fondements et des réalisations à travers les politiques plus ou moins totalitaires, l'univocité du sens incluse par principe dans le bien-être ne peut exister sans qu'il ne soit voué à l'échec à plus ou moins court terme. Ainsi, quelle que soit l'utilisation d'artifices sémantiques (ésotériques, mystiques, archétypiques, mythologiques) venant à l'appui des discours aménagistes, ils seront déstructurés peu ou prou par l'habitant.

Chapitre 7. Conformer le se penser pensant de l'habiter à travers le détournement publicitaire de la phénoménologie

Ce chapitre éclaire la récupération médiatique effectuée par la publicité autour du concept d'habiter abordé par la phénoménologie. En effet, la communication publicitaire semble jouer et se jouer de l'approche présentiste (tout relève du ici et maintenant) et constitutiviste (tout est construit en acte par l'habitant hors d'une quelconque objectivation rationnelle de la réalité) développée par ce courant philosophique pour en détourner les valeurs positives ou négatives au regard des habitants de nos sociétés contemporaines. Sous les vocables projet, intentionnalité, authenticité, habiter, la publicité met en scène et en récit l'individu éco-responsable de la nature et du monde qu'il construit, qu'il invente ici et maintenant en fictions...pour les générations futures ! Elle valorise alors subtilement les choix « d'acteurs » en rendant prétendument à l'habitant sa puissance réflexive de décision, de démocratie, alors qu'à travers son message même, elle le dépossède déjà de son esprit critique pour le conformer à un contexte ambiant techniciste plus préoccupé de progrès que de réflexivité.

Si le concept d'habiter se nourrit à la fois de la relation de l'homme à l'espace et de l'homme à lui-même à travers cette relation à l'espace, ces relations invitent le chercheur à travailler simultanément sur deux champs d'investigations phénoménologiques éprouvées par la philosophie heideggérienne et qui sont utiles à la géographie. Celui de « déloignement » (qui recouvre en fait l'idée de mise à proximité), renvoyant aux concepts de coprésence (proximité réelle : 2 personnes ou 1 personne et un objet sont à côté l'un de l'autre) et de cospatialité (proximité technicisé ou imaginé : 2 personnes ou 1 personne et un objet sont mis en proximité à travers un objet technique ou par la pensée) travaillés par Jacques Lévy et Michel Lussault (2003), et celui plus dangereux d'authenticité, renvoyant au concept d'identité à la fois dans son versant socio-psychologique développé entre autre en géographie par Guy Di Méo (1998), mais aussi dans son versant culturel lié à la nostalgie d'une nature originelle, voire pire à un imaginaire déterministe du sol producteur d'une hiérarchie transcendante des individus et de leur place au sein du monde.

Avoir travaillé l'habiter des phénoménologues (Buttimer A., 1980 ; Hoyaux A.-F., 2002 ; Paquot T., Lussault M. et Younès C., 2007) permet d'appréhender la récupération de ces deux concepts de déloignement et d'authenticité, et de l'ensemble du dispositif philosophique de la phénoménologie heideggérienne (la question du projet, de l'incarnation, du corps, du monde, de la technique, du quotidien) par les sciences humaines et sociales traitant de l'organisation de l'espace (géographes, urbanistes), et plus globalement par la sphère publique, s'intéressant aujourd'hui au développement durable et à l'écologie. De nouvelles façons d'envisager l'avenir de nos territoires recouvrent en effet un ensemble de lieux communs autour de la nécessité de faire ou de mettre proche, de faire ou de construire authentique, soit à travers l'imaginaire de la ville compacte censée permettre tout à la fois des économies d'énergie et de nouvelles formes de socialité entre les habitants des villes, soit à travers l'imaginaire d'un retour à la nature, recouvrant et permettant autant de jeux métaphoriques entre la nature de la Nature (Morin) et la nature de l'Être (Hegel, Heidegger), constituant majeur de l'ontologie heideggérienne.

Pour en prendre conscience, ce chapitre utilisera les éléments médiatiques comme porteurs de cette nouvelle rhétorique sociale commune. Parce que la publicité fait du sens commun, mais surtout utilise le « bien pensé » supposé de ce sens commun, elle apparaît encore

plus pertinente que la traduction des écrits scientifiques ou politiques en la matière. Car si la publicité s'attaque à un champ référentiel, c'est que la société consommatrice est prête à en appliquer les diktats, et cela avec subtilité et humilité : faire croire qu'elle est force de médiatisation, non de proposition ni de décision, les deux devant revenir à l'habitant lui-même. Cette démonstration se fera à travers l'analyse des mises en scènes et en récits de publicités vantant les mérites du développement durable et de la « protection » de l'environnement. Autour de la réutilisation des notions et concepts de la phénoménologie, l'idée est surtout de montrer que la sphère économique est toujours dans l'adaptation idéologique et qu'elle a une grande capacité à nourrir l'incorporation sémantique des habitants, c'est-à-dire de leur proposer des discours prêt-à-porter, mais de leur faire croire en même temps que ce prêt-à-porter est paradoxalement totalement singulier et au-delà qu'ils en sont les porteurs (au double sens du terme).

Cette nouvelle rhétorique insidieuse tourne autour des référents du *green washing* (vert, forêt, campagne) qui sont censés faire nature donc renvoyer à la nostalgie des origines, celle qui justifie à elle seule la meilleure intégration de l'homme sur la terre, de l'être-au-monde. Mais notre nature, c'est de sauver la nature, il en va de la responsabilité de l'humanité.

Illustration n° 23 : La quête des origines.



« Soyez les premiers à trouver votre **ORIGIN** »³⁷ (du nom d'une opération de logement réalisée par Nexity à Bordeaux)

Cette prétendue éthique de la responsabilité se complait aussi dans des nouvelles formes de mobilités dites écologiques en valorisant la prise en compte morale de la valeur Monde. Elle joue sur un discours qui lie coprésence immédiate de son activité et coprésence projetée à travers ce pour quoi elle modifie sa technologie, sauver la planète. Il y a donc une valeur morale de La Poste et il y a alors un détournement des responsabilités qui semble abusif car l'image ne colle pas symboliquement à l'énoncé performatif. La raison en est que finalement, il faut nous faire croire qu'à travers la Poste, c'est nous qui agissons. Cette publicité nous infantilise en

³⁷ Dans un encart juste en dessous de ce titre accrocheur, on retrouve un sous-titre tout aussi phénoménologiquement situé : « Le bonheur incarné ».

personnifiant les deux pingouins qui s'étreignent et qui sont censés être sauvés par l'utilisation de ces nouvelles voitures ! Ces deux pingouins sont alors également sauveurs parce qu'il (et elle) mènent le groupe vers un nouveau monde...vert ! (Illustration n°24)

Chacun d'entre-nous peut alors s'identifier à ce couple qui mène le Monde vers son devoir. Jonas rappelle ainsi que « Le concept de responsabilité implique celui de devoir, pour commencer celui du devoir-être de quelque chose, ensuite celui du devoir-faire de quelqu'un en réponse à ce devoir-être. Le droit interne de l'objet [ici la planète en danger à travers les pingouins] a donc la priorité. L'objectivité doit réellement venir de l'objet [c'est-à-dire de la planète elle-même, à travers les pingouins qui ne sont là que pour nous toucher par mimétisme]. C'est pourquoi, de même que les preuves de l'existence de Dieu se ramènent à la preuve ontologique ou qu'on peut montrer qu'elles en dépendent, de même toutes les preuves de la validité des prescriptions morales se ramènent en dernière instance à l'éventuelle mise en évidence d'un devoir "ontologique" » ([1979]1990, 250).

Illustration n° 24 : De la moralité des Pingouins !



« En devenant la première entreprise au monde à s'équiper de 500 véhicules électriques de nouvelle génération, La Poste agit au quotidien pour respecter l'environnement. Et quand La Poste s'engage contre le changement climatique, c'est pour que son action se ressente près de chez vous comme à l'autre bout du monde » (Publicité La Poste).

Elle s'arrange également de la seule co-spatialité promise par le téléphone portable, et Internet, traduisant cet esprit ubiquiste cher au phénoménologue (Hoyaux A.-F., 2005).

Illustration n° 25 : Paris, capitale de tous les pays d'Europe.



« Vous êtes partout chez vous » (Publicité sur le i-mode™ de Bouygues Télécom).

« Si vous êtes parti de chez vous en oubliant d'éteindre la lumière et de protéger la couche d'ozone. Vous pourrez le faire de votre travail » (Publicité France Telecom).

Toutes ces publicités voudraient faire admettre que la cause est entendue, l'innovation est en marche, et en la matière, l'écologie est le nouvel élément structurant de l'habitation durable du Monde. Car l'écologie serait le ferment idéologique au déclin du tout déplacement (question de l'éloignement, et donc de la coprésence et de la cospatialité) mais aussi d'un retour symbolique à une meilleure symbiose avec la nature, notre nature et une meilleure adéquation de nos techniques face aux enjeux d'un nouveau « contrat naturel » (Serres M., 1999).

Illustration n° 26 : La responsabilité de la nature.



« Donner à la nature les moyens de se faire entendre » (Publicité Bouygues).

Cela renvoie alors au contentieux entre Augustin Berque et Michel Serres à propos des supposés droits de la nature (Berque A., 1996, 64 ; 1999)³⁸. Car dans cette publicité, on tente de nous dire qu'elle peut se faire entendre grâce aux émissions forcément précurseurs de TF1 (donc de sa maison mère Bouygues) sur le sujet. Si elle peut se faire entendre, c'est qu'elle a les moyens de nous parler mais a-t-elle les moyens de nous écouter. C'est là que Berque répond non et qu'il montre qu'il n'y a pas de possibilité de réciprocité dans les ordres de responsabilité. Si l'homme peut être responsable de la nature envers ce qu'il fait, la nature ne peut pas être responsable envers ce qu'elle fait. On n'a jamais vu la nature poser une réflexivité (et potentiellement une prise de conscience) sur « ses » actes (ouragans, tsunamis, éruptions volcaniques, etc.) car ce ne sont pas les *siens*. C'est d'ailleurs pour cela, qu'au sens phénoménologique, l'être humain habite et pas la nature. Ici, Bouygues donne cette capacité à la nature d'habiter en bâtissant un nouveau monde... L'offrande n'est-elle pas ici convaincante ?

Il n'y a pas mieux pour un publicitaire aujourd'hui que de se plonger dans la rhétorique phénoménologique sur l'habiter, celle qui en appauvrissant son message initial lui fait dire et nous fait croire qu'il faut « habiter en poète » pour reprendre l'expression chère à Hölderlin travaillée par Heidegger ([1954]1958, 224-245). Habiter en poète relevant de cette idée multidimensionnelle que chacun d'entre-nous constitue son monde et que l'assignation qui nous est faite par et dans la société relève de notre responsabilité créatrice, innovante, éthique au regard de la durabilité de la dite société. Car chaque habitant invente son monde et c'est à lui de le configurer.

« On peut espérer un monde plus écologique, et aussi décider de l'inventer ».

(Publicité EDF).

³⁸ En effet, pour A. Berque, l'humanité est éphémère et le monde dans lequel cette humanité se fonde peut lui survivre tout en demeurant viable pour tout ou partie des espèces biotiques qui s'y trouvent. De ce fait, l'homme n'est pas plus le partenaire de la nature que la nature n'est moralement responsable de ce qu'elle est comme peut l'être et doit l'être l'homme. L'être humain est mondain, éthique et ontologique. Les animaux sont pauvres en monde, selon les termes de Heidegger, non moralement responsables et non ontologiques (ils ne naissent ni ne meurent). Ils sont également pauvres en médiance selon les termes d'A. Berque (1999, §4) car ils vivent certes de rapports mais pas de relations, puisque l'idée même de relation convoque le sens, le symbolique (Pensée que résume Berque par : « Les chaînes trophiques fonctionnent, [mais] elles ne sont ni bonnes ni méchantes » (1999, § 1). Ils sont incarnés mais n'ont pas de corporéité. Pour A. Berque, Michel Serres demeure dans une contradiction cartésienne alors même que ce dernier voudrait extraire la nature de son carcan d'objet. Car en mettant cette dernière sur un pied d'égalité avec l'homme, M. Serres omet de lui demander en retour d'être l'égal de l'homme, c'est-à-dire responsable de ses errements (peut-on accuser des séismes ou des ouragans devant une cour de justice ?). Ainsi, pour A. Berque, « les mêmes inextricables contradictions minent toute la phraséologie, notable par exemple chez un Michel Serres ([1990] 1992 [celui-ci déclare pour exemple p. 64 que « La nature se conduit comme un sujet », puis p. 66 que « les objets eux-mêmes sont sujets de droit et non plus simples supports passifs de l'appropriation »), qui vise à conférer à la Terre, ou à la Nature, le statut de "partenaire" de l'humanité. Cette visée témoigne, d'une part, d'un anthropocentrisme paroxystique. En effet, d'un point de vue physique, la nature est, et restera dans un avenir indéterminé, infiniment plus puissante que l'humanité : une simple comète, et hop ! plus d'*Homo sapiens*... Que dire alors des autres phénomènes cosmiques ! Inversement, d'un point de vue moral, il y a dans l'humain quelque chose d'incommensurable au reste de la nature. En effet, rien dans la nature ne peut en faire notre partenaire au sens où, par exemple, nous disons que Clémentine choisit Mustapha pour partenaire aux échecs, ou à tout autre jeu. Même un chimpanzé ne peut pas l'être, comme le sont en revanche des machines créées et programmées par des humains, telles que *Deep Blue*. Cela, parce que rien dans la nature n'accède au degré de subjectivité qui est celui de l'humain. Nous pouvons aimer les animaux et communiquer avec eux, mais pas comme avec d'autres personnes. Parler d'une nature partenaire, c'est donc d'autre part, et en toute incohérence avec l'anthropocentrisme susdit, rabaisser l'humain à un statut qui n'est pas le sien : celui de simple vivant. Or nous sommes et vivants, et quelque chose de plus » (Berque A., 1999, § 1). Voir également la contribution de Jean-Marc Besse sur « le sens de la nature dans les discours philosophiques » (1997).

7.1. Reformater l'habiter : Une utopie des politiques et de leurs affidés

On peut s'interroger sur ce qui a réellement changé dans cette habitation. Car quelles que soient les générations d'architectes et urbanistes qui se sont succédé, elles ont toujours été éprises d'un sentiment de supériorité idéologique. Chaque révolution, chaque nouvelle modernité dans la construction de l'espace s'est fondée sur l'idée que la refonte des qualités de vie architecturales et urbaines conditionnerait de fait le bien-être de celles et ceux qui y vivent ! Pour autant, cette évolution s'est surtout structurée sur des récits plus ou moins magiques (Bofill R., 1989 ; Le Corbusier, [1941]1957) qui ne cachent d'ailleurs plus la réalité des faits en la matière aujourd'hui. Vanté par ces faiseurs de miracle, le bien-être supposé des grands ensembles modernes ou de certaines banlieues résidentielles, s'est en effet brisé sur la réalité vécue par les habitants (Caron J., 2010 ; Degoutin S., 2006). Pour autant, la plupart des magazines municipaux des principales agglomérations françaises, exposent, toujours à grand renfort de publicités plus ou moins maquillées en informations, cette rhétorique chamanique de l'innovation urbaine attachée au bien-être individuel des populations.

« Cette démarche autour des Bassins à flot constitue aujourd'hui l'exemple d'un nouvel urbanisme, plus orienté vers le sur-mesure et le respect du génie du lieu »

(Bordeaux magazine, n° 387)

Ainsi, la question se pose surtout sur le sens réel de cette nouvelle mise en récit du monde à travers l'habitation écologique. Et en cette occasion, n'est-ce pas juste réduire l'habiter à une nouvelle forme de résidentialité pour une classe moyenne supérieure urbaine ayant les moyens de se placer symboliquement, à travers cette innovation, dans les strates sociales de la société contemporaine ? Car, outre les moyens économiques que certains n'ont pas pour mettre en œuvre ce nouveau récit, il est intéressant de se demander si fondamentalement cet écologisme fait sens pour cette population. Et au-delà, qui possède la mainmise sur ce sens : est-ce les publicitaires eux-mêmes, qui par pure stratégie commerciale, amènent leur commanditaire sur ce segment écologiste ; est-ce les institutions qui, poussées par la hiérarchisation des décisions, se sentent vouées à faire des efforts en la matière pour répondre aux décisions, normes, lois nationales ou internationales ; est-ce l'imaginaire ambiant collectif de la nation française, européenne, mondiale qui, pris de peur pour l'avenir de ses enfants, prend conscience de l'impasse dans laquelle notre façon d'habiter le monde se trouve ?

Il semble intéressant sur ces questionnements de comprendre le sens que les habitants donnent à leur ancrage territorial et en quoi habiter est aussi un moyen de justifier ce que l'on est dans le monde, ce que l'on fait avec les éléments qui le structurent et les idéaux qui le fondent. Mais le sens donné par les habitants est aussi une mise en lumière des conformations liées à l'éducation, des fameuses incorporations chères à Bourdieu (1994). L'habitant vit en effet aussi des artefacts de mondes qu'il se configure face à lui visuellement (paysage « réel » et « virtuel ») à travers les déplacements qu'il effectue dans le monde, mais aussi à partir des publicités qu'il ingurgite à longueur de journée. Il est alors persuadé que ce qu'il se projette intellectuellement et qui le construit mentalement, est de l'ordre du donné, du naturel, du non discutable, de « l'allant de soi » (Schütz A., [1942-1966] 2007) alors que ce n'est qu'un artifice, qu'une fiction que l'extérieur lui envoie parfois sous couvert d'un marketing publicitaire plus ou moins manipulé par des lobbies (Stalber J. et Rampton S., 2004). En effet, comme tout discours, le discours écologique est légitime pour celui qui le porte et il se nourrit de valeurs de qualifications et de justifications (il faut utiliser des ampoules basses consommation parce que... il faut faire du covoiturage parce que... il faut arrêter son moteur au feu rouge parce que... la nature en a besoin) (Lussault M., *in* Lévy et Lussault, 2003, 39-42). Au-delà de sa propre identité

qu'il se construit à travers son habitation, on lui impose un peu partout, par des incitations économiques et des messages politiques, des façons d'être, de faire et de penser réifiés, chosifiés qui n'ont plus rien à voir avec la liberté d'habiter mais qui relèvent peu ou prou d'une propagande (Bernays E., [1928] 2007).

À partir du moment où les dirigeants politiques et économiques des sociétés contemporaines ont compris, notamment à la suite des travaux phénoménologiques, que l'être humain à haut capital économique et culturel possédait une plus ou moins grande liberté à *constituer*, au sens plein du terme, son monde, l'enjeu est devenu pour ces dirigeants de reformater ces imaginaires constitutifs. Cet enjeu prendrait donc acte que ce ne sont plus les contraintes naturelles, économiques, historiques, sociales qui déterminent les actions de l'être humain, ses possibles, mais qu'il peut à tout le moins les détourner pour partie et inscrire les aspects volitifs de ses intentionnalités, de ses projets. Ainsi, pour guider les intentionnalités humaines vers des intentions nouvelles qui se traduiraient *in fine* dans des actes quotidiens, il faut construire de nouveaux artefacts qui amèneront cet être humain à changer ses pratiques et à trouver son bonheur dans la justification de ces nouvelles actions.

L'objectif est donc de faire croire à l'être humain qu'il est libre de ses actes et de la pensée de ses actes, mais aussi que chaque acte qu'il pose lui permet de se placer, c'est-à-dire de s'auto-assigner une position spatiale et de s'auto-désigner une situation sociale au sein du monde. Cette place est en quelque sorte co-extensive à la corporalité (en tant qu'entité physique) de l'être humain, c'est-à-dire qu'elle dépasse son enveloppe physique pour s'imposer d'autres dimensions dans l'espace à travers ce que les phénoménologues appelle la corporéité, cette capacité de la chair à dépasser l'imaginaire euclidien de la distance étendue et de la distance temps, pour entrevoir le jeu plaçant des métriques. Aller au-delà pour être proche de celles et ceux avec qui on a envie d'être ; agir autrement pour s'identifier à d'autres codes, normes, rôles que ceux que l'être humain devrait tenir *a priori*.

Cela nous amène à éclairer dans un premier temps le dispositif conceptuel de l'habiter sur lequel se fonde aujourd'hui ce marketing et dans un second temps de voir les implications pratiques utilisées par la sphère médiatique.

7.2. Habiter : au départ était le projet de prendre chair

Pour les phénoménologues, dès sa naissance, l'être humain est « toujours déjà » en relation avec un monde, il est être-au-monde, les tirets exprimant cette relation qui ne s'achève qu'à sa mort. Par cette particularité, Heidegger insiste sur l'indéfectibilité du lien et de l'interrelation qui se réalise entre l'être humain et le lieu où il s'incarne, où il prend corps en tant que chair et conscience de ce lieu en un temps donné. En un sens chrétien, il prend pleinement, corps et âme, sa place dans le monde.

« L'homme est dans la situation d'être-jeté » (Heidegger, [1946] 1953-1983, 109). Mais ce n'est pas l'homme qui se jette, c'est « l'Être lui-même qui destine l'homme à l'ek-sistence de l'être-le-là comme à son essence » (Heidegger, [1946] 1953-1983, 97). L'homme est bien une singularité qui exprime par le fait d'être un *là* dans un lieu et un temps donnés, une compréhension singulière d'un Être universel, Être qui se doit de s'ouvrir à sa singularité en se projetant dans un monde. Ce projet (pro-jet : jeter en avant de, à terre) est la signification du « ek » de ek-sistence. L'être humain a pour nécessité « de se jeter en avant de » l'Être et de « se tenir debout » (sistence - du lat *sistere*) dans un monde. Un monde spatial mais aussi social. Un monde de significations qui *artefactualise* toute réalité mais qui n'épuise jamais l'émergence du sens et sa totale substance.

De ce fait, l'être-au-monde ne peut être conçu pour l'habitant que comme une configuration constituante et constitutive de ce qu'il est, croit, pense. Il s'en remet à elle pour justifier à toutes fins utiles, que ce soit philosophiquement, psychologiquement, socialement, etc. de l'opérativité de sa compréhension du monde et de lui-même. Si pour les philosophes, l'être-au-monde est un concept, une sorte d'objectivité ; pour le géographe travaillant avec des habitants pensant leur monde, c'est un horizon ontologique qu'ils convoquent pour donner sens à ce qu'ils sont, font, et pensent dans, sur et en ce monde.

Et si le sens de cette configuration projetée face à lui à travers l'environnement où il se trouve peut dire autant que lui-même, si l'espace de vie peut consubstantiellement parler pour celui qui y vit, alors habiter est bien « le bonheur incarné » (publicité sur une opération de logement réalisée par Nexity à Bordeaux)

L'intérêt est alors de comprendre comment l'habitant justifie la construction dialectique de mise à proximité versus mise à distance (dite construction territoriale) par l'utilisation de référents moraux ou idéologiques, c'est-à-dire par la constitution ontologique d'un système de valeurs qui détermine l'interprétation des phénomènes qui se déroulent en ce monde et la compréhension ontologique qui est faite de ce monde par et pour lui. Ces deux questions qui recourent aux deux tournants géographiques (épistémologiques et méthodologiques), amènent à prolonger notre étude sur deux points abordés par la phénoménologie, celui du déloignement et celui de l'authenticité, l'un référant à la proxémie, à la coprésence ; l'autre à la construction identitaire.

7.3. Habiter : Un monde de mises à proximité et de mises à distance.

Suivre la phénoménologie de l'espace (Chrétien, 1983 ; Franck, 1986), c'est renverser les prérogatives géographiques habituelles dans l'analyse des relations de l'être-au-monde. Il n'y a plus de contenant, de conditionnant, de catégorie qui détermine *a priori* les attributs de ce dernier. Au contraire, c'est dans son souci d'être-là et justement d'avoir tels attributs afférents à sa finalité d'être-au-monde que le monde de l'être est tel qu'il est, en son contenu (le sens), en ses potentialités (les projets).

L'analyse demande de déconstruire le monde de l'être-au-monde, en tant qu'entité formalisée et délimitée spatialement, entité préconfigurée dans laquelle l'être-là qui est au monde viendrait exister, se projeter. Cette analyse appelle à déconstruire les distances objectives comme instigatrices *a priori* des relations privilégiées de cet être-au-monde avec les éléments de ses entours (espaces de proximité au sens de l'étendue) et de ses contrées lointaines. Il faut plutôt concevoir que ce sont les mises en relation spatiale et sociale de l'être-au-monde qui déterminent son champ territorial (celui de ses appropriations spatiales et de ses sentiments d'appartenance aux différents collectifs) et les divers éléments ou être-au-monde des entours ou des contrées qui sont ainsi mis à sa proximité. De ce fait, toute relation au monde, spatiale et/ou sociale, exprime la construction territoriale de l'être-au-monde et imprime alors *a posteriori* la configuration du monde de ce dernier. Cette configuration génère comme elle est générée par la mise en mesure du monde par l'être-au-monde. Cette mesure ne réfère plus alors à une « échelle normale » (distance-étendue euclidienne) mais à sa « métrique particulière » (distance phénoménologique ou corporéique de l'espace).

Cette construction territoriale s'établit à partir de la territorialisation qu'engage l'être-au-monde, du fait même qu'il est toujours-déjà en avant de lui-même dans son monde. Cette territorialisation découle de sa préoccupation (envers des espaces ou des objets dans l'espace)

et de sa prévoyance (envers des personnes). L'analyse de ces dernières permet de concevoir des dialectiques de mise à proximité vs mise à distance, qui ne sont pas constitutives, mais bien constituées par l'analyse *a posteriori* qu'un géographe peut faire. En effet, par la mise à proximité des choses et d'autrui, l'être-au-monde s'approprie des espaces, s'identifie à des personnes, et routinise ses actions mais il co-détermine aussi une mise à distance des autres choses (personnes, espaces, événements).

La publicité va coupler ces deux concepts heideggériens de préoccupations et de prévoyances inhérents aux soucis fondamentaux de l'être-au-monde quand il déloigne son monde.

Illustration n° 27 : Vite, sauvons les icebergs !

REEMPLACER UNE RÉUNION PAR
UNE VISIOCONFÉRENCE
C'EST AUSSI PROTÉGER UN ICEBERG.



La banquise fond, le pétrole flambe et les moteurs, y compris ceux de nos voitures au pas dans les bouchons, rejettent du gaz carbonique dans l'air, représentant 27% des émissions de gaz à effet de serre. Si 65% des Français utilisent leur voiture pour aller travailler chaque jour, ils sont aussi 73% à déclarer qu'une modification importante des modes de vie est nécessaire pour empêcher l'augmentation de l'effet de serre. Le télétravail, les échanges de données dématérialisés, les communications à distance par visioconférence, sont des exemples de solutions qui permettent d'abolir les distances, tout en gardant les liens et les échanges nécessaires entre différents sites, où que l'on soit.

Et avec la 3G, il est même possible de participer à une visioconférence depuis son téléphone mobile. C'est à la recherche de nouvelles innovations en matière de télécommunications que se consacrent chaque jour les 4 200 chercheurs de France Télécom. Afin d'inventer et de déployer des technologies innovantes, leviers essentiels de notre futur à tous, le Groupe ne cesse d'augmenter son investissement en recherche et développement : + 20% en 2004 et 2005.

Une manière pour chacun de gagner du temps, d'améliorer sa qualité de vie... et de protéger l'avenir des icebergs.

Le futur et toutes les raisons d'y croire.  france telecom

« Remplacer une réunion par une visioconférence c'est aussi protéger un iceberg. [...] Le télétravail, les échanges de données dématérialisés, les communications à distance par visioconférence, sont des exemples de solutions qui permettent d'abolir les distances, tout en gardant les liens et les échanges nécessaires entre différents sites, où que l'on soit » (Publicité France Telecom).

En pensant à mon travail et à celles et ceux avec qui je travaille, je me préoccupe également de la nature, c'est-à-dire que je préserve ce monde des possibles.

Pour Heidegger, on entre en relation « avec », donc on met à proximité, uniquement ce que l'on connaît, que ce connu soit valorisé positivement ou négativement. Ce connu est donc

une totalité qui ne peut se fractionner. La préoccupation et la prévoyance sont donc toujours, en théorie, englobantes et non excluantes. En effet, l'acte même de mettre à distance, ce n'est pas rejeter hors de son monde, c'est au contraire conserver la préoccupation de cette présence, mais la mettre en marge dans un espace que l'on ne veut pas voir comme central en terme de pratiques et de représentations. Car, on ne peut être préoccupé par l'absence, puisque penser à quelque chose ou à quelqu'un d'absent, c'est déjà le rendre à la présence à soi, que cette présence soit entendue comme un manque ou non.

Caractérisé de cette façon, le déloignement (Heidegger, [1927] 1964, 133) est la possibilité offerte à l'être-au-monde de construire son monde, en ce qu'il rapproche à lui son monde spatial, social et temporel, et occulte le reste. C'est le déloignement qui exprime explicitement pour l'être-au-monde sa relation à celui-ci. Ce ne sont pas les rapports d'évidence qui font que l'être-au-monde est proche d'une personne, d'un lieu, d'un événement. Le monde, et même le monde objectivement proche, est emplí de personnes, de lieux, d'événements, parmi lesquels, pourtant, l'être-au-monde ne retient, par son rapprochement, que certaines personnes, certains lieux ou objets, certains souvenirs.

L'analyse du déloignement montre donc la relativité des rapports à l'espace, au temps et aux personnes qu'entretient l'être avec le monde. En ce sens, il est bien autonome et responsable de ces choix de mise à proximité. Cette relation au monde exprime avant tout un monde de significabilités, qu'entrouvrent à chaque instant (selon une territorialisation) les territorialités de l'être-au-monde. Celles-ci engagent donc toutes les prédications qu'effectue l'être à l'encontre de ses rapports au monde, ceux de la distance spatiale, de la profondeur des relations sociales, de la durée.

« Un chemin « objectivement » plus long peut être plus court qu'un chemin « objectivement » très court, si ce dernier est « un véritable calvaire » et s'il paraît à celui qui le parcourt infiniment long. Or, *c'est dans un tel « apparaître » qu'un monde est proprement et véritablement disponible*. Les distances objectives qui séparent des choses subsistantes ne coïncident point avec l'éloignement et la proximité des étant intramondains disponibles » (Heidegger, [1927] 1964, 135). « Et si même nous usons d'une mesure plus nette, en disant qu'« il y a une demi-heure d'ici à la maison », cette mesure encore doit être tenue pour une simple évaluation. Une « demi-heure » n'est pas égale ici à trente minutes, mais à une durée dénuée de « longueur », si l'on entend par longueur une extension quantitative. Cette durée se comprend en termes de « préoccupations » quotidiennes. Même là où il existe des mesures précises et « officielles », l'éloignement s'évalue de prime abord selon la prévoyance (Heidegger, [1927] 1964, 134).

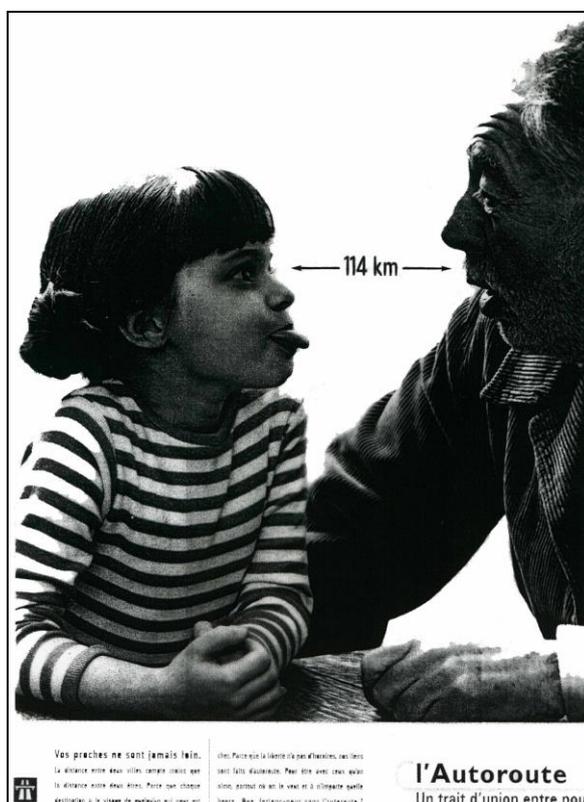
Les distances entre les choses, entre l'être et les choses, ainsi que la durée, correspondent bien aux relations qu'entretient l'être dans sa préoccupation auprès de son monde, que ces relations soient considérées comme bonnes ou mauvaises, trop courtes ou trop longues.

Et s'il faut faire de l'énergie écologique, s'il faut densifier les points de fixation de la population pour éviter de démultiplier les réseaux et les coûts éco-énergétiques que cela semble entraîner, il n'en reste pas moins, que les grands groupes énergétiques doivent promouvoir l'équi-habilité des lieux. Celle-ci se structure par le sens que l'être donne à sa place dans le monde, le monde rêvée pour certains d'une nature originelle, celle d'une maison perdue dans l'immensité d'un paysage de montagne vierge de toute autre construction et au milieu duquel une femme erre avec son panier de linge vide dans un champ de vision structuré par un étendage évoquant les fils électriques du premier producteur d'électricité européen :

« Faisons le choix d'un monde avec moins de CO₂ » (Publicité EDF).

Les questions de mise en coprésence à travers les mobilités spatiales ou les mobilisations techniques permises par le téléphone portable, internet, etc. (Hoyaux A.-F., 2005) sont ici travaillées par les publicitaires.

Illustration n° 28 : Les sentiments ignorent la distance.



« Vos proches ne sont jamais loin. La distance entre deux villes compte moins que la distance entre deux êtres. Parce que chaque destination a le visage de quelqu'un qui vous est cher. Parce que la liberté n'a pas d'horaires, nos liens sont faits d'autoroute. Pour être avec ceux qu'on aime, partout où on le veut et à n'importe quelle heure. Que ferions-nous sans autoroute. L'autoroute. Un trait d'union entre nous » (Publicité du Consortium des autoroutes françaises).

Mais puisque dans nos sociétés contemporaines, il faut faire croire que l'habitant est responsable du monde qu'il constitue face à lui, il est nécessaire de lui donner les armes conceptuelles et pragmatiques pour instituer ce monde : c'est-à-dire transmettre cette idée de responsabilité de la décision et de singularité du choix effectué à cette occasion, même si celui-ci n'intervient pas.

« Dans le groupe Carrefour, vous être utile chaque jour, c'est être proche de là où vous êtes ».

 Illustration n° 29 : Le faire français est ici !



« Il suffit de nous dire où. On s'occupe de tout. La proximité d'un constructeur régional, les garanties d'un réseau national ».

(Avec un *Ici* en gros caractère à l'endroit présumé de la construction au milieu d'un village campagnard) (Publicité Maisons d'En France).

Ce passage permet d'ouvrir sur la question des métriques et des jugements de valeurs qui s'y réfèrent. Ces derniers ne sont plus à concevoir comme la mise en place d'une vérité en tant que telle pour l'être-au-monde, c'est-à-dire en tant que ce jugement de valeur pourrait se comprendre en soi, sans le relier à ce pourquoi ce jugement de valeur est justement émis. Tout jugement de valeur est par principe à référer au couple mise à proximité vs mise à distance du monde exprimé par l'être-là lui-même dans la situation où il le formule.

Percevant avant terme l'acrimonie probable des scientifiques, Heidegger précise justement la teneur de cette indexation à la situation de l'énonciation.

« Pour qui a été formé à la considération de la « nature » et des distances « objectivement » mesurées entre les choses, il y aura risque de tenir pour « subjectives » cette explicitation de l'éloignement et cette manière d'évaluer. Mais il s'agirait alors d'une « subjectivité » qui nous découvre, peut-être, ce qu'il y a de plus réel dans la « réalité » du monde et qui n'aurait rien à voir avec l'arbitraire « subjectif » et les « opinions » subjectivistes touchant un étant qui « en soi » serait autre. C'est la faculté de déloignement, exercée par l'être-là dans sa prévoyance quotidienne, qui nous découvre l'être-en-soi du « monde vrai », c'est-à-dire de l'étant auprès duquel l'être-là, en tant qu'il existe, est toujours-déjà présent » (Heidegger, [1927] 1964, 135).

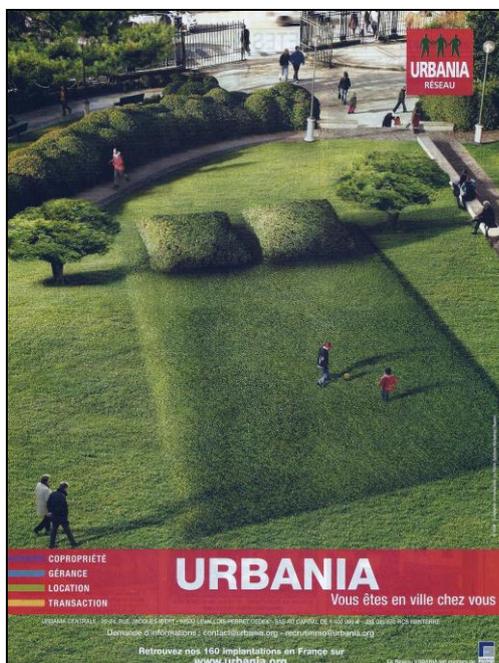
Ainsi, analyser le jugement de valeur en tant que tel n'a aucun intérêt pour le chercheur en sciences humaines et sociales. En revanche, il permet de caractériser le déloignement de l'être-au-monde, par son côté hédoniste notamment. Le propre et le mal-propre, les bonnes et

mauvaises odeurs, les ambiances sûres et inquiétantes sont des jugements qui ne sont intéressants que dans la mesure où ils permettent à l'être-au-monde de configurer un territoire signifiant pour soi et les autres qui coexistent avec lui, mais aussi, au-delà, de comprendre ce pour quoi son territoire est signifié comme tel.

La relation territoriale est donc avant tout une relation sémantique. Cette relation permet de configurer le monde de l'être-au-monde à partir notamment des relations indexicales explicitées à partir des indexicalités adverbiales « de lieu » ou « de temps », pronominales « de personne » et verbales « de temps » que cet être-au-monde entretient au travers de ses discours sur le monde. Relations adverbiales, pronominales et verbales qui corroborent l'idée d'un dépassement, d'une extension phénoménologique du corps en tant que je - ici - maintenant par sa projection auprès de choses et avec des êtres.

Dans son projet, l'être-au-monde se rend alors présents êtres et choses par son regard, sa préoccupation, sa pensée. Le lieu devient lien permanent, appréhension du monde dans sa quotidienne apparition, dans sa quotidienne rencontre. Le territoire est l'immanence du retenir, la réitération dans un « résolument ouvert » mais « limité » de ce retenir. Quant au monde de l'être-au-monde, il est toujours déjà le « à-découvrir » dans le découvert. C'est « l'au-delà », ce « il », ces « eux », cet « à-venir » du projet à faire que l'on ramène un jour à soi en tant qu'expression ultime du changement de ce que l'on est. Le monde de l'être demeure donc comme l'horizon irrésolu, le sens même de la quête, le sens même du projet, la transcendance de l'action de l'être-là en tant qu'être auprès du monde, du Monde. Il demande alors que l'homme l'habite.

Illustration n° 30 : Dormir dans les parcs ! Mais de quoi se plaignent les SDF ?



« Vous êtes en ville chez vous ».

(Avec l'image d'un parc retravaillé pour représenter un lit de deux personnes, espace de l'intimité par excellence) (Publicité Urbania).

Le monde de l'être peut donc être compris comme une entité transactionnelle et transitionnelle. Transactionnelle car c'est à l'intérieur de celui-ci que se passe le commerce quotidien avec les choses de l'existence de l'être-au-monde. Transitionnelle car d'un côté, il est toujours évolutif, en transition ; et de l'autre, il est permanent au sens où l'être-au-monde a tendance à le fétichiser comme un objet particulier duquel il ne peut se détacher. Par cette dérive sécuritaire, le monde de l'être devient alors un artefact et non plus un projet. Dès lors, il faut proposer à l'être humain un prêt-à-porter idéologique qui se traduit par des actions à réaliser, que la publicité et l'ensemble des messages médiatiques essaient de visibiliser, de bonifier, de valoriser pour l'être lui-même. Car ce n'est pas tout de promouvoir un produit ou une action, il faut aussi lui donner le sens qui va justifier et placer correctement celui qui potentiellement va la réaliser

7.4. Habiter : une quête d'authenticité ?

Poser une réflexion sur l'authenticité, c'est pour Heidegger la possibilité de séparer de manière très moderne une bonne façon d'être et une mauvaise façon d'être-au-monde, une bonne et une mauvaise façon d'habiter.

Pour Heidegger, l'authenticité relève de l'acceptation totale de la révélation à soi de ce que l'être-là découvre dans son monde ! En cela, que la découverte du monde soit l'expression d'une volonté de délimitations ou de distinctions qui configurerait le monde de l'être à l'intérieur du Monde ne relève pas en soi d'une inauthenticité pour l'être-là qui est au monde. En revanche, la volonté pour ce dernier de ne pas *comprendre* les nécessités ontologiques de cette distinction et de cette délimitation peut le devenir. Car l'être-au-monde constitue sa singularité en même temps qu'il constitue son monde. Cette singularité se construit en soi, et avec les autres, elle s'initie dans la dynamique identitaire entre le désir de personnalisation (être seul à être comme on est) et le désir d'identification (ressembler aux autres).

Pour Heidegger : « En se préoccupant de ce qu'on a entrepris avec, pour ou contre les autres, on s'inspire constamment du souci de se distinguer d'avec ces autres. Soit que l'on s'efforce seulement d'effacer toute différence avec eux ; soit que l'être-là, se sentant inférieur, cherche dans ses rapports avec eux à les évaluer ; soit encore que l'être-là, se plaçant au-dessus des autres, cherche à maintenir ceux-ci au-dessous de lui. La coexistence - bien qu'elle se le dissimule - s'inquiète et se soucie de cette distance. Ce qu'on peut exprimer *existentialement* en disant que l'être-en-commun existe sous le signe du *distancement*. Plus ce mode d'être passe inaperçu de l'être-là quotidien, plus profondément et plus tenacement il agit sur lui » (Heidegger, [1927] 1964, 158-159).

Par l'identification à un groupe social, Heidegger montre que l'être-au-monde qui est avec autrui tend à faire disparaître son ipsité d'être-là, car il se plonge dans l'être du « on » et prolonge ses interprétations du monde à partir de ce mode de pensée.

« Le « on » est donc celui qui, dans l'existence quotidienne, *décharge* l'être-là. Ce n'est pas tout ; en déchargeant ainsi l'être-là de son être, le « on » complaît à la tendance qui pousse celui-ci à la frivolité et à la facilité. Cette complaisance permet au « on » de conserver, voire d'accroître, un empire obstiné. Chacun est l'autre et personne n'est soi-même. Le « on », qui répond à la question de savoir *qui* est l'être-là quotidien, n'est *personne*. À ce « personne », l'être-là, mêlé à la foule, s'est toujours-déjà abandonné. Ces caractères ontologiques de la soumission quotidienne à l'emprise des « autres » : le distancement, la moyenne, le nivellement, la publicité, la destitution de l'être et la complaisance définissent la nature « permanente » et immédiate de l'être-là. [...] Sous les modes qu'on vient de nommer, l'ipsité de l'être-là et celle

d'autrui ne se sont pas encore trouvées ou se sont perdues. On est sur le mode de la dépendance et de l'inauthenticité ». (Heidegger, [1927] 1964, 160-161)

Selon Heidegger, ce serait l'être-là lui-même qui appellerait à cette inauthenticité, qui se complairait dans le « on ». Mais cet appel par la préoccupation et la sollicitude reconduirait quand même la volonté d'être de l'être-là dans la mesure où c'est toujours en dernier ressort ce dernier qui est la finalité de son propre projet d'être. Pour s'en sortir, Heidegger crée une double ipséité, l'une authentique, l'autre inauthentique.

Cette différence entre l'ipséité authentique et l'ipséité inauthentique ne peut pas être prise en compte dans l'interprétation de la construction territoriale de l'être-au-monde ni même dans la compréhension de l'être-là lui-même. Le chercheur n'a d'ailleurs pas à apporter de jugement de valeur sur ce qui serait ou ne serait pas authentique ou inauthentique. Il n'a même pas à en dialectiser sa réalité (Hoyaux A.-F., 2000). Car le « on » est inhérent à l'emprise du monde en commun, qu'on l'accepte ou qu'on le refuse (par le désir d'être-seul par exemple) puisque ce refus de l'autre ne peut être conçu que comme une volonté de l'être-là de se révéler, de s'ouvrir (à lui-même) par cette mise en retrait, puisque celle-ci co-détermine l'existence de ce envers quoi l'être se met en retrait. Donc, il faut comprendre que cette emprise du « on » est plus ou moins forte selon la préoccupation de l'être-au-monde lui-même.

Certes, « en usant des transports en commun ou des services d'information (des journaux par exemple), chacun apparaît comme semblable à tout autre. Cet être-en-commun dissout complètement l'être-là qui est mien dans le mode d'être d'« autrui », en telle sorte que les autres n'en disparaissent que davantage en ce qu'ils ont de distinct et d'expressément particulier. Cette situation d'indifférence et d'indistinction permet au « on » de développer sa dictature caractéristique. Nous nous amusons, nous nous distrayons, comme *on* s'amuse ; nous lisons, nous voyons, nous jugeons de la littérature et de l'art, comme *on* voit et comme *on* juge ; et même nous nous écartons des "grandes foules" comme *on* s'en écarte ; nous trouvons « scandaleux » ce que l'*on* trouve scandaleux. Le « on » qui n'est personne de déterminé et qui est tout le monde, bien qu'il ne soit pas la somme de tous, prescrit à la réalité quotidienne son mode d'être » (Heidegger, [1927] 1964, 159).

La publicité et la sphère médiatique dans son ensemble (y compris l'éducation et la culture) seraient représentatifs de cet esprit du « on » inauthentique. La publicité doit donc trouver les moyens pour singulariser et donc authentifier l'action et la pensée des individus. Car si le chercheur peut faire fi intellectuellement de cette question d'authenticité, elle taraude pour autant les êtres humains et les pourvoyeurs de la bien-pensance. Un ensemble de normes établies à travers les slogans publicitaires invitent ainsi l'habitant à être à la hauteur de lui-même au sein de sa singularité, de cette prétendue ipséité authentique.

Pourtant, la réappropriation du sens ne peut se déléguer à aucune autre personne que soi-même. Cette responsabilité inhérente à tout être-là qui est au monde peut parfois être encombrante quand ce dernier croit ne pas pouvoir se fonder sur des bases idéologiques objectivées pour expliciter le choix de ses actions – d'autant plus en ces périodes où le surcroît d'informations (parfois divergentes) tend à complexifier l'arbitrage de tout un chacun. Cette aporie heideggérienne relève de son « désir » de mettre en garde les êtres humains sur leur déresponsabilisation dans l'agir quotidien. Pour lui, l'être-là se cache derrière le « on » en tant que ce « on » n'est pas réfléchi à la base par l'être-là comme un « je » qui choisit ce « on » pour éclairer « son » là dans le monde.

« Le « on » a ses propres manières d'être. La tendance caractéristique de l'être-avec-autrui que nous avons nommée le distancement se fonde sur le fait que l'être-en-commun cherche à imposer tout ce qui est conforme à la *moyenne*. [...] Le « on » se mêle de tout, mais en

réussissant toujours à se dérober si l'être-là est acculé à quelque décision. Cependant, comme il suggère en toute occasion le jugement à énoncer et la décision à prendre, il retire à l'être-là toute responsabilité concrète. Le « on » ne court aucun risque à permettre qu'en toute circonstance *on* ait recours à lui. Il peut aisément porter n'importe quelle responsabilité, puisque à travers lui personne jamais ne peut être interpellé » (Heidegger, [1927] 1964, 159-160).

Ce passage prédispose l'idée que la responsabilité humaine procède uniquement de la responsabilité de tout un chacun. Pour Ricoeur, « le règne de l'inauthenticité ne cesse, en fait, de rouvrir la question du critère d'authenticité. C'est à la conscience morale que l'attestation d'authenticité est alors demandée » (1985, 121). Celle-ci prend en compte la conception que l'être-là peut se concevoir, à travers sa préoccupation, en tant qu'être-avec-autrui dans un « on », mais en tant qu'il prend conscience du fait que cette participation à ce « on », et les pratiques ou actions qui s'y rapportent, relèvent de son entière responsabilité, et non de celle du « on » dans lequel il n'est qu'un élément caché ou noyé dans la masse.

Mais pour éviter autant que faire se peut que cette prise de responsabilité ne nuise à la sécurité ontologique (Giddens, [1984] 1987) de l'être-au-monde, il faut lui donner confiance en ses moyens et en son intelligence d'habiter de façon innovante et singulière.

Illustration n° 31 : L'aile ou la Poste !



« Faire grandir la confiance, c'est donner des ailes à chacun. La poste contribue chaque jour au développement de chacun. En modernisant ses bureaux, en développant ses services innovants, en créant la Banque postale et en adoptant une stratégie d'entreprise responsable... » (Publicité La Poste).

Ainsi l'ordre sémantique transparait dans la morale inscrite depuis l'époque moderne, celle du bien et du mal, du bon et du mauvais, du beau et du laid. Il faut donc que ces valeurs

antithétiques fassent en elles-mêmes, par elles-mêmes sens de ce que l'être est. Ce que nous pourrions appeler la tautologie axiologique est en cela utilisé avec force. En effet, comment ne pas vouloir habiter « une maison où l'air est sain » (Publicité Leroy Merlin)?

7.5. L'être-au-monde face à ses choix... contraints.

Puisque c'est l'homme qui constitue son monde, c'est aussi lui qui fait les choix du Monde. Le déterminisme se trouve ici finalement inversé par rapport aux représentations du 19^{ème} siècle. Ce n'est plus le contexte physique, naturel, social, économique qui détermine les façons d'être, de faire et de penser des êtres humains mais ce sont les choix individuels qui co-déterminent les contextes dans lesquels nous nous trouvons tous. Il faut donc valoriser cette autonomisation prétendue de la décision. Et en matière de consommation, ce choix éthique, durable, responsable, authentique n'en est que plus valorisé.

Illustration n° 32 : Les banques au service de l'environnement ?



« Banquier d'une planète vivable. Au service de l'environnement, de l'éco-habitat, des énergies renouvelables, alors que la planète se réchauffe, que le pétrole flambe, justement, Faut le faire. Crédit coopératif, C'est un choix » (Groupe Banque Populaire).

L'autonomie de la décision est présentée comme une règle et colle parfaitement aux idéologies développées par l'individualisme méthodologique. Le site de France Nature Environnement propose une rubrique intitulée « j'agis ». En matière de développement durable, c'est par la somme des initiatives individuelles que l'on viendra à bout des problèmes d'environnement. C'est sur ce fondement, érigé en dogme par la publicité, que se construit l'éducation à l'environnement pour un développement durable. Dans cet objectif de

conscientisation et de sensibilisation individuelle aux pratiques vertueuses, l'individu est la cible marketing. « C'est la somme des petits gestes pour l'environnement qui peut venir à bout des problèmes ».

Illustration n° 33 : Le logo « La biodiversité, c'est ma nature ».



C'est l'un des objectifs affichés par le logo « La biodiversité, c'est ma nature » (<http://www.labiodiversitecestmanature.org>), proposé, à l'occasion de l'année internationale de la biodiversité, par un collectif d'ONG (WWF, LPO, UICN, Nicolas Hulot, FNE, Ligue Roc) censé défendre l'environnement. Le jeu rhétorique est ici très clair : une passerelle s'effectue entre ma nature au sens d'une nature naturelle et ma nature au sens de ce que je suis fondamentalement à l'intérieur de mon Être, donc entre l'environnement qui m'entoure (mis en lumière ici par l'ensemble des éléments symboliques censés évoquer cet environnement « biodivers », végétaux et animaux divers) et ce qui initie ce que je suis, ce que je fais, ce que je pense dans celui-ci. Cela évoque tout à la fois le choix inhérent de l'habitant qui est au centre de cette nature, seul au monde, tel Adam au jardin d'Eden (cf. Figure 1), mais aussi l'idée d'une détermination de cet habitant par ce qui l'entoure, comme s'il allait déteindre, reprendre des couleurs à l'aune de l'aspect multicolore de l'environnement. La cible, c'est l'individu habitant du monde. Le message éducatif a changé d'origine.

Il est en effet assez remarquable de constater la moindre place prise par l'éducation nationale qui, elle, incarne l'instruction de masse, le projet collectif de société. Il ne s'agit pas d'incorporer dans les objectifs de l'école des programmes d'éducation à l'environnement, le développement durable est bien entré dans les programmes de SES (Sciences Économiques et Sociales), mais à la marge. Cette incapacité à s'adapter ou cette défaillance est compensée par la fondation Nicolas Hulot, par exemple, qui propose « une autre école » (<http://www.ecole-nicolas-hulot.org/ecole/projet/projet.php>), dont « la mission est dédiée à la protection du vivant », comme si la mission de l'école pour tous n'était pas la protection du vivant. La mission éducative cède la place aux « prestations offertes » par la fondation qui propose un partenariat original « privé public » (<http://www.ecole-nicolas-hulot.org/ecole/projet/projet.php>)

Le relais des pouvoirs publics est flagrant à travers des campagnes de sensibilisation qui s'adressent désormais aux individus et non plus au collectif faisant société. L'État, comme les entreprises et même le monde associatif (ex. : France Nature Environnement), interpelle l'homme à l'occasion des plages de publicité radiophoniques en lui racontant une histoire : celle de ce vieil aspirateur qui a beaucoup servi et ne souhaite pas être abandonné dans une décharge mais bien remis au magasin fournisseur du nouvel aspirateur qui se chargera de le recycler. Le développement durable ne devant pas être un message de décroissance. Et le spot se termine inlassablement par la formule suivante : « ceci est un message du Ministère de l'écologie et du développement durable ... ». Ce n'est pas par l'action et la mobilisation du collectif (à travers

l'impôt l'aménagement ou la règle) que l'État s'empare du problème des déchets, mais par la communication.

Il y a donc une convergence assez forte sur la méthode entre les pouvoirs publics, le monde associatif et l'entreprise. Il s'agit d'exalter l'individu dans une conception néolibérale de la société qui valorise l'initiative habitante, l'entreprise individuelle, la réussite personnelle. La phénoménologie, par la compréhension simpliste et caricaturale qui en est faite, permet alors de donner des bases philosophiques à cet individualisme. Celui d'un habitant qui vit de projets, qui pense construire ses choix, ses initiatives, ses actions. Mais au-delà de ces projets, n'y a-t-il pas avant tout des marchandises à vendre à cet être éco-responsable, marchandises noyées dans la rhétorique techniciste de l'innovation éco-environnementale utilisant les éléments de la nature ? Rhétorique dont les tenants et aboutissants économiques étouffent le questionnement même sur la technique alors que ce questionnement est la base du dévoilement de l'habitation et donc de la compréhension de l'être humain contemporain (Heidegger, [1954] 1958).

Chapitre 8 : Conformer le se penser pensant des étudiants à travers l'éducation au développement durable.

Ce chapitre voudrait poser une réflexion sur le rôle des enseignants-chercheurs en géographie comme médiateur et conformateur d'un savoir sur l'écologie, sa pratique et sa critique, auprès des étudiants. À travers l'analyse de travaux d'étudiants, ainsi que d'une enquête réalisée auprès d'eux, l'étude porte sur la réception qu'ils opèrent de nos enseignements sur la question centrale de la nature et en quoi cette appréhension détermine ou non la construction potentielle de ce que l'on pourrait alors appeler une vision écologique du monde et de la société. La compréhension de cette vision permet alors d'appréhender le champ de la participation et de l'intervention politique qu'ils opèreront potentiellement dans leur vie professionnelle, sachant que les débouchés de nos étudiants en géographie & aménagement les amènent souvent dans les sphères décisionnaires de l'action publique et que leur appétence les pousse également souvent vers l'action politique au sein de partis ou syndicats.

À travers ces exercices d'évaluation, l'intérêt est de montrer un double biais dans cette réception. Le premier relève du fait que les étudiants ont déjà incorporé un ensemble de représentations qui détournent dès le début la captation de ce qui est dit par l'enseignant. Bien entendu, on pense ici à l'ensemble des idéologies et des habitus familiaux, mais aussi et surtout des apprentissages scolaires. Le second révèle l'importance d'autres médias qui interagissent pour construire, déconstruire et reconstruire un autre enseignement, apparemment moins scientifique mais tout aussi performant (et performatif) car faisant tout autant autorité scientifique que nos enseignements (télévision, radio, magazines, etc.).

L'un des objectifs de ce chapitre est de postuler que les étudiants sont les acteurs de demain. Pour faire de l'écologie politique, il nous semble nécessaire d'en passer par une réflexivité de leur part sur leur, nos *a priori*, sur leurs/nos conformations à des discours ambiants. Ainsi, la transmission de cette pensée écologique et des actions qui en découlent passe par une acceptation de leur part (et des acteurs en général) et demande forcément une médiation. L'enseignant est ce médiateur, dans un interstice entre le fait d'être le porteur de ses propres convictions et le devoir de conserver une forme de neutralité axiologique (mais pas forcément épistémologique et méthodologique).

Si cette proposition ne s'appuie pas *a priori* sur les tenants écologistes qui voulaient ou veulent encore mettre en place une écologie politique selon diverses procédures d'actions (Charbonneau, Ellul, Dumont, G. Anders, Gorz, P. Rabhi, sans parler des universitaires comme Bourg, Rodary, Lipietz, Larrère, ... pour celles et ceux que nous utilisons le plus souvent dans nos enseignements), elle interroge justement ce qui reste de ces enseignements, qui se nourrissent de ces auteurs et de ceux autour de l'éducation relative à l'environnement, dans l'esprit de nos étudiants. Si nous posons des références qui amènent à penser l'action autour de la préservation ou de la conservation de l'environnement naturel et social, ce qui nous intrigue c'est justement les confusions qui sont opérées par nos étudiants entre l'environnement comme objet de représentation et l'environnement comme sujet de pratiques et d'actions. Cependant, c'est par l'analyse de la compréhension qu'ils ont des termes de nature que l'on pense pouvoir percevoir en quoi ces futurs professionnels de l'environnement et de l'aménagement déterminent leur place comme intervenant dans la politique autour de l'écologie. En ce sens, la science, ce n'est pas seulement un ensemble de savoirs mais aussi une façon de les transmettre avec subtilité et pédagogie.

En effet, derrière les conceptions souvent très idéologiques de la nature (séparation homme-nature ; fusion homme-nature ; déterminisme de la nature sur l'homme ; déterminisme de l'homme sur la nature ; conception rédemptrice ou punitive de la nature), l'investissement politique de nos étudiants est différent à court, moyen et long terme. Dans la tête de nos étudiants, comment promouvoir une conception écologiste quand la nature nous "fait mal", ou quand l'être humain doit dominer la nature pour s'en défendre. Pour nous, la porte de sortie n'est donc pas dans le prosélytisme d'une mono écologie politique qui aurait des textes fondateurs en forme de nouveaux récits, mais au contraire pour que ces étudiants et futurs professionnels investissent l'enjeu de l'écologie politique "critique", il faut qu'ils arrivent à intégrer l'enjeu de la construction d'une interobjectivité assumée. Celle-ci se construit par le croisement des objectivations multiples qui sont réalisées sur les mêmes objets (André-lamat V., Couderchet L. & Hoyaux André-Frédéric, 2010). Il faut jouer de maïeutique et de réflexivité, notamment sur leur habitus intellectuel souvent faussé par des avis tranchés et sans profondeur d'analyse donnés par les médias, voire par l'environnement social et éducatif. Nous allons donc revenir sur quelques écueils qu'en tant qu'enseignant nous devons éviter.

8.1. Le développement durable comme pierre angulaire de la conformation des esprits de l'élève

Au sein du dispositif pédagogique du monde de l'éducation en primaire et en secondaire, on retrouve bien une critique de la société industrielle et de ses aspects productivistes et de consommation, que la poursuite de la croissance symbolise. Pour autant, cette critique se formalise dans un esprit de contrôle et de maîtrise sécuritaire avec la présentation aseptisée de la réalité. Ainsi, dans un manuel d'Histoire-Géographie de 5^{ème}, dans le chapitre sur les enjeux du développement durable, la première étude de cas traite de la gestion des déchets toxiques³⁹. Elle évoque l'histoire du *Probo Koala*, navire grec ayant erré en Europe du Nord avant d'achever son périple en Côte d'Ivoire et d'y avoir tué des dizaines de personnes et d'en avoir intoxiqué des milliers. L'intérêt se trouve dans l'interprétation de l'approche méthodologique qui utilise l'analyse de sept documents (deux cartes, deux photos et trois textes). Les trois textes proviennent d'écrits journalistiques dont les postures idéologiques sont potentiellement divergentes, notamment les quotidiens *Le Monde* et *L'Humanité* sans qu'il n'y ait a priori d'explication sur leur différence en termes de valeurs sur le cas traité.

Ainsi, on suppose que c'est l'enseignant qui va, par son autorité scientifique, remonter en complexité et en généralité, alors même qu'il pose une lecture descriptive de ces documents eux-mêmes très descriptifs (notamment sous formes d'états des lieux ou de récits). *Le Monde* nous annonce par exemple que ces déchets toxiques ont été récupérés par la France qui va les traiter dans une usine du « couloir de la chimie ». « C'est le four du centre de traitement de la société Trédi qui va les incinérer en toute sécurité ». Dès lors, que doivent retenir les élèves studieux : que les déchets sont un problème mondial, que les pays pauvres sont la poubelle du monde (posture de *L'Humanité*) ; que le traitement par incinération est sans danger de pollution, que la France est un pays formidable, sauveur de l'humanité et que tout cela est toujours fait chez nous en toute sécurité ! (posture du *Monde*).

Mais alors comment aller plus loin pour éviter cette externalisation de nos déchets vers les pays pauvres. Tout simplement en les internalisant grâce à la « symbiose industrielle » proposée par l'exemple du « modèle danois de Kalundborg » à la page suivante de ce manuel. Car la maîtrise de nos déchets passe moins par une décroissance que par une réutilisation de nos

³⁹ Adoumié V. (dir.), 2010, Histoire-Géographie 5^{ème}, Paris, Hachette Livre, 209.

déchets dans un grand circuit fermé. Il s'inscrit dans la grande métaphore « d'organisation en flux fermé » utilisée par le site Ecoparc, site référant du manuel pour vanter justement les mérites de ce système danois. On retrouve là le mélange des genres des références, apparemment scientifiques, utilisées par les manuels⁴⁰. Car ce site Ecoparc, présenté comme « le premier portail d'information sur la gestion durable des parcs d'activités et des zones industrielles » a été fondé par une « structure de conseil en gestion durable des parcs d'activités », Synopter. L'organisation fermée se mettant en contradiction avec la prétendue organisation ouverte de la mondialisation dont les auteurs nous démontre en quatre lignes les tenants uniques : « La Chine consomme aujourd'hui le quart des matières premières vendues dans le monde. Ce pays est devenu le plus gros client des producteurs d'acier, de cuivre et de minerai de fer. Ses besoins en acier ont doublé en trois décennies. Sa consommation de cuivre, de nickel et de minerai de fer a quadruplé en dix ans. Ses achats en alumine ont triplé durant cette même période. Cette évolution des marchés incitent à mener une réflexion sur les sources d'approvisionnement et sur l'optimisation de la consommation de la matière. L'écologie industrielle peut favoriser la diversification des sources d'approvisionnement et l'optimisation de l'utilisation des ressources consommées »⁴¹. Donc, pour dépasser ce dumping chinois, il faut minimiser les approvisionnements en matières premières et renforcer les liens multi-formes et multi-acteurs dans une sphère de proximité. Cela part évidemment de bons sentiments intellectuels : ceux du réemploi et du recyclage du « rien ne se perd, tout se transforme », mais on reste toujours évasif sur les intrants et les extrants du système fermé.

Au-delà, seuls les déchets semblent toxiques, comme si c'était la perte de fonction des produits qui entraînait leur toxicité et non les composants mêmes de ce avec quoi les produits sont faits. En gros, on ne sait où ranger ce dont on ne se sert plus mais on ne réfléchit pas en amont à quoi cela sert d'avoir un nouveau produit. Il y a en effet une préciosité aujourd'hui par rapport à la décroissance car elle est vue comme l'inverse du progrès, donc de l'économie, donc du développement...durable ! On est ici très loin des objectifs des dits précurseurs de l'écologie politique : contre *Le bluff technologique* de Jacques Ellul ([1988] 2012), ou *Vers la sobriété heureuse* de Pierre Rabhi (2010). Cette croissance s'exprime alors par la prolifération de nos actions quotidiennes « fondamentales » : la communication sous toutes ses formes et les activités récréatives. Certes, des transports durables sont imaginés mais ils ne font souvent qu'équilibrer notre suractivisme mobilitaire. Certes comme nous l'indique un court récit d'après *60 Millions de consommateurs*, les déplacements de voiture à Lyon baisse depuis 10 ans mais rien n'est dit sur l'augmentation potentielle de l'utilisation des bus, tram, métro, trolleybus qui eux semblent fonctionner sans énergie et ne jamais polluer ni en tant que moyen de transport ni en tant qu'utilisateur de ces dites énergies. Il est vrai que les grands producteurs d'électricité, notamment à travers l'utilisation du nucléaire, arrivent à nous faire croire que c'est une énergie propre (André-Lamat V., Couderchet L., Hoyaux A.-F., 2010).

Ainsi, avant même que la sphère médiatique n'opère sa lente conformation à l'extérieur du monde du savoir scientifique, le monde éducatif a déjà désintégré sa capacité d'objectivation de la problématique écologique, notamment par l'utilisation disparate de bouts d'informations non vérifiées, non traitées, non stabilisées. Sur le seul chapitre « des enjeux du Développement durable » d'une dizaine de pages, on a l'utilisation indifférenciée d'extraits de texte, souvent de dix lignes maximum d'un côté de L'Humanité, Le Monde, Billets d'Afrique, Le Monde

⁴⁰ Cela permet d'ailleurs de mettre beaucoup de distance par rapport aux insistances du politique et de l'économie sur le fait de créer des liens plus étroits entre le monde de l'entreprise et le monde de l'éducation. En effet, ce dernier est déjà par son utilisation référentielle sous le joug intellectuel de ce monde économique.

⁴¹ <http://www.ecoparc.com/ecologie-industrielle/enjeux-ecologie-industrielle.php>

Diplomatique, La Documentation photographique, Le Progrès, 60 Millions de consommateurs, L'express ; et de l'autre de seulement ... deux ouvrages à vocation scientifique ! Si la confrontation des points de vue est une force, encore faut-il que le statut même de ces points de vue soit symétrique.

8.2. Qui croire, qui écouter à l'aune de l'orgie médiatique

Sans revenir sur nos travaux précédents (André-Lamat V., Couderchet L. & Hoyaux A.-F., 2009), cela nous amène de nouveaux à poser une question essentielle. Si l'écologie politique prône par essence la diversité des points de vue, elle se trouve le plus souvent en contradiction avec cela lorsqu'elle invoque le caractère scientifique de sa démarche. Certes, les points de vue peuvent être différents mais avec des métriques uniques. Son système de mesure reste trop souvent univoque ou plutôt il est ressenti et utilisé comme tel par les médias et au-delà par la sphère économique qui aime pratiquer la simplification des normes. Ainsi, la protection de l'environnement passe trop souvent par l'idée de quelques critères savamment mis en scène : l'empreinte écologique, le taux de CO² dans l'air, etc. C'est ainsi le cas de la problématique de la production d'électricité entre le lobby nucléaire se rangeant derrière sa prétendue non pollution du fait de sa non-émission de CO² et les défenseurs anti-nucléaire visant une autre échelle de mesure, celle de la radioactivité potentielle des sites d'extractions du minerai, de productions d'électricité au niveau des centrales et de pollutions des déchets.

C'est aussi le cas lorsque l'on traite d'un des chevaux de bataille des promoteurs de l'écologie politique, celui de la ville dense. Un article récent de Cyril Dion⁴², chantre médiatique de cette cause, en dessine notamment les contours⁴³. L'ensemble des explications se réfèrent à des mesures d'empreinte écologique, d'empreinte carbone, d'émission de CO², de performances énergétiques, d'énergies renouvelables, de déplacements doux, etc. donc, de référents supposés apporter à la société globale, une meilleure qualité de vie durable. Mais à aucun moment, il n'y a de lectures sur le bien-être des populations. Ce bien-être réfère non pas à une interprétation standardisée mais bien à une compréhension individuelle du rapport à l'espace. Et là, on peut se demander à la lecture d'enquêtes réalisées par des étudiants auprès d'habitants de l'agglomération bordelaise si le désir de ville dense est vraiment partagé par cette population. Dès lors, quel enjeu pédagogique pour l'enseignant et pour l'étudiant entre conformation d'un regard (celui des promoteurs de ce discours prônant la densification auprès des habitants) et appréhension d'un discours que l'éthique et la politique nous demandent d'écouter si ce n'est de comprendre (celui des habitants refusant ce fait).

De même, il est assez savoureux d'imaginer un monde urbain sans travail productif car celui-ci disparaît systématiquement des préoccupations démonstratives. Certes, l'analyse objective de l'emploi en France et en Europe se dessine autour des services qui peuvent se régler dans une sphère de proximité mobilière voire par le télétravail. Mais l'acheminement de travailleurs auprès d'entreprises de moins en moins situées au sein même des villes ne fait que renforcer l'idée de notre incapacité à internaliser ce qui en soi paraît polluer, faire du bruit, etc. Plus globalement, il y a une difficulté pour les tenants auto-affirmés de l'écologie de se départir de cette conception miraculeuse de certaines techniques par rapport à d'autres (par

⁴² Dion C., 2013, « Est-il plus écolo de vivre en ville ou à la campagne », Kaizen, novembre-décembre, 12-14.

⁴³ Cyril Dion est directeur depuis 2007, de l'ONG Colibris-Mouvement pour la Terre et L'Humanisme (Coopérer pour changer) fondé par Pierre Rabhi en 2006. En 2010, il a co-produit avec Colibris le film de Coline Serreau "Solutions locales pour un désordre global".

exemple, le passage aux lampes basses consommations, aux panneaux photovoltaïques) sans voir les effets réels sur la Terre et les êtres qui l'habitent à plus ou moins long terme.

8.3. Ne pas surestimer le public étudiant.

Le plus souvent, les spécialistes de l'écologie partent du postulat que ce qui est énoncé se fait simplement à travers des exemples simples. C'est le cas pour l'évocation de lieu où se déroule un problème quelconque. Encore faut-il que les étudiants soient à même de concevoir l'endroit exact où se déroule cette action. C'est malheureusement très rarement le cas. L'ensemble des propos tenus dans nos enquêtes montrent aussi un certain flou, assez contemporain, dans les savoirs disciplinaires et les limites de ce qui relève de la littérature traitant de la nature (« Chasse et Pêche » ; « Magazine géo » ; « National Geographic », « Magazines de surf », « Terre Sauvage », « Guides de voyage comme Lonely Planet » « Le livre de la Jungle », « Tom Sawyer », « Pocahontas »), mais aussi dans les noms de personnages supposés connus car médiatiques de la sphère écologique (« Pierre Rhabi », « Daniel Konbendite », « Eva Jolie », « José Bovet », « Nicolas Hulo », « Algord », « Natalie Koscusko Maurizet »).

Plus généralement, il y a une grande difficulté des étudiants à s'emparer globalement d'un objet et notamment de la terre ou « simplement » de la nature dans son acception la plus large. L'extériorité de l'homme à la nature reste profondément ancrée, en dépit de la revendication d'être « écologiste », de l'affirmation que l'homme est élément de nature ou plus couramment « fait partie de la nature », expression qui mériterait que l'on s'y attarde. Car avec « fait partie » reste associée l'idée sous-jacente « pas tout à fait comme les autres ». Il y a donc une difficulté à faire émerger et comprendre que dans la construction même de tout individu, de tout humain sur la terre, il y a comme fondation une conception de la nature.

Au-delà, chez l'étudiant, la simplification et le *catastrophisme* « non éclairé », pour prendre à contrepied le titre de l'ouvrage de J.-P. Dupuy⁴⁴, ont produit un doute systématique, peu constructif, de la démarche scientifique et de l'incertitude inhérente à la complexité (ou à l'hypercomplexité). Comme le rappelle J.-P. Deléage : « *Jamais les médias n'ont été saturés comme ils le sont aujourd'hui par des articles et des émissions mettant en garde le grand public contre les périls écologiques qui nous cernent de toute part. Jamais il n'a été montré avec une telle ostentation les funestes conséquences du changement climatique et de l'effondrement de la biodiversité, l'un comme l'autre d'origine anthropique. Jamais n'ont été surexposés comme aujourd'hui les effets délétères de l'agriculture productiviste ou de l'extension sans fin de mégapoles de démesure, de la surconsommation matérielle dans le monde riche, alors qu'au Sud persistent les pénuries en tout genre qui, telle la faim, fonctionnent comme des 'armes de destruction massive', selon l'expression forte de Jean Ziegler. Et pourtant rien ne bouge et le monde persiste dans la course à l'abîme avec une politique dérisoire de petits gestes* »⁴⁵. De ce fait, il y a une sorte de dépression psychologique chez nos étudiants car ils n'arrivent pas à savoir où est leur place dans cette société. En fin de compte, que faire ? Que dire ? Dans l'immensité du travail à accomplir pour faire bouger les lignes. Comment faire quelque chose quand on a du mal à réaliser soi-même ce qu'il faut faire. Car les étudiants sont comme Janus, d'un côté ils sont utilitaristes et ne sont pas défenseurs d'une posture intellectuelle, de l'autre ils vivent de projets d'amélioration du monde par procuration imaginative, en héros.

⁴⁴ Dupuy Jean-Pierre, 2004, Pour un catastrophisme éclairé. Quand l'impossible est certain, Paris, Editions du Seuil, coll. Points Essais.

⁴⁵ Deléage Jean-Paul, « la politique des petits gestes », *Ecologie et politique*, n° 44, 6-7.

Il est ainsi tout à fait surprenant de noter que pour plus du tiers de nos étudiants (77 sur 231) que nous avons interrogés en début d'année 2013-2014 sur le thème de l'écologie, « *Into the wild* » de Sean Penn (2007), est le film évoquant le mieux la nature⁴⁶. Leur imaginaire semble tendu par l'idée de ce héros solitaire qui part vivre seul au sein d'une nature sauvage, au péril de sa vie. Mais que faire justement quand il y a du monde, trop de monde au sein d'une ville, même prétendument naturelle. La question se pose alors de savoir si le développement durable n'a pas sacrifié le social et n'a pas ainsi réaffirmé l'opposition entre homme (*homo economicus*) et nature. Il a entériné par son succès la coupure du lien social, enterrant du même coup le « bien commun ». L'urgence économique de la crise supposée de ces deux dernières années impose alors une hiérarchie forte, bien ordonnée, assimilant le social à la prééminence de l'économique. Car même si l'on veut bien reconnaître qu'il y ait interdépendance des crises, une priorisation est clairement établie : c'est la crise économique qui est fondamentale, car en traitant l'économique, en fait surtout sa mesure, on traite soi-disant le social. Quant à la crise écologique, elle est reléguée.

8.4. Assumer l'interobjectivation pour éveiller une conscience partagée

Globalement, l'objectif de notre propos est de montrer les inadéquations de certains de nos savoirs avec la propre construction idéologique de chaque étudiant dans sa construction d'être humain et d'apprenti géographe ou aménageur. Ce qui est en soi positif dans une posture constructiviste peut alors devenir une limitation quand on veut apporter une forme d'objectivation de la réalité. Mais cette objectivation devient une force quand elle est conçue comme un jeu d'interobjectivité, c'est-à-dire comme une prise de recul critique de toute objectivité, forcément située, datée et socialisée, donc humaine. L'interobjectivation permettant une mise en lumière des multiples façons objectives, à travers une méthodologie appropriée, de travailler le même objet, la même réalité. La critique que nous tentons de leur apprendre devient alors une aporie de ce que nous affirmons comme étant une et unique vérité. C'est alors dans l'acte d'interprétation et de compréhension des choix idéologiques et politiques, sous-jacents à chaque objectivité, même construite par les scientifiques, que nous pouvons les aider à éclairer leur choix d'habitants et de futurs professionnels investis dans la société. Car il faut admettre que nous sommes entrés dans l'ère du « conflit des interprétations ». Il n'y a plus de grands récits qui structurent l'interprétation d'un monde univoque. Il y a un ensemble de micro-récits qui se condensent et se dissolvent au fil des lieux, du temps, et des collectifs. L'écologie politique étant elle-même génératrice de ce type de posture intellectuelle derrière les idées aussi diverses que celles de décolonisation, de liberté ou de participation des habitants dans le champ sociétal. Cette participation ne se faisant pas sous le joug autoritaire de la représentation ! Cette participation faisant alors la promotion de points de vue partiels et partiels. L'idée est alors moins d'interpréter ou d'expliquer les tenants et aboutissants d'une implication générique que de comprendre les façons de faire et de penser spécifiques des acteurs habitants, et notamment les étudiants.

Car c'est en éclairant leur propos avec eux, que l'on peut alors leur permettre de mieux assumer leur propre conception politique de l'environnement et les mener peut-être vers

⁴⁶ Suivent des films documentaires tels que « *Home* » de Yann Arthus-Bertrand (2009), « *La marche de l'empereur* » de Luc Jaquet (2004), « *Océans* » (2009-2010) et « *Les oiseaux migrateurs* » (2001) de Jacques Perrin et Jacques Cluzaud ou encore, « *Une vérité qui dérange* » de Davis Guggenheim (2006) sous l'égide médiatique d'Al Gore. Ces films semblent à l'inverse de « *Into the Wild* » exprimer une sorte de regard contemplatif de la nature sauvage à protéger ou à conserver.

l'accomplissement d'une vraie écologie politique qui réfléchisse au-delà de la simple protection de l'environnement à l'intériorisation de notre relation en tant qu'être avec le monde et la Terre. Cette démarche tente ainsi d'éviter l'imposture de vérités scientifiques indiscutables qui dicteraient de fait les actions à réaliser et dénierait à cet être, de devoir faire des choix collectifs et responsables pour le bien commun de l'humanité.

Ouvertures. La géographie au secours de nos souffrances.

L'entreprise réalisée pour cette HDR pourrait sembler avoir asséné un ensemble de vérités à incorporer en l'état par le lecteur. Il n'en est rien, c'est bien plutôt la fragilité qu'il faut en retenir. Les propos performatifs, manquant parfois de contenus pratiques, sont là pour rassurer d'abord le chercheur que je suis de poursuivre dans la voie tracée, de conforter l'édifice pour les vingt ans qui viennent. Tout est encore à faire, à travailler, à démontrer, à mieux interpréter. De ce fait, l'idée de conclusion est superfétatoire. Je n'ai fait qu'amplifier l'impression d'ouvrir de nouveaux champs d'appréhension de la réalité. Mon ouverture naïve et en apparence assurée n'a fait que démultiplier l'idée qu'il y avait encore beaucoup à faire. Car comment conclure des chapitres qui ne sont que des perspectives, des portes, des points d'appels à débattre, à réaliser d'autres travaux que ce soit les miens ou ceux de mes collègues plus ou moins jeunes avec lesquels je pourrais travailler. Car c'est bien là l'objectif de cette HDR, trouver ma place dans l'échiquier de la recherche et pouvoir aider et être aidé par des doctorant(e)s. C'est pour eux que je me suis appliqué à clarifier certaines de mes idées.

Habiter en-deçà ou par-delà les déterminismes.

Ce dernier chapitre, en théorie conclusif, paraîtra donc poursuivre l'ensemble de mes travaux sans en donner un réel point d'étape. Il prend la métaphore d'un entonnoir inversé qui dissémine plus qu'il ne réduit (d'une à des ouvertures). Il va pourtant tenter d'éclairer les contours majeurs de quelques concepts qui sont selon moi les ancrages sur lesquels l'édifice que j'ai mis en place se fonde. Il précisera donc les tenants et aboutissants de la question de l'habiter qui a donné l'orientation de ce travail selon les deux temps du se placer plaçant et du se penser pensant au sein de la posture constitutiviste. Pour ce faire, je vais à nouveau utiliser l'image, celle de films, cette fois essentiellement muets, pour boucler la boucle introduite par le Chapitre 4. Ce choix du sans parole relève de la double idée qu'au-delà des mots, les pensées et les corps parlent, se parlent, il spatialise la réalité, celle que l'on constitue, et celle que constituent les autres de nous quand on entre dans leur monde, par inadvertance, par nécessité, par besoin !

La posture constitutiviste s'engage donc vers, ou plus précisément s'imagine alors, dans sa propre fiction, s'imposer une inversion des réalités. Elle promeut l'idée dans une sorte de prosélytisme déconcertant que ce qui fonde nos existences, ce ne sont pas les canevas économique-politiques qui semblent nous manipuler peu ou prou mais bien ces infra-relations intimes et sociales que nous générons autant qu'elles nous génèrent et qui permettent peu ou prou de donner du souffle et du sens à notre présence à nous-mêmes et aux autres. Face aux épreuves spatiales dont parle Michel Lussault, la géographie nous permet non pas de trouver mais de chercher en l'espace les moyens de notre propre évasion, par la matérialisation de pratiques qu'elles soient concrètes ou non. Cette évasion fait fi de la contingence pour exprimer un tant soit peu son espace de liberté, externe et interne, dans la mise au monde et dans la mise en sens de cette mise au monde.

Si les modes d'habiter peuvent être conçus par le chercheur comme différents selon les cultures, sociétés, civilisations, époques, l'intérêt n'est pas tant dans cette observation que dans ce que les habitants en disent. De ce fait, si l'habiter est situatif, c'est moins par le contexte en lui-même que par la relation que chaque habitant effectue avec ce contexte, c'est-à-dire la mise en situation qu'il réalise de ce contexte. Habiter, c'est donc être en relation et relativiser la réalité à travers des jeux, des manières de faire, d'être avec et de penser l'espace. L'habiter

participe donc à permettre un détournement des déterminismes du contexte sans pour autant que ce contexte ne puisse être évacué, ne fût-ce que parce qu'il change tant par ses portées techniques que symboliques et que ce changement modifie *a minima* ces jeux, ces manières et ces arts d'en détourner la détermination. Le contexte est alors un champ de possibles qui offre à l'habiter des êtres humains ses dimensions de mise en place.

Si le concept d'habiter est fondamental, c'est parce qu'il inscrit notre façon d'être-au-monde, notre relation à la fois indéfectible et indélébile avec cette réalité géographique qui nous entoure, réalité que nous construisons comme une enveloppe multi formes, multi structurée, multi située qui définit le champ d'action, de réalisation et d'espérance unitaire des hommes dans une *res extensa* opprimante, celle de l'espace indéfini et illimité. Mais à partir du moment où les fonctions et les qualifications de l'espace géographique se transforment par sa production à travers le temps, les significations de la réalité géographique se métamorphosent elles aussi et l'habitant, les collectifs auxquels il participe, développent de nouvelles manières de l'habiter. Ainsi, si le concept paraît se mouvoir dans un ancrage philosophique stable, *quasi* substantialiste, sa transformation épistémologique, du fait même des pratiques renouvelées de l'espace par et dans les sociétés modernes, s'accroît et entraîne son intégration dans le champ constitutiviste. L'objet de cette HDR a tenté de montrer que les changements majeurs qui affectent l'habiter des sociétés contemporaines autour de la crise de la mobilité entraînent également des déplacements, des mobilités sémantiques autour du concept d'habiter.

Les trois derniers chapitres ont montré les outils de conformation du se penser pensant de l'habiter. Et au-delà, bien entendu du se placer plaçant. Car les intentions des publicitaires ou des outils pédagogiques d'éducation relèvent des mêmes enjeux : améliorer le statut et la place de celles et ceux qui sont visés par ces apprentissages conformes au revers de la charge sémantique qui leur est octroyée. La vie de chacun est donc nouée, au sein de chaque interaction, par une forme de violence symbolique. Celui qui possède le pouvoir de structurer le sens d'un symbole en situation possède aussi le pouvoir de placer les uns par rapport aux autres. Bourdieu montre ainsi que « tout pouvoir qui parvient à imposer des significations et à les imposer comme légitimes en dissimulant les rapports de force qui sont aux fondements de sa force » (1972, 18), régit les pratiques des acteurs qui se réfèrent à ce pouvoir. Nous sommes en effet toujours les premiers à institutionnaliser pour nous les places qu'on nous impose autant que nous sommes les premiers à vouloir incidemment déterminer les places des autres, quel que soit notre supposé niveau hiérarchique dans la classe, de puissance ou de faiblesse dans celle-ci.

Mais pour dire ce que cette posture peut apporter, il faut aussi signifier ce qu'elle ne peut ou ne veut pas faire. Si elle permet de passer d'une analyse individuelle à une analyse collective, ce n'est tout d'abord pas à travers la mise en exergue de récurrences dans des rapports de production au sens du matérialisme historique. Le travail est moins cette mise en classe, selon des types, des modes, des règles qui seraient liés de manière plus ou moins forte à des collectifs auto-institués par le chercheur, que de comprendre en quoi l'habitant est lui aussi noué par le besoin d'utiliser des classements. En l'état, le chercheur ne fait donc que répondre à cette névrose habitante (donc la sienne même) à travers la transitionnalité et la transactionnalité de ces opérations de classements. Ces classements deviennent des artefacts, résultat de la matérialisation d'un artifice ou d'une fiction différenciatrice partagée. Matérialisation qui permet à l'habitant de se rapporter ensuite à un système de références inventés (on ne sait quand) et institués (on ne sait par qui) et ainsi de se placer au sein du monde.

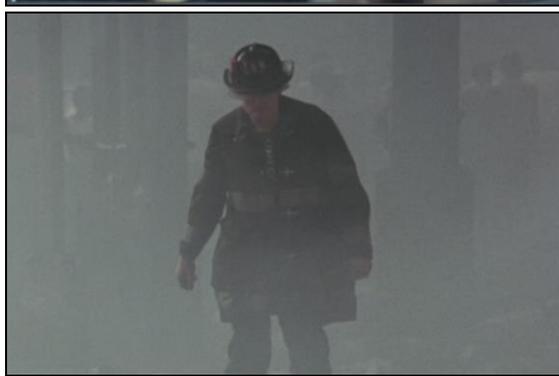
La grande difficulté, autant pour le chercheur que pour l'habitant lui-même, c'est moins de pouvoir comprendre en lui-même les sources de la relativité de la constitution qu'il opère de la réalité et en quoi cette constitution peut modifier la lecture des contextes qu'il vit, que de

transposer cette potentialité chez les autres. Finalement, l'habitant a du mal à reconnaître l'autre comme un autre moi, qui diffère pourtant de ce moi qu'il est ou de la représentation qu'il se fait habituellement de cet autre en fonction de ce qu'il croit qu'il est en fonction même du choix qu'il a pris de le mettre à proximité. Pourquoi vais-je discuter avec telle personne plutôt qu'une autre dans un contexte localisé où *a priori* je ne connais personne ? Car s'il nous est impossible de nous mettre à la place de l'autre au sens spatial, et de pouvoir reconnaître qui il est en prenant alors cette place au sein de son propre corps et de son propre esprit, il nous est cependant possible de simuler cette mise en place dans la proximité à une tiers-chose, en situation. Cela évite que la proximité ne soit réservée qu'à une interaction entre des êtres, ce qui évite d'imposer une réciproque relationnelle entre les deux corps mais permet de se lancer l'un-pour-l'autre sur un ailleurs qui fait proximité commune. Cette proximité ne peut naître cependant que si aucun des membres ne peut supprimer l'autre en lui imposant les termes de cette proximité, c'est-à-dire des regards situatifs et plaçant qu'ils peuvent générer (1974, 108). Toute discussion entre deux ou plusieurs habitants amène en effet trop souvent à ce que ces derniers préjugent rapidement de l'identité des personnes avec qui elles parlent.

En cela la proximité doit plutôt être le creuset de notre humanité compréhensive, celle qui évacue les préjugés. « Le prochain me concerne avant toute assomption, avant tout engagement consenti ou refusé. Je suis lié à lui - qui cependant est le premier venu, sans signalement, dépareillé, avant toute liaison contractée. Il m'ordonne avant d'être reconnu. Relation de parenté en dehors de toute biologie, "contre toute logique". Ce n'est pas parce que le prochain sera reconnu comme appartenant au même genre que moi, qu'il me concerne. Il est précisément autre. La communauté avec lui commence dans mon obligation à son égard. Le prochain est frère. Fraternité irrésiliable, assignation irrécusable, la proximité est une impossibilité de s'éloigner sans la torsion du complexe » (Lévinas E., 1974, 109-110. L'autre comme moi a droit à être tel qu'il est (fraternité) et à occuper l'espace qu'il désire (assignation).

Méthodologiquement, ce regard l'un pour l'autre doit nous demander de lutter contre l'incorporation de notre propre symbolique, de laisser venir la proximité, l'humanité à travers le sens donné ou non donné par celles et ceux sur lesquels on travaille. C'est viser une approche microgéographique, interactionniste et compréhensive des habitants. Car quoi qu'on fasse, le sens de leur constitution reste insondable et demeure le creuset de leur liberté d'âme, qu'il soit souffrant ou en bonne santé. Cette palette de clichés (Illustration n° 34) qui proviennent du film de Godfrey Reggio intitulé *Koyaanisqatsi* de 1983 (MGM Home Entertainment, 2004), film qui sera un de nos fils rouges tout au long de ce dernier chapitre, interroge ce fait. Dans ces regards qui semblent perdus, blessés, écorchés, il y a une pensée qui se projette et une pensée qui invite, qui m'invite à être à leur proximité, non pas factice car je suis toujours avec eux chorégraphiquement, et mon corps en tension se dérobe auprès d'eux. Qu'importe même si certains de ces habitants n'existent plus, il m'habite encore et continue à être des opérateurs spatiaux pour moi. Ils font sens aussi !

Illustration n° 34 : Eloge des pensées insondables.



Au-delà de l'aliénation, trouver sa place.

Ce chapitre conclusif va tenter à nouveau de déconstruire les divers ressorts normatifs que nous avons listés jusque-là à travers l'utilisation d'œuvres filmiques. Les œuvres choisies traitent toutes de l'aliénation voire de l'auto-aliénation des masses à travers des formes de faire et d'être en société. Mais aussi de liberté au-devant des circonstances, des événements, qui finalement déstructurent toujours l'automatisation de ces manières de faire et d'être. L'analyse tournera essentiellement autour du film muet de Charlie Chaplin {1889-1977}⁴⁷ « Les temps modernes » (*Modern times*) datant de 1936 (MK2 Editions, 2003). Ce choix nous paraît intéressant car il ouvre sur une réelle aventure spatiale du personnage principal qui traverse divers espaces et subit diverses épreuves spatiales. Dans ces épreuves, il devient surtout un opérateur spatial pour les autres travailleurs/habitants mais ces derniers ne semblent pas lui donner le crédit social d'acteur réflexif ; bien plutôt d'un être sans raison, d'un fou. Folie qui le guette toujours derrière la mécanisation et la répétition des tâches à accomplir. Il est donc très vite désigné socialement à travers ses actions et est, en de nombreuses occasions, assigné dans des univers fermés.

Au début du film, « Charlot vient de se faire interner dans un hôpital suite à une dépression nerveuse, son travail à la chaîne l'ayant vraiment atteint. Quand il est rétabli, il se retrouve chômeur et se fait arrêter pendant une manifestation suite à un malentendu. Charlot, en prison, se retrouve dans une situation délicate, car, un jour, par inadvertance, il avale de la cocaïne. Cette erreur lui permet cependant d'empêcher une évasion, à la suite de quoi il sera libéré » (Pernez P., 2012, 249-250). Pourtant, à sa sortie, Charlot dit au directeur de la prison : « Je ne peux pas rester encore un peu ? Je suis si heureux ici ». Ainsi, Charlot fait tout son possible pour retourner en prison. Mais, lors de ses différentes aventures rocambolesques, il rencontre une jeune fille, orpheline et sans le sou. Il fait tout pour s'en occuper et sa vie semble se rediriger vers la normalité, celle du travail et du logis. Pourtant, alors qu'il a enfin trouvé du travail avec sa nouvelle compagne, le passé resurgit et le pousse à fuir de nouveau cette vie « normale ». Ils sont en quelque sorte poussés hors des sentiers battus. La route les attend pour de nouvelles aventures.

⁴⁷ « Charles Spencer Chaplin, anglais d'origine, est hanté par la pauvreté. Il fera non seulement fortune, mais aussi inscrira, mieux qu'un nom, un nom à part, dans l'histoire du cinéma. Sa carrière commence en 1913 à la Keystone de Mack Sennett, qui ne tarde pas à lui donner sa chance. Un an après, Chaplin invente le personnage du vagabond, avec ses godasses trop grandes qui lui font tourner les pieds en dehors, sa jaquette trop grande, avec sa badine et son chapeau melon, symboles de sa dignité. Le personnage sera adopté par le monde entier. En France, on l'appellera amicalement « Charlot ». Contrairement au comique farceur de son employeur, celui de Chaplin s'appuie sur le sentiment, le fatalisme et une ironie teintée d'un soupçon d'amertume. Si son personnage chaparde, finasse, prend la tangente, c'est pour survivre et conserver sa liberté. Chaplin accumule bobine sur bobine, présentant son personnage dans les situations les plus variées : Charlot à la banque, Charlot apprenti, Charlot boxeur, Charlot concierge, Charlot dans le parc, Charlot danseur, Charlot et le parapluie, Charlot fait la noce, Charlot joue Carmen, Charlot mitron, Charlot nudiste, Charlot patine, Charlot voyage, etc. Les studios se disputent Chaplin, dont la verve se renouvelle et s'affine pour en arriver à des sujets plus approfondis, qui le conduisent vers le moyen-métrage, puis le long. Alors, chacun de ses films devient un événement très attendu, d'autant plus qu'ils sont très espacés. Après sa période Keystone, où en un an il a réalisé trente-cinq courts métrages cousus main, Chaplin tourne douze « Charlots » de deux bobines pour Essanay, puis reste deux ans chez la Mutual. La First national est son dernier employeur car, entre-temps, Chaplin est devenu l'un des quatre fondateurs de United Artists, les Artistes Associés, qui va désormais distribuer tous ses films, tournés dans son studio personnel. Son dernier film américain demeure « Limelight » (Les Feux de la rampe) en 1952. Victime de la chasse aux sorcières du maccarthysme, accusé de communisme, Chaplin, qui est allé présenter son film à Londres, apprend qu'il n'est plus autorisé à rentrer aux Etats-Unis ! Il s'installe alors en Suisse, où il demeure jusqu'à sa mort, survenue le 25 Décembre 1977, dans son sommeil. Il avait quatre-vingt-huit ans. Cinq ans plus tôt, Charles Spencer Chaplin était triomphalement reçu à Hollywood pour y recevoir un oscar spécial » (Allard P., 2012, 55-56).

Avant le début du film en images, quelques phrases précisent le sens de son contenu : « Les temps modernes, un récit sur l'industrie, l'initiative individuelle et la croisade de l'humanité à la recherche du bonheur ». Ainsi, la structure du film repose sur deux tensions, celle du travail et de son aliénation et celle de la liberté et de la vulnérabilité à être seul. Ces deux tensions sont elles-mêmes liées à la question du temps, de la routine du travail et, plus globalement, celle de la vie quotidienne, à l'évènement imprévu qu'apporte le destin. La première relève d'une critique du taylorisme ; la seconde d'une vision non déterministe des projets d'existence.

Le film de Charles Chaplin est une critique du taylorisme⁴⁸ ou plutôt du travail à la chaîne (on verra plus loin l'impact symbolique de ce terme), donc également du fordisme. Son film qui date de 1936 s'inscrit dans des périodes houleuses. En effet, la situation économique, suite au second New Deal du Président Franklin Delano Roosevelt (1882-1945), s'améliore quelque peu par rapport à la décennie précédente. Elle amène aussi à plus de critiques du système capitaliste et industriel qui le génère en grande partie à cette époque, notamment parce que ce deuxième New Deal met en avant la redistribution des ressources et du pouvoir mais aussi met en place des lois de protection syndicales, le Social Security Act. En février-mars 1936, on a ainsi des grèves et les premières occupations d'usines dans l'industrie du caoutchouc (Firestone, Goodyear) dans l'Ohio. Le film exprime cela notamment à travers les grèves dans l'usine et la pauvreté de certaines populations exclues de l'activité économique. On estime qu'en 1938, on avait encore 11 millions de chômeurs aux États-Unis. C'est le cas de la fille, qui deviendra sa compagne à la fin du film, présentée au début de celui-ci en haillons et pieds nus en train de voler de la nourriture pour se nourrir, nourrir ses sœurs et son père encore en vie. Par rapport à celle-ci, le personnage de Charlot est tout de suite en proximité car il ne la voit pas à travers sa condition mais à travers son affection pour la situation qu'elle vit.

On retrouve bien dans ce film l'enjeu des gestes, des rythmes et des cadences mais ils sont détournés pour en faire des objets d'humour mais aussi de réflexion (Illustration n°35). Dans le film, le patron demande ainsi plusieurs fois à des contremaîtres d'augmenter les cadences. Celles-ci mettent alors sous pression les ouvriers qui ont chacun leur tâche à réaliser. Dès qu'un de ses ouvriers perd le rythme pour diverses raisons loufoques (besoin de se gratter, une mouche, etc.), la machine s'enraye et l'ouvrier est happé, avalé par celle-ci ! Il perd sa place au sens strict comme au figuré !

⁴⁸ Rappelons que le taylorisme vient « du nom de son inventeur, l'ingénieur américain Frederick Winslow Taylor (1856-1915). Il désigne la forme d'organisation scientifique du travail (OST) définie par lui et ses disciples à partir des années 1880. Pour obtenir des conditions propres à fournir le rendement maximum dans le cadre d'une organisation, celle-ci préconise: une analyse détaillée et rigoureuse - d'où l'accent mis sur le qualificatif de « scientifique » - des modes et techniques de production (gestes, rythmes, cadences, etc.) ; l'établissement de la « meilleure façon » (*the one best way*) de produire (définition, délimitation et séquençage des tâches) ; la fixation de conditions de rémunération plus objectives et motivantes. Ces thèses rencontrent un excellent accueil dans la sidérurgie où leur application se traduit par des résultats fort appréciables. Taylor systématise sa méthode qu'il expose dans un livre intitulé *The Principles of Scientific Management* (1911) » (Wikipédia) ».

Illustration n° 35 : Des gestes individualisés, répétitifs et cadencés (13'23).



En effet, dès qu'un incident intervient, le travailleur n'occupe plus l'emplacement ad-hoc pour la tâche qui lui est dévolue ! Le taylorisme est donc la science de la mise en place au sein des chaînes de montage. Chacun doit occuper un chaînon du maillon, donc occuper un endroit précis, pour produire un geste particulier. Chaque travailleur est opérateur spatial mais il ne peut être conçu que comme un actant et non comme un acteur puisque son travail n'implique pas de réflexivité ni de stratégies particulières. Il suit les procédures écrites pour lui. Il a également sa place au sens de la hiérarchie des tâches à accomplir et est de la sorte désigné comme tel par l'ensemble des intervenants de la chaîne. Le travailleur est donc présenté comme aliéné par ce qu'il fait ou plutôt par ce que lui fait faire la machine. Car c'est finalement la machine qui commande, qui aliène, pas les hommes, même ceux qui semblent la diriger. Ils ne sont ni plus ni moins comme Charlot que des rouages dans l'engrenage de cette machine (Illustration n° 36). Ils sont au service de sa fonction, produire, et pour ce faire chacun doit rester à sa place.

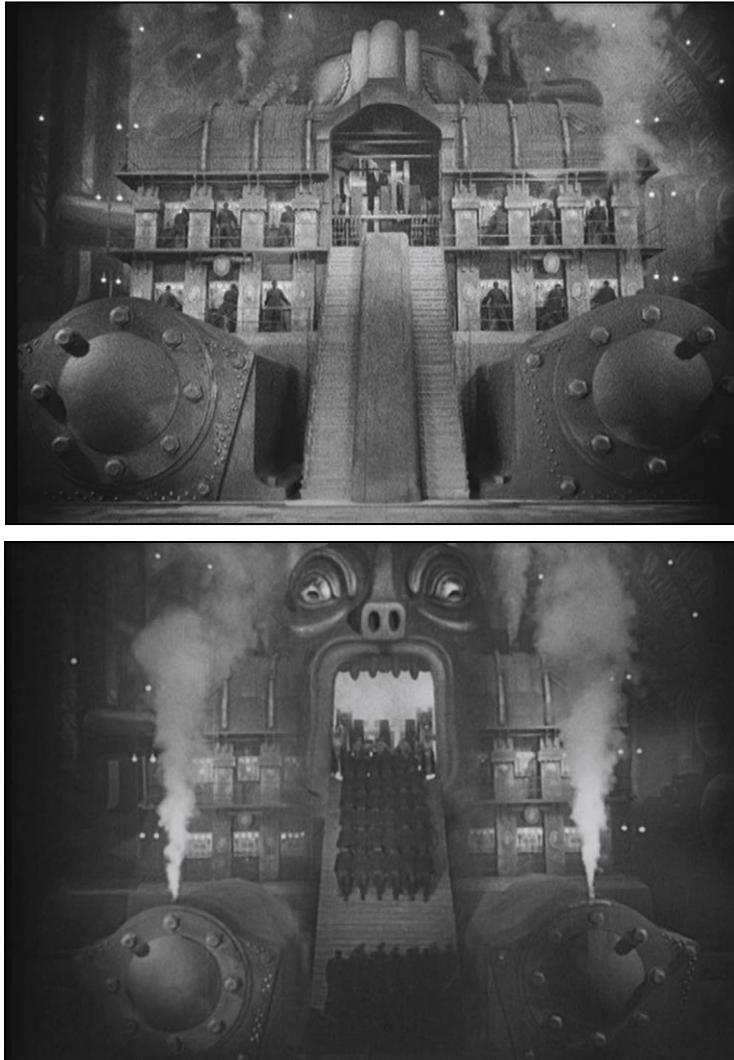
Illustration n° 36 : Charlot est avalé par les rouages de la machine.



Le fait d'être « avalé » par la machine se retrouve dans un autre film muet plus ancien, celui de Fritz Lang datant de 1927, intitulé *Métropolis* (MK2 Editions, 2004). Tout aussi critique

sur la société contemporaine, présentée comme urbaine et industrielle, aliénante et hiérarchisée socialement, il va plus loin dans l'imagerie en présentant la machine comme le grand *Moloch*, qui dans la tradition biblique est le nom du dieu auquel les Ammonites, une ethnie cananéenne, sacrifiaient leurs premiers-nés en les jetant dans un brasier. Ainsi, quand la machine s'emballe, elle se transforme là encore en un monstre qui ingurgite les ouvriers, comme s'ils étaient du banal charbon (Illustration n° 37) !

Illustration n° 37 : L'être humain, carburant d'une machine infernale !



Cette machine est pourtant ce qui permet à cette ville de donner une qualité de vie à une certaine partie de la population, notamment des supposés jeunes bourgeois qui batifolent toute la journée en faisant de l'exercice physique ou les jolis cœurs auprès de jeunes filles en quête supposé d'un bon parti. Mais, à l'inverse de ce que l'on pourrait imaginer, cette partie de la population n'est pas forcément plus libre ou heureuse que celle qui fait fonctionner les machines. L'aliénation est ailleurs, dans le mécanisme même de la société, dans les répétitions des rouages qu'ils soient ceux des hautes ou des basses classes. Cette aliénation passe par la disposition figée des places de l'ensemble des membres de cette société. Ainsi, la préoccupation permanente des dirigeants à la fonctionnalité même du système semble tout aussi intense que celle des ouvriers partant tous les matins au travail.

Illustration n° 38 : Gouverner, c'est aliéner et être aliéné !



Le père du personnage principal, qui n'est autre que le chef/créateur supposé de cette ville, est ainsi déterminé par la tâche même de la faire fonctionner. Dans son vaste bureau, avec un ensemble de collaborateurs à sa solde, il regarde défiler et semble commenter des chiffres dont on ne connaît les significations (Illustration n° 38).

À un certain moment, il se voit obligé de répondre à une interpellation de son fils Freder sur les conditions de vie des ouvriers que ce dernier a vu symboliquement avalés par la machine lors d'une explosion au sein de l'usine. La chute de ce passage délimite parfaitement les termes mêmes de cette aliénation collective.

Le Père : Que faisais-tu dans la salle des machines ?

Le fils : Je voulais voir les visages des gens dont les enfants sont mes frères et mes sœurs.

Père, tu es le cerveau d'une ville magnifique et nous en sommes tous illuminés.

Père, où sont les gens qui ont construit cette ville de leurs mains ?

Le Père : À leur place !

On retrouve le même ressort dans le film de Chaplin avec un directeur d'usine aux aguets de tous les dysfonctionnements de la machine et de ceux qui la font fonctionner. Charlie Chaplin, à travers ce film, pose alors un discours sur la question de la liberté. Le travailleur libre n'est-il pas plus enchaîné (avec une référence au travail à la chaîne) et donc enfermé que le détenu derrière ses barreaux ? À quoi sert ce travail continu, mécanique si à aucun moment de son existence l'être humain ne peut profiter de celui-ci ?

Ainsi, une bonne partie du film tourne-t-elle autour de la volonté de Charlot de retourner en prison. Le réalisateur va même jusqu'à présenter sa cellule comme une sorte de salon-chambre d'un domicile bourgeois où l'on voit Charlot lire tranquillement le journal sur son lit. Pour introduire ce nouveau chapitre du film, le réalisateur écrit d'ailleurs : « Heureux dans sa confortable cellule ». Ensuite, il fait dire à Charlot au commissaire qui le remet en liberté : « Je ne peux pas rester encore un peu ? Je suis si heureux ici ». Enfin, une fois revenu à la vie active et suite à de nouveaux déboires, un nouveau chapitre s'ouvre sur « Résolu à retourner en prison » ! Même si Charlie Chaplin utilise ce ressort pour nous faire réfléchir aux limites de la liberté, on peut se demander cependant si la présentation de la prison de cette façon n'est pas

contreproductive pour nos représentations contemporaines qui croient trop souvent que les prisonniers sont trop bien traités ! En fait, la question devient l'ordre des avantages et inconvénients supposés du rapport entre la désignation sociale et l'occupation spatiale afférente à cette désignation. Un prisonnier peut-il occuper un endroit possédant plus de qualité de vie que celui de l'ouvrier ? Ou cela n'a pas d'importance car l'ouvrier aura toujours une capacité de construire le sens de son bien-être de manière plus efficace que la personne enfermée ? C'est dans cette transaction symbolique que s'opère le malaise, plus ou moins institutionnalisé par les médias au cours de l'histoire.

Dans une autre optique, la sécurité (celle de manger, d'être chauffé) et la sérénité (à travers la tranquillité de faire ce que l'on veut) de l'espace carcéral semblent plus positives que l'idée initiale d'enfermement que l'on a habituellement. Pour Charlie Chaplin, l'enfermement est donc ailleurs, toujours dans la répétition des tâches réalisées au travail, mais aussi dans la pauvreté qu'il voit autour de lui. Par ailleurs, un autre élément assez innovant est déjà mis en lumière dans ce film, celui de la télésurveillance. Aujourd'hui très commune, elle est présentée ici tant pour imposer les cadences des ouvriers (Illustration n°39) que pour voir où ils se trouvent à tout instant (Illustration n°40).

Illustration n° 39 : Le patron observe les cadences de ses ouvriers (2'24).



Illustration n° 40 : Le patron surprend Charlot en train de fumer dans les toilettes (5'12).



L'idée de voir l'autre, à tout instant, relève donc bien de cette perte d'intimité, mais aussi plus globalement de liberté. Cette perte est alors équivalente à un emprisonnement, non plus forcément physique mais mental. Pourtant, la pièce invite à l'optimisme, celle de sa qualité, de sa propreté, de sa fonctionnalité. Mais la question de l'écart est ici transformée. Observé de partout, l'habitant travailleur ne peut plus même temporairement se retirer du monde. Et le patron est aliéné à sa nécessité de faire travailler ses ouvriers en les observant continuellement.

L'acteur est-il fou ou le fou est-il acteur ?

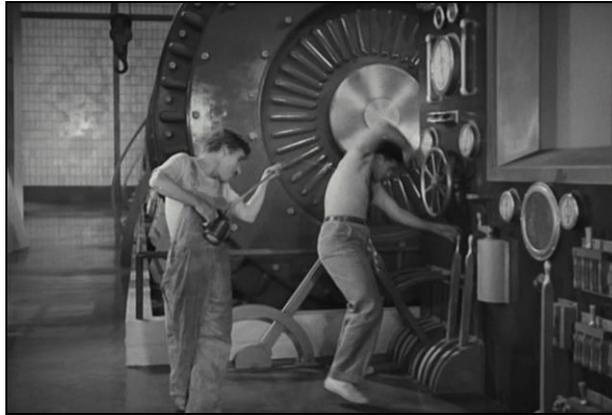
Le mot « avalé » est aussi une belle métaphore pour traiter d'un sujet récurrent dans ce film, celui de la nourriture. Tout d'abord parce qu'il montre des gens qui ont faim, ce qui lui permet d'approfondir sa critique de la société dans laquelle il se trouve. Mais, au-delà, il fait un lien entre ce travail à la chaîne et la mécanisation de nos besoins fondamentaux, primaires à travers cette nourriture. Celle-ci est présentée comme nécessaire mais aussi comme une perte de temps. Ainsi, pour aller plus vite et aussi pour mécaniser cette action vitale, celle de se nourrir, il est proposé au patron de l'usine, une « machine à manger » (Illustration n°41). On peut se demander si Charlie Chaplin ne cherche pas à montrer comment la mécanisation de toute la société mène à concevoir l'être humain comme un corps sans tête où seules les nourritures terrestres sont nécessaires et utiles et où les nourritures spirituelles ne le sont plus. De nouveau, l'acteur est refoulé au bénéfice d'un agent qui agit à travers la détermination que sa place lui a octroyée.

Illustration n° 41 : L'homme n'est plus qu'un corps à nourrir.



Au-delà du taylorisme, on retrouve les idées du travail à la chaîne et de la ligne de montage, plus particulièrement mise en œuvre dans l'automobile. Ces idées sont souvent attribuées à Henry Ford (1863-1947). Elles s'ajoutent aux conceptions liées aux revalorisations des salaires des ouvriers, notamment parce qu'elles permettaient, selon Ford, d'atteindre de plus forte productivité et aussi de conserver les ouvriers et donc d'éviter un roulement trop important du personnel, nuisible pour cette productivité. Le film montre cela dans la mesure où Charlot ne résiste pas à ces cadences et perd la tête à en devenir fou (Illustration n°42). Il s'en prend alors à la machine elle-même et à tout ce qui la fait tourner ! C'est dès lors lui qui tourne (il danse) et retrouve ainsi une part de sa liberté de mouvement...

Illustration n° 42 : Charlot retrouve une part de sa liberté à travers la folie (16'26).



L'analyse devient alors : peut-on devenir acteur par le fait même de ne plus faire ce que l'on attend de nous ? Et ce qui caractérise la folie n'est-elle pas alors le moyen de retrouver cette liberté et donc cette capacité d'être acteur de sa propre existence ? En ce cas, la folie d'un habitant se caractérise par le fait de faire autre chose que ce que le collectif ou la société auquel/à laquelle il appartient attend de lui à travers un ensemble de normes établies. Ce qui veut d'ailleurs dire que d'un collectif à l'autre, d'une société à l'autre, dans l'espace et dans le temps, la caractérisation de la folie sera différente. Cette attente est donc relative au collectif ou à la société elle-même et aux normes qu'elle s'est données. Les rites vaudous peuvent nous apparaître comme des activités de folie collective alors qu'ils ne seront pas perçus de la sorte dans les Caraïbes.

L'actualité récente nous montre également que la folie est relative à une manière de penser à la fois circonstancielle et profondément ancrée dans nos préjugés. Un individu qui tue ou veut tuer dans un TGV, parce qu'il est prétendument d'origine maghrébine, et/ou est allé en Syrie, devient un terroriste mais n'est pas considéré comme un fou. En revanche, une femme déclarant qu'elle ne supporte plus de vivre à proximité des ondes électromagnétiques est considérée comme une folle et son traitement relève, pour la caste des médecins, de la psychiatrie (maladie mentale) et non d'un handicap (en tant que corps qui ne peut pas guérir). Quand la raison scientifique ne peut donner d'explication, elle refoule l'inexpliqué dans le registre de la folie. Le soi-disant terroriste n'est pas fou car il fait ce qui est attendu qu'il fasse. C'est un Maghrébin, et en plus il est allé en Syrie, donc c'est finalement normal qu'il ait envie de tuer des gens... Cela en dit long d'ailleurs sur l'image normative des Maghrébins aujourd'hui.

Historiquement, le concept d'acteur était conçu comme l'individu qui fait autre chose que ce que l'on attend de lui. « L'acteur n'est pas celui qui agit conformément à la place qu'il occupe dans l'organisation sociale, mais celui qui modifie l'environnement matériel et surtout social dans lequel il est placé » (Touraine A., 1992, 243). Celui qui fait ce que l'on attend de lui est simplement un agent qui est agi par des forces structurelles qui le dépassent. L'acteur a certes incorporé ces habitus socio-spatiaux mais il est capable d'inventer sa propre réalité dans un monde inlassablement identique, d'être autre dans le même. Être parfois inattendu dans l'horizon d'attente. L'agent ne pouvant être que le même dans le même, être attendu dans l'attendu. Le fou ne peut donc être considéré que comme un auteur, un être qui ne peut être qu'autre dans l'autre, un être inattendu dans l'inattendu. Il serait donc l'inventeur d'un monde inventé.

Cette ouverture sur le monde, et à travers lui sur l'autre, nous est nécessaire pour être, car comme le rappelle Alvaro Escobar Molina, *l'enfer-me-ment* (1989, 99-116). Ainsi, au-delà du seul « droit à la ville » (Lefebvre H., [1968]1974 ; Harvey D., 2011), il est en effet nécessaire d'avoir un droit à habiter, non pas seulement par la possibilité d'avoir un habitat conforme aux normes sociétales mais surtout pour être en capacité et en compétence de pouvoir se relier aux autres, au monde et à soi-même, c'est-à-dire être en capacité et en compétence de faire, de dire, de penser son monde. Ces facultés doivent pouvoir être garanties à hauteur de ce que chaque habitant espère *a minima* pour sa propre existence. Sans cela, l'humanité de l'habitant retourne à son animalité. Cette idée est profondément tenue et paradoxale dans le film *Liberté* de Tony Gatlif (Princes Production, France 3 Cinéma, Rhône Alpes Cinéma, 2008).

En effet, le personnage principal, Taloche, membre d'une famille tsigane qui tente de garder ses pratiques de mobilité au milieu de la seconde guerre mondiale se retrouve « enfermé » au sein de divers espaces sédentaires : tantôt en prison par la police française, tantôt dans une maison « normale » par des résistants. Quel que soit la qualité de ces espaces d'enfermement, cela ne change pas le sens donné par ce personnage, il est asphyxié dans cette immobilité et se lance alors parfois, dans de grandes chevauchées au milieu de la nature. Alors qu'il est enfin reparti sur les routes, les autorités réussissent à retrouver sa famille pour les enfermer à nouveau car ils n'ont pas leur visa de nomade qu'ils doivent faire signer à chaque entrée dans un village. Sentant qu'il va de nouveau être enfermé, sentant qu'il ne pourra plus se libérer de ce joug mental et physique, Taloche préfère s'évader, s'évader des Allemands, des collaborateurs, s'évader surtout de lui-même, pour échapper finalement à une humanité déshumanisée, à une humanité aliénée à une autre machine, celle de l'idéologie (Illustration n°43). Le film se termine sur son assassinat par un officier allemand ou plus sûrement par son suicide volontaire, celle d'une bête traquée qui a préféré revenir à l'aliénation des instincts de la nature plutôt qu'à celle des hommes qui s'y complaisent.

Illustration n° 43 : De quelle humanité parle-t-on ?



La géographie nous offre cette liberté d'être ailleurs, même dans les pires situations de notre existence, dans les pires souffrances : notre humanité se préserve à l'aune de cette

capacité chorégraphique, de cette compétence extatique que nos cerveaux peuvent à loisir expérimenter quand ils sont encore capables d'habiter le monde. Si tel n'est plus le cas, il faut savoir partir pour s'oublier car nos corps ne sont plus alors que des animaux blessés.

Mais la géographie peut aussi comme toute science devenir idéologie à travers la promotion même de son discours. Plus haut, nous parlions de prosélytisme déconcertant car toute posture est une im-posture si elle tend à se décrire elle-même comme la seule valable et pertinente. Le chapitre 8 de la Partie 2 invitait à cette réflexion pour nous-mêmes à propos de l'enseignement du développement durable. Notre autorité est régie par la place que l'on tient auprès des autres acteurs. Et il faut surtout leur laisser le loisir de l'être. D'être acteur et non agent et agi par nos manipulations, rhétoriques, argumentatives, pédagogiques, etc. Par nos mises en place également de l'autre à travers des assignations spatiales et des désignations sociales. Cela nous fait penser alors au film de Dennis Gansel, *La Vague* (2008, Constantin Film Verleih GMBH) qui colle parfaitement à cette problématique. Comment dénoncer sans renoncer à cette mise à l'écart de soi sur ce sur quoi on travaille ? Comment dénoncer sans renoncer à écouter le sens de l'autre même si l'on croit, dans notre propre fiction, qu'il est faux, qu'il contourne la réalité, qu'il se cache sa propre vérité ? Le personnage principal que l'on voit ci-dessous de dos n'est autre qu'un enseignant qui décide de mettre en œuvre par la pratique la possibilité de la mise en place d'une nouvelle dictature (Illustration n°44). Le jeu de rôle qu'il propose pour ce faire est fondé sur une autre mise en sens du monde qui finalement va progressivement mieux coller au désir des élèves. L'enseignant se trouve alors dépassé par sa propre expérimentation, comme sans doute de nombreux scientifiques dans l'histoire de l'humanité qui n'ont pas assez estimé les risques pris par leur aventure sans doute moins pour eux-mêmes que pour les autres. Car si les habitants se donnent des déterminants, c'est aussi parce que les scientifiques pourvoient souvent à la prétendue objectivité de leur matérialité.

Illustration n° 44 : Quand la pratique de dénonciation devient renonciation du sens de l'autre.





Ces images proposent ainsi le point d'inflexion avec la partie qui suit. Comment donner un sens à sa vie qui ne soit pas proposé par un autre que soi ? Comment résister à la force de la mise en mouvement collective, comment résister à la décharge⁴⁹, au Tous-un qui nous libère de nos petites individualités, de nos petites croyances pour nous plonger dans l'imaginaire collectif des religions du politique ou des cultes, pour nous plonger dans l'idée de proximité des autres ? Un ensemble de violences symboliques apparaissent alors de manière bien plus insidieuse que les violences physiques. Ces diverses violences ont pourtant les mêmes symptômes et les mêmes objectifs. Là encore, derrière cette mise en conformité du sens, se trouve nichée l'aliénation des acteurs. Nous sommes nous-mêmes pourvoyeur de cette conformité quand nous répondons favorablement aux politiques qui veulent que nous travaillions sur l'imagerie sociale. Car une fois appréhendé l'imaginaire des masses à travers l'artefact des moyennes normées de celles-ci, elles espèrent pouvoir contrôler, conformer nos imaginations individuelles.

Masse et contingence. La question des finalités habitantes

Si l'après-guerre a vu l'avènement de nouvelles méthodes dites post-tayloristes ou néo-fordistes, à travers la mise en place de tâches moins fragmentées, moins pénibles, et moins répétitives, pour remédier à la démotivation des travailleurs et aux problèmes de santé physique et mentale qui en découlaient, dans le film, Charlie Chaplin ne suggère pas vraiment de porte de sortie. On sent une aversion pour la masse et la perte d'identité des individus dans celle-ci. Les premières images du film sont évocatrices de cela. Il accole deux plans, l'un avec des moutons, l'autre avec des ouvriers (Illustration n°45) qui vont « compacts » dans la même direction. Ils effectueraient eux aussi une transhumance, quotidienne, pour se rendre sur leur lieu de labeur.

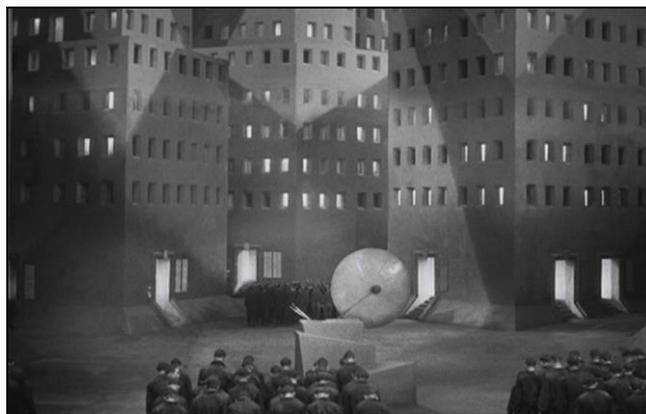
⁴⁹ « Le processus le plus important qui se déroule à l'intérieur de la masse est la *décharge*. Avant elle, la masse n'existe pas vraiment, c'est la décharge qui la constitue réellement. C'est l'instant où tous ceux qui en font partie se défont de leurs différences et se sentent *égaux* » Canetti Elias, [1960]1966, 14.

Illustration n° 45 : La masse sait-elle dans quelle direction elle va ? (1'13 et 1'19).



Derrière ce cliché assez habituel dans des films plus anciens tel que *Métropolis* (En haut de l'illustration n° 46) ou plus contemporains, notamment celui de Godfrey Reggio intitulé *Koyaanisqatsi* de 1983 (MGM Home Entertainment, 2004) (En bas de l'illustration n° 46), Charlie Chaplin semble nous amener à réfléchir à autre chose : à la question du destin, et au-delà à notre projet d'existence individuelle. Le mouvement dans l'espace devient alors une métaphore du mouvement de notre propre existence face aux épreuves spatiales. Mais où va-t-on vraiment ? Et finalement où veut-on nous emmener ? Et qui est ce on ? Nous-mêmes ? Des forces qui nous dirigent vers où elles considèrent que nous devons aller ? Force humaine ou non humaine ? Un ensemble d'opérateurs spatiaux nous guiderait donc tant dans nos pratiques que dans nos façons de leur donner une orientation, un sens, du sens⁵⁰.

Illustration n° 46 : Mais où va le monde ?



⁵⁰ Il est toujours utile voire nécessaire de lire alors le chapitre I du dernier livre de Michel Lussault (2013, 31-65) qui en dit bien plus que je ne pourrais le faire.



Cette question est le fil rouge de ce film. Car, au-delà du temps qui s'écoule à travers les activités quotidiennes que nous faisons : se lever, se laver, aller au travail, travailler, manger, etc. activités qui sont présentées dans ce film comme des passages obligés de nos existences réglées, Charlie Chaplin ajoute un point de vue qui relève tout autant du comique que du tragique. Du comique car il nous fait rire à travers les situations évoquées. Tragique car il présente un être humain jouet des circonstances, d'autant plus jouet des circonstances quand il n'est plus dans sa routine quotidienne de l'ouvrier modèle. Ainsi, quand il n'est plus téléguidé par ses activités quotidiennes, l'être humain semble plus vulnérable et se retrouve ballotté par le destin, par des événements imprévus⁵¹. Dès lors, point de ligne droite (sauf à la fin comme nous le montrons plus loin), mais des bifurcations successives.

Par exemple, une fois sorti de l'hôpital où il s'était fait soigné suite à sa folie à l'usine, il se retrouve dans la rue. Devant lui, un camion transportant des poutrelles de bois perd un drapeau (qu'on devine rouge) indiquant la longueur de son chargement. Charlot le ramasse mais se retrouve tout à coup au devant de manifestants contre le chômage, qui se font charger peu après par la police. Il passe alors pour être le meneur des manifestants. Le quiproquo ne fait que s'amplifier si on l'analyse à travers l'interaction symbolique. En effet, en appelant le camion pour l'avertir de la perte de ce drapeau, on a l'impression que Charlot harangue la foule ! (Illustration n° 47). Il change finalement de place parce que la situation telle que constituée par les autres a elle aussi changée. Ce déplacement est pour partie induit par l'évolution de son emplacement au sein de l'espace. Il semble induire un changement de position sociale, tant par le rôle dévolu que par la fonction qu'on lui attribue. Il n'est plus un passant quelconque. Le fait qu'il soit à cet endroit, en mouvement, avec ce drapeau, à ce moment-là, au-devant des manifestants, ne peut induire qu'une seule version de la réalité : Charlot est chef de bande, le meneur de la contestation.

⁵¹ « Ce que nous faisons à chaque instant de notre existence consiste à poursuivre l'une des histoires qui nous est arrivée, dans laquelle nous avons été empêtrés, généralement parce que quelqu'un d'autre nous a fait entrer dans l'intrigue où il était lui-même pris. [...] Au centre de l'histoire, il y a toujours un personnage principal, celui qui supporte en premier l'histoire, celui que son aventure relie, dans des degrés divers de proximité et d'assiduité avec d'autres individus, personnes, animaux, objets, lieux. J'ai "mes" affaires, les histoires qui me collent à la peau d'une façon telle que je ne puis penser mon existence indépendamment d'elles, dont je ne puis espérer me décharger ni par une fin définitive, ni par une confession. Ce que nous désignons par dénouement ou point final vaut pour les fictions ; dans la réalité quotidienne, chacune de nos histoires n'a qu'un terme provisoire, ne sera pas achevée par notre mort, intriquée qu'elle est à d'autres histoires impliquant d'autres "co-empêtrés" (Dulong R., 1994, 275).

 Illustration n° 47 : Des existences vulnérables aux quiproquos ! (19'04)



De même, une fois en prison, lors de son premier repas, il met du sel dans son plat avec une salière qui vient d'être remplie de cocaïne par un dealer à ses côtés. Dans un état second, il réussit d'abord à prendre la fuite, puis sauvant des policiers face à des gangsters, il peut sortir de prison, mais y retourne aussi vite pour de nouveaux quiproquos. Cela permet de réfléchir à la constitution d'un monde, à sa mise en situation temporaire. Le film donne à voir la chronologie des événements et le contexte des faits. Il permet donc de penser pouvoir objectiver une réalité. Chaplin invite à comprendre que chaque habitant invente sa situation et agit en fonction de cette invention, de cette fiction (au sens plein du terme ici). C'est évidemment ce qui provoque le rire, mais cela précise aussi la limite même de celui-ci car nos vies sont burlesques parce que prises dans leur labilité et leur contingence.

En fait, à chaque fois que son existence peut redevenir stable (avoir un travail, avoir un logis), un événement intervient qui le remet dans la difficulté soit face aux autorités soit face à ses patrons. Fondamentalement, pour Charlie Chaplin, la société a beau tout prévoir dans son timing, elle est toujours liée aux impondérables de l'existence, elle est toujours vulnérable à ses événements imprévus, impromptus. Elle doit accepter le risque - autre registre contemporain dont nous avons parlé en introduction.

Le film *Les temps modernes* est important dans l'histoire du cinéma car il est représentatif de l'évolution même de cet art (le 7^{ème}) et de la société contemporaine dans son ensemble. Ce film est en effet la dernière œuvre muette de Charlie Chaplin, mais aussi d'une certaine manière la mort de Charlie Chaplin dans le rôle de Charlot. Dans son film suivant, *Le Dictateur* (*The Great Dictator*) qui sort le 15 Octobre 1940, Charlie Chaplin prend en effet les traits des deux dictateurs de l'époque Hitler et Mussolini. Si son jeu sans paroles reste important, il y a plus de dialogues joués. Dialogues joués car dans les films muets, on trouve déjà des phrases proposant un sens à l'intrigue à travers une forme de discours, qui ne sont pas joués mais justes écrites sur les images. Avec la fin du film muet chez Chaplin, on a également la fin du muet dans le cinéma mondial. Seuls trois films sans paroles sont produits après *Les Temps modernes* : *L'espion* de Russel Rouse en 1952 ; *Dernière Folie* de Mel Brooks en 1976 et *The Artist* en 2011, film mémoire sur cette période du cinéma. On peut ajouter les films-images de Godfrey Reggio, que nous utilisons comme support comparatif, car ils ont une intrigue et un

scénario non déterminés par la réalité filmée (comme un documentaire). Ce qui est surprenant relève du fait que les films ayant fait des critiques sévères de la société industrielle et post-industrielle sont souvent sans paroles ! Comme si l'image en disait déjà assez !

Ainsi, dans le film plus contemporain de Godfrey Reggio, également sans parole, mais aussi sans acteur au sens strict, intitulé *Koyaanisqatsi*, on retrouve la même critique du monde industriel, dans les vices qu'il génère : masse, répétition, aliénation, et progressivement perte de sens de l'existence humaine. Celle-ci n'ayant plus de projet si ce n'est de faire fonctionner une machine qui effectue des tâches on ne sait plus trop pour qui ! Le titre, sans attache linguistique habituelle, vient de la langue hopi (groupe amérindien des Pueblos d'Amérique du Nord vivant dans le nord-est de l'Arizona, dans la région des Four Corners une région très aride des Etats-Unis) et signifie (Ko-yaa-nis-qatsi : 1. Vie aliénée ; 2. Vie tumultueuse ; 3° Vie déséquilibrée ; 4° Vie se décomposant ; 5° État d'existence exigeant un autre mode de vie). C'est cette dernière étymologie du mot (5°) qui ouvre la porte à l'espoir et nous ramène également aux *Temps modernes*. En effet, si chaque partie de ces deux films interroge les 4 premières propositions à travers l'industrie, sa mécanisation, l'aliénation au travail qui passe avant l'utilité de ce travail pour les êtres eux-mêmes, le cadencement, la routine de nos activités, mais aussi la pauvreté et la solitude qui en découlent, la fin du film de Chaplin est plus optimiste. Ce changement d'état vient de choix, qui pour Chaplin, comme nous l'avons vu, sont très souvent involontaires, liés à un destin facétieux, qui une nouvelle fois se joue de nous, mais ces choix ou non choix permettent de se libérer de cette condition. Ainsi, ce changement passe par des bifurcations, de nouveaux chemins qui sont à prendre, à l'aventure...

Illustration n° 48 : A l'aventure...



Bibliographie

- Abensour Miguel, 1997, *De la compacité. Architectures et régimes totalitaires*, Paris, Sens & Tonka, coll. Dits & Contredits.
- Aldhuy Julien, 2006, « Identité, catégorisation socio-spatiale et mobilité : être urbain et se penser rural ? », *Travaux de l'Institut de Géographie de Reims*, n° 115-118 (2003-2004), pp.45-58.
- Allard Pierre, 2012, *Le cinéma muet*, Paris, L'Àpart éditions, 263p.
- Amar Georges, 2010, *Homo mobilis. Le nouvel âge de la mobilité. Éloge de la reliance*, Paris, FYP Éditions, coll. Présence / Essai, 207p.
- Anders Günther, [1948]2003, *Sur la pseudo-concrétude de la philosophie de Heidegger*, Paris, Sens & Tonka Éditeurs, trad. L.Mercier, 141p.
- Anders Günther, [1981]2006, *La menace nucléaire. Considérations radicales sur l'âge atomique*, Paris, Le Serpent à Plumes/Éditions du Rocher, coll. Essais/Documents, trad. C.David, 325p.
- Anderson Benedict, [1983]2002, *L'imaginaire national. Réflexions sur l'origine et l'essor du nationalisme*, Paris, La Découverte & Syros, coll. La Découverte Poche n° 123, 213p.
- André Véronique, Couderchet Laurent & Hoyaux André-Frédéric, 2009, « Petits arrangements avec le développement durable. Entre production scientifique et instrumentalisation médiatique », in "Éthique et éducation à l'environnement", *Education Relative à l'Environnement*, vol.8, Ifrée, pp.163-183.
- André Véronique, Couderchet Laurent & Hoyaux André-Frédéric, 2010, « Critique de la banalisation scientifique des magazines éducatifs à travers les publicités à caractère écologique », *Ecologie & Politique*, n° 39, Décembre 2009, pp.73-85.
- André Yves, 1998, *Enseigner les représentations spatiales*, Paris, Anthropos-Economica, coll. Géographie, 254p.
- Andrieu Bernard, 2002, *L'interprétation des gènes. Un exemple de confusion des savoirs*, Paris, L'Harmattan, coll. Mouvement des savoirs, 173p.
- Andrieu Bernard, 2007, « L'empiètement interactif. Merleau-Ponty et la physiologie de l'action », *Quant à la danse*, n° 5, Juin, pp.14-18.
- Appadurai Arjun, [1996]2005, *Après le colonialisme. Les conséquences culturelles de la globalisation*, Paris, Éditions Payot & Rivages, coll. Petite Bibliothèque n° 560.
- Arendt Hannah, [1951]1972, *Les origines du Totalitarisme : 3. Le système totalitaire*, Paris, Le Seuil.
- Audas Nathalie & Martouzet Denis, 2008, « Saisir l'affectif urbain. Proposition originale par la cartographie de réactivation des discours », in Colloque *Penser la ville. Approches comparatives*, Khenchela, Algérie, 25-26 octobre 2008. pp.62-75.
URL : http://cressound.grenoble.archi.fr/fichier_pdf/librairie_ambiance/Audas_2008_saisir_affectif.pdf.
- Augé Marc, [2009]2012, *Pour une anthropologie de la mobilité*, Paris, Éditions Payot & Rivages, coll. Rivages poche/Petite Bibliothèque n° 747, 108p.
- Augoyard Jean-François, 2001, « L'entretien sur écoute réactivée », in Grosjean M. & Thibaud J-P., *L'espace urbain en méthodes*, Marseille, Éditions Parenthèses, pp.127-152.
- Austin John Langshaw, [1962]1970, *Quand dire, c'est faire*, Paris, Éditions du Seuil, coll. Points Essais n° 235, 203p.
- Avry Loïc, 2012, *Analyser les conflits territoriaux par les représentations spatiales. Une méthode cognitive par cartes mentales*, Rennes, Université Haute-Bretagne Rennes 2/UMR 6590 ESO, Thèse, Baudelle G. (dir.), 586p.

- Bailly Antoine et Racine Jean-Bernard, 1988, « Qualité de la vie, bien-être, indicateurs sociaux territoriaux : l'*homo geographicus* entre choix et contraintes », *L'Espace Géographique*, n°3, pp.232-240.
- Barbarino-Saulnier Natalia, 2006, « Espace, qualité de vie et bien-être », *Géocarrefour*, n°4, p.310.
- Barel Yves, 1984, *La société du vide*, Paris, Éditions du Seuil, 271p.
- Barel Yves, [1979]2008, *Le Paradoxe et le système : Essai sur le fantastique social*, Grenoble, Presses Universitaires de Grenoble, 268p.
- Bar-On Dorit, 2009, « First-Person Authority : Dualism, Constitutivism, and Neo Expressivism », *Erkenntnis*, vol.71, Issue 1, pp.53-71.
- Barreau Jean-Claude & Bigot Guillaume, 2007, *Toute la géographie du monde*, Paris, Librairie Arthème Fayard, 412p.
- Baudrillard Jean, 1972, *Pour une critique de l'économie politique du signe*, Paris, Éditions Gallimard, coll. tel n°12, 268p.
- Baudry Hugues, 2007, *Approche des conditions fondamentales de l'habitabilité des espaces. Pour une contribution à la Géographie comme science de l'habiter*, Tours, Université François Rabelais, Lussault M. (dir.).
- Bauman Zygmunt, [1998]1999, *Le coût humain de la mondialisation*, Paris, Hachette Littératures, coll. Forum, trad. A.Abensour, 204p.
- Becker Howard S., [1963]1985, *Outsiders. Études de sociologie de la déviance*, Paris, Éditions Métailié, coll. Traversées, trad. J.-P.Briand et J.-M.Chapoulie, 248p.
- Bénit-Gbaffou Claire, 2004, « Nous avons dû prendre la loi entre nos mains », in "Pouvoirs publics, politique sécuritaire et mythes de la communauté à Johannesburg", *Raisons politiques*, n°15, août, pp.53-67.
- Berdoulay Vincent, 2000, « Le retour du refoulé. Les avatars modernes du récit géographique », in Lévy J. et Lussault M. (dir.), *Logiques de l'espace, esprit des lieux. Géographies à Cérisy*, Paris, Éditions Belin, coll. Mappemonde, pp.111-126.
- Berger Martine & Rougé Lionel (dir.), 2011, *Être logé, se loger, habiter. Regards de jeunes chercheurs*, Paris, L'Harmattan, coll. Habitat et Société, 320p.
- Bernays Edward, [1928]2007, *Propaganda. Comment manipuler l'opinion en démocratie*, Paris, Zones-Éditions La Découverte, trad. O.Bonis, 141p.
- Bernier Xavier, 2013, « Espace et spatialités du traverser », *EspacesTemps.net*, Traverses, 23.09.2013. URL : <http://www.espacestemp.net/articles/espace-et-spatialites-du-traverser/>.
- Berque Augustin, 1996, *Être humains sur la terre. Principes d'éthique de l'écoumène*, Paris, Gallimard, coll. Le débat, 212p.
- Berque Augustin, 1997, *Basho, chôra, Tjukurrpa, ou le poème du monde*, *L'espace géographique*, n°4, Tome 26, pp.289-295.
- Berque Augustin, 1998, « Chorésie », *Cahiers de Géographie du Québec*, n°117, Vol.42, pp.437-448.
- Berque Augustin, 1999, « Ontologie des milieux humains », dans "Ecologie, écocritique et littérature", *Mots Pluriels (Revue Electronique de Lettres à Caractère International)*, n°11, Needlands (Australia), The University of Western Australia, 11p.
URL : <http://www.arts.uwa.edu.au/MotsPluriels/MP1199ab.html>.
- Berque Augustin, 2012a, « La chôra chez Platon, in Paquot T. & Younès Chris (dir.), *Espace et lieu dans la pensée de Platon à Nietzsche*, Paris, La Découverte, pp.13-27.
- Berque Augustin, 2012b, « Poétique naturelle, poétique humaines. Les profondeurs de l'écoumène », in Berque A., De Biase A. et Bonnin P. (dir.), *Donner lieu au monde : La poétique de l'habiter*, Paris, Éditions Donner Lieu, Actes du Colloque de Cérisy-la-Salle, pp.267-283.

- Berque Augustin, De Biase Alessia et Bonnin Philippe, 2012, *Donner lieu au monde. La poétique de l'habiter*, Paris, Éditions Donner Lieu, Actes du Colloque de Cérisy-la-Salle, 404p.
- Berthomière William, 2012, *Enquête de signes : Migrations, Places et Continuité(s)*, Poitiers, Université de Poitiers, HDR, Bertoncetto B. (dir.), 133p.
- Berthoz Alain & Petit Jean-Luc, 2006, *Phénoménologie et physiologie de l'action*, Paris, Éditions Odile Jacob, 350p.
- Besse Jean-Marc, 1997, « Le sens de la nature dans les discours philosophiques », in Besse J.-M. et Roussel I. (dir.), *Environnement : Représentations et concepts de la nature*, Paris-Montréal, Editions L'Harmattan, coll. Les Rendez-Vous d'Archimède, pp.35-50.
- Besse Jean-Marc, 2013, *Habiter. Un monde à mon image*, Paris, Flammarion, coll. Sens propre, 252p.
- Bigando Eva, 2013, « De l'usage de la *photo elicitation interview* pour appréhender les paysages du quotidien : retour sur une méthode productrice d'une réflexivité habitante », *Cybergeo : European Journal of Geography*, document 645, 28p.
URL : <http://cybergeo.revues.org/25919>.
- Boddaert Corinne & Harfouche Laabid, 2001, « Espace et temps, seuil et proximité. Pour une approche urbaine de la ville », *Les Annales de la Recherche Urbaine*, n°90, pp.126-129.
- Bofill Ricardo, 1989, *Espaces d'une vie*, Paris, Éditions Odile Jacob, coll. Points n°OJ20, avec la collaboration de Jean-Louis André, 254p.
- Bonetti Michel, 1994, *Habiter. Le bricolage imaginaire de l'espace*, Paris/Marseille, Desclée de Brouwer/Hommes et Perspectives (épi), 231p.
- Bononi Nathalie, 2005, « Changer d'espace pour vivre mieux : Ethnologie des "nouveaux" habitants des Cévennes », in Fleuret Sébastien (dir.), *Espaces, Qualité de vie et Bien-être*, Actes du Colloque EQBE, Angers, Presses de l'Université d'Angers, 23-24 Septembre 2004, pp.239-246.
- Borutti Silvana, [1991]2001, *Théorie et interprétation. Pour une épistémologie des sciences humaines*, Lausanne, Éditions Payot, coll. Sciences Humaines.
- Bourdeau Philippe & Lebreton Florian, 2013, « Les dissidences récréatives en nature : entre jeu et transgression », *EspacesTemps.net*, Peer review, 28 Octobre 2013.
URL : <http://www.espacestems.net/articles/les-dissidences-recreatives-en-nature-entre-jeu-et-transgression/>.
- Bourdieu Pierre, 1972, *Esquisse d'une théorie de la pratique précédé de trois études d'ethnologie kabyle*, Paris, Droz, coll. Travaux de sciences sociales, 272p.
- Bourdieu Pierre, [1982]2001, *Langage et pouvoir symbolique*, Paris/Cambridge, Éditions du Seuil/Éditions Fayard/Polity Press, coll. Points Essais n° 461, 423p.
- Bourdieu Pierre, 1986, « L'illusion biographique », *Actes de la Recherche en Sciences Sociales*, n°62-63, pp.69-72.
- Bourdieu Pierre, 1994, *Raisons pratiques. Sur la théorie de l'action*, Paris, Éditions du Seuil.
- Bourdieu Pierre, 2001, *Science de la science et réflexivité*, Paris, Éditions Raisons d'Agir, coll. Cours & Travaux, 238p.
- Bourdil Pierre-Yves, 1999, *Les autres mondes. Philosophie de l'imaginaire*, Paris, Flammarion, coll. Essais, 239p.
- Bourdin Alain, 2005, *La métropole des individus*, La Tour d'Aigues, Éditions de l'Aube, coll. Essai, 250p.
- Brubaker Rogers, 2001, « Au-delà de l'"identité" », *Actes de la recherche en sciences sociales*, Vol.139, septembre, trad. F.Junqua, pp.66-85.
URL : http://www.persee.fr/web/revues/home/prescript/article/ars_0335-5322_2001_num_139_1_3508
- Brunet Roger, 2001, *Le déchiffrement du Monde. Théorie et pratique de la géographie*, Paris, Éditions Belin, coll. Mappemonde, 401p.
- Brunet Roger, 2009, « Le sens de la distance », *Atala*, n°12, pp.13-32.

- Brunet Roger, Ferras Robert & Théry Hervé, 1992, *Les mots de la géographie. Dictionnaire critique*, Montpellier/Paris, GIP RECLUS/La Documentation Française, coll. Dynamiques du tourisme, 470p.
- Buten Howard, 2009, *Y a quelqu'un là-dedans. Des autismes*, Paris, Éditions Odile Jacob, coll. Bibliothèque, 196p.
- Buttimer Anne, 1976, « Grasping the dynamism of lifeworld », *Annals of the Association of American Geographers*, n°2, vol.66, pp.277-292.
- Buttimer Anne, 1979, « Le temps, l'espace et le monde vécu », *L'espace géographique*, n°4, Tome VIII, pp.243-254.
- Buttimer Anne, 1980, « Home, Reach, and the Sense of Place », in Buttimer A. and Seamon D. (Eds.). *The Human Experience of Space and Place*, London, Croom Helm, pp.166-187.
- Buttimer Anne & Seamon David (eds), 1980, *The Human Experience of Space and Place*, London, Croom Helm.
- Calas Bernard, 2002, « La chorégraphie urbaine en Afrique Orientale », *Géographie et Cultures*, n°41, pp.57-74.
- Calvet Louis-Jean, 1994, *Les voix de la ville : Introduction à la sociolinguistique urbaine*, Paris, Éditions Payot & Rivages.
- Canetti Elias, [1960]1966, *Masse et puissance*, Paris, Éditions Gallimard, coll. Tel n°96, 526p.
- Capron Guénola, Cortès Geneviève & Guétat-Bernard Hélène (dir.), 2005, *Liens et lieux de la mobilité. Ces autres territoires*, Paris, Éditions Belin, coll. Mappemonde, 344p.
- Caron Jacques, 2010, *Quartiers brisés, habitants spoliés*, Paris, Éditions Non Lieu, 150p.
- Casevitz Michel, 1998, « Remarques sur l'histoire de quelques mots exprimant l'espace en grec », *Revue des études anciennes*, n°3-4, Tome 100, pp.417-435.
- Casey Edward, 1993, *Getting Back into Place : Toward a Renewed Understanding of the Place-World*, Bloomington & Indianapolis, Indiana University Press.
- Castells Manuel, 1989, *The Informational city. Information technology, Economic restructuring and the Urban Regional Process*, Oxford, Blackwell.
- Castells Manuel, 1996, *The rise of the network society. Vol.1. The information Age : Economy, Society and Culture*, Oxford, Blackwell.
- Cefaï Daniel, 2007, « De la microphysique du pouvoir à l'ethnographie coopérative : itinéraires d'un pragmatiste », in Joseph I., *L'athlète moral et l'enquêteur modeste*, Paris, Éditions Economica, coll. Études sociologiques, pp.1-47.
- Charbonneau Johanne, Germain Annick & Molgat Marc (dir.), 2009, *Habiter seul : un nouveau mode de vie ?*, Montréal, Les Presses de l'Université Laval (PUL), coll. Société et Population, 269p.
- Chaslin François, 2001, *Deux conversations avec Rem Koolhaas et caetera*, Paris, Éditions Sens & Tonka, coll. Entretien 10/Vingt, 209p.
- Chesneaux Jean, 1996, *Habiter le temps*, Paris, Bayard Éditions, coll. Société, 344p.
- Chrétien Jean-Louis, 1983, « De l'espace au lieu », in Damian H. et Raynaud J.-P., « Les symboles du lieu : l'habitation de l'homme », *Les Cahiers de L'Herne*, Paris, Les Éditions de l'Herne, pp.117-138.
- Claval Paul, 1995, *Géographie culturelle*, Paris, Éditions Nathan, coll. fac géographie, 384p.
- Claval Paul, 2012, *Géographie culturelle. Une nouvelle approche des sociétés et des milieux*, Paris, Armand Colin, coll. U Géographie, 352p.
- Clerc Pascal et alii (dir.), 2012, *Géographies. Épistémologie et histoire des savoirs sur l'espace*, Paris, SEDES, coll. CNED Géographie CAPES-Agrégation, 312p.
- Cohen Ira, 1993, « La sécurité ontologique, la face sociale et la question de la motivation dans la théorie de la structuration », in Audet M. et Bouchikhi H. (dir.), *Structuration du social et modernité avancée : Autour des travaux d'Anthony Giddens*, Sainte-Foy (Québec), Les Presses de l'Université Laval, pp.405-435.

- Collectif Terrhabmobile, 2013, « Lorsque la mobilité territorialise », *EspacesTemps.net*, 13.05.2013. URL : <http://www.espacestemp.net/articles/lorsque-la-mobilite-territorialise/>.
- Collectif [6-t], 2013, *Les usages de la mobilité pour une ingénierie des modes de vie*, Paris, Éditions Loco / 6-T pour le livre, 167p.
- Collot Michel, 2012, « Paysage et pensée selon la phénoménologie », in Berque A., De Biase A. et Bonnin P. (dir.), *Donner lieu au monde : La poétique de l'habiter*, Paris, Éditions Donner Lieu, Actes du Colloque de Cérisy-la-Salle, pp.53-65.
- Colón De Carvajal Isabel, 2014, « Parler à distance par visiophone : modification du cadre participatif lors de l'intégration d'un nouveau locuteur » in Mondada L. (dir.), *Corps en interaction. Participation, spatialité, mobilité*, Lyon, ENS Éditions, coll. Langages, pp.323-356.
- Corbel Laurence, 2012, « Paysages sensibles de Mathias Poisson : de la marche à la carte, et retour », in Buffet L. (dir.), *L'art en déplacement*, Paris, De l'incidence Éditeurs, pp. 159-176.
- Corcuff Philippe, 2011, "Le savant et le politique", SociologieS, Dossiers « La recherche en actes. Régimes d'explication en sociologie ». URL : <http://sociologies.revues.org/3533>
- Cosgrove Denis, 1994, « Contested Global Visions : One-World, Whole-Earth and the Appolo-Space Photographs », *Annals of the Association of American Geographers*, n°2, vol.84, pp.270-294.
- Coulon Alain, [1987]1993, *L'ethnométhodologie*, Paris, Presses Universitaires de France, coll. Que sais-je ? n°2393, 127p.
- Cousin Jean, 1980, *L'espace vivant. Introduction à l'espace architectural premier*, Paris, Éditions du Moniteur, coll. Architecture « Études », 237p.
- Cunningham-Sabot Emmanuèle et Baudelle Guy, 2007, « La mondialisation vue de France et des États-Unis : une discussion sémantique contre débat médiatique », *L'information Géographique*, n°2, pp.6-16.
- Dalla Bernardina Sergio, 2014, « Les confessions d'un traître. Du caractère indécent de l'enquête ethnographique et de la manière de s'en sortir », in "Chercher. S'engager?", *Communications*, n°94, pp.91-107.
- Dardel Eric, [1946-1965]2014, *Ecrits d'un monde entier*, Genève, Éditions Héros-Limite, coll. Géographie(s), 407p.
- Dardel Eric, [1952]1990, *L'Homme et la Terre : Nature de la réalité géographique*, Paris, Éditions du CTHS.
- Debarbieux Bernard, 1995, « Le lieu, le territoire et trois figures de rhétorique », *L'espace géographique*, n°2, Tome 24, pp.97-112.
- Debarbieux Bernard, 1996, « Le lieu, fragment et symbole du territoire », *Espaces et sociétés*, n°82-83, pp.13-33.
- De Blomac Françoise et Rousselin Thierry, 2008, *Sous surveillance ! Démêler le mythe de la réalité*, Paris, Les Carnets de l'Info, 253p.
- De Certeau Michel, [1980]1990, *L'invention du quotidien. 1. Arts de faire*, Paris, Gallimard, coll. folio essais n°146, 350p.
- De Certeau Michel, Giard L. et Mayol P., [1980]1994, *L'invention du quotidien. 2. Habiter, cuisiner*, Paris, Gallimard.
- De Fornel Michel et Quéré Louis, 1999, « Présentation », in De Fornel M. et Quéré L. (dir.), *La logique des situations. Nouveaux regards sur l'écologie des activités sociales*, Paris, Éditions de l'EHESS, coll. Raisons pratiques n°10, pp.7-32.
- De Fornel Michel, Ogien Albert et Quéré Louis, 2001, *L'ethnométhodologie. Une sociologie radicale*, Paris, Éditions La Découverte, coll. Recherches, 444p.
- De Gaulejac Vincent, [1987]1999, *La névrose de classe. Trajectoire sociale et conflits d'identité*, Paris, Hommes & groupes éditeurs, coll. Rencontres dialectiques, 306p.

- De Gaulejac Vincent et Taboada Léonetti Isabel, 1994, *La lutte des places. Insertion et désinsertion*, Paris, Desclée de Brouwer, coll. Sociologie Clinique, 287p.
- Degoutin Stéphane, 2006, *Prisonniers volontaires du rêve américain*, Paris, Éditions de la Villette, 396p.
- De Lassalle Marine, 2007, « Construire des opinions publiques. Les usages politiques de la thématique de l'identité nationale dans les débats sur l'immigration », *Savoir/Agir*, n°2, Décembre, pp.31-38.
- Depeau Sandrine et Ramadier Thierry (dir.), 2011, *Se déplacer pour se situer. Places en jeu, enjeux de classes*, Rennes, Presses Universitaires de Rennes, coll. Géographie sociale, 196p.
- De Queiroz Jean Manuel et Ziołkowski Marek, 1997, *L'interactionnisme symbolique*, Rennes, Presses Universitaires de Rennes, coll. Didact Sociologie
- De Radkowski Georges-Hubert, [1963-1968]2002, *Anthropologie de l'habiter. Vers le nomadisme*, Paris, Presses Universitaires de France, 166p.
- Despret Vinciane et Stengers Anne, 2011, *Les faiseuses d'histoires. Que font les femmes à la pensée*, Paris, Les Éditions La Découverte, coll. Les Empêcheurs de Penser en Rond, 206p.
- Dicken Peter, 2004, « Geographers and globalization, (yet) another missed boat », *Transactions of the institute of British Geographers*, n°29, pp.5-26.
- Di Méo Guy, 1998, *Géographie sociale et territoires*, Paris, Éditions Nathan.
- Di Meo Guy, 2010, « Subjectivité, socialité, spatialité : le corps, cet impensé de la géographie », *Les Annales de Géographie*, n°675, 2010/5, vol.119, pp.466-491.
- Djigo Sophie, 2013, « Auto-interprétation, délibération et expression. Moran, Finkelstein et la connaissance de soi », in "Pratiques de l'interprétation", *Methodos. Savoirs et textes*, n°13/2013. URL : <http://methodos.revues.org/3004>
- Dora Max, 2001, *Heidegger, Primo Levi et le séquoia*, Paris, Éditions Gallimard, coll. Connaissance de l'Inconscient série : Tracés, 202p.
- Ducher Guillaume, [1934]2005, *Les Camps tragiques*, Paris, Éditions Cartouche.
- Duhamel Anne, 2014, Corps, Espace, Monde. Enjeu(x) de l'objet de la géographie, *L'information géographique*, n°1, vol.78, pp.27-43.
- Dulong Renaud, 1994, « Quand l'histoire disqualifie la catégorie. La perspective historique de W.Schapp », in Fradin B., Quéré L. & Widmer J. (dir.) *L'enquête sur les catégories*, Paris, Éditions de l'EHESS, coll. Raisons pratiques n°5, pp.273-296.
- Durand Marie-Françoise, Lévy Jacques, Retailé Denis, [1992]1993, *Le monde : espaces et systèmes*, Paris, Presses de la Fondation Nationale des Sciences Politiques & Dalloz, coll. Amphithéâtre, 596p.
- Entrikin Nicholas, 1991, *The Betweenness of Place : Towards a Geography of Modernity*, London, Macmillan Education
- Escobar Molina Alvaro, 1989, *L'enfermement. Espace Temps Clôture*, Paris, Éditions Klincksieck, coll. Rencontres dialectiques, 369p.
- Estèbe Philippe, 2002, "L'habitant, ou le cher disparu. Disparition, apparitions et résurgences de l'habitant comme figure de la participation politique en France », in "Quartiers sensibles. Ici et ailleurs", *Les cahiers de la sécurité intérieure*, n°49, 17p.
- Eyles John and Smith David (eds), 1988, *Qualitative methods in Human Geography*, Cambridge-Oxford, Polity Press-Basil Blackwell, 272p.
- Farge Arlette, [1979]1992, *Vivre dans la rue à Paris au XVIIIème siècle*, Paris, Gallimard.
- Fédier François, 1995, *Regarder Voir*, Paris, Les Belles Lettres/Archimbaud, 360p.
- Feildel Benoît, 2010, *Espaces et projets à l'épreuve des affects. Pour une reconnaissance du rapport affectif à l'espace dans les pratiques d'aménagement et d'urbanisme*, Tours, Université François Rabelais, UMR 6173 CITERES, Thèse, Martouzet D. (dir.), 658 p.

- Felli Romain, 2008, *Les deux âmes de l'écologie. Une critique du développement durable*, Paris, L'Harmattan, coll. Biologie, Écologie, Agronome, 100p.
- Ferraris Maurizio, [2005]2006, *T'es où ? Ontologie du téléphone mobile*, Paris, Éditions Albin Michel, coll. Bibliothèque Albin Michel Idées, trad. P.-E.Dauzat, 315p.
- Ferret Stéphane, 2011, *Deepwater Horizon. Ethique de la nature et philosophie de la crise écologique*, Paris, Éditions du Seuil, coll. L'Ordre Philosophique, 384p.
- Ferrié Christian, 1999, *Heidegger et le problème de l'interprétation*, Paris, Éditions Kimé.
- Ferrier Jean-Paul, 1982, « Le territoire de la vie quotidienne et le référentiel habitant », in *Géopoint 82 : les territoires de la vie quotidienne. Recherche de niveaux signifiants dans l'analyse géographique*, Avignon, Groupe Dupont / Université de Genève / Université de Lausanne, pp. 171-197.
- Ferrier Jean-Paul, 1986, « Habiter / Penser la Terre : géographie et idée de l'avenir (Nouveau Moyen Age et sortie de "crise") », *Méditerranée : Revue géographique des Pays Méditerranéens*, n° 3, tome 58, Aix-en-Provence, pp. 3-10.
- Ferrier Jean-Paul, 1998, *Le contrat géographique ou l'habitation durable des territoires : Antée 2*, Lausanne, Éditions Payot Lausanne / Jacques Scherrer Editeur, coll. « Sciences Humaines », 251 p.
- Filiod Jean-Paul, 2003, *Le désordre domestique. Essai d'anthropologie*, Paris, L'Harmattan, coll. Logiques sociales, 184p.
- Finkelstein David H., 2003, *Expression and the Inner*, Cambridge, Harvard University Press.
- Flahault François, 1978, *La parole intermédiaire*, Paris, Éditions du Seuil, 237p.
- Flahault François, 1979, « Le fonctionnement de la parole. Remarques à partir des maximes de Grice », *Communications*, n° 30, pp.73-79.
- Florida Richard, 2002, *The rise of the creative class*, New York, Basic Books.
- Florida Richard, 2005, « The World is Spiky », *The Atlantic Monthly*, October, pp.48-51.
- Fodor Ferenc & Brunetière Valérie, 2011, *Climat d'angoisse. L'imaginaire du changement climatique*, Paris, Éditions Les 2 Encres, coll. sciences humaines, 118p.
- Fournand Anne, 2005, « Le corps créateur d'espace : Le cas de la grossesse et de la naissance », in Fleuret Sébastien (dir.), *Espaces, Qualité de vie et Bien-être*, Actes du Colloque EQBE, Angers, Presses de l'Université d'Angers, 23-24 Septembre 2004, pp.297-305.
- Fradin Bernard, Quéré Louis et Widmer Jean (dir.), 1994, *L'enquête sur les catégories : De Durkheim à Sacks*, Paris, Éditions de l'École des Hautes Études en Sciences Sociales, coll. Raisons Pratiques n° 5, 302p.
- Franck Didier 1986, *Heidegger et le problème de l'espace*, Paris, Les Éditions de Minuit.
- Frelat-Kahn Brigitte & Lazzarotti Olivier (dir.), 2012, *Habiter. Vers un nouveau concept ?*, Paris, Armand Colin, coll. Recherches, 332p.
- Friedman Thomas L., 2005, *The world is flat : A Brief History of the Twenty-First Century*, New York, Farrar, Strauss & Giroux.
- Gadamer Hans-Georg, [1993-1995]1996, *La philosophie herméneutique*, Paris, PUF, coll. Épiméthée.
- Gadamer Hans-Georg, 1995, *Langage et vérité*, Paris, Éditions du Seuil, coll. Bibliothèque de Philosophie.
- Gadamer Hans-Georg, 1996, *Le problème de la conscience historique*, Paris, Éditions du Seuil, coll. traces écrites, trad. P.Fruchon, 91p.
- Gandy Matthew, 2005, « Learning from Lagos », *New Left review*, n° 33, pp.37-52.
- Garcia Patrick, 2001, « Exercices de mémoire ? Les pratiques commémoratives dans la France contemporaine », in « La mémoire, entre histoire et politique », *Cahiers français*, n° 303, Juillet-Août, pp.33-39.
- Garcia Tristan, 2011, *Nous, animaux et humains*, Paris, François Bourin Éditeur, coll. Actualité de la philosophie, 204p.

- Garfinkel Harold, [1967]1984, *Studies in Ethnomethodology*, Cambridge, Polity Press, 288 p.
- Garfinkel Harold, [1967]1985, « Qu'est-ce que l'ethnométhodologie », in Quéré L. (dir.), *Problèmes d'Epistémologie en Sciences Sociales. Tome III : Arguments Ethnométhodologiques*, Paris, Centre d'Etude des Mouvements Sociaux (EHESS/Université Paris VIII), trad. B.Conein, R.Dulong, P.Pharo et L.Quéré, pp.54-99.
- Garfinkel Harold et Sacks Harvey, [1970]1985, « Les Structures des Actions Pratiques » in Quéré L. (dir.), *Problèmes d'Epistémologie en Sciences Sociales. Tome III : Arguments Ethnométhodologiques*, Paris, Centre d'Etude des Mouvements Sociaux (EHESS/Université Paris VIII), trad. B.Conein, R.Dulong, P.Pharo et L.Quéré, pp.31-37.
- Garnier Jean-Pierre, 2010, Une violence éminemment contemporaine. Essais sur la ville, la petite bourgeoisie intellectuelle et l'effacement des classes populaires, Marseille, Agone, coll. Contre-Feux, 254p.
- Garo Isabelle, 2009, *L'idéologie ou la pensée embarquée*, Paris, La Fabrique éditions, 179p.
- Garreta Guillaume, 1999, « Situation et objectivité. Activité et émergence des objets dans le pragmatisme de Dewey et Mead », in De Fornel M. et Quéré L. (dir.), *La logique des situations. Nouveaux regards sur l'écologie des activités sociales*, Paris, Éditions de l'EHESS, coll. Raisons pratiques n° 10, pp.35-68.
- Garrigou Alain, 2006, *L'ivresse des sondages*, Paris, La Découverte, coll. Sur le vif, 122p.
- Gauthier Marie-Hélène, 2012, « S'habiter soi-même : une question d'anthropologie générale », in Frelat-Kahn B. et Lazzarotti O. (dir.), *Habiter. Vers un nouveau concept ?*, Paris Éditions Armand Colin, coll. Recherches, pp.125-144.
- Geertz Clifford, [1973]1998, « La description dense. Vers une théorie interprétative de la culture », *Enquête*, n°6, trad. A.Mary, pp.73-105. URL : <http://enquete.revues.org/1443>
- Gerbe Philippe & Carpentier Samuel (dir.), 2013, *Mobilités et modes de vie. Vers une recomposition de l'habiter*, Rennes, Presses Universitaires de Rennes, coll. Géographie Sociale, 224p.
- Giddens Anthony, [1984]1987, *La constitution de la société : Eléments de la théorie de la structuration*, Paris, Presses Universitaires de France, coll. Sociologies, trad. M.Audet, 474p.
- Goffman Erving, [1963]1975, *Stigmate. Les usages sociaux des handicaps*, Paris, Les Éditions de Minuit, coll. Le sens commun, 175p.
- Goffman Erving, 1974, *Les rites d'interaction*, Paris, Les Éditions de Minuit, coll. Le sens commun, trad. A.Kihm, 230p.
- Goffman Erving, [1971]1973, *La mise en scène de la vie quotidienne. Tome 2 : Les relations en public*, Paris, Les Éditions de Minuit, coll. Le sens commun.
- Goffman Erving, [1974]1991, *Les cadres de l'expérience*, Paris, Les Éditions de Minuit, coll. Le sens commun, trad. I.Joseph, 573p.
- Goffman Erving, [1981]1987, *Façons de parler*, Paris, Les Éditions de Minuit, coll. Le sens commun, trad. A.Kihm, 285p.
- Goffman Erving, 1988, *Les moments et leurs hommes*, Paris, Éditions du Seuil et de Minuit, Textes réunis, présentés et traduits par Y.Winkin, 252p.
- Goodman Nelson, [1978]1992, *Manières de faire des mondes*, Paris, Gallimard, coll. folio essais n° 483, 228p.
- Gori Roland, 2013, *La fabrique des imposteurs*, Paris, Éditions LLL Les Liens qui Libèrent, 314p.
- Gossé Marc, 1999, « Problèmes conceptuels du développement urbain », *International Workshop*, Venise, 11-12 Mars.
- Gourdon Jean-Louis, 2001, *La Rue. Essai sur l'économie de la forme urbaine*, La Tour d'Aigues, Éditions de l'Aube.
- Grataloup Christian, 1999, « Représenter-penser un Monde mondialisé », *L'espace géographique*, n°1, Tome 28, pp.13-22.

- Gravari-Barbas Maria, 2001, « Patrimoine et modernité : Les monuments historiques dans les deux chartes d'Athènes, 1931-1933 », in Berdoulay V. et Claval P. (dir.), *Aux débuts de l'urbanisme français*, Paris, L'Harmattan, pp.185-195.
- Greco Luca & Mondada Lorenza, 2014, « Introduction. Identités en interaction : une approche multidimensionnelle », in Greco L., Mondada L., et Renaud P. (eds.), *Identités en interaction*, Limoges, Lambert-Lucas, pp.7-25/
- Grosjean Michèle & Thibaud Jean-Paul, 2001, *L'espace urbain en méthodes*, Marseille, Éditions Parenthèses, coll. eupalinos série Architecture et Urbanisme, 217p.
- Gueben-Venière Servane, 2011, « En quoi les cartes mentales appliqués à l'environnement littoral, aident-elles au recueil et à l'analyse des représentations spatiales », *EchoGéo*, n° 17, Juin-Août, URL : <http://echogeo.revues.org/12573>
- Halbwachs Maurice, [1950]1997, *La Mémoire collective*, Paris, Albin Michel.
- Hall Edward T., [1966]1971, *La dimension cachée*, Paris, Éditions du Seuil, coll. Points Essais n° 89, trad. A.Petita, 254p.
- Hamel Gary & Stamper Jeff, 1998, « The E-Corporation. The end of geography », *Fortune Magazine*.
- Hancock Claire, 2004, « L'idéologie du territoire en géographie : incursions féminines dans une discipline masculiniste » in C. Bard (dir.), *Le genre des territoires : masculin, féminin, neutre*, Angers, Presses universitaires d'Angers, pp. 165-176.
- Harvey David, 1989, *The Condition of Postmodernity*, Oxford, Blackwell.
- Harvey David, [2001]2008, *Géographie de la domination*, Paris, Les Prairies Ordinaires, coll. Penser/Croiser, trad. N.Vieillescazes, 119p.
- Harvey David, 2011, *Le capitalisme contre le droit à la ville. Néolibéralisme, urbanisation, résistances*, Paris, Éditions Amsterdam, 93p.
- Hazan Eric, 2006, *LQR La propagande du quotidien*, Paris, Éditions Raisons d'Agir, 122p.
- Heidegger Martin, [1927]1964, *L'Être et le Temps*, Paris, Éditions Gallimard, coll. Bibliothèque de philosophie, trad. R.Boehm et A.De Waelhens, 324p.
- Heidegger Martin [1946] 1953-1983, *Lettre sur l'humanisme*, Paris, Aubier-Montaigne.
- Heidegger Martin, [1954]1958, *Essais et conférences*, Paris, Éditions Gallimard, coll. Tel n° 52, trad. Préau A., 349p.
- Heidegger Martin, [1958]1966, « Hebel : L'ami de la maison », in Heidegger M., 1966/1976, *Questions III et IV*, Paris, Éditions Gallimard, coll. Tel n° 172, trad. J.Hervier.
- Heidegger Martin, [1959]1976, *Acheminement vers la parole*, Paris, Éditions Gallimard, coll. Tel n° 55, trad. J.Beaufret, W.Brokmeier et F.Fédier, 260p.
- Hérouard Florent, 2007, « Habiter et espace vécu : une approche transversale pour une géographie de l'habiter », in Paquot T., Lussault M. et Younès C. (dir.), *Habiter, le propre de l'humain*, Paris, Éditions La Découverte, coll. Armillaire.
- Hérouard Florent, 2008, *Habiter l'hôtel. Un reflet de la précarité dans les agglomérations de Caen, Lisieux et Rouen*, Paris, IUP Paris Est, Frey J.-P. (dir.), 438p.
- Hérouard Florent, 2012, « Espace vécu et vécu de l'espace : dimensions conscientes et inconscientes de l'habiter », in Frelat-Kahn B. et Lazzarotti O. (dir.), *Habiter. Vers un nouveau concept ?*, Paris Éditions Armand Colin, coll. Recherches, pp.107-123.
- Hervieu Bernard et Viard Jean, 1996, *Au bonheur des campagnes (et des provinces)*, Marseille, Éditions de l'Aube.
- Hester Stephen, 1994, « Les catégories en contexte », in Fradin B., Quéré L. & Widmer J. (eds.), *L'enquête sur les catégories. De Durkheim à Sacks*, coll. Raisons pratiques n° 5, Paris, Éditions de l'EHESS, pp.219-242.
- Hoarau Jacques, 1989, « Éléments de géologie négative », *EspacesTemps : Réfléchir les Sciences Sociales*, n° 42, pp.4-16.

- Holzwarth Peter & Horst Niesyto, 2008, « Präsentativer und diskursiver Selbsta Ausdruck junger Migranten und Migrantinnen im Kontexte verschiedener (medien-) kultureller Ressourcen », *Forum Qualitative Sozialforschung*, vol.9, n°3, Art.10, 27p.
- Honneth Axel, [1992]2000, *La lutte pour la reconnaissance*, Paris, CERF, coll. Passages, 233p.
- Honneth Axel, [2005]2007, *La réification. Petit traité de Théorie critique*, Paris, Éditions Gallimard, coll. *nrf essais*, trad. S.Haber, 141p.
- Houillon Vincent, 1996, « Le libre jeu de l'espace et de l'imagination chez Heidegger : L'hésitation et le flottement de l'espace-temps », *Alter : Revue de phénoménologie*, n°4, pp.219-261.
- Hoyaux André-Frédéric, 2000, *Habiter la ville et la montagne : Essai de géographie phénoménologique sur les relations des habitants au lieu, à l'espace et au territoire*, Grenoble, Université Grenoble 1, Thèse, Debarbieux B. (dir.).
URL : <https://halshs.archives-ouvertes.fr/tel-00007867/>.
- Hoyaux André-Frédéric, 2002a, « Entre construction territoriale et constitution ontologique de l'habitant : Introduction épistémologique aux apports de la phénoménologie au concept d'habiter », *Cybergéo : Revue Européenne de Géographie*, n°216, mis en ligne le 29 mai 2002, 15 p. URL : <http://cybergeo.revues.org/1824>.
- Hoyaux André-Frédéric, 2002b, « La dérive du géographe. De la théorie à la rhétorique : où poser les limites de l'argumentation à propos de l'aménagement du territoire ? », *Les Annales de Géographie*, n°626, pp.380-394.
- Hoyaux André-Frédéric, 2003a, « Les constructions des mondes de l'habitant : Eclairage pragmatique et herméneutique », *Cybergéo : Revue Européenne de Géographie*, n°232, mis en ligne le 15 janvier 2003, 17 p. URL : <http://www.cybergeo.eu/index3401.html>.
- Hoyaux André-Frédéric, 2003b, « De la mobilité à la mobilisation : Les constructions territoriales à l'heure d'internet », *Géographie et Cultures*, n°45, pp.111-133.
- Hoyaux André-Frédéric, 2003c, « De l'espace domestique au monde domestiqué : Point de vue phénoménologique sur l'habitation », in Collignon B. et Staszak J.-F. (dir.), *Les Espaces Domestiques- Construire, aménager, représenter*, Paris, Bréal, pp.33-45.
- Hoyaux André-Frédéric, 2004, « La Nation et l'Etat belge existent-ils : Réflexions épistémologiques sur les constructions de l'objet géographique », *EspacesTemps.net-Le Journal*, Textuel, 17.02.2004, 14 p. URL : http://espacestemp.revues.org/imprimer.php3?id_article=188.
- Hoyaux André-Frédéric, 2005, « L'ubiquité publicitaire » in Volvey A. (dir.), *Échelles et Temporalités en géographie*, Paris, Éditions Atlande (Diffusion Belin), coll. Clé Concours Géographie, pp.160-164.
- Hoyaux André-Frédéric, 2006a, « Pouvait-on habiter un camp de concentration sous le nazisme ? », *Travaux de l'Institut de Géographie de Reims*, n°115-118 (2003-2004), pp.123-136.
- Hoyaux André-Frédéric, 2006b, « Pragmatique phénoménologique des constructions territoriales et idéologiques dans les discours habitants », *L'espace géographique*, n°3, Tome 35, pp.271-285.
- Hoyaux André-Frédéric, 2006c, « L'espace au cinéma », *Le Mensuel de l'Université*, n°6.
- Hoyaux André-Frédéric, 2008, « Acteurs ou interacteurs ? », in *L'espace social : méthodes et outils, objets et éthique(s)*, *Travaux et Documents de l'UMR Espaces & Sociétés*, n°27, pp.25-37.
- Hoyaux André-Frédéric, 2009, « Comment voir ce qui n'existe pas ou comment faire exister ce qui ne se voit pas. La question de la transparence du savoir géographique », *e-migrinter*, n°4, pp.6-17. URL : http://www.mshs.univ-poitiers.fr/migrinter/e-migrinter/200904/e-migrinter2009_04_006.pdf
- Hoyaux André-Frédéric, 2010a, « De la *poiesis* comme expression et construction des mondes » in Boissière A., Fabbri V. et Volvey A. (dir.), *Activité artistique et spatialité*, Paris, L'Harmattan, coll. Esthétiques, pp.31-51.

- Hoyaux André-Frédéric, 2010b, « La pensée géographique de la ville et de l'urbain en France », in Cailly L. et Vanier M. (dir.), *La France. Une géographie urbaine*, Paris, Armand Colin, Coll. U, pp.75-87.
- Hoyaux André-Frédéric, 2013a, « Matérialiser son monde à travers le corps. Réflexions phénoménologiques sur le passage du perceptuel à l'artefactuel », in Mons A. (dir.), *La transition du perçu à l'ère des communications*, Bordeaux, Presses Universitaires de Bordeaux, pp.55-72.
- Hoyaux André-Frédéric, 2013b, « Géographie et phénoménologie. Perspectives théoriques et méthodologiques autour de la proximité et de l'authenticité », in Frère B. et Laoureux S. (dir.), *La phénoménologie à l'épreuve des sciences humaines*, Bruxelles, P.I.E. Peter Lang, coll. Anthropologie et philosophie sociale vol.6, pp.73-88.
- Hoyaux André-Frédéric & Volvey Anne, 2005, « Quelles définitions - Quelles temporalités - Quels enjeux pour le sujet » in Volvey A. (dir.), *Échelles et Temporalités en géographie*, Paris, Éditions Atlande (Diffusion Belin), coll. Clé Concours Géographie, pp.15-45.
- Hoyaux André-Frédéric & Sgard Anne, 2006, « L'élève et son lycée : De l'espace scolaire aux constructions des territoires lycéens », *L'Information Géographique*, n°3, vol.70, pp.87-108.
- Hoyaux André-Frédéric, Couderchet Laurent & André-Lamat Véronique, 2012, « L'habiter durable : Des images et récits médiatiques aux réalités habitantes », in "Habiter : L'Ancrage territorial comme support d'éducation à l'environnement", *Education Relative à l'Environnement*, vol. 10, Ifrée, pp.161-178.
- Husserl Edmund, [1921]1974, *Recherches Logiques. Tome 3 : Eléments d'une élucidation phénoménologique de la connaissance (Recherche VI)*, Paris, PUF, [244p.]322 p.
- Indovina Francesco (dir.), 1990, *La città diffusa*, Venise, DAEST-IUAV.
- Jackson John Brinckerhoff, [1984]2003, *A la découverte du paysage vernaculaire*, Arles, Actes Sud.
- Jauréguiberry Francis, 2003, *Les branchés du portable. Sociologie des usages*, Paris, Presses Universitaires de France, coll. Sociologie d'aujourd'hui, 195p.
- Javeau Claude, 2010, « Sartre et sa théorie des émotions : une confrontation avec Erving Goffman », *SociologieS*, Dossiers « Emotions et sentiments, réalité et fiction ». URL : <http://sociologies.revues.org/3169>.
- Jeudy Henri-Pierre, 2001, *La machinerie patrimoniale*, Paris, Sens & Tonka Éditeurs, coll. 10/Vingt, 127p.
- Joly Martine, [1993]2004, *Introduction à l'analyse de l'image*, Paris, Nathan Université, coll. 128 série Image n° 44.
- Jonas Hans, [1979]1990, *Le principe de responsabilité. Une éthique pour la civilisation technologique*, Paris, Les Éditions du Cerf, coll. Champs Flammarion n° 402, 470p.
- Joseph Isaac, 1991, « Voir, Exposer, Observer », in Joseph. I. (dir.), *L'espace du public. Les compétences du citoyen*, Colloque d'Arc-et-Senans du 08-10 Novembre 1990, Paris, Plan Urbain-Éditions Recherches, D.A.U.-B.R.A, pp.23-31.
- Joseph Isaac, [1998]2003, *Erving Goffman et la microsociologie*, Paris, Presses Universitaires de France, coll. Philosophies n°99, 126p.
- Joseph Isaac, 2000, « Décrire l'espace des interactions », in Lévy J. et Lussault M. (dir.), *Logiques de l'espace, esprit des lieux. Géographies à Cérisy*, Paris, Éditions Belin, coll. Mappemonde, pp.49-55.
- Joseph Isaac, 2007, *L'athlète moral et l'enquêteur modeste*, Paris, Éditions Economica, coll. Études sociologiques, 496p.
- Juan Salvador & alii (dir.), 1997, *Les sentiers du quotidien. Rigidité, fluidité des espaces sociaux et trajets routiniers en ville*, Paris, L'Harmattan, coll. Villes & Entreprises, 204p.

- Katsafanas Paul, 2011, « Deriving Ethics from Action : A Nietzschean Version of Constitutivism », *Philosophy and Phenomenological Research*, n° 3, Vol. LXXXIII.
- Kaufmann Jean-Claude, [2001]2004, *Ego. Pour une sociologie de l'individu*, Paris, Armand Colin/Hachette Littératures, coll. Pluriel Sociologie, 288p.
- Kaufmann Jean-Claude, 2004, *L'invention de soi. Une théorie de l'identité*, Paris, Armand Colin/Hachette Littératures, coll. Pluriel Sociologie, 352p.
- Kaufmann Vincent, 2004, « La mobilité au quotidien : Nécessité, proposition et test d'une nouvelle approche », in Vodoz L., Pfister Giaouque B. & Jemelin C. (dir.), *Les territoires de la mobilité. L'aire du temps*, Lausanne, Presses polytechniques et universitaires romandes, pp.57-69.
- Kaufmann Vincent, [2008]2011, *Les paradoxes de la mobilité. Bouger, s'enraciner*, Lausanne, Presses polytechniques et universitaires romandes, coll. Le savoir suisse n° 46, 115p.
- Kaufmann Vincent & Flamm Michael, 2003, *Famille, temps et mobilité : état de l'art et tour d'horizon des innovations*, Paris, CNAF/Institut pour la ville en mouvement, coll. Dossier d'études n° 51, rapport de recherche, décembre 2002, 71p.
- Kaufmann Vincent & Jemelin Christophe, 2004, « La motilité, une forme de capital permettant d'éviter les irréversibilités socio-spatiales ? ». URL : <http://eso.univ-lemans.fr/IMG/pdf/kv.pdf>
- Kirsh David, 1999, « L'utilisation intelligente de l'espace », in De Fornel M. et Quéré L. (dir.), *La logique des situations. Nouveaux regards sur l'écologie des activités sociales*, Paris, Éditions de l'EHESS, coll. Raisons pratiques n° 10, pp.227-260.
- Klein Alexandre, 2012, « Le bien-être : notion scientifique ou problème éthique ? » in Grison B. (dir.), *Bien-être ou être bien*, Paris, L'Harmattan, pp.11-44.
- Klemperer Victor, [1975]1996, *LTI, la langue du III^{ème} Reich. Carnets d'un philologue*, Paris, Éditions Albin Michel, coll. Agora n° 202, trad. É.Guillot, 376p.
- Koci Simon, 2008, « Le paysage clos ou les modalités d'habiter des grands ensembles en France », *Cahiers de géographie du Québec*, vol.52, n° 147, pp.507-522.
URL : <http://id.erudit.org/iderudit/029874ar>.
- Koolhaas Rem, 1996, « La ville générique », *L'architecture d'aujourd'hui*, n° 304, pp.70-77.
- Koolhaas Rem, [1995-2001]2011, *Junkspace*, Éditions Payot & Rivages, coll. Manuels Payot, 121p.
- Korsgaard Christine M., 2009, *Self-constitution. Agency, Identity, and Integrity*, Oxford, Oxford University Press, 230p.
- Labussière Olivier, 2010, « Contingence et individualité géographique. Perspectives géographiques à partir de la Critique de la faculté de Juger », *Carnets de géographes*, n° 1, Rubrique Carnets de Recherches, 16p.
- Labussière Olivier, 2012, « Habiter. Un éclairage deleuzien », in Frelat-Kahn B. et Lazzarotti O. (dir.), *Habiter. Vers un nouveau concept ?*, Paris, Armand Colin Éditeur, coll. Recherches, pp.89-105.
- Labussière Olivier, 2013, « Flux, ambiances et ré-enchantement du monde. Etude à partir de Malicroix d'Henri Bosco », *Ambiances, Revue Internationale sur l'environnement sensible, l'architecture et l'aménagement urbain*, pp.1-11.
- Labussière Olivier & Aldhuy Julien, 2012, « Le terrain ? C'est ce qui résiste. Réflexion sur la portée cognitive de l'expérience sensible en géographie », in "Terrains de je. (Du) sujet (au) géographique", *Annales de Géographie*, n° 687-688, 2012/5-6, pp.583-599.
- Lafaille Richard, 1986, « La géographie phénoménologique et la tentation transcendantale », *Le Géographe Canadien*, n° 3, vol.30, pp.277-281.
- Lahire Bernard, [1998]2001, *L'homme pluriel. Les ressorts de l'action*, Paris, Hachettes Littératures/Armand Colin/Nathan, coll. Pluriel Sociologie.
- Lajarge Romain, 2008, « Activons les acteurs ! », in *L'espace social : méthodes et outils, objets et éthique(s)*, *Travaux et Documents de l'UMR Espaces & Sociétés*, n° 27, pp.18-25.

- Lamizet Bernard, 2012, « Sémiotique du totalitarisme », in Aubry L. & Turpin B. (dir.), *Victor Klemperer. Repenser le langage totalitaire*, Paris, CNRS Éditions, Actes du Colloque de Cerisy, pp.45-75.
- Lapassade Georges, 1996, *Les microsociologies*, Paris, Éditions Economica, coll. Poche Ethno-Sociologie n°2, 112p.
- Laplantine François, 1999, *Je, nous et les autres. Être humain au-delà des appartenances*, Paris, Éditions du Pommier/Fayard, coll. Essais Manifestes, 153p.
- Larochelle Gilbert, 1995, *Philosophie de l'idéologie : Théorie de l'intersubjectivité*, Paris, Presses Universitaires de France, coll. L'interrogation philosophique, 274p.
- Larrouture Arnaud, 2011, *Quand le maintien à domicile pose problème*, Marne-La-Vallée, Université Paris Est, Mémoire de Master de philosophie pratique, Fiat E. (dir.), 82p.
- Larsen Svend Erik & Ballegaard-Petersen Annelise (dir.), 1998, *La Rue, espace ouvert*, Odense, Odense University Press, 219 p.
- Lasserre Frédéric, 2000, « Internet : la fin de la géographie ? », *Cybergéo*, n°141.
- Lasserre Frédéric, 2004, « Logistics and the internet : Transportation and location issues are crucial in the logistics chain », *Journal of transport geography*, n°12, pp.73-84.
- Latour Bruno, [1994]2007, « Une sociologie sans objet ? Remarques sur l'interobjectivité », in Debary O. et Turgeon L. (dir.), *Objets & Mémoires*, Paris/Québec, Éditions de la MSH/Presses Universitaires de Laval, pp.37-57.
- Latour Bruno, [1999]2004, *Politiques de la nature. Comment faire entrer les sciences en démocratie*, Paris, Éditions La Découverte, coll. Poche Sciences Humaines et Sociales n°166, 383p.
- Latour Bruno, 2012, *Enquête sur les modes d'existence. Une anthropologie des modernes*, Paris, Éditions La découverte, 498p.
- Laurier Eric, 2001, « Why people say where they are during mobile phone calls », *Environment and planning D : Society and Space*, n°19 (4), pp.485-504.
- Lavabre Marie-Claire, 2001, « Peut-on agir sur la mémoire ? », in "La mémoire, entre histoire et politique", *Cahiers français*, n°303, Juillet-Août, pp.8-13.
- Lazzarotti Olivier, 2003, « Patrimoine », in Lévy J. et Lussault M. (dir.), *Dictionnaire de la géographie et de l'espace des sociétés*, Paris, Belin, pp.692-693.
- Lazzarotti Olivier, 2006a, *Habiter. La condition géographique*, Paris, Éditions Belin, coll. Mappemonde, 288p.
- Lazzarotti Olivier, 2006b, « Habiter, aperçus d'une science géographique », *Cahiers de Géographie du Québec*, vol.50, n°139, pp.85-102.
- Lazzarotti Olivier et Olganier Pierre-Jacques, 2011, *L'identité entre ineffable et effroyable*, Paris, Armand Colin, coll. Recherches, 234p.
- Le Blanc Guillaume, 2010, *Dedans, dehors. La condition d'étranger*, Paris, Éditions du Seuil, coll. La couleur des idées, 218p.
- Le Breton David, [1992]2004, *La sociologie du corps*, Paris, PUF, coll. Que sais-je ? n°2678, 127p.
- Le Breton David, 2004, *L'interactionnisme symbolique*, Paris, PUF, coll. Quadrige Manuels, 249p.
- Le Breton David, 2015, *Disparaître de soi. Une tentation contemporaine*, Paris, Éditions Métailié, coll. Traversées, 205p.
- Le Corbusier, [1941]1957, *La Charte d'Athènes*, Paris, Les Éditions de Minuit, coll. Points Civilisation n°25.
- Le Corbusier, [1948]1977, *Le Modulor. Essai sur une mesure harmonique à l'échelle humaine applicable universellement à l'architecture et à la mécanique*, Paris, Denoël-Gonthier, coll. Médiations n°108, 221p.
- Ledure Yves, 1997, *La détermination de soi. Anthropologie et religion*, Paris, Desclée de Brouwer, coll. Anthropologiques, 151p.

- Lefebvre Henri, [1940]1947, *Le Matérialisme Dialectique*, Paris, PUF, coll. Nouvelle Encyclopédie Philosophique n°21, 153p.
- Lefebvre Henri, [1968]1974, *Le droit à la ville suivi de Espace et Politique*, Paris, Éditions du Seuil, coll. Points Essais, 281p.
- Lefebvre Henri, [1974]2000, *La production de l'espace*, Paris, Anthropos, coll. Ethno-Sociologie, 485p.
- Lefort Isabelle, 2010, « La géographie : quelle(s) demande(s) sociale(s) pour quels publics ? », in "A quoi servent les sciences humaines (II)", *Tracés. Revue des sciences humaines*, n°HS-10, 2010/3, pp.205-215.
- Legendre Pierre (dir.), 2013, *Tour du monde des concepts*, Paris, Librairie Arthème Fayard/Institut d'études avancées de Nantes, coll. Poids et mesures du monde, 444p.
- Le Lannou Maurice, 1949, *La géographie humaine*, Paris, Ernest Flammarion Éditeur, coll. Bibliothèque de Philosophie Scientifique, 252p.
- Le Moigne Jean-Louis, 1995, *Les épistémologies constructivistes*, Paris, Presses Universitaires de France, coll. Que sais-je ? n°2969, 127 p.
- Lenclud Gérard, 2007, « Être un artefact », in Debary O. et Turgeon L. (dir.), *Objets & Mémoires*, Paris/Québec, Éditions de la MSH/Presses Universitaires de Laval, pp.59-86.
- Lévinas Emmanuel, 1974, *Autrement qu'être ou au-delà de l'essence*, La Haye, Martinus Nijhoff, coll. Phaenomenologica n°54, 233p.
- Lévy Jacques, 1994, *L'espace légitime. Sur la dimension géographique de la fonction politique*, Paris, Presses de la Fondation Nationale des Sciences Politiques, 442p.
- Lévy Jacques, 1995, *Egogéographies : Matériaux pour une biographie cognitive*, Paris, L'Harmattan, coll. GéoTextes, 188p.
- Lévy Jacques, 1999, *Le Tournant Géographique : Penser l'espace pour lire le monde*, Paris, Éditions Belin, coll. Mappemonde, 398p.
- Lévy Jacques (dir.), 2008, *Échelles de l'habiter*, Paris, Ministère de l'Ecologie, de l'Energie, du Développement et de l'Aménagement du Territoire/Ministère du Logement et de la Ville, Plan Urbanisme Construction Architecture (PUCA), coll. Recherches n°189, 366p.
- Lévy Jacques, 2009, « Entre contact et écart. La distance au cœur de la réflexion », *Atala*, n°12, pp.175-185.
- Lévy Jacques, 2010, « Retour sur la création d'EspacesTemps. Entretien avec Jacques Lévy », *Carnets de géographes*, n°1, octobre, entretien réalisé par K.Ginisty, 6p.
URL : http://www.carnetsdegeographes.org/PDF/debat_01_02_Levy.pdf.
- Lévy Jacques, 2012, « Habiter sans condition », in Frelat-Kahn B. et Lazzarotti O. (dir.), *Habiter. Vers un nouveau concept*, Paris, Éditions Armand Colin, coll. Recherches, pp.25-34.
- Lévy Jacques & Lussault Michel (dir.), 2003, *Dictionnaire de la Géographie et de l'espace des sociétés*, Paris, Éditions Belin, 1034p.
- Llored Patrick, 2012, *Jacques Derrida. Politique et éthique de l'animalité*, Mons (Belgique), Les Éditions Sils Maria (Diffusion Vrin), coll. 5 Concepts, 109p.
- Luginbühl Yves, 2005, « Le paysage pour penser le bien-être ? », in Fleuret Sébastien (dir.), *Espaces, Qualité de vie et Bien-être*, Actes du Colloque EQBE, Angers, Presses de l'Université d'Angers, 23-24 Septembre 2004, pp.55-68.
- Lupasco Stéphane, 1982, *Les trois matières*, Strasbourg, Éditions Cohérence, 171p.
- Lussault Michel, 2000, « Action(s) », in Lévy J. et Lussault M. (dir.), *Logiques de l'espace, esprit des lieux. Géographies à Cérisy*, Paris, Éditions Belin, coll. Mappemonde, pp.11-36.
- Lussault Michel, 2003, « Espace public », in Lévy et Lussault (dir.), *Dictionnaire de la géographie et de l'espace des sociétés*, Paris, Belin.
- Lussault Michel, 2007, *L'homme spatial. La construction sociale de l'espace humain*, Paris, Éditions du Seuil, coll. La couleur des idées, 366p.

- Lussault Michel, 2009, *De la lutte des classes à la lutte des places*, Paris, Éditions Grasset & Fasquelle, coll. Mondes vécus, 222p.
- Lussault Michel, 2010, « Ce que la géographie fait au(x) monde(s), in "A quoi servent les sciences humaines (II)", *Tracés. Revue des sciences humaines*, n° HS-10, 2010/3, pp.241-251.
- Lussault Michel, 2012, « Bienvenue dans la nouvelle lutte des places ! », *Raison-publique.fr*, 13p. URL : <http://www.raison-publique.fr/article491.html>.
- Lussault Michel, 2013, *L'avènement du Monde. Essai sur l'habitation humaine de la Terre*, Paris, Éditions du Seuil, coll. La couleur des idées, 297p.
- Lussault Michel & Stock Mathis, 2010, « "Doing with space": towards a pragmatics of space », *Social Geography*, n° 5, pp.11-19.
- Makowski François, 1994, « La topographie (l'écriture du lieu) de *Sein und Zeit* », in Nancy J.-L. (éd.), *Les Cahiers Philosophiques de Strasbourg*, n° 1, pp.67-89.
- Malinowski Bronislaw, [1922]1963, *Les argonautes du Pacifique occidental*, Paris, Gallimard.
- Maloutas Thomas, 1988, « Ontologie et conceptualisation de l'espace : Esquisse d'une approche phénoménologique », *Espaces et sociétés*, n° 52-53, pp.205-224.
- Mangematin Michel, Nys Philippe et Younès Chris, 1996, « Avant-Propos », in *Le Sens du Lieu*, Bruxelles, Éditions OUSIA, coll. Recueil n° 5.
- Marcus Greil, 2000, *Lipstick traces : une histoire secrète du vingtième siècle*, Paris, Gallimard.
- Marié Michel et Tamisier Christian, 1982, *Un territoire sans nom. Pour une approche des sociétés locales*, Paris, Librairie des Méridiens.
- Martin Niels, Bourdeau Philippe & Daller Jean-François, 2012, *Les migrations d'agrément : du tourisme à l'habiter*, Paris, L'Harmattan, coll. Tourismes et Sociétés, 412p.
- Martouzet Denis & Laffont Georges-Henry, 2010, « Tati, théoricien de l'urbain et Hulot, habitant. Le cinéma comme critique des théories urbaines et urbanistiques », *L'Espace géographique*, n° 2, Vol. 39, pp.159-171
URL : www.cairn.info/revue-espace-geographique-2010-2-page-159.htm.
- Martouzet Denis et alii, 2010, « La carte : fonctionnalités transitionnelles et dépassement du récit de vie », *Natures Sciences Sociétés*, n° 18, pp.158-170.
- Martucelli Danilo, 2002, *Grammaires de l'individu*, Paris, Éditions Gallimard, coll. *folio essais* n° 407, 712p.
- Marty François, 2004, *L'homme, habitant du monde. A l'horizon de la pensée critique de Kant*, Paris, Honoré Champion Éditeur, coll. Travaux de Philosophie n° 6, 356p.
- Massin Benoit, 2005, « Apprendre à classer et à sélectionner. L'enseignement de l'eugénisme, de l'hygiène raciale et de la raciologie dans les universités allemandes », in "Classer/Penser/Exclure. De l'eugénisme à l'hygiène raciale", *Revue d'Histoire de la Shoah*, n° 183, Juillet/Décembre, pp.265-388.
- Mattelart Armand, [2007]2008, *La globalisation de la surveillance. Aux origines de l'ordre sécuritaire*, Paris, Éditions la Découverte, coll. Poche Essais n° 290, 260p.
- Matthey Laurent, 2005, « Éthique, politique et esthétique du terrain : cinq figures de l'entretien compréhensif », *Cybergeo : European Journal of Geography*, article 312, 19p.
URL : <http://cybergeo.revues.org/3426>.
- Maulion Helen, 2009, « Exploration de récits paysagers sur les littoraux de Belle-Île-en-Mer (France) et de la péninsule de Dingle (Irlande) », *Norois*, n° 213, 2009/4, pp.41-57.
URL : <http://norois.revues.org/index3008.html>.
- Maupassant Guy (de), [1887]1994, *Le Horla*, Paris, Librairie Générale Française, coll. Le Livre de Poche n° 13646, 95p.
- Mauz Isabelle, 1997, *Bouquetin, Chamois et Territoires : Recherches sur le rôle du Bouquetin et du Chamois dans la configuration symbolique de l'espace en Vanoise*, Grenoble, Cemagref/Université Joseph Fourier, Mémoire de DEA.

- Merleau-Ponty Maurice, 1945, *Phénoménologie de la perception*, Paris, Éditions Gallimard, coll. *tel* n°4, 531p.
- Merleau-Ponty Maurice, 1964, *Le visible et l'invisible*, Paris, Éditions Gallimard, coll. Bibliothèque des Idées (ouvrage posthume à partir de notes de 1959-1960 regroupées par C.Lefort), 360p.
- Merleau-Ponty Maurice, [1964]1985, *L'Œil et l'Esprit*, Paris, Éditions Gallimard, coll. *folio* essais n°13, 108p.
- Merleau-Ponty Maurice, 1969, *La prose du monde*, Paris, Éditions Gallimard, coll. *Tel* n°218, (ouvrage posthume établi par C.Lefort), 211p.
- Minot Françoise, 2001, *Quand l'image se fait publicitaire. Approche théorique, méthodologique et pratique*, Paris, L'Harmattan, coll. Audiovisuel et Communication.
- Moles Abraham et Rohmer Elisabeth, 1982, *Labyrinthes du vécu. L'espace : matière d'actions*, Paris, Librairie des Méridiens-Klincksieck et Cie.
- Moles Abraham, 1992, « Vers une psycho-géographie », in Bailly A., Ferras R. et Pumain D. (dir.), *Encyclopédie de Géographie*, chap.10, pp.177-205.
- Mondada Lorenza, 1997, « La construction discursive des catégories », in Dubois D. (éd.), *Catégorisation et cognition : De la perception au discours*, Paris, Kimé, pp.291-313.
- Mondada Lorenza, 2000, *Décrire la ville. La construction des savoirs urbains dans l'interaction et dans le texte*, Paris, Anthropos.
- Mondada Lorenza, 2001, « L'entretien comme événement interactionnel », in Grosjean M. & Thibaud J-P., *L'espace urbain en méthodes*, Marseille, Éditions Parenthèses, pp.197-214.
- Mondada Lorenza, 2005, *Chercheurs en interaction. Comment émergent les savoirs*, Lausanne, Presses polytechniques et universitaires romandes, coll. Le savoir suisse n°28, 142p.
- Mondada Lorenza, 2014, « Corps en interaction : une approche séquentielle et multimodale du langage en interaction », in Mondada L. (dir.), *Corps en interaction. Participation, spatialité, mobilité*, Lyon, ENS Éditions, coll. Langages, pp.11-64
- Montulet Bernard, 1998, *Les enjeux spatio-temporels du social - Mobilités*, Paris, L'Harmattan, coll. Villes & Entreprises, 220p.
- Moran Richard, [2001]2014, *Autorité et aliénation. Essai sur la connaissance de soi*, Paris, Vrin, coll. La vie morale, 316p.
- Morel-Brochet Annabelle et Ortar Nathalie (dir.), 2012, *La fabrique des modes d'habiter. Homme, lieux et milieux de vie*, Paris, L'Harmattan, coll. Habitat et Sociétés, 313p.
- Morelle Marie, 2006a, « De la rue "encombrée" à la ville "saturée". Les enfants des rues de Yaoundé et d'Antananarivo », *Grafigeo*, n°31, pp.71-83
- Morelle Marie, 2006b, « La "rue" dans la ville africaine (Yaoundé, Cameroun et Antananarivo, Madagascar) », *Annales de géographie*, n°650, pp.339-361
- Morozov Evgeny, 2014, *Pour tout résoudre, cliquez ici. L'aberration du solutionnisme technologique*, Paris, FYP éditions, coll. Innovation.
- Mosse George Lachmann, [1990]1999, *De la Grande Guerre au totalitarisme. La brutalisation des sociétés européennes*, Paris, Hachette Littératures, coll. Pluriel Histoire, 291p.
- Moutsopoulos Evangelos, 1967, *La conscience de l'espace*, Gap, Éditions Ophrys, Publications de la Faculté des Lettres et Sciences Humaines.
- Mucchielli Alex (dir.), 1996, *Dictionnaire des méthodes qualitatives en sciences humaines et sociales*, Paris, Masson & Armand Colin Éditeurs, coll. U n°318, 275p.
- Ney Jean-Paul, 2005, *Souriez, on vous espionne*, Paris, Le cherche midi, coll. Document, 229p.
- Noudelmann François (dir.), 1991, *La Nature. De l'identité à la liberté*, Paris, Éditions STH, coll. Les grands rythmes de la littérature et de la pensée, 210p.
- Noudelmann François, 2004, *Pour en finir avec la généalogie*, Paris, Éditions Léo Scheer, coll. Non & Non, 286p.

- Ogien Albert, 1999, « Émergence et contrainte. Situation et expérience chez Dewey et Goffman », in De Fornel M. et Quéré L. (dir.), *La logique des situations. Nouveaux regards sur l'écologie des activités sociales*, Paris, Éditions de l'EHESS, coll. Raisons pratiques n° 10, pp.69-93.
- Oldra Arthur, 2015, *Les militaires du plan vigipirate : Spatialités individuelles et jeux de places dans l'espace public urbain*, Bordeaux, Université Bordeaux Montaigne/UMR 5185 ADESS, Mémoire de M2 Recherche, Hoyaux A.-F. (dir.), 168p.
- Olivier de Sardan Jean-Pierre, 1996, « La violence faite aux données : De quelques figures de la surinterprétation en anthropologie », *Enquête*, n°3, Marseille, Éditions Parenthèses, pp.31-59.
- Olivier de Sardan Jean-Pierre, 2008, *La rigueur du qualitatif. Les contraintes empiriques de l'interprétation socio-anthropologique*, Louvain-La-Neuve, Bruylant-Academia, coll. Anthropologie Prospective, 365p.
- Olsson Gunnar, 1980, *Eggs in Bird/Bird in Eggs*, Londres, Pion, 187p.
- Orcel Gilles, 2006, *La rue "choisie"*, Paris, L'Harmattan.
- Otto Rudolf, [1929]1995, *Le sacré : L'élément non rationnel dans l'idée du divin et sa relation avec le rationnel*, Paris, Éditions Payot & Rivages, coll. Petite Bibliothèque Payot n°P218, trad. A.Jundt, 238p.
- Paillé Pierre, 1994, « L'analyse par théorisation ancrée », *cahiers de recherche sociologique*, n°23, pp.147-181. URL : <http://id.erudit.org/iderudit/1002253ar>.
- Paillé Pierre, 2011, « Les conditions de l'analyse qualitative. Réflexions autour de l'utilisation des logiciels », in La Recherche en actes. Champs de recherche et enjeux de terrain, *Sociologies*. URL : <http://sociologies.revues.org/3557>.
- Paquot Thierry, 2006, *Des corps urbains. Sensibilités entre béton et bitume*, Paris, Éditions Autrement.
- Paquot Thierry, 2007, « Eloge de la Rue ou quand l'art urbain soigne les dehors », *Flux*, n°66/67, pp.127-133.
- Paquot Thierry, Lussault Michel et Younès Chris. (dir.), 2007, *Habiter, le propre de l'humain. Villes, territoires et philosophie*, Paris, La Découverte, coll. Armillaire.
- Parazelli Michel, 2002, *La rue attractive, Parcours et pratiques identitaires des jeunes de la rue*, Sainte Foy, Presses de l'Université du Québec.
- Patočka Jan, [1960-1976]1988, *Qu'est-ce que la phénoménologie ?*, Grenoble, Éditions Jérôme Million, coll. Krisis, 323p.
- Patočka Jan, 1995, *Papiers phénoménologiques*, Grenoble, Éditions Jérôme Million, coll. Krisis, 298p.
- Patterson Charles, [2002]2008, *Un éternel Treblinka*, Paris, Calmann-Lévy, trad. D.Letellier, 335p.
- Pelluchon Corine, 2011, *Éléments pour une éthique de la vulnérabilité. Les hommes, les animaux, la nature*, Paris, Les Éditions du Cerf, coll. Humanités, 349p.
- Pérec Georges, [1974]2000, *Espèces d'espaces*, Paris, Éditions Galilée, coll. L'espace critique, 186p.
- Pereira Domingos, 2012, « Le corps, instrument et matrice poétique de l'habiter », in Berque A., De Biase A. et Bonnin P. (dir.), *Donner lieu au monde : La poétique de l'habiter*, Paris, Éditions Donner Lieu, Actes du Colloque de Cérisy-la-Salle, pp.151-169.
- Perelman Marc, 2015, *Le Corbusier. Une froide vision du monde*, Paris, Michalon Editeur, coll. Document, 255p.
- Pernez Pierre, 2012, *Charlie Chaplin. Biographie intime*, Paris, City Editions, coll. Biographie, 251p.
- Perrin Julie, 2012, *Figures de l'attention. Cinq essais sur la spatialité en danse*, Paris, Les presses du réel, coll. Nouvelles scènes, 323p.

- Petit Alain, 1990, « L'habitude de l'habiter : Pour une archéologie de l'architecture », *Architecture et Philosophie*, n°3, pp.1-10.
- Petit Emmanuelle, 2009, « La lutte des places à Chamonix : quand la mort devient enjeu spatial », *Cybergéo : revue européenne de géographie*, Politique, Culture et Représentations, Article 475. URL : <http://www.cybergeo.eu/index22747.html>.
- Petit Emmanuelle, 2010, « Du fil de l'eau en fils à retordre. Comment bricoler des techniques de terrain protéiformes en une méthodologie qualitative cohérente en géographie? », *L'information géographique*, n°1, vol.74, pp.9-26.
- Petit Emmanuelle, 2012, *Matérialisations du souvenir en montagne. Les enjeux identitaires des places et des placements*, Bordeaux, Université Bordeaux 3 - Michel de Montaigne, Thèse, Di Méo G. (dir.).
- Petiteau Jean-Yves & Pasquier Élisabeth, 2001, « La méthode des itinéraires : récits et parcours », in Grosjean M. & Thibaud J-P., *L'espace urbain en méthodes*, Marseille, Éditions Parenthèses, pp.63-77.
- Pétonnet Colette, 1982, « L'observation flottante. L'exemple d'un cimetière parisien », *L'Homme*, n°4, Tome 22, pp.37-47.
URL : http://www.persee.fr/web/revues/home/prescript/article/hom_0439-4216_1982_num_22_4_368323
- Pichot André, 2005, « L'homme en tant que genre zoologique, un itinéraire », in "Classer/Penser/Exclure. De l'eugénisme à l'hygiène raciale", *Revue d'Histoire de la Shoah*, n°183, Juillet/Décembre, pp.159-209.
- Pièce et Main d'œuvre, 2008, *Le téléphone portable. Gadget de destruction massive*, Montreuil, Éditions l'Échappée, coll. Négatif, 94p.
- Pineau Gaston et alii, 2005, *Habiter la Terre. Écoformation terrestre pour une conscience planétaire*, Paris, L'Harmattan, coll. Écologie & Formation, 291p.
- Piveteau Jean-Luc, 1995, *Temps du territoire : Continuités et ruptures dans la relation de l'homme à l'espace*, Genève, Éditions Zoé.
- Pocock Douglas (ed), 1981, *Humanistic geography and literature : Essays on the Experience of Place*, London, Crom-Helm.
- Porcher Louis, 1994, *Télévision, culture, éducation*, Paris, Armand Colin, coll. Cinéma et Audiovisuel, 256p.
- Porcher Louis, 2013, « Storytelling », *Raisons-Comparaisons-Educations. La Revue française d'éducation comparée*, n°10, pp. 9-23.
- Porteous J.Douglas, 1988, « Topocide : The annihilation of Place », in Eyles and Smith (eds), *Qualitative methods in Human Geography*, Cambridge-Oxford, Polity Press-Basil Blackwell, pp.75-93.
- Quéré Louis, 1997, « La situation toujours négligée? », *Réseaux*, vol.15, n°85, pp.163-192. URL : http://www.persee.fr/web/revues/home/prescript/article/reso_0751-7971_1997_num_15_85_3139.
- Racine Jean-Bernard, 1985, « L'imagination géographique : Enjeux et conditions d'une pratique scientifique de troisième type », in Racine J.-B. et Raffestin C. (eds.), *Géotopiques II*, Genève-Lausanne, Universités, Acte du colloque « L'imagination géographique » de 1985, pp. 129-145.
- Racine Jean-Bernard & Bailly Antoine, 1988, « Les nouveaux indicateurs sociaux et spatiaux : qualité de la vie, bien-être et disparités territoriales », *L'Espace Géographique*, n°3, Tome 17, pp.161-165.
- Ramos Elsa, 2006, *L'invention des origines. Sociologie de l'ancrage identitaire*, Paris, Armand Colin, coll. Sociétales, 221p.
- Rancière Jacques, 2008, *Le spectateur émancipé*, Paris, La Fabrique éditions, 145p.
- Ravaisson Félix, [1838]1997, *De l'habitude*, Paris, Editions Payot & Rivages, coll. Rivages poche / Petite Bibliothèque n°208, 122p.

- Raymond Henri et alii, 2001, *L'habitat pavillonnaire*, Paris, L'Harmattan, coll. Habitat et sociétés, 114p.
- Raymond Henri, [1970]2001, *Parole d'habitants. Une méthode d'analyse*, Paris, L'Harmattan, coll. Habitat et Sociétés, 123p.
- Rémy Jean, 2004, « Culture de la mobilité et nouvelles formes de territorialité », in Vodoz L., Pfister Giaouque B. & Jemelin C. (dir.), *Les territoires de la mobilité. L'aire du temps*, Lausanne, Presses polytechniques et universitaires romandes, pp.13-42.
- Retailé Denis, 1996, « L'impératif territorial (Partie 3) », *Cultures & Conflits*, n°21-22.
URL : <http://conflits.revues.org/636>.
- Retailé Denis, 1997a, *Le monde du géographe*, Paris, Presses de Sciences Po, coll. Références inédites, 285p.
- Retailé Denis, 1997b, « Légitimer les objets géographiques », *Bulletin de l'Association de Géographes Français*, n°3, pp.234-239.
- Retailé Denis, 2000, « Penser le monde », in Lévy J. et Lussault M. (dir.), *Logiques de l'espace, esprit des lieux. Géographies à Cérisy*, Paris, Éditions Belin, coll. Mappemonde, pp.273-286.
- Retailé Denis, 2005, « L'espace mobile », in Antheaume B. et Giraut F., *Le territoire est mort, vive les territoires !*, Paris, IRD, pp.175-201.
- Retailé Denis, 2007, « Quel est l'impact de la mondialisation sur le développement local ? Les échelles paradoxales du développement », *Les Cahiers d'Outre-Mer*, n°238, pp.167-183. URL : <http://com.revues.org/2351>.
- Retailé Denis, 2010, « Au terrain, un apprentissage », *L'Information géographique*, n°1, vol.74, pp.84-96.
- Retailé Denis, 2011, « Introduction à une géographie des conflits », *L'Information géographique*, n°3, vol.75, pp.6-22.
- Retailé Denis, 2015, « Contre la ritournelle du territoire devenue monolague », *EspacesTemps.net*, Travaux, 14.09.2015.
URL : <http://www.espacestems.net/articles/contre-la-ritournelle-du-territoire-devenue-monolague/>
- Revel Jacques, 1996, « Micro-analyse et construction du social », in Revel J. (dir.), *Jeux d'échelles. La micro-analyse à l'expérience*, Paris, Gallimard/Le Seuil, coll. Hautes Études, pp.15-36.
- Rey Olivier, 2006, *Une folle solitude. Le fantasme de l'homme auto-construit*, Paris, Éditions du Seuil, 330p.
- Ricoeur Paul, 1969, *Le conflit des interprétations. Essais d'herméneutique*, Paris, Éditions du Seuil, coll. L'ordre philosophique.
- Ricoeur Paul, 1983, *Temps et récit. Tome 1. L'intrigue et le récit historique*, Paris, Éditions du Seuil, coll. Points Essais n°227.
- Ricoeur Paul, 1985, *Temps et récit. Tome 3. Le temps raconté*, Paris, Éditions du Seuil, coll. Points Essais n°229.
- Ricoeur Paul, 1986, *Du texte à l'action. Essais d'herméneutique II*, Paris, Éditions du Seuil, coll. Points Essais n°377.
- Ricoeur Paul, 1990, *Soi-même comme un autre*, Paris, Éditions du Seuil, coll. Points Essais n°330, 425p.
- Ricoeur Paul, 2000, *La Mémoire, l'Histoire, l'Oubli*, Paris, Éditions du Seuil, coll. L'ordre philosophique.
- Robic Marie-Claire, 1992, « Epistémologie de la géographie », in Bailly A., Ferras R. et Pumain D. (dir.), *Encyclopédie de Géographie*, chap.4, pp.55-73.
- Röhl Tobias & Herbrich Regine, 2008, « Mapping the Imaginery - Maps in Fantasy Role-Playing games », *Forum Qualitative Social Research*, vol.9, n°3, Art.25, 26p.

- Rose Gillian, 2001, *Visual Methodologies. An Introduction to the Interpretation of Visual Materials*, London/Thousand Oaks/New Delhi, Sage Publications, 229p.
- Rosental Paul-André, 1996, « Construire le “macro” par le “micro” : Frederik Barth et la microstoria », in Revel J. (dir.), *Jeux d'échelles. La micro-analyse à l'expérience*, Paris, Gallimard/Le Seuil, coll. Hautes Études, pp.141-159.
- Roux Michel, 2002, *Inventer un nouvel art d'habiter. Le ré-enchantement de l'espace*, Paris, L'Harmattan, coll. Ingénium, 206p.
- Rowntree Bob, 1997, « Les cartes mentales, outil géographique pour la connaissance urbaine. Le cas d'Angers (Maine et Loire) », *Norois*, n° 176, pp.585-604.
- Ruegg Jean, 2004, « Publicité et mobilité », in Vodoz L., Pfister Giauque B. et Jemelin C. (dir.), *Les territoires de la mobilité. L'aire du temps*, Lausanne, Presses polytechniques et universitaires romandes, pp.127-142.
- Saarinen Thomas F., 1989, « Images du Monde à travers les cartes mentales », in André et alii, *Représenter l'espace. L'imaginaire spatial à l'école*, Paris, Anthropos-Economica, coll. Géographie, pp.169-177.
- Sadin Éric, 2009, *Surveillance globale. Enquête sur les nouvelles formes de contrôle*, Paris, Climats (Éditions Flammarion), 235p.
- Safranski Rüdiger, [1994]1996, *Heidegger et son temps*, Paris, Éditions Grasset & Fasquelle.
- Salignon Bernard, 2010, *Qu'est-ce qu'habiter ?*, Paris, Éditions de la Villette, coll. Penser l'espace, 143p.
- Sandrel Carole, 2010, *Vénus & Hottentote. Sarah Bartman*, Paris, Éditions Perrin, 160p.
- Sante Luc, [1998] 1999, *L'effet des faits*, Arles, Actes Sud, coll. Un endroit où aller, trad. C.Le Boeuf, 470p.
- Sassen Saskia, 1991, *The Global City : New York, London, Tokyo*, Princeton, Princeton University Press
- Sassen Saskia (dir.), 2007, *Deciphering the global, its scales, spaces and subjects*, London, Routledge.
- Schütz Alfred, [1940-1975]1987, *Le chercheur et le quotidien : Phénoménologie des sciences sociales*, Paris, Librairie des Méridiens - Klincksieck et Cie
- Schütz Alfred, [1941-1967]1970, *On Phenomenology and Social Relations*, Chicago-London, The University of Chicago Press, coll. The Heritage of Sociology, 327p.
- Schütz Alfred, [1942-1966]2007, *Essais sur le monde ordinaire*, Paris, Le Félin Poche.
- Schütz Alfred, [1944-1975]2003, *L'étranger. Un essai de psychologie sociale suivi de L'Homme qui rentre au pays*, Paris, Éditions Allia, trad. B.Bégout, 77p.
- Secchi Bernardo, 2000, *Prima Lezione di urbanistica*, Rome-Bari, Laterza
- Segaud Marion, 2007, *Anthropologie de l'espace. Habiter, fonder, distribuer, transformer*, Paris, Armand Colin Éditeur, coll. U Sociologie, 223p.
- Sencébé Yannick, 2004, « Être ici, être d'ici. Formes d'appartenance dans le Diois (Drôme) », *Ethnologie Française*, n° 1, vol.XXXIV, pp.23-29.
- Serfaty-Garzon Perla, 2003, *Chez soi. Les territoires de l'intimité*, Paris, Armand Colin/SEJER, coll. Sociétales, 256p.
- Serres Michel, 1994, *Atlas*, Paris, Éditions Julliard, 279p.
- Serres Michel, [1990]1992, *Le Contrat Naturel*, Paris, Éditions François Bourin, coll. Champs Flammarion n° 241, 191p.
- Sève Bernard, 1985, « Sartre ou le tourbillon de la liberté », in Grateloup L.-L. (dir.), *Les Philosophes. Tome 2 : De Hume à Sartre*, Paris, Hachette, coll. Le Livre de Poche n° 4236, pp.359-376.
- Shepard Steven, 2006, « Mobility vs ubiquity : What does the customer really want ? »
URL : <http://www.shepardcomm.com/mobility-ubiquity-wp.pdf>.

- Simard Martin, 2000, « Communautés locales et espace-monde. Les processus identitaires de la postmodernité », *Géographie et cultures*, n°36, pp.3-20.
- Sloterdijk Peter, [1996]2001, *Essai d'intoxication volontaire suivi L'Heure du crime et le temps de l'œuvre d'art*, Paris, Hachette Littératures, coll. Pluriel n° 1016, 348p.
- Sloterdijk Peter, [1998]2002, *Bulles. Sphères, Microsphérologie, Tome I*, Pauvert (Arthème Fayard), Paris, coll. Philosophie, trad. O.Mannoni, 689p.
- Sloterdijk Peter, [1999]2000, *Règles pour le parc humain. Une lettre en réponse à la Lettre sur l'humanisme de Heidegger*, Paris, Éditions Mille et une nuits, coll. La petite collection n°262, trad. O.Mannoni, 62p.
- Sloterdijk Peter, 2000, *La Domestication de l'Être. Pour un éclaircissement de la clairière*, Paris, Éditions Mille et une nuits, coll. La petite collection n°296, trad. O.Mannoni, 111p.
- Sloterdijk Peter, 2002, *La compétition des Bonnes Nouvelles. Nietzsche évangéliste*, Paris, Éditions Mille et une nuits, coll. Essai, trad. O.Mannoni, 105p.
- Sloterdijk Peter, [2009]2015, *Tu dois changer ta vie. De l'anthropotechnique*, Paris, Librairie Arthème Fayard, coll. Pluriel, trad. O.Mannoni, 655p.
- Sofsky Wolfgang, [1996]1998, *Traité de la violence*, Paris, Éditions Gallimard, coll. nrf essais, trad. B.Lortholary, 215p.
- Sommer Robert, 2003, *Milieus et modes de vie. A propos des relations entre environnement et comportement*, Gollion (Suisse), Infolio Éditions, coll. Archigraphy Témoignages, trad. S.El Sayegh, 287p.
- Soulet Marc-Henry, 2011, « Interprétez, avez-vous dit ! », *Sociologies, Expériences de recherche, Régimes d'explication en sociologie*. URL : <http://sociologies.revues.org/3471>.
- Staulber John & Rampton Sheldon, 2004, *L'industrie du mensonge. Lobbying, communication, publicité & médias*, Marseille, Agone, coll. Contre-Feux, 363p.
- Staszak Jean-François, 2014, « Géographie et cinéma : modes d'emploi », *Les Annales de Géographie*, 2014/1, n° 695-696, pp.595-604.
- Stengers Isabelle, [1997]2002, *Sciences et pouvoirs. La démocratie face à la technoscience*, Paris, Éditions La Découverte & Syros, coll. La découverte Poche n° 135, 120p.
- Stengers Isabelle, 2013, *Une autre science est possible ! Manifeste pour un ralentissement des sciences*, Paris, Éditions La Découverte, coll. Les Empêcheurs de Penser en Rond, 215p.
- Stock Mathis, 2004, « L'habiter comme pratique des lieux géographiques » *EspacesTemps.net*. URL : <http://espacestemps.net/document1138.html>.
- Stock Mathis, 2005, « Les sociétés à individus mobiles : Vers un nouveau mode d'habiter ? », *EspacesTemps.net*. URL : <http://espacestemps.net/document1353.html>.
- Stock Mathis, 2006a, « L'hypothèse de l'habiter poly-topique : pratiquer les lieux géographiques dans les sociétés à individus mobiles », *EspacesTemps.net*. URL : <http://espacestemps.net/document1853.html>.
- Stock Mathis, 2006b, « Pratiques des lieux, modes d'habiter, régimes d'habiter : Pour une analyse triologique des dimensions spatiales des sociétés humaines », *Travaux de l'Institut de Géographie de Reims*, n° 115-118/2003-2004, pp.213-229. URL : <http://infoscience.epfl.ch/record/113387/files/regime-habiter.pdf>.
- Stock Mathis, 2006c, « Penser géographiquement », *Géopoint 2006 : Demain la géographie - Groupe Dupont - UMR ESPACE 6012 du CNRS*, pp.23-37.
- Taylor Charles, 1985, « Self-Interpreting Animals », in *Philosophical Papers*, Vol. 1 *Human Agency and Language*, Cambridge, Cambridge University Press, pp.45-76.
- Taylor Charles, 1998, *Les sources du Moi : la formation de l'identité moderne*, Paris, Seuil, coll. La couleur des idées, 710p.
- Ternon Yves, 2005, « Penser, classer, exclure. Origine du racisme biologique », in « Classer/Penser/Exclure. De l'eugénisme à l'hygiène raciale », *Revue d'Histoire de la Shoah*, n° 183, Juillet/Décembre, pp.17-47.

- Thévenin Thomas, Chardonnel Sonia, & Cochey Élodie, 2007, « Explorer les temporalités urbaines de l'agglomération de Dijon », *Espace populations sociétés*, n°2-3, pp.179-190.
- Thibaud Jean-Paul, 2001, « La méthode des parcours commentés », in Grosjean M. & Thibaud J-P., *L'espace urbain en méthodes*, Marseille, Éditions Parenthèses, pp.79-100.
- Tisseron Serge, [1995]2010, *Psychanalyse de l'image. Des premiers traits au virtuel*, Paris, Dunod/Librairie Arthème Fayard, coll. Pluriel.
- Tobelem-Zanin Christine, 1995, *Qualité de la vie dans les villes françaises*, Rouen, Publication de l'Université de Rouen, coll. Nouvelles Données en géographie, n°208.
- Torgue Henry, 2012, « Cris et murmures de lieux », in Berque A., De Biase A. et Bonnin P. (dir.), *Donner lieu au monde : La poésie de l'habiter*, Paris, Éditions Donner Lieu, Actes du Colloque de Cérisy-la-Salle, pp.39-51.
- Touraine Alain, 1992, *Critique de la modernité*, Paris, Librairie Arthème Fayard, 462p.
- Traverso Enzo (dir.), 2002, *La violence nazie, une généalogie européenne*, Paris, La Fabrique Éditions.
- Tuan Yi-Fu, 1971, « Geography, phenomenology, and the study of human nature », *The Canadian Geographer*, n°3, vol.XV, pp.181-192.
- Urry John, [2000]2005, *Sociologie des mobilités. Une nouvelle frontière pour la sociologie ?*, Paris, Armand Colin, coll. U Sociologie, 253p.
- Vadrot Claude-Marie, 2007, *La Grande Surveillance. Caméras, ADN, portables, Internet...*, Paris, Éditions du Seuil, coll. L'histoire immédiate, 252p.
- Vaneigeim Raoul, 2001, *Agir local, penser global. Les citoyens face à la mondialisation*, Paris, ATTAC, Mille et une nuits.
- Vanier Martin, 2008, *Le pouvoir des territoires. Essai sur l'interterritorialité*, Paris, Anthropos (Éditions Economica), coll. Géographie, 160p.
- Vanier Martin, 2009, *Territoires, territorialité, territorialisation. Controverses et perspectives*, Rennes, Presses Universitaires de Rennes (PUR), coll. Espace et Territoires, 228p.
- Viard Jean, 1990, *Le tiers espace. Essai sur la nature*, Paris, Librairie des Méridiens Klincksieck & Cie, coll. Analyse institutionnelle, 152p.
- Vincent-Geslin Stéphanie et Kaufmann Vincent, 2012, *Mobilité sans racines. Plus loin, plus vite...plus mobiles ?*, Paris, Descartes & Cie, coll. Cultures Mobiles, 142p.
- Volvey Anne, 2000, « L'espace, vu du corps », in Lévy J. et Lussault M. (dir.), *Logiques de l'espace, Esprit des lieux. Géographies à Cérisy*, Paris, Éditions Belin, coll. Mappemonde, pp.319-332.
- Volvey Anne, 2012, *Transitionnelles géographies : Sur le terrain de la créativité artistique et scientifique. Tome 3 : Inédit*, Lyon, Université Lyon 2, Lefort I. (dir.), 303p.
- Volvey Anne, 2013, « Le terrain transitionnellement : une transdisciplinarité entre Géographie, Art et Psychanalyse », in Brailowsky Y. et Inglebert H. (ed.), *1970-2010 : Les sciences de l'homme en débat*, Nanterre, Presses Universitaires de Paris Ouest, pp.85-119.
- Von Glasersfeld Ernst, [1981]1988, « Introduction à un constructivisme radical », in Watzlawick P., *L'invention de la réalité. Contributions au constructivisme*, Paris, Éditions du seuil, pp.19-43.
- Walker Diane et Myrick Florence, 2006, « Grounded theory : An exploration of process and procedure », *Qualitative Health Research*, vol.16, n°4, pp.547-559.
- Watsuji Tetsurô, [1935]1996, « Préambule et premier chapitre de *Fûdo* », *Philosophie*, n°51, Paris, Les Éditions de Minuit, trad. A.Berque, pp.9-30.
- Watzlawick Paul, [1976]1978, *La réalité de la réalité. Confusion, désinformation, communication*, Paris, Éditions du Seuil, coll. Points Essais n°162, trad. E.Roskis, 238p.
- Watzlawick Paul (dir.), [1981]1988, *L'invention de la réalité. Comment savons-nous ce que nous croyons savoir ? Contributions au constructivisme*, Paris, Éditions du Seuil, trad.A.L.Hacker, 374p.

- Watzlawick Paul [1983]1984, *Faites vous-même votre malheur*, Paris, Éditions du Seuil, coll. Points n° P2274, 117p.
- Weber Max, [1904-1917]1965, *Essais sur la théorie de la science*, Paris, Éditions Plon, trad. J.Freund.
- Weissberg Jean-Louis, 1999, *Présence à distance, déplacement virtuel et réseaux numériques*, Paris, L'harmattan.
- Winnicott Donald W., [1971]1975, *Jeu et réalité. L'espace potentiel*, Paris, Éditions Gallimard, coll. folio essais n° 398, trad. C.Monod et J.-B.Pontalis, 276p.
- Wunenburger Jean-Jacques, 2012, « Chemins vers un réenchâtement du séjour sur Terre », in Berque A., De Biase A. et Bonnin P. (dir.), *Donner lieu au monde : La poétique de l'habiter*, Paris, Éditions Donner Lieu, Actes du Colloque de Cérisy-la-Salle, pp.67-91.
- Youchenko Matthias, 2007, « La carte de l'identité. Quel territoire dessinons-nous avec nos déplacements ? », *Quant à la danse*, n°5, Juin, pp.54-59.
- Zeneidi-Henry Djemila, 2002, *Les SDF et la ville. Géographie du savoir-survivre*, Paris, Éditions.
- Zeneidi Djemila, 2010, « Une entrée par l'espace pour comprendre la marge », *VST - Vie sociale et traitements*, 2010/2, n°106, pp.108-111.
- Zeneidi Djemila, 2013, *Femmes/Fraises. Import/Export*, Paris, PUF, coll. Souffrance et Théorie, 177p.
- Zeneidi-Henry Djemila & Fleuret Sébastien, 2007, « Fixes sans domicile, réflexion autour de la mobilité des SDF », *L'Espace géographique*, n°1, Tome 36, pp.1-14.
- Zimmerman Aaron Zachary, 2006, « Basic Self-Knowledge : Answering Peacocke's criticisms of constitutivism », *Philosophical studies*, n°128, pp.337-379.

Table des Illustrations

Illustration n° 1 : Comment être seul et bien entouré.	37
Illustration n° 2 : L'ennui des souvenirs ou les souvenirs de l'ennui.	38
Illustration n° 3 : Synecdoques du rond-point.	39
Illustration n° 4 : Le Bordelais est un polytope qui s'ignore.	41
Illustration n° 5 : « Saigne », Abd Al Malik, Album Gibraltar, 2006.	43
Illustrations n° 6,7 et 8 : Des formes au fond. La force des préjugés dans la constitution du monde.	60
Illustration n° 9 : L'imagination, un moyen de constituer une nouvelle réalité.	89
Illustration n° 10 : Face à la machine, un manque de recul stratégique ?	94
Illustration n° 11 : De nouvelles compétences spatiales face aux risques technologiques...	94
Illustration n° 12 : Une activité secondaire dans un espace résiduel.	95
Illustration n° 13 : De nouveaux arrangements spatiaux comme expression d'une nouvelle place.	95
Illustration n° 14 : Les trajets du matin.	107
Illustration n° 15 : Les trajets du soir.	108
Illustration n° 16 : Les divers itinéraires proposés par les outils techniques.	109
Illustration n° 17 : Les itinéraires GPS avec point de passage obligatoire.	110
Illustration n° 18 : De Paris à l'Aisne, il n'y a qu'un pas !	121
Illustration n° 19 : De Paris au Jura, il n'y a qu'un pas !	122
Illustration n° 20 : Reterritorialiser la campagne grâce aux réseaux des urbains ?	124
Illustration n° 21 : La motilité du Petit Poucet.	125
Illustration n° 22 : Le modulator de Le Corbusier. L'invention d'une métrique mythologique.	127
Illustration n° 23 : La quête des origines.	130

Illustration n° 24 : De la moralité des Pingouins !	131
Illustration n° 25 : Paris, capitale de tous les pays d'Europe.	132
Illustration n° 26 : La responsabilité de la nature.	132
Illustration n° 27 : Vite, sauvons les icebergs !	137
Illustration n° 28 : Les sentiments ignorent la distance.	139
Illustration n° 29 : Le faire français est ici !	140
Illustration n° 30 : Dormir dans les parcs ! Mais de quoi se plaignent les SDF ?	141
Illustration n° 31 : L'aile ou la Poste !	144
Illustration n° 32 : Les banques au service de l'environnement ?	145
Illustration n° 33 : Le logo « La biodiversité, c'est ma nature ».	146
Illustration n° 34 : Éloge des pensées insondables.	160
Illustration n° 35 : Des gestes individualisés, répétitifs et cadencés.	163
Illustration n° 36 : Charlot est avalé par les rouages de la machine.	163
Illustration n° 37 : L'être humain, carburant d'une machine infernale.	164
Illustration n° 38 : Gouverner, c'est aliéner et être aliéné !	165
Illustration n° 39 : Le patron observe les cadences de ses ouvriers.	166
Illustration n° 40 : Le patron surprend Charlot en train de fumer dans les toilettes.	166
Illustration n° 41 : L'homme n'est plus qu'un corps à nourrir.	167
Illustration n° 42 : Charlot retrouve une part de liberté à travers la folie.	168
Illustration n° 43 : De quelle humanité parle-t-on ?	169
Illustration n° 44 : Quand la pratique de dénonciation devient renonciation du sens de l'autre.	170
Illustration n° 45 : La masse sait-elle dans quelle direction elle va ?	172
Illustration n° 46 : Mais où va le monde ?	172
Illustration n° 47 : Des existences vulnérables aux quiproquos !	174
Illustration n° 48 : À l'aventure...	175

TABLE DES MATIÈRES

Remerciements.	1
Ouverture.	3
Partie 1. Pour une posture constitutiviste en géographie.	13
Chapitre 1. Contre une généalogie du constitutivisme. Petite histoire en recomposition.	15
<i>1.1. Une référence à la phénoménologie.</i>	15
<i>1.2. Une référence à l'herméneutique.</i>	20
<i>1.3. Une référence à l'interactionnisme symbolique et à la sociolinguistique.</i>	22
Chapitre 2. Pour la pluralité des démarches.	27
<i>2.1. Le sens d'un accomplissement.</i>	27
<i>2.2. De l'utopie conceptuelle au bricolage de la méthode.</i>	33
<i>2.3. Pour une recherche-action pédagogique.</i>	36
<i>2.4. Vers une autogéographie ?</i>	45
<i>2.5. Débusquer si possible les "allants de soi".</i>	49
Chapitre 3. De quelques perspectives théoriques et conceptuelles en géographie.	51
<i>3.1. Tenter de déchiffrer la constitution habitante.</i>	51
<i>3.2. Constitution et mise en situation du monde.</i>	57
<i>3.3. Constitution et mise en sens partagée du monde.</i>	63
<i>3.4. Au-delà des métriques topographique et topologique, l'hypothèse de la métrique chorégraphique.</i>	66
<i>3.5. Faire avec son monde, pas avec le Monde.</i>	73
<i>3.6. Mobilité et déplacement, l'enjeu des places.</i>	75
<i>3.7. L'enjeu des catégories dans le travail géographique.</i>	78

Partie 2. De nouveaux dispositifs d'approche de l'habiter.	83
Chapitre 4. Habiter : Se placer plaçant et se penser pensant.	85
4.1. <i>Le cinéma comme révélation de notre condition habitante.</i>	85
4.2. <i>Une posture constitutiviste de l'habiter.</i>	87
4.3. <i>Se placer plaçant à travers la capacité extatique et symbolique de l'habiter.</i>	88
4.4. <i>Le registre constitutif du se penser pensant de l'habiter.</i>	93
4.5. <i>Habiter : Maîtriser sa place et le sens du monde.</i>	97
Chapitre 5. Se placer plaçant à travers la mobilité.	99
Essai sur le dé-placement.	
5.1. <i>Trajets, placements, dé-placements et re-placements.</i>	101
5.2. <i>À l'encontre des routines : Des jeux de placements sur les routes.</i>	105
5.3. <i>Quand la technique d'enquête mobilière permet d'élucider l'incompréhension discursive.</i>	111
5.4. <i>La mobilité comme ressource de dé-placement.</i>	115
Chapitre 6. Conformer le se penser pensant de l'habiter à travers l'idéal du bien-être.	117
La publicité comme opérateur symbolique territorial.	
6.1. <i>La publicité : Institutionnaliser de nouveaux imaginaires.</i>	117
6.1.1. <i>La conformation des esprits.</i>	118
6.1.2. <i>En quête de nouveaux indicateurs d'habitabilité.</i>	119
6.2. <i>Quels critères pour quels aménagements ?</i>	120
6.2.1. <i>Un détournement des métriques.</i>	121
6.2.2. <i>La technologie au service du bien-être.</i>	123
6.3. <i>Déconstruire l'idéologie d'un mode d'habiter univoque.</i>	126
Chapitre 7. Conformer le se penser pensant de l'habiter à travers le détournement publicitaire de la phénoménologie.	129
7.1. <i>Reformater l'habiter. Une utopie des politiques et de leurs affidés.</i>	134
7.2. <i>Habiter : au départ été le projet de prendre chair.</i>	135
7.3. <i>Habiter : un monde de mises à proximité et de mises à distance.</i>	136
7.4. <i>Habiter : une quête d'authenticité ?</i>	142
7.5. <i>L'être-au-monde face à ses choix...contraints.</i>	145

Chapitre 8. Conformer le se penser pensant des étudiants à travers l'éducation au développement durable.	149
<i>8.1. Le développement durable comme pierre angulaire de la conformation des esprits de l'élève.</i>	150
<i>8.2. Qui croire, qui écouter à l'aune de l'orgie médiatique.</i>	152
<i>8.3. Ne pas surestimer le public étudiant.</i>	153
<i>8.4. Assumer l'interobjectivation pour éveiller une conscience partagée.</i>	154
Ouvertures. La géographie au secours de nos souffrances.	157
Habiter au-delà des déterminismes.	157
Au-delà de l'aliénation, trouver sa place.	161
L'acteur est-il fou ou le fou est-il acteurs ?	167
Masse et contingence. La question des finalités habitantes.	171
Bibliographie.	177
Table des Illustrations.	201
Table des Matières.	203